PRÉFACE

C'était un sommet de montagne, plat et dénudé, sur le versant occidental de la Sierra Madre, dans le centre du Mexique, qui avait servi de cadre à ma dernière rencontre avec don Juan et don Genaro, ainsi qu'avec leurs deux autres apprentis, Pablito et Nestor. Étant donné la solennité et la portée de ce qui s'était passé en cet endroit, je ne conservais pas le moindre doute : nos apprentissages étaient parvenus à leur terme, et c'était vraiment la dernière fois que je voyais don Juan et don Genaro. Vers la fin, nous nous étions tous dit au revoir, et ensuite nous avions sauté ensemble, Pablito et moi, depuis le haut de la montagne dans un précipice.
Avant ce saut, don Juan avait énoncé le principe de base de tout ce qui allait m'arriver. D'après lui, en sautant dans l'abîme, j'allais devenir perception pure et j'allais me déplacer entre les deux royaumes inhérents à toute création – le tonal et le nagual –, rebondissant de l'un à l'autre.
Au cours de mon saut, ma perception était passée par dix-sept rebonds élastiques entre le tonal et le nagual. Pendant mes déplacements au sein du nagual, je percevais mon corps en état de désagrégation. Je ne pouvais ni penser ni ressentir de façon cohérente, univoque, comme je le fais normalement, et pourtant, en quelque autre

manière, je pensais et je ressentais. Au cours de mes déplacements dans le tonal, j'explosais dans l'unité. J'étais un tout. Ma perception avait une certaine cohérence. J'avais des visions d'un certain ordre. Leur force contraignante était si intense, elles avaient l'air tellement réelles, et elles étaient si complexes que je n'avais pas été capable de les expliquer de façon satisfaisante. Dire qu'il s'agissait de visions, de rêves saisissants ou même d'hallucinations, ne contribuait guère à jeter quelque clarté sur leur nature.
Après avoir examiné et analysé de la manière la plus complète et la plus attentive mes sentiments, mes perceptions et mes interprétations relatives à ce saut dans l'abîme, j'en étais parvenu à ne plus pouvoir, rationnellement, croire qu'il avait réellement eu lieu. Et cependant, une autre partie de moi-même, inébranlable, s'accrochait au sentiment que cela s'était réellement passé, que j'avais vraiment sauté.
Don Juan et don Genaro n'étaient plus à ma disposition ; leur absence avait créé en moi un besoin extrêmement pressant : le besoin de foncer la tête la première au milieu de contradictions apparemment insolubles.
Je retournai donc au Mexique voir Pablito et Nestor pour leur demander de m'aider à résoudre mes conflits. Mais ce à quoi je fus confronté au cours de mon voyage ne peut être décrit autrement que comme un dernier assaut lancé contre ma raison, une attaque rangée conçue d'avance par don Juan lui-même. Ses apprentis, sous sa direction quoique en son absence, allaient démanteler en quelques jours, de la manière la plus méthodique et la plus méticuleuse qui soit, le dernier bastion de ma raison. Et au cours de ces mêmes journées, ils me révélèrent l'un des deux aspects pratiques de leur sorcellerie: l'art du rêveur, qui constitue le cœur même de cet ouvrage.
Quant à l'art du traqueur, autre aspect pratique de leur

sorcellerie, et clef de voûte des enseignements de don Juan et de don Genaro, il me fut présenté au cours de visites ultérieures – c'était, de très loin, l'aspect le plus complexe de leur être-au-monde en tant que sorciers.

1

La transformation de doña Soledad

J'eus soudain la prémonition que Pablito et Nestor n'étaient pas chez eux. Ma certitude fut si profonde que j'arrêtai la voiture. J'étais à l'endroit où l'asphalte s'interrompt brusquement, et je voulais examiner de nouveau si je continuerais ce jour-là : la conduite serait longue et difficile sur la route escarpée, revêtue de gravier grossier, qui mène à leur ville, dans les montagnes du centre du Mexique.
Je baissai la vitre de ma voiture. Il y avait du vent et il faisait plutôt froid. Je sortis pour me dégourdir les jambes. La tension des longues heures de conduite m'avait raidi le dos et le cou. Je marchai jusqu'au bord de la route revêtue. Le sol était resté humide après une ondée matinale. La pluie tombait encore très fort sur le versant des montagnes, vers le sud, non loin de l'endroit où je me trouvais. Mais droit devant moi vers l'est, et aussi vers le nord, le ciel était clair. À certains détours de la route, j'avais pu apercevoir les cimes bleutées des sierras, qui brillaient dans le lointain sous l'éclat du soleil.
Après avoir réfléchi un instant, je décidai de faire demi-tour vers la ville, car j'avais éprouvé le sentiment très singulier que j'allais trouver don Juan dans le marché. Après tout, je n'avais jamais fait que cela – le trou-

ver au marché – depuis que je m'étais mis à le fréquenter. En règle générale, si je ne le trouvais pas à Sonora, je continuais ma route jusqu'au centre du Mexique et j'allais au marché de la ville en question : tôt ou tard don Juan se présentait. Jamais je n'avais eu à l'attendre plus de deux jours. J'étais si habitué à le rencontrer de cette manière que j'avais la certitude la plus absolue que je le retrouverais, comme toujours.
J'attendis dans le marché tout l'après-midi. Je marchai de long en large dans les allées comme si je cherchais quelque chose à acheter. Puis j'attendis autour du jardin public. Au crépuscule, je sus qu'il n'était pas en chemin. J'eus à ce moment-là la sensation claire qu'il avait été là mais qu'il était parti. Je m'assis sur un banc du jardin, à l'endroit où je m'asseyais d'habitude avec lui, et j'essayai d'analyser mes sentiments. En arrivant dans la ville, j'avais cru savoir de façon certaine que don Juan était là, dans les rues – et cela m'avait transporté de joie. Ce que j'avais ressenti était davantage que le souvenir de l'avoir déjà trouvé là tant de fois ; mon corps savait qu'il me recherchait. Mais ensuite, assis sur le banc, j'avais éprouvé une autre espèce de certitude étrange. Je savais qu'il n'était plus là. Il était parti et je l'avais manqué.
Après un certain temps, je cessai de me poser des questions. Je me dis que l'endroit où je me trouvais commençait à influer sur moi. Je me mettais à ne plus raisonner logiquement ; cela m'était toujours arrivé après être resté quelques jours en ces lieux.
J'allai dans ma chambre d'hôtel me reposer quelques heures, puis je ressortis errer dans les rues. Je ne ressentis pas la même espérance de trouver don Juan que dans l'après-midi. Je renonçai. Je retournai à mon hôtel pour prendre une bonne nuit

de sommeil.
Le matin venu, avant de me lancer vers les montagnes, je parcourus les principales rues en tous sens, au volant de ma voiture, mais de toute façon je savais que je perdais mon temps. Don Juan n'était pas là.
Il me fallut toute la matinée pour parvenir à la petite ville où Pablito et Nestor vivaient. J'arrivai vers midi. on Juan m'avait dit de ne jamais entrer directement dans la ville en voiture, pour ne pas attirer la curiosité des oisifs. Chaque fois que j'étais venu là, j'avais toujours quitté la route juste avant d'atteindre la ville, pour m'engager sur un terrain plat où des jeunes jouaient souvent au football. La terre était bien tassée jusqu'à une piste, assez large pour une voiture, qui passait près des maisons de Pablito et de Nestor, au pied des collines situées au sud de la ville. Dès que je parvins au bout du terrain, je découvris que la piste avait été aménagée en route gravillonnée.
Je délibérai si j'irais à la maison de Nestor ou à celle de Pablito. Le sentiment qu'ils n'étaient pas là persistait encore. J'optai pour la maison de Pablito : je me dis que Nestor vivait seul, tandis que Pablito demeurait avec sa mère et ses quatre sœurs. S'il n'était pas là, les femmes pourraient m'aider à le trouver. Quand je parvins plus près de chez lui, je remarquai que le sentier montant de la route à la maison avait été élargi. On avait l'impression que le sol était dur, et comme il y avait assez de place pour ma voiture, je roulai presque jusqu'à la porte de devant. On avait ajouté à la maison d'adobe un porche neuf avec un toit de tuiles. Aucun chien n'aboyait, mais j'en vis un, énorme, assis paisiblement dans un parc clôturé : il m'observait, l'œil en alerte. Une bande de poulets qui picoraient devant la maison s'était dispersée alentour en caquetant. Je coupai le moteur et je m'étirai en posant mes mains sur ma tête. Mon corps était raide.
La maison paraissait déserte. Une pensée me traversa

l'esprit : peut-être Pablito et sa famille avaient-ils déménagé ; peut-être quelqu'un d'autre vivait-il ici. Soudain la porte de devant s'ouvrit à grand fracas et la mère de Pablito sortit comme si quelqu'un l'avait poussée dehors. Elle me fixa pendant un instant d'un air absent. Lorsque je sortis de ma voiture, elle parut me reconnaître. Son corps fut traversé d'un frisson plein de grâce et elle courut vers moi. Je pensai qu'elle devait être en train de faire un somme et que le bruit de la voiture l'avait réveillée ; lorsqu'elle était sortie pour voir ce qui se passait, elle n'avait pas su aussitôt qui j'étais. La vision incongrue de la vieille femme courant vers moi me fit sourire. Lorsqu'elle s'approcha, j'eus un instant de doute : elle se déplaçait avec tant de légèreté qu'elle ne ressemblait pas du tout à la mère de Pablito.

– Bon sang ! Ça, c'est une surprise ! s'écria-t-elle.

– Doña Soledad ? demandai-je, incrédule.

– Vous ne me reconnaissez pas ? répliqua-t-elle en riant.

Je fis quelques remarques stupides sur son agilité surprenante.

– Pourquoi me considérez-vous toujours comme une vieille femme réduite à l'impuissance ? demanda-t-elle en me fixant d'un air de défi simulé.

De but en blanc, elle m'accusa de l'avoir surnommée « Mme Pyramide ». Je me souvins d'avoir dit une fois à Nestor que sa silhouette me rappelait la forme d'une pyramide. Elle avait des hanches massives, très larges, et une petite tête pointue. Les longues robes qu'elle portait d'habitude accentuaient encore cet effet.

– Regardez-moi ! dit-elle. J'ai encore l'air d'une pyramide ?

Elle souriait mais ses yeux me mirent mal à l'aise. Je tentai de me défendre en faisant une plaisanterie, mais elle me coupa la parole et me força à admettre que

j'étais responsable de ce surnom. Je lui assurai que je n'avais jamais eu cette intention, et que, de toute façon, elle était si maigre en ce moment que sa silhouette était vraiment à l'opposé d'une pyramide.

– Que vous est-il arrivé, doña Soledad ? demandai-je. Vous êtes transformée.

– Vous l'avez dit, répliqua-t-elle vivement. J'ai été transformée !

Je l'entendais au sens figuré. Cependant, à y regarder de plus près, il me fallait admettre que toute métaphore était hors de propos. Elle était véritablement une personne différente. Je me sentis soudain la bouche sèche,

avec un goût de métal. J’avais peur.
Elle mit les poings sur les hanches et se dressa face à moi, les jambes légèrement écartées. Elle avait une jupe plissée-vert clair et un corsage presque blanc. Sa jupe était plus courte que celles qu’elle portait de coutume. Je ne pouvais pas voir ses cheveux : elle les avait remontés avec un bandeau large – un morceau de tissu semblable à un turban. Elle était pieds nus, et elle frappait le sol de façon rythmique avec ses grands pieds, tout en souriant avec une candeur de jeune fille. Jamais je n’avais vu autant de force émaner de quelqu'un. Je remarquai une lueur étrange dans ses yeux, une lueur provoquant le trouble mais non la frayeur. Je me dis que je ne l’avais peut-être jamais regardée bien attentivement. C’est encore une de ces choses que je me reprochais : d'avoir négligé bien des gens au cours de mes années avec don Juan. La force de sa personnalité m'avait fait paraître tous les autres êtres pâles et sans importance.
Je lui dis que jamais je n'avais imaginé qu’elle puisse avoir une vitalité aussi formidable ; si je ne l'avais pas connue pour ce qu’elle était, l'inattention en était cause ; pas de doute, il allait falloir que je refasse entièrement connaissance avec tout le monde.

Elle vint près de moi. Elle sourit et mit sa main droite sur l'arrière de mon bras gauche, en l'empoignant avec douceur.
– Ça, c'est sûr, murmura-t-elle à mon oreille.
Son sourire se figea et ses yeux devinrent de verre.
Elle était si près de moi que je sentis ses seins pressés contre mon épaule gauche. J'essayai de me convaincre que je n'avais aucune raison de m'alarmer, mais mon sentiment de malaise augmenta d'autant. Je me répétais sans cesse que je n'avais jamais véritablement connu la mère de Pablito, et qu'en dépit de son comportement singulier, elle était probablement dans son état normal. Mais la partie effrayée de moi-même savait que j'étais simplement en train de me bercer de pensées, réconfortantes certes, mais sans aucune substance : en effet, même si je m'étais trop peu intéressé à sa personne, non seulement je me souvenais parfaitement d'elle, mais je l'avais très bien connue. Elle représentait pour moi l'archétype de la mère ; j'estimais qu'elle avait la cinquantaine bien sonnée et même davantage. Ses faibles muscles avaient énormément de mal à déplacer son poids encombrant. Elle avait beaucoup de cheveux gris. C'était dans mon souvenir une femme triste, sombre, avec des traits aimables, agréables : une mère dévouée, connaissant la souffrance, toujours dans sa cuisine, toujours fatiguée. Je me souvenais aussi d'elle comme d'une femme très gentille et généreuse, ainsi que très timide, timide au point de se montrer extrêmement soumise à toute personne survenant dans son entourage. Telle était l'image que j'avais d'elle, image confirmée par des années de relations fortuites. Ce jour-là, il y avait en elle quelque chose de terriblement différent. La femme qui se trouvait devant moi ne correspondait pas du tout à l'image que j'avais de la mère de Pablito, et pourtant c'était la même personne, plus maigre et

plus robuste, paraissant vingt ans de moins que lors de ma dernière rencontre. Je sentis mon corps frissonner.
Elle recula de quelques pas, et me dévisagea.
– Laissez-moi vous regarder, dit-elle. Le Nagual nous a dit que vous êtes un diable.
Je me souvins alors que tous – Pablito, sa mère, ses sœurs, ainsi que Nestor – avaient toujours montré quelque réticence à prononcer le nom de don Juan, et qu'ils l'appelaient le Nagual, usage que j'avais adopté moi-même lorsque je parlais avec eux.
Elle posa hardiment les mains sur mes épaules, chose qu'elle n'avait jamais faite auparavant. Mon corps se

raidit. Je ne savais vraiment pas quoi dire. Il y eut un long temps mort qui me permit de me reprendre. Elle m'avait tellement effrayé par son aspect et par sa façon d'être que j'en avais oublié de l'interroger sur Pablito et Nestor.

– Dites-moi... Où est Pablito ? lui demandai-je, tandis qu'une vague d'appréhension montait soudain en moi.

– Oh ! il est parti dans les montagnes, répondit-elle d'un ton neutre, et elle s'écarta de moi.
– Et où est Nestor ?
Elle roula les yeux comme pour montrer son indifférence.

– Ils sont ensemble dans les montagnes, dit-elle sur le même ton.
Je me sentis sincèrement soulagé et je lui dis que j'avais su, sans l'ombre d'un doute, qu'ils se portaient très bien.

Elle me lança un regard et sourit. Une vague de bonheur et d'exubérance s'empara de moi et je la pris dans mes bras. Elle me rendit hardiment mon étreinte et je sentis ses mains me serrer ; cet acte était si incongru

que j'en eus le souffle coupé. Son corps était rigide. Je sentis en elle une force extraordinaire. Mon cœur commença à taper dans ma poitrine. J'essayai de la repousser avec douceur, tout en lui demandant si Nestor voyait encore don Genaro et don Juan. Au cours de notre rencontre d'adieu, don Juan avait exprimé des doutes à propos de Nestor : peut-être n'était-il pas prêt à terminer son apprentissage.

– Genaro est parti pour toujours, dit-elle en me lâchant.

Elle se mit à tourmenter nerveusement l'ourlet de son corsage.

– Et don Juan ?

– Le Nagual est parti lui aussi, dit-elle en plissant les lèvres.

– Où sont-ils allés ?

– Vous voulez dire que vous ne le savez pas ?

Je lui expliquai qu'ils m'avaient dit au revoir tous les deux, deux ans auparavant, et que tout ce que je savais, c'était qu'à ce moment-là, ils partaient. Je n'avais vraiment pas osé faire des conjectures sur l'endroit où ils étaient allés. Ils ne m'avaient jamais fait part de leurs demeures dans le passé, et j'en étais venu à accepter le fait que, s'ils désiraient disparaître de ma vie, il leur suffisait de refuser de me voir.

– Ils ne sont pas par ici, ça c'est sûr, dit-elle en fronçant les sourcils. Et ils ne vont pas revenir, ça aussi c'est sûr.

Sa voix était extrêmement neutre. Elle commençait à m'indisposer. J'eus envie de partir.

– Mais vous, vous êtes ici, dit-elle, changeant en sourire son froncement de sourcils. Il faut que vous attendiez Pablito et Nestor. Ils mouraient d'envie de vous voir.

Me tenant fermement par le bras, elle m'attira à l'écart de ma voiture. Comparée à son attitude d'autrefois, sa hardiesse était stupéfiante.

– Mais d'abord, je vais vous montrer mon a dit-elle, et elle me conduisit d'autorité sur le cô la maison.

Il y avait un espace clôturé, comme un peti enclos.

Un énorme chien mâle s'y trouvait. La prem chose qui attira mon attention fut son pelage brun jaune, luisant, en pleine santé. Il n'avait pas l'air d'ur méchant. Il n'était pas enchaîné et la clôtur n'était pas assez haute pour l'arrêter. Le chien demeu impassible pendant notre avancée vers lui, sans mêm remuer la queue. Doña Soledad me montra du doigt u assez grande cage, à l'arrière. Il y avait dedans, e sur lui-même, un coyote.

– C'est lui mon ami, dit-elle. Pas le chien. Il appartient à mes filles.

Le chien me regarda et grogna. Il me plut. J'éprouvai un sentiment absurde de parenté avec lui.

– Venez, entrons dans la maison, dit-elle e tirant par le bras.

J'hésitai. Une certaine partie de moi était extrêmement alarmée et désirait se tirer de là à tou allure, mais une autre fraction de moi ne serait pa pour rien au monde.

– Vous n'avez pas peur de moi, n'est-ce pa demanda-t-elle d'un ton accusateur.

– Oh que si ! m'écriai-je. Sans le moindre d

Elle eut un petit rire, puis, d'un ton très réconfortant, elle déclara qu'elle était une femme primitiv maladroite, ayant du mal à se servir des mots, sachant à peine comment traiter les gens. Elle me regarda droit dans les yeux et dit que don Juan l'avait ch de m'aider, parce qu'il était inquiet à mon suje

– Il nous a dit que vous n'étiez pas sérieux

vous vous baladiez en causant des tas d'ennuis à des gens innocents, dit-elle.
Jusque-là, ses affirmations avaient été cohérentes pour moi, mais je ne pouvais pas concevoir don Juan disant des choses pareilles à mon sujet.
Nous entrâmes dans la maison. J'eus envie de m'asseoir sur le banc où nous avions l'habitude de nous asseoir, Pablito et moi. Elle m'arrêta.
– Ce n'est pas une place pour vous et moi, dit-elle. Allons dans ma chambre.
– Je préférerais m'asseoir ici, dis-je d'un ton ferme. Je connais cet endroit et je m'y sens à l'aise.
Elle marqua sa désapprobation d'un petit claquement de lèvres. Elle se comportait comme un enfant déçu. Elle contracta sa lèvre supérieure pour la rendre semblable au bec plat d'un canard.
– Il y a quelque chose qui ne va pas du tout ici, dis-je. Je crois que je vais m'en aller si vous ne me dites pas ce qui se passe.
Elle devint très agitée et elle prétendit que ce qui l'ennuyait, c'était de ne pas savoir comment me parler. Je lui opposai sa transformation évidente, et j'exigeai qu'elle me raconte ce qui s'était passé. Il fallait que je sache comment un tel changement était survenu.
– Si je vous le dis, vous resterez ? me demanda-t-elle d'une voix enfantine.
– Il faudra bien.
– Dans ce cas, je vous dirai tout. Mais il faut que ce soit dans ma chambre.
Je connus un instant de panique. Je fis un effort suprême pour me calmer, puis nous entrâmes dans sa chambre. Elle vivait à l'arrière, où Pablito avait construit une chambre pour elle. J'avais déjà' été dans cette pièce au cours de sa construction, et même après sa finition, juste avant qu'elle n'emménage. La pièce

paraissait aussi vide que je l'avais vue aupara
qu'il y avait un lit, exactement au centre, et de
modestes commodes près de la porte. Le bad
chaux des murs, un peu passé, était devenu
jaunâtre très apaisant. Le bois du plafond s'ét
lui aussi. En constatant la propreté des murs
j'eus l'impression qu'ils étaient frottés tous les
l'éponge. La pièce ressemblait beaucoup à ur
monastique, très dépouillée et ascétique. Nul
d'aucune sorte. Aux fenêtres, d'épais volets d
mobiles, renforcés par une barre de fer. Pas
ni rien d'autre pour s'asseoir.
Doña Soledad me prit mon carnet de notes, l
contre sa poitrine puis s'assit sur son lit, fait c
matelas épais, sans sommier. Elle me fit un s
lait que je m'assoie près d'elle.
– Vous et moi, nous sommes pareils, dit-elle
tendant mon carnet de notes.
– Je vous demande pardon ?
– Vous et moi, nous sommes pareils, répéta-t
sans me regarder.
Je ne pouvais pas concevoir ce qu'elle voulait
Elle me fixa, comme dans l'attente d'une répo
– Que voulez-vous dire exactement par là, do
Soledad ? demandai-je.
Ma question parut la dérouter. De toute évide
s'attendait que je sache ce qu'elle voulait dire
elle éclata de rire, mais ensuite, lorsque je réa
je ne comprenais pas, elle se mit en colère. E
toute droite et m'accusa d'être déloyal à son e
yeux étincelèrent de rage ; sa bouche se cont
une
moue de fureur très laide, qui la fit paraître ex
ment vieille.
En toute sincérité, j'étais désorienté, et je sen
tout ce que je pourrais dire n'arrangerait rien.

blait se trouver, elle aussi, dans le même embarras. Sa bouche s'ouvrit pour dire quelque chose, mais ses lèvres tressaillirent et ce fut tout. Finalement elle grommela qu'il n'était pas *impeccable* d'agir comme je l'avais fait en un moment aussi grave. Elle me tourna le dos.

– Regardez-moi, doña Soledad ! dis-je avec force. Je ne cherche absolument pas à vous embrouiller. Vous devez savoir quelque chose que j'ignore complètement.

– Vous parlez trop, dit-elle d'un ton cassant, en colère. Le Nagual m'a dit de ne jamais vous laisser parler. Vous emberlificotez tout.

Elle se leva soudain et frappa du pied par terre comme un enfant gâté. Je m'aperçus à ce moment-là que la pièce avait un sol différent. Dans mon souvenir, c'était un sol de terre battue, fait avec la terre sombre des environs. Le nouveau sol était rose rougeâtre.

Renonçant à lui tenir tête, en tout cas pour l'instant, je me mis à marcher autour de la pièce. Je ne parvenais pas à imaginer comment j'avais pu ne pas remarquer le sol dès mon entrée. Il était magnifique. Au début, je crus que c'était de l'argile rouge que l'on avait étalée comme du ciment au moment où elle était encore molle et humide ; mais ensuite, je vis qu'il n'y avait pas de craquelures à la surface. En séchant, l'argile se serait contractée, craquelée, et des blocs se seraient agglutinés. Je me penchai et je fis glisser mes doigts doucement sur la surface. C'était aussi dur que des briques. L'argile avait été cuite. Je m'aperçus alors que le sol était fait de dalles d'argile plates, très grandes, assemblées sur un lit d'argile meuble servant de matrice. Les dalles formaient un dessin très enchevêtré et attrayant, mais extrêmement discret : il fallait vraiment y faire attention. L'habileté avec laquelle les dalles avaient été mises en place m'indiquèrent qu'il s'agissait d'un projet très bien conçu. J'eus envie de savoir comment des

dalles aussi grandes avaient pu cuire sans se gauchir. Je fis demi-tour pour poser la question à doña Soledad. Je renonçai aussitôt. Elle n'aurait pas su de quoi je parlais. Je fis de nouveau quelques pas sur le sol. L'argile était un peu rugueuse, presque comme du grès. Cela faisait une surface parfaitement antidérapante.

– C'est Pablito qui a posé ce sol ? demandai-je.

Elle ne répondit pas.

– C'est un travail superbe, dis-je. Vous devriez être très fière de votre fils.

C'était Pablito qui l'avait fait, j'en étais certain. Il était le seul à avoir l'imagination et la compétence néces-

saires pour concevoir une chose pareille. Je calculai qu'il devait l'avoir fait pendant la période où j'avais été absent. Mais à la réflexion, je me rendis compte que je n'étais jamais entré dans la chambre de doña Soledad depuis l'époque de sa construction, six ou sept ans auparavant.

– Pablito ! Pablito ! Bah ! s'écria-t-elle d'une voix furieuse, âpre. Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il est le seul à pouvoir faire des choses ?

Nous échangeâmes un long regard appui, et tout à coup je sus que c'était elle qui avait fait ce sol, et que don Juan l'y avait incitée.

Nous restâmes debout, en silence, nous regardant mutuellement pendant un certain temps. Je savais qu'il aurait été absolument superflu de lui demander si j'étais dans le vrai.

– Je l'ai fait moi-même, dit-elle finalement d'un ton sec. Le Nagual m'a dit comment.

Ses paroles provoquèrent en moi un sentiment d'euphorie. Je la soulevai presque dans mes bras. Je la fis tournoyer. J'étais incapable de penser à quoi que ce soit, sinon à la bombarder de questions. J'avais envie de savoir comment elle avait fabriqué les dalles, ce que

représentaient les dessins, où elle avait pris l'argile.

Mais elle ne partageait pas ma gaieté enthousiaste. Elle demeurait calme et impassible, me jetant de temps à autre des regards obliques.

Je me remis à arpenter le sol. Le lit avait été placé à l'épicentre même de certaines lignes en convergence. Les dalles d'argile avaient été coupées à angles vifs pour créer des motifs convergents qui semblaient rayonner à partir de dessous le lit.

– Je ne trouve pas de mots pour vous dire l'effet que ça me fait, lui dis-je.

– Des mots ! Qui a besoin de mots ? dit-elle d'un ton cassant.

J'eus un éclair d'intuition. Ma raison m'avait trahi. Il n'y avait qu'une manière possible d'expliquer sa magnifique métamorphose : don Juan avait fait d'elle son apprentie. De quelle autre façon une vieille femme comme doña Soledad aurait-elle pu devenir un être aussi singulier, aussi puissant ? Cela aurait dû être évident pour moi dès l'instant où j'avais posé les yeux sur elle, mais l'éventail de possibilités que je rattachais alors à doña Soledad ne comportait pas cette éventualité-là.

Je conclus que tout ce que don Juan lui avait fait devait avoir eu lieu au cours des deux années où je ne l'avais pas vue, quoique deux années ne fussent – semblait-il – qu'un instant, pour une modification aussi sublime.

– Je crois savoir maintenant ce qui vous est arrivé, dis-je gaiement, d'un ton désinvolte. Une chose vient de s'élucider dans mon esprit juste à l'instant.

– Ah oui ? dit-elle, sans aucun intérêt dans la voix.

– Le Nagual vous apprend à être sorcière. C'est la vérité, non ?

Elle me fixa d'un air de défi. Je sentis que j'avais dit la pire des choses possible. Il y avait sur son visage une expression de pur mépris. Elle ne me révélerait rien.

– Quel salopard vous êtes ! s'écria-t-elle soudain, tremblant de rage.

Je pensai que sa colère était injustifiée. Je m'assis à un bout du lit tandis qu'elle tapait nerveusement du talon sur le sol. Puis elle s'assit à l'autre bout, sans me regarder.

– Qu'est-ce que vous voulez de moi, au juste ? lui demandai-je d'un ton ferme et intimidant.

– Je vous l'ai déjà dit ! dit-elle dans un cri. Vous et moi, nous sommes pareils.

Je lui demandai d'expliquer ce qu'elle voulait dire et de ne pas supposer un seul instant que je savais quelque chose. Ces déclarations augmentèrent encore sa colère. Elle se leva brusquement et fit tomber sa jupe sur le sol.

– Voilà ce que je veux dire ! cria-t-elle en se caressant le pubis.

Ma bouche s'ouvrit involontairement. Je m'aperçus

que j'étais en train de la fixer des yeux comme un idiot.
– Vous et moi, nous ne faisons qu'un *ici* ! dit-elle.
J'étais muet de stupeur. Doña Soledad, la vieille femme indienne, la mère de mon ami Pablito, était réellement à demi nue à quelques pas de moi, me montrant ses parties génitales. Je la regardais, incapable de formuler une seule pensée. La seule chose que je savais, c'était que son corps n'était pas le corps d'une vieille femme. Elle avait de belles cuisses musclées, brunes et sans poils. La charpente osseuse de ses hanches était large, mais sans la moindre graisse.
Elle devait avoir remarqué que je l'examinais attentivement, car elle se jeta sur le lit.
– Vous savez quoi faire, dit-elle en m'indiquant son pubis. Nous ne faisons qu'un, *ici.*
Elle découvrit ses seins vigoureux.

– Doña Soledad! Je vous en supplie t m’écriai-je. Qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes la mère de Pablito.
– Non ! Non ! dit-elle d’un ton brusque. Je ne suis la mère de personne.
Elle s’assit et me jeta un regard ardent.
– Je suis comme vous, un morceau du Nagual, dit-elle. Nous sommes faits pour nous confondre.
Elle ouvrit les jambes ; je sautai à l'écart.
– Un moment, doña Soledad, dis-je. Parlons un peu.
J’eus un instant de frayeur irraisonnée, et soudain une pensée folle me traversa l’esprit. Serait-il possible, me demandai-je, que don Juan soit caché dans les parages en train de rire à s'en faire sauter la tête ?
– Don Juan ! hurlai-je.
Mon cri était si fort et si profond que doña Soledad bondit de son lit et se couvrit en hâte avec sa jupe. Je vis qu’elle l'enfilait tandis que je hurlais de nouveau :
– Don Juan !
Je courus à travers la maison en hurlant le nom *de* don Juan jusqu'à en avoir mal à la gorge. Doña Soledad, pendant ce temps-là, avait couru hors de la maison, et elle se tenait debout près de ma voiture, me regardant d'un air déconcerté.
Je m’avançai vers elle et lui demandai si don Juan lui avait dit de faire tout cela. Elle acquiesça d’un geste. Je lui demandai s'il était dans les parages. Elle dit non.
– Racontez-moi tout, dis-je.
Elle m'affirma qu’elle se bornait à suivre les ordres de don Juan. Il lui avait commandé de changer son être en celui d’un guerrier pour pouvoir m’aider. Elle déclara qu'elle attendait depuis des années pour accomplir cette promesse.
– Je suis très forte maintenant, dit-elle doucement. Juste pour vous. Mais je vous ai déplu dans ma chambre, c’est ça ?

Je me surpris en train de lui expliquer qu'el
pas déplu, et que ce qui était entré en ligne
c'était mes sentiments à l'égard de Pablito;
m’aperçus que je n’avais pas la plus vague
j’étais en train de raconter.
Doña Soledad, semblant comprendre ma p
embarrassante, dit qu’il fallait oublier notre

– Vous devez mourir de faim, dit-elle d'un t
enjoué. le vais vous faire à manger.
– Il y a un tas de choses que vous ne m’av
expliquées, dis-je. Je serai franc avec vous
rai ici pour rien au monde. Vous m’effrayez
– Vous êtes obligé d'accepter mon hospital
serait-ce qu’une tasse de café, répondit-elle
bable. Venez. Oublions ce qui s’est passé.
Elle fit un mouvement vers la maison. À ce
j’entendis un grondement. Le chien, dressé
nous regardait, comme s’il comprenait nos
Doña Soledad me fixa d'un regard tout à fa
Puis elle radoucit ses yeux et sourit.
– Ne vous laissez pas tracasser par mes ye
elle. La vérité, c’est que je suis vieille. Réce
suis devenue sujette à des étourdissement
qu’il me faudrait des lunettes.
Elle éclata de rire et se mit à faire des singe
tant des doigts en cercle et regardant à trav
si c'étaient des lunettes.
– Une vieille Indienne à lunettes ! Quelle rig
s'écria-t-elle en gloussant de rire.
Je décidai alors d’être grossier et de partir
la moindre explication. Mais avant de prend
je désirais laisser certaines choses à l’inter
Pablito et de ses sœurs. J'ouvris le coffre d
pour prendre les cadeaux que je leur avais

me penchai très en avant pour atteindre en premier les deux paquets placés contre le dos du siège, derrière la roue de secours. J'en saisis un, et j'étais sur le point de prendre l'autre lorsque je sentis sur ma nuque une main douce, recouverte de fourrure. Je poussai un cri involontaire et je me cognai la tête contre le capot ouvert. La pression exercée par la main de fourrure ne me permit pas de me retourner complètement, mais je fus à même d'entrevoir d'un coup d'œil fugitif un bras (ou une patte) argenté se balançant au-dessus de mon cou. Je me tortillai de panique, je m'écartai du coffre et je me laissai tomber sur les fesses, avec le paquet toujours à la main. Tout mon corps tremblait, les muscles de mes jambes se contractaient et je me surpris en train de bondir et de courir à l'écart.

– Je n'avais pas l'intention de vous effrayer, dit doña Soledad d'un ton d'excuse, tandis que je l'observais à dix pas.

Elle tendit vers moi les paumes de ses mains en un geste de soumission, comme pour m'assurer que ce que j'avais senti n'était pas sa main.

– Qu'est-ce que vous m'avez fait ? demandai-je, essayant de paraître calme et détaché.

Elle sembla, soit extrêmement gênée, soit déconcertée. Elle murmura quelque chose et secoua la tête comme si elle ne pouvait pas le dire, ou comme si elle ne savait pas de quoi je parlais.

– Allons, doña Soledad, dis-je en venant plus près d'elle, cessez de me jouer des tours.

Elle parut au bord des larmes. J'eus envie de la consoler, mais quelque chose en moi s'y opposa. Après un bref instant, je lui racontai ce que j'avais senti et vu.

– C'est tout simplement horrible ! dit-elle d'une voix stridente.

D'un geste très enfantin elle cacha son visage au

creux de son avant-bras droit. Je crus qu'elle pleurait. Je m'avançai vers elle et j'essayai de passer le bras autour de ses épaules. Je ne pus me résoudre à le faire.

– Allons, allons, doña Soledad, dis-je, oublions tout cela et permettez-moi de vous donner ces paquets avant de partir.

Je me plaçai devant elle pour lui faire face. Derrière son bras, je pouvais voir ses yeux noirs brillants et une partie de son visage. Elle ne pleurait pas. Elle était en train de sourire.

Je fis un bond en arrière. Son sourire me terrifiait. Nous restâmes tous les deux sans bouger pendant un long moment. Elle gardait son visage caché, mais je pouvais voir ses yeux qui m'observaient.

J'étais debout, paralysé par la frayeur, et je me sentais extrêmement abattu. J'étais tombé dans un puits sans fond. Doña Soledad était une sorcière. Mon corps le

savait, et cependant, je ne pouvais pas vraiment le croire. Ce que je désirais croire, c'était que doña Soledad était 'devenue folle et qu'on la gardait à la maison au lieu de la mettre dans un asile.

Je n'osais ni bouger ni détacher mes yeux de son visage. Nous restâmes certainement dans cette position pendant cinq ou six minutes. Elle avait gardé son bras levé, et pourtant sans mouvement. Elle était debout à l'arrière de la voiture, presque penchée contre l'aile gauche. Le capot du coffre était encore ouvert. Je décidai de me ruer vers la portière droite. Les clés de contact étaient au volant.

Je me détendis un peu de façon à prendre mon élan pour courir. Elle sembla remarquer mon changement de position immédiatement. Son bras s'abaissa, révélant son visage en entier. Ses dents étaient serrées. Ses yeux étaient fixés sur les miens. Ils paraissaient durs et méchants. Soudain elle fit un bond vers moi. Elle frappa

du pied droit, comme un escrimeur, et elle tendit ses mains armées de griffes pour me saisir par la taille, tout en poussant le plus glacial des cris.
Mon corps bondit en arrière hors de sa portée. Je courus à la voiture, mais avec une agilité inconcevable elle roula devant mes pieds et me fit trébucher par-dessus elle. Je tombai la tête la première et elle m'empoigna par le pied gauche. Je contractai ma jambe droite et je lui aurais lancé un coup de pied à la figure avec la semelle de ma chaussure si elle ne m'avait pas lâché, en roulant en arrière. Je me relevai d'un bond et essayai d'ouvrir la portière de la voiture. Elle était fermée. Je m'élançai sur le capot pour atteindre l'autre côté mais doña Soledad s'arrangea pour y parvenir avant moi. Je tentai de faire demi-tour par-dessus le capot, mais au beau milieu, je sentis une douleur aiguë dans mon mollet droit. Elle m'avait attrapé par la jambe. Je ne pouvais pas la frapper avec mon pied gauche, car elle avait immobilisé mes deux jambes contre le capot. Elle me tira vers elle et je lui tombai dessus. Nous nous mîmes à lutter par terre. Elle était d'une force redoutable et ses cris aigus étaient terrifiants. Je pouvais à peine bouger sous la pression gigantesque de son corps. Ce n'était pas une question de poids mais plutôt de tension, et elle l'emportait. Soudain j'entendis un grognement et le chien énorme lui sauta sur le dos et la repoussa loin de moi. Je me levai. J'avais envie d'entrer dans ma voiture, mais la femme et le chien combattaient contre la porte. La seule retraite possible consistait à entrer dans la maison. Il ne me fallut pour cela qu'une ou deux secondes. Sans me retourner pour les regarder, je me précipitai à l'intérieur et fermai la porte derrière moi, la renforçant avec la barre de fer qui se trouvait derrière. Je courus vers l'arrière et fis de même pour l'autre porte.
De l'intérieur, je pouvais entendre le grognement

furieux du chien et les cris inhumains de la femme. Puis soudain, les aboiements et les grondements du chien se transformèrent en gémissements et en hurlements, comme s'il souffrait ou comme si quelque chose l'effrayait. Je sentis un choc au creux de l'estomac. Mes oreilles commencèrent à bourdonner. Je me rendis compte que j'étais pris au piège à l'intérieur de la maison. J'eus un accès de pure terreur. J'étais révolté : quelle stupidité d'avoir couru dans la maison ! L'attaque de la femme m'avait plongé dans une telle confusion que j'avais perdu tout sens stratégique : je m'étais comporté comme si j'étais en train de fuir un opposant ordinaire, que l'on peut maintenir dehors en fermant simplement une porte. J'entendis quelqu'un venir vers la porte et s'appuyer contre elle, essayant de l'ouvrir de force. Puis il y eut des coups frappés très fort.
– Ouvrez la porte ! dit doña Soledad d'une voix dure. Cette saleté de chien m'a fait mal.
Je me demandai si j'allais oui ou non la laisser entrer. J'avais à l'esprit le souvenir d'une confrontation, des années auparavant, avec une sorcière qui avait, selon don Juan, adopté cette forme pour me tromper et me frapper d'un coup mortel. De toute évidence doña Soledad n'était pas telle que je l'avais connue autrefois, mais j'avais des

raisons de douter qu'elle fût une sorcière. Le facteur temps jouait un rôle décisif dans ma conviction. Pablito, Nestor et moi avions été en relation avec don Juan et don Genaro pendant des années, et nous n’étions pas du tout des sorciers. Comment doña Soledad aurait-elle pu être sorcière ? Peu importait à quel point elle avait changé, elle n’avait pas la possibilité d'improviser quelque chose dont l'accomplissement exigeait toute une vie.

– Pourquoi m’avez-vous attaqué ? lui demandai-je en haussant la voix pour être entendu à travers la porte épaisse.

Elle répliqua que le Nagual lui avait dit de ne pas me laisser partir. Je lui demandai pourquoi.
Elle ne répondit pas ; à la place, elle cogna sur la porte furieusement et je lui répliquai en cognant plus fort encore. Nous continuâmes à donner des coups à la porte pendant quelques minutes. Elle s'arrêta et se mit à me supplier d'ouvrir. J'eus un sursaut d'énergie nerveuse. Je savais que si j'ouvrais la porte je pouvais avoir une chance de fuir. Je retirai la barre de fer. Elle entra en titubant. Son corsage était déchiré. Le bandeau qui retenait sa coiffure était tombé et ses longs cheveux se répandaient en désordre sur son visage.
– Regardez ce que cette saloperie de chien m'a fait ! cria-t-elle. Regardez ! Regardez !
Je repris mon souffle. Elle semblait passablement mal en point. Elle s'assit sur un banc et commença à enlever son corsage en lambeaux. J'en profitai pour courir hors de la maison et bondir dans la voiture. Avec une rapidité que seule la peur peut susciter, j'entrai, refermai la porte, mis automatiquement le moteur en marche et passai en marche arrière. J'appuyai sur l'accélérateur et tournai la tête pour regarder par la lunette arrière. Au moment même où je me retournai, je sentis une haleine chaude sur mon visage : j'entendis un grognement terrifiant et dans un éclair j'aperçus les yeux démoniaques du chien. Il se tenait debout sur la banquette arrière. Je vis ses dents horribles presque dans mes yeux. Je baissai instinctivement la tête. Ses dents se refermèrent sur mes cheveux. À ce moment-là, j'ai dû me recroqueviller sur le siège, et mon pied doit avoir lâché l'embrayage, car l'embardée de la voiture fit perdre l'équilibre à la bête. l'ouvris la porte et je sautai dehors. La tête du chien jaillit par la portière. J'entendis ses dents énormes claquer au moment où ses mâchoires se refermèrent, manquant mes mollets d'une épaisseur de main. La voiture

commença à rouler en marche arrière et je m'élançai une fois de plus vers la maison. Je m'arrêtai avant d'avoir atteint la porte.

Doña Soledad était là, debout. Elle avait remonté ses cheveux. Elle avait jeté un châle sur ses épaules. Elle me regarda pendant un instant, puis elle se mit à rire, très doucement au début, comme si ses blessures lui faisaient mal, et ensuite de plus en plus fort. Elle tendait le doigt vers moi et se tenait les côtes en se tordant de rire. Elle se penchait et se redressait, apparemment pour reprendre haleine. Elle était nue au-dessus de la taille. Je pouvais voir ses seins, que les convulsions de son rire faisaient tressaillir.

Je sentis que tout était perdu. Je jetai un regard à la voiture derrière moi. Elle s'était arrêtée d'elle-même après avoir roulé quatre ou cinq mètres ; la porte s'était rabattue, enfermant le chien. Je pouvais voir et entendre la bête énorme qui mordait le siège avant et griffait les glaces des portières.

Il fallait que je me décide et le choix n'était pas ordinaire. Je ne savais ce qui m'effrayait le plus : doña Soledad ou le chien. Après un moment de réflexion, je décidai que le chien n'était qu'une bête stupide.
Je revins à la voiture en courant et je grimpai sur le toit. Le bruit mit le chien en rage. Je l'entendis arracher les garnitures des sièges. Couché sur le toit, je m'efforçai d'ouvrir la portière du coté du volant. Mon idée, c'était d'ouvrir les deux portières, puis de glisser du toit dans la voiture par l'une d'entre elles, après que le chien serait sorti par l'autre. Je me penchai pour ouvrir la portière de droite. J'avais oublié qu'elle était fermée à clé. À ce moment-là, le chien passa la tête par la portière ouverte. J'eus un accès de panique aveugle à l'idée que le chien puisse sauter hors de la voiture et de là sur le toit.

En moins d'une seconde, j'avais glissé à terre et je me retrouvais debout à la porte de la maison.
Doña Soledad, sur le seuil, retrempait ses forces. Le rire sortait de son corps par saccades qui paraissaient presque douloureuses.
Le chien était resté à l'intérieur de la voiture, écumant encore de rage. Apparemment il était trop gros pour faire glisser sa carcasse massive par-dessus le dossier du siège avant. J'allai à la voiture et je refermai doucement la portière. Je commençai à chercher un bâton assez long, pour débloquer le verrou de sécurité de la portière droite.
Je cherchai devant la maison. Il n'y avait pas un seul morceau de bois qui traînait. Doña Soledad, entre-temps, avait disparu à l'intérieur. Je fis le bilan de la situation. Il me fallait lui demander de l'aide, je n'avais pas d'autre choix. Le cœur battant, je franchis le seuil, regardant en tous sens au cas où elle se serait cachée derrière la porte pour m'attendre.
– Doña Soledad ! criai-je.
– Qu'est-ce que vous voulez ? répliqua-t-elle en criant depuis sa chambre.
– Voulez-vous venir, je vous prie, pour faire sortir votre chien de ma voiture ?
– Vous voulez rire, ou quoi ? répondit-elle. Ce n'est pas mon chien. Je vous l'ai déjà dit, il appartient à mes filles.
– Où sont vos filles ? demandai-je.
– Elles sont dans les montagnes.
Elle sortit de sa chambre et me fit face.
– Vous voulez voir ce que cette saloperie de chien m'a fait ? demanda-t-elle d'un ton sec. Regardez !
Elle ôta son châle et me montra son dos nu.
Je ne vis aucune trace visible de morsures sur son dos ; simplement quelques égratignures superficielles

qu'elle aurait aussi bien pu se faire au contact du sol dur. D'ailleurs, elle pouvait s'être écorchée au moment où elle m'avait attaqué.
– Vous n'avez rien du tout, lui dis-je.
– Venez voir à la lumière, répliqua-t-elle en s'avançant vers la porte.
Elle insistait pour que je regarde avec soin les entailles faites par les dents du chien. Je me sentis stupide. J'avais une sensation de poids autour de mes yeux, en particulier sur mes arcades sourcilières. Je sortis sans regarder. Le chien n'avait pas bougé et il recommença à aboyer dès que je parus à la porte.
Je me maudis moi-même. Tout était ma faute. J'avais mis le pied dans ce piège comme un imbécile. Je résolus aussitôt de partir pour la ville à pied. Mais mon porte-

feuille, mes papiers, tout ce que j'avais se trouvait dans ma serviette sur le plancher de la voiture, juste sous les pattes du chien. J'eus un accès de désespoir. Aller à la ville ne servirait à rien. Je n'avais même pas assez d'argent dans mes poches pour payer une tasse de café. En outre, je ne connaissais pas un chat en ville. Je n'avais pas le choix : il fallait que je fasse sortir le chien de la voiture.
– Qu'est-ce qu'on lui donne à manger, à ce chien ?
lui criai-je depuis la porte.
– Essayez donc votre jambe ! répondit doña Soledad depuis sa chambre.
Elle se mit à ricaner.
Je cherchai dans la maison quelque chose de cuit. Les pots étaient vides. Je ne pouvais faire autrement qu'affronter doña Soledad de nouveau. Mon désespoir s'était mué en rage. Je me précipitai dans sa chambre, prêt pour un combat à mort. Elle était allongée sur son lit, couverte de son châle.
– Je vous en prie, pardonnez-moi de vous avoir fait

toutes ces choses, dit-elle brusquement, les yeux fixés au plafond.
Son audace arrêta ma rage.
– Il faut que vous compreniez ma position, poursuivit-elle. Je ne pouvais pas vous laisser partir.
Elle se mit à rire doucement, et d'une voix claire, calme et très agréable, elle s'accusa d'être impatiente et maladroite : puis elle dit qu'elle avait presque réussi à me faire fuir de frayeur avec ses bouffonneries, mais que la situation avait soudain changé. Elle s'arrêta et s'assit sur son lit en recouvrant ses seins avec son châle, puis elle ajouta qu'une étrange confiance était descendue dans son corps. Elle leva les yeux au plafond et ses bras s'animèrent en une étrange coulée rythmique, comme les ailes d'un moulin.
– Maintenant, vous n'avez plus aucun moyen de vous en aller, dit-elle.
Elle m'observa sans rire. Ma rage intérieure s'était calmée, mais mon désespoir était plus cruel que jamais. Je savais sans conteste que sur le plan de la force pure je ne pouvais rivaliser ni avec elle ni avec le chien.
Elle dit alors que notre rendez-vous avait été fixé des années à l'avance, et que nous n'avions, ni l'un ni l'autre, assez de pouvoir pour le précipiter ou pour l'annuler.
– Ne perdez pas vos forces à essayer de fuir, dit-elle. C'est aussi inutile que ma tentative de vous garder ici. Quelque chose au-delà de votre volonté vous libérera d'ici, et quelque chose au-delà de ma volonté vous gardera ici.
Au demeurant, sa confiance ne l'avait pas seulement adoucie, elle lui avait conféré une grande maîtrise sur les mots. Ses paroles, d'une clarté de cristal, forçaient l'adhésion. Don Juan avait toujours dit que j'étais une âme confiante lorsqu'il s'agissait de mots. Tandis qu'elle par-

lait, je me surpris en train de penser qu'elle n'était pas en réalité aussi menaçante que je l'avais cru. Elle ne donnait plus l'impression d'avoir quelque chose de fêlé au-dessus des épaules. Ma raison était presque à son aise ; mais une autre partie de moi-même ne l'était pas. Tous les muscles de mon corps étaient comme des fils de fer tendus ; cependant, il me fallait bien le reconnaître : bien qu'elle m'eût enrayé au point de me faire perdre l'esprit, je la trouvais extrêmement attirante. Elle m'observait.
– Je vais vous montrer à quel point il est inutile d'essayer de partir, dit-elle en sautant du lit. Je vais vous aider. Qu'est-ce qu'il vous faut ?
Elle me regardait, une lueur dans les yeux. Ses petites dents blanches donnaient à son sourire une touche dia-

bolique. Son visage plein était étrangement lisse et vraiment sans rides. Les deux lignes profondes qui couraient de part et d'autre de son nez jusqu'aux commissures de ses lèvres donnaient à son visage l'apparence de la maturité, mais non celle de l'âge. En se levant du lit, elle laissa tout naturellement tomber son châle par terre, découvrant ainsi ses seins généreux. Elle ne se soucia guère de se recouvrir. Au contraire elle bomba la poitrine et souleva ses seins.

– Oh ! Vous avez remarqué, hein ? dit-elle, en berçant son corps d'un côté et de l'autre, comme si elle était satisfaite d'elle-même. Je garde toujours les cheveux tirés derrière la tête. C'est le Nagual qui m'a dit de le faire. La traction des cheveux rajeunit mon visage.

J'étais sûr qu'elle allait me parler de ses seins. Le décalage me surprit.

– Je ne veux pas dire que tirer mes cheveux me fait paraître plus jeune, continua-t-elle avec un sourire enchanteur. Tirer mes cheveux me rend plus jeune.

– Comment est-ce possible ? demandai-je.

Elle me répondit par une question. Elle voulait savoir

si j'avais correctement compris don Juan lorsqu'il disait que tout est possible si on le désire avec une intention inflexible. Ce que je recherchais, c'était une explication plus précise. Je désirais savoir ce qu'elle faisait d'autre, en dehors d'attacher ses cheveux, pour paraître aussi jeune. Elle dit qu'elle s'allongeait sur son lit et se vidait de toute pensée et de tout sentiment, puis qu'elle laissait les lignes de son sol attirer les rides au loin. Je la pressai pour obtenir davantage de détails : les sentiments, les sensations, les perceptions qu'elle avait ressentis tandis qu'elle reposait sur son lit. Elle répéta qu'elle ne ressentait rien, qu'elle ne savait pas comment fonctionnaient les lignes du sol et que la seule chose qu'elle savait, c'était ne pas laisser ses pensées s'interposer.

Elle plaça ses mains sur ma poitrine et me repoussa avec une grande douceur. On aurait dit que ce geste montrait qu'elle en avait assez de mes questions. Nous sortîmes par la porte de derrière. Je lui dis que j'avais besoin d'un long bâton. Elle alla directement vers un tas de bois à brûler, mais il n'y avait pas de bâton long. Je lui demandai si elle pouvait me trouver quelques clous pour mettre bout à bout deux petites bûches. Nous cherchâmes des clous partout dans la maison. En vain. En dernier recours, j'allai dans le poulailler que Pablito avait construit à l'arrière de la maison et je détachai le bâton le plus long que je pus trouver. Il n'était guère solide, mais je me dis qu'il ferait l'affaire.

Doña Soledad n'avait ni souri ni plaisanté au cours de notre recherche. Elle paraissait extrêmement absorbée dans sa tâche : elle m'aidait. Sa concentration était si intense que j'avais le sentiment qu'elle désirait me voir réussir.

Je me dirigeai vers ma voiture, armé du bâton long, et d'un autre plus petit, pris sur le tas de bois. Doña Sole-dad demeura debout près de la porte de devant.

Je me mis à exciter le chien avec le bâton court dans ma main droite, tout en essayant de libérer le verrou de sécurité avec le bâton long que je tenais dans ma main gauche. Le chien faillit me mordre la main droite et me fit lâcher le bâton court. La rage et la puissance de l'énorme bête étaient si intenses que je faillis perdre l'autre bâton également. Le chien était sur le point de le briser en deux dans sa gueule, lorsque doña Soledad vint à mon secours : en frappant contre la lunette arrière elle attira l'attention du chien et il lâcha prise.
Encouragé par sa manœuvre de diversion, je plongeai la tête la première et, aplati sur toute la longueur du siège avant, je parvins à libérer le verrou de sécurité. Je tentais aussitôt de revenir en arrière, mais le chien me chargea de toute sa puissance. Il lança en avant ses épaules massives et ses pattes de devant, par-dessus le siège, avant même que j'aie eu le temps de battre en retraite. Je sentis ses pattes sur mes épaules. Je m'aplatis. Je savais qu'il allait me faire mal. Le chien baissa la tête pour en finir avec moi mais au lieu de me mordre il heurta le volant. Je fonçai dehors et d'un seul mouvement je grimpai sur le capot, puis, de là, sur le toit. J'avais la chair de poule sur tout le corps.
J'ouvris la portière de droite. Je demandai à doña Soledad de me faire passer le bâton long, et je m'en servis pour pousser le levier qui immobilisait le dossier-couchette en position verticale. J'avais calculé que si j'excitais le chien, il pousserait le dossier vers l'avant, ce qui lui donnerait assez d'espace pour sortir de la voiture. Mais il ne bougea pas. Au lieu de cela, il se mit à mordre furieusement le bâton.
C'est alors que doña Soledad sauta sur le toit de la voiture et s'allongea près de moi. Elle voulait m'aider à exciter le chien. Je lui dis qu'elle ne pouvait pas rester sur le toit, car lorsque le chien sortirait de la voiture,

j’allais y entrer et partir. Je la remerciai de son aide et lui dis qu’elle ferait mieux de rentrer dans la maison. Elle haussa les épaules, sauta à terre et retourna à la porte. J’abaissai de nouveau le levier et avec mon chapeau je continuai à exciter le chien. Je le frappai autour des yeux, sur le bout du museau. La fureur du' chien était à son comble mais il ne voulait pas quitter le siège. Finalement, ses mâchoires massives me firent sauter le bâton des mains. Je descendis pour le reprendre sous la voiture. Soudain, j’entendis doña Soledad crier.

– Attention ! Il va sortir !

Je jetai un regard vers l’intérieur. Le chien se glissait par-dessus le siège. Il avait ses pattes de derrière prises dans le volant ; à part cela, il était presque dehors. Je fonçai vers la maison et je parvins à l'intérieur juste à temps pour éviter d’être renversé par l’animal. Son élan était si puissant qu'il s’écrasa contre la porte. Tout en fixant la barre de fer pour renforcer la porte, doña Soledad me dit d'une voix ironique :

– Je vous avais bien dit que ça ne servirait à rien.

Elle s’éclaircit la gorge et se retourna pour me regarder.

– Pouvez-vous attacher le chien avec une corde ? demandai-je.

J'étais sûr qu’elle allait me faire une réponse dénuée de signification, mais à mon grand étonnement, elle dit qu’il nous fallait tout essayer, et même attirer le chien dans la maison pour l'y prendre au piège.

Son idée me séduisit. J’ouvris la porte de devant, non sans précautions. Le chien n'était plus là. Je me risquai un peu plus loin. Il n’était pas en vue. J’espérais qu'il était rentré dans son enclos. J’allais attendre encore un instant puis foncer dans ma voiture, lorsque j’entendis un grognement sourd : je vis alors la tête massive du chien à l’intérieur de la voiture. Il était revenu se glisser sur le siège avant.

Doña Soledad avait raison : il était inutile d
Une vague de tristesse m'enveloppa. D’un
d’une autre, je savais que ma fin était proc
accès de pur désespoir, je dis à doña Sole
lais prendre un couteau dans la cuisine et
ou bien être tué par lui, et c’est ce que j’au
mais il se trouvait que la maison ne conter
seul objet de métal.

– Le Nagual ne vous a pas enseigné à acc
sort ? demanda doña Soledad, qui ne cess
suivre. Ce chien, dehors, n’est pas un chie
Ce chien a du pouvoir. C'est un guerrier. Il
a à faire. Même si c'est vous tuer.

Pendant un instant j'éprouvai un sentiment
tration incontrôlable, je la saisis par les épa
criai. Elle ne parut ni surprise ni froissée de
soudain. Elle me tourna le dos et laissa gli
sur le sol. Son dos était fort et très beau. J
irrésistible de la frapper, mais au lieu de ce
rir mes mains sur ses épaules. Sa peau ét
lisse. Ses bras et ses épaules étaient mus
gros. Elle semblait avoir une très légère en
graisse sur les muscles, ce qui donnait à t
son corps un aspect satiné ; et cependant,
puyais du bout des doigts en quelque endr
peau, je pouvais sentir la fermeté des mus
sous la surface lisse. Je ne voulus pas reg
seins.

Elle alla dans une sorte de patio couvert q
de cuisine, à l’arrière de la maison. Je la s
s’assit sur un banc et, calmement, elle se l
dans un seau. Tandis qu'elle remettait ses
trai tout tremblant dans un nouvel appentis
avait construit à l'arrière. Lorsque je resso
tenait debout près de la porte.

– Vous aimez parler, dit-elle d'un ton déta

conduisant vers sa chambre. Rien ne presse. Maintenant nous pouvons parler à jamais.
Elle prit mon carnet de notes sur le haut de sa commode à l'endroit où elle avait dû le mettre, et elle me le tendit avec un excès de précautions. Puis elle retira son dessus-de-lit, le plia avec soin, et le plaça sur le haut de la même commode. Je remarquai alors que les deux commodes étaient de la couleur des murs, blanc jaunâtre, et que sans le dessus-de-lit, le lit était rouge rosé, plus ou moins de la couleur du sol. Le dessus-de-lit, d'autre part, était brun sombre, comme le bois du plafond et les volets de bois des fenêtres.
– Parlons, dit-elle en s'asseyant confortablement sur le lit après avoir ôté ses sandales.
Elle remonta ses genoux contre ses seins nus. On aurait dit une jeune fille. Sa manière d'être, agressive et dominatrice, s'était adoucie et métamorphosée en charme. En cet instant, elle était l'antithèse de ce qu'elle avait été plus tôt. La façon dont elle me pressait d'écrire me força à rire. Elle me rappelait don Juan.
– Maintenant, nous avons le temps, dit-elle. Le vent a changé. Vous n'avez pas remarqué ?
Je l'avais remarqué. Elle dit que la nouvelle direction du vent était sa propre direction bénéfique ; le vent était donc devenu son auxiliaire.
– Que savez-vous à propos du vent, doña Soledad ? lui demandai-je en m'asseyant paisiblement au pied de son lit.
– Seulement ce que le Nagual m'a enseigné, dit-elle. Nous autres, c'est-à-dire les femmes, nous avons chacune une direction particulière, un vent particulier. Les hommes, non. Je suis le vent du nord ; quand il souffle, je suis différente. Le Nagual dit qu'un guerrier-femme peut se servir de son vent particulier pour tout ce qu'il veut. Je m'en suis servie pour arranger mon corps et le

refaire. Regardez-moi ! Je suis le vent du nord ! Sentez-moi quand je viens par la fenêtre.
Il y avait un vent fort, soufflant par la fenêtre placée stratégiquement face au nord.
– Pourquoi pensez-vous que les hommes n'ont pas un vent ? demandai-je.
Elle réfléchit un instant puis répliqua que le Nagual n'avait jamais dit pourquoi.
– Vous vouliez savoir qui a fait ce sol, dit-elle en enroulant sa couverture autour de ses épaules. Je l'ai fait moi-même. Il m'a fallu quatre années pour le mettre en place. Maintenant ce sol est comme moi-même.
Tandis qu'elle parlait, je remarquai que les lignes

convergentes du sol étaient orientées pour que leur origine soit au nord. La pièce, cependant, n'était pas parfaitement alignée avec les points cardinaux ; ainsi, son lit faisait des angles singuliers avec les murs, de même que les lignes des dalles d'argile.
– Pourquoi avez-vous fait le sol rouge, doña Soledad ?
– C'est ma couleur. Je suis rouge, comme la terre rouge. J'ai pris l'argile rouge dans les montagnes autour d'ici. Le Nagual m'a dit où chercher, et il m'a également aidée à la porter, et tous les autres aussi. Tous m'ont aidée.
– Comment avez-vous cuit l'argile ?
– Le Nagual m'a fait creuser une fosse. Nous l'avons remplie de bois de feu puis nous y avons empilé les dalles d'argile, avec des morceaux de rocher bien plats entre les dalles. J'ai refermé la fosse avec un couvercle de terre et des fils de fer, puis j'ai mis le feu au bois. Ça a brûlé pendant des jours.
– Comment avez-vous empêché les dalles de se gauchir ?
– Ce n'est pas moi. C'est le vent qui l'a fait, le vent du nord qui a soufflé pendant que le feu brûlait. Le

Nagual m'a montré comment creuser la fosse de manière qu'elle soit face au nord et au vent du nord. Il m'a également fait laisser quatre trous pour que le vent du nord souffle dans la fosse. Puis il m'a fait laisser un trou au centre du couvercle pour laisser sortir la fumée. Le vent a fait brûler le bois pendant des jours ; quand la fosse est redevenue froide, je l'ai ouverte et j'ai commencé à polir et à égaliser les dalles. Il m'a fallu plus d'un an pour faire assez de briques pour terminer mon sol.

– Comment avez-vous déterminé le dessin ?

– C'est le vent qui me l'a appris. Quand j'ai fait mon sol, le Nagual m'avait déjà enseigné à ne pas résister au vent. Il m'avait montré comment m'abandonner à mon vent, et le laisser me guider. Il lui avait fallu beaucoup de temps pour ça, des années et des années. Au début j'étais une vieille femme sotte, très obstinée ; il me l'a dit lui-même et il avait raison. Mais j'ai appris très vite. Peut-être parce que je suis vieille et que je n'ai plus rien à perdre. Au commencement, ce qui me rendait les choses plus difficiles encore, c'était la crainte que j'avais. La simple présence du Nagual me faisait bégayer et m'évanouir. Le Nagual faisait le même effet à tous les autres. C'était son sort d'être si effrayant.

Elle s'arrêta de parler et me fixa.

– Le Nagual n'est pas humain, dit-elle.

– Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

– Le Nagual est un diable de qui sait quel temps.

Ses paroles me glacèrent. Je sentis mon cœur cogner dans ma poitrine. Elle n'aurait sûrement pas pu trouver meilleur auditoire. J'étais intrigué à l'infini. Je la suppliai d'expliquer ce qu'elle voulait dire par là.

– Son contact changeait les gens, répondit-elle. Vous savez cela. Il a changé votre corps. Dans votre cas vous ne saviez même pas qu'il était en train de le faire. Mais il

est entré dans votre vieux corps. Il y a mis quelque chose. Il a fait la même chose avec moi. Il a laissé quelque chose en moi et ce quelque chose a pris la suite. Il n'y a qu'un diable pour faire ça. Maintenant je suis le vent du nord et je ne crains rien ni personne. Mais avant qu'il ne m'eût changée, j'étais une vieille femme laide et faible, et il suffisait que j'entende son nom pour m'évanouir. Pablito, bien sûr, n'était d'aucun secours pour moi, car il craignait le Nagual plus que la mort elle-même.

« Un jour, le Nagual et Genaro sont venus à la maison alors que j'étais seule. Je les ai entendus près de la porte, comme des jaguars en chasse. Je me suis signée : pour moi c'étaient deux démons, mais je suis sortie tout

de même voir ce que je pouvais faire pour eux. Ils avaient faim et j'ai été heureuse de leur préparer à manger. J'avais quelques grosses boulettes de courge, et je leur ai donné à chacun un bol de soupe. Le Nagual n'a pas paru apprécier la nourriture ; il ne voulait pas manger des aliments préparés par une femme aussi faible, alors il a fait semblant d'être maladroit et d'un revers de main, il a fait tomber le bol de la table. Mais le bol, au lieu de se retourner et de se renverser partout sur le sol, emporté par la force du coup donné par le Nagual, est venu tomber sur mon pied, sans éclabousser une goutte. Le bol avait vraiment atterri sur mon pied, et il est resté jusqu'à ce que je me penche pour le prendre. Je l'ai posé sur la table, en face du Nagual, et je lui ai dit que même si j'étais une faible femme, même si je l'avais toujours redouté, mes aliments avaient de bons sentiments.
« Dès cet instant-là, le Nagual a changé à mon égard. Le fait que le bol de soupe était tombé sur mon pied et ne s'était pas renversé lui prouvait qu'un pouvoir m'avait désignée à lui. Je l'ignorais à ce moment-là, et je pensais qu'il avait changé à mon égard parce qu'il

avait honte d'avoir refusé ma nourriture. En fait, je ne pensais rien de son changement. l'étais encore pétrifiée et je ne pouvais même pas le regarder dans les yeux. Mais il a commencé à faire de plus en plus attention à moi. Il m’a même apporté des cadeaux : un châle, une robe, un peigne et d’autres choses. Ça a fait naître en moi des sentiments horribles. J’avais honte, parce que je le prenais pour un homme en quête d’une femme. Le Nagual avait des jeunes filles, qu'est-ce qu’il voulait d’une vieille femme comme moi ? Au début je n’ai pas voulu porter ses cadeaux, ni même les regarder, mais Pablito m’y a poussée, et j’ai commencé à les porter. J’ai commencé aussi à avoir encore plus peur de lui, et je ne voulais pas être seule avec lui. Je savais que c’était un homme diabolique. Je savais ce qu’il avait fait à sa femme. »

Je me sentis contraint à l’interrompre. Je lui dis que je n’avais jamais connu de femme dans la vie de don Juan.

– Vous savez bien qui je veux dire, répondit-elle.

– Croyez-moi, doña Soledad, je ne sais rien.

– Vous ne me ferez pas avaler ça. Vous savez bien que je parle de la Gorda.

La seule « Gorda » que je connaissais était la sœur de Pablito, une énorme fille adipeuse surnommée « la Garda », la grosse. J’avais eu le sentiment, bien que nul ne m’eût rien dit à ce sujet, qu’elle n’était pas vraiment la fille de doña Soledad. Je ne voulus pas la presser pour obtenir d'autres renseignements. Je me souvins tout à coup que la grosse fille avait disparu de la maison, et que personne n'avait pu, ou osé, me dire ce qui lui était advenu.

– Un jour, poursuivit doña Soledad, j'étais seule devant la maison, en train de coiffer mes cheveux au soleil avec le peigne que le Nagual m’avait donné ; je ne

me suis pas rendu compte de sa venue : il était là, debout derrière moi. Tout à coup, j'ai senti ses mains me prendre par le menton. Je l’ai entendu me dire très doucement de ne pas bouger, parce que mon cou risquait de se briser. Il m’a tordu la tête vers la gauche. Pas tout à fait, mais un peu. J'ai eu très peur. J'ai crié, et j’ai essayé de me dégager de sa prise en me tordant dans tous les sens, mais il a maintenu fermement ma tête pendant un temps long, très long.

« Quand il a lâché ma tête, je me suis évanouie. Je ne me souviens pas de ce qui s’est passé ensuite. Quand je me suis éveillée, j'étais couchée par terre, juste à l'endroit où je suis assise en ce moment. Le Nagual était

parti. J’avais une telle honte que je ne voulais voir personne, en particulier la Gorda. Pendant longtemps j’ai même pensé que le Nagual ne m'avait jamais tordu le cou, et que j’avais eu un cauchemar. »
Elle s’arrêta. J'attendis une explication de ce qui s’était passé. Elle semblait distraite, pensive peut-être.
– Qu’est-il arrivé exactement, doña Soledad ? demandai-je, incapable de me contenir. Vous a-t-il fait quelque chose ?

– Oui. Il m’a tordu le cou pour changer la direction de mes yeux, dit-elle ; et devant mon regard de surprise, elle se mit à rire très fort.
– Je veux dire, est-ce qu'il a... ?
– Oui. Il a changé ma direction, poursuivit-elle, négligeant ma question. Il vous a fait ça à vous aussi, et à tous les autres.

– C'est vrai. Il m’a fait cela. Mais pourquoi pensez-vous qu'il l’a fait ?

– Il le fallait. C'est la chose la plus importante à faire.

Elle se référait à un acte particulier que don Juan avait jugé absolument nécessaire. Je n’avais jamais parlé de

cela à personne. En fait, je l'avais presque oublié. Une fois, au début de mon apprentissage, il avait construit deux petits feux dans les montagnes du nord du Mexique. À une distance d'environ sept mètres. Il m'avait fait rester debout, à sept mètres d'eux également, en maintenant mon corps, et surtout ma tête, dans une position très détendue et naturelle. Ensuite, il m'avait fait mettre en face de l'un des feux, puis, venu derrière moi, il m'avait tordu le cou vers la gauche, et il h avait aligné mes yeux – mais non pas mes épaules – avec l'autre feu. Il avait maintenu ma tête dans cette position pendant des heures, jusqu'à ce que le feu s'éteigne. J'avais cru comprendre que toute cette affaire n'était que l'une des singularités impénétrables de don Juan, l'un de ses rites absurdes.

– Le Nagual disait que nous tous, au cours de nos vies, nous exploitons une seule direction de regard, poursuivit-elle. Et cette direction devient la direction des yeux de l'esprit. Avec les années, cette direction s'épuise et devient faible et désagréable ; et comme nous sommes liés à cette direction particulière, nous devenons nous-mêmes faibles et désagréables. Le jour où le Nagual m'a tordu le cou, et l'a maintenu jusqu'à ce que je m'évanouisse de frayeur, il m'a donné une nouvelle direction.

– Quelle direction vous a-t-il donnée ?

– Pourquoi me demandez-vous cela ? dit-elle avec une violence déplacée. Vous pensez que peut-être le Nagual m'a donné une direction différente ?

– Je peux vous dire la direction qu'il m'a donnée, répondis-je.

– N'importe ! dit-elle d'un ton cassant. Il m'a dit ça lui-même.

Elle paraissait agitée. Elle changea de position et se coucha sur le ventre. Mon dos me faisait mal à force

d'écrire. Je lui demandai si je pouvais m'asseoir sur son sol et utiliser le lit comme table. Elle se leva et me tendit le dessus-de-lit plié, en guise de coussin.

– Qu'est-ce que le Nagual vous a fait d'autre ? demandai-je.

– Après avoir changé ma direction, le Nagual a vraiment commencé à me parler de pouvoir, dit-elle en se recouchant. Au début, il a évoqué des choses un peu au hasard, parce qu'il ne savait pas exactement quoi faire avec moi. Un jour, il m'a emmenée faire une petite promenade à pied dans les sierras. Puis un autre jour, i m'a emmenée en autobus jusqu'à son propre pays dans le désert. Peu à peu je me suis habituée à aller loin avec lui.

– Est-ce qu'il vous a donné des plantes de pouvoir ?
– Il m'a donné Mescalito, une fois où nous étions dans le désert. Mais comme j'étais une femme vide, Mescalito m'a refusée. J'ai eu avec lui une rencontre affreuse. C'est ensuite que le Nagual a su qu'il devait à la place me mettre en rapport avec le vent. Ça s'est passé, bien sûr, après qu'il eut obtenu un présage. Ce jour-là, il avait dit souvent, très souvent, qu'il avait beau être un sorcier ayant appris à voir, s'il n'obtenait pas de présage il n'avait aucun moyen de savoir quelle voie prendre. Il avait déjà attendu pendant des jours une indication certaine à mon sujet. Mais aucun pouvoir ne désirait la donner. En désespoir de cause, à ce que je crois, il m'a présentée à sa guaje, et j'ai vu Mescalito.

Je l'interrompis. Elle avait utilisé le mot « guaje », gourde, et cela m'embrouillait. Examiné dans le contexte de ce qu'elle était en train de me raconter, ce mot n'avait aucun sens. Je pensai qu'elle parlait peut-être par métaphore, ou que gourde était un euphémisme.
– Qu'est-ce qu'une guaje, doña Soledad ?

Elle me regarda d'un air surpris. Elle marqua un
temps avant de répondre.
– Mescalito est la guaje du Nagual, dit-elle enfin.
Sa réponse rendait les choses encore plus confuses.
Je me sentis humilié, car elle semblait vraiment avoir à
cœur de tout clarifier à mon intention. Quand je lui
demandai de m'expliquer davantage, elle répéta que je
savais tout cela moi-même. C'était le stratagème préféré
de don Juan pour éluder mes questions précises. Je lui
dis que don Juan m'avait raconté que Mescalito était
une divinité, ou une force contenue dans les boutons de
peyotl. Dire que Mescalito était sa gourde n'avait abso-
lument aucun sens.
– Le Nagual peut vous mettre en relation avec n'importe quoi par l'intermédiaire de sa gourde, dit-elle après un temps d'arrêt. C'est la clé de son pouvoir. N'importe qui peut vous donner du peyotl, mais seul un sorcier, par sa gourde, peut vous mettre en relation avec
Mescalito.
Elle s'arrêta de parler et fixa les yeux sur moi. Son
regard était féroce.
– Pourquoi avez-vous besoin de me faire répéter ce
que vous savez déjà ? demanda-t-elle d'un ton de colère.
Je fus complètement désarçonné par son revirement
subit. L'instant d'avant elle était presque douce.
– Ne faites pas attention à mes sautes d'humeur, dit-
elle en souriant de nouveau. Je suis le vent du nord. Je
suis très impatiente. Toute ma vie je n'ai jamais osé dire
ce que j'avais dans l'esprit. Maintenant je ne crains per-
sonne. Je dis ce que je ressens. Pour me faire face, il
faut être fort.
Elle glissa plus près de moi, sur son ventre.
– Bon... Le Nagual m'a mise en relation avec le
Mescalito qui est sorti de sa gourde, poursuivit-elle.
Mais il ne pouvait pas deviner ce qui m'arriverait. Il

s'attendait à quelque chose comme votre propre ren-
contre avec Mescalito, ou bien celle d'Eligio. Dans ces
deux cas, il était désorienté. Alors, il avait laissé sa
gourde décider de ce qu'il fallait faire après. Dans les
deux cas sa gourde l'avait aidé. Avec moi, ça a été diffé-
rent ; Mescalito lui a dit de ne jamais m'emmener par
là-bas. Le Nagual et moi, nous avons quitté l'endroit en
toute hâte. Nous sommes allés au nord au lieu de venir
à la maison. Nous avons pris un autobus pour aller à
Mexicali, mais nous en sommes descendus au milieu du
désert. Il était très tard. Le soleil se couchait derrière
les montagnes. Le Nagual voulait traverser la route et
aller à pied vers le sud. Nous attendions le passage de

quelques voitures rapides, lorsque soudain il m'a tapé sur l'épaule et il m'a désigné la route en face de nous. J'ai vu une spirale de poussière sur le bord de la route. Nous l'avons regardée qui se déplaçait vers nous. Le Nagual a traversé la route en courant et le vent m'a enveloppée. Il m'a fait réellement tourner très doucement sur moi-même, et ensuite il a disparu. C'était ça le présage que le Nagual attendait. À partir de ce moment-là nous sommes allés dans les montagnes ou le désert, dans le but de chercher le vent. Au début le vent ne m'aimait pas, parce que j'étais mon ancien moi. Alors le Nagual s'est mis en devoir de me changer. D'abord, il m'a fait construire cette pièce et ce sol. Puis il m'a fait porter des nouveaux vêtements et dormir sur un matelas au lieu d'une paillasse. Il m'a fait porter des chaussures, et avoir des tiroirs pleins de vêtements. Il m'a forcée à marcher pendant des centaines de kilomètres, et il m'a enseigné à être calme. J'ai appris très vite. Il m'a aussi fait faire des choses étranges sans aucune raison du tout.

« Un jour où nous étions dans les montagnes de son propre pays, j'ai écouté le vent pour la première fois. Il

est venu directement dans ma matrice. J’étais allongée sur le haut d'un rocher plat et le vent virevoltait autour de moi. Je l’avais déjà vu ce jour-là tourbillonner autour des buissons, mais cette fois il est venu au-dessus de moi et il s’est arrêté. J’ai senti comme un oiseau qui se serait posé sur mon ventre. Le Nagual m'avait fait quitter tous mes vêtements ; j'étais nue comme la main, mais je n’avais pas froid car le vent était en train de me réchauffer.

– Vous aviez peur, doña Soledad ?

– Peur ? J'étais pétrifiée. Le vent était vivant; il m’a léchée de la tête aux pieds. Et ensuite il a pénétré dans mon corps tout entier. J'étais comme un ballon, et le vent sortait de mes oreilles et de ma bouche, ainsi que d'autres endroits que je ne veux pas nommer. J’ai pensé que j'allais mourir, et je me serais enfuie en courant, n’était que le Nagual me maintenait sur le rocher. Il me parlait à l’oreille, et il est parvenu à me calmer. Je suis restée allongée, paisible, et j’ai laissé le vent faire avec moi ce qu'il désirait. C’est à ce moment-là que le vent m’a dit quoi faire.

– Quoi faire de quoi ?

– De ma vie, de mes choses, de ma chambre, de mes sentiments. Au début ce n'était pas clair. Je croyais que c’était moi qui pensais. Le Nagual disait que cela nous arrive à tous. Quand nous sommes calmes, pourtant, nous nous rendons compte que c’est quelque chose d’autre qui nous dit des choses.

– Vous avez entendu une voix ?

– Non. Le vent se déplace à l’intérieur du corps d’une femme. Le Nagual dit que c’est comme ça parce que les femmes ont une matrice. Une fois qu’il est à l’intérieur de la matrice, le vent vous soulève, tout simplement, et vous dit de faire certaines choses. Plus la femme est calme et détendue, meilleurs sont les résul-

tats. On peut dire que tout d’un coup, la femme s'aperçoit qu'elle fait des choses dont elle n'avait pas la moindre idée.

« Depuis ce jour-là, le vent est venu à moi tout le temps. Il m'a parlé dans ma matrice et il m'a dit tout ce que je désirais savoir. Le Nagual a vu dès le début que j'étais le vent du nord. D'autres vents ne m'ont jamais parlé comme ça, bien que j'aie appris à les distinguer.

– Combien y a-t-il d'espèces de vents ?

– Il y a quatre vents, comme il y a quatre directions. C’est-à-dire, bien sûr, pour les sorciers et pour tout ce que les sorciers font. Quatre est un nombre-pouvoir pour eux. Le premier vent est la brise, le matin. Elle

apporte l'espoir et la clarté ; elle est le messager du jour. Elle vient et va et pénètre dans tout. Parfois elle est douce et elle passe inaperçue ; d'autres fois elle est hargneuse et importune.
« Autre vent, le vent dur ; il est, soit très chaud, soit très froid, soit les deux. Un vent de la mi-journée. Explosant, plein d'énergie, mais aussi plein d'aveuglement. Il brise les portes et abat les murailles. Une sorcière doit être terriblement forte pour s'atteler au vent dur.

« Ensuite, il y a le vent froid de l'après-midi. Triste et pénible. Un vent qui ne vous laisse jamais en paix. Il vous glace et vous fait pleurer. Le Nagual disait qu'il y a une telle profondeur liée à lui que cela vaut tout de même vraiment la peine de le rechercher.
« Enfin, il y a le vent chaud. Il réchauffe, protège et enveloppe tout. C'est un vent de la nuit pour les sorciers. Son pouvoir s'accorde avec l'obscurité.
« Voilà les quatre vents. Ils sont également associés aux quatre directions. La brise est l'est. Le vent froid est l'ouest. Le vent chaud est le sud. Le vent dur est le nord.
« Les quatre vents ont aussi des personnalités. La

brise est allègre, doucereuse et sournoise. Le vent froid est maussade, mélancolique et toujours pensif. Le vent chaud est heureux, dévergondé et esbroufeur. Le vent dur est énergique, dominateur et impatient.
« Le Nagual m'a dit que les quatre vents sont des femmes. C'est pourquoi les guerriers-femmes les recherchent. Les vents et les femmes sont semblables. C'est également la raison pour laquelle les femmes sont meilleures que les hommes. Je dirais que les femmes apprennent plus vite si elles s'accrochent à leur vent spécifique.
– Comment une femme peut-elle savoir quel est son vent spécifique ?
– Si la femme se calme et ne se parle plus à elle-même, son vent la soulèvera, juste comme ça.
Elle fit le geste de saisir quelque chose.
– Faut-il qu'elle soit allongée nue ?
– Ça aide. En particulier si elle est timide. J'étais une grosse vieille femme. Je n'avais jamais enlevé mes vêtements de ma vie. Je dormais avec eux, et quand je prenais un bain, je gardais toujours mes dessous. Pour moi, montrer mon gros corps au vent, c'était comme mourir. Le Nagual le savait, et il s'en est servi au mieux. Il était au courant de l'amitié des femmes pour le vent, mais il m'a présentée quand même à Mescalito, parce que je le déconcertais.
« Après m'avoir tourné la tête, ce premier jour terrible, le Nagual s'est retrouvé avec moi sur les bras. Il m'a dit qu'il n'avait aucune idée de ce qu'il allait faire avec moi. Mais une chose était certaine, il ne voulait pas qu'une grosse vieille femme vienne fourrer son nez partout dans son monde. Le Nagual disait qu'il se sentait à mon sujet comme pour vous. Désorienté. Nous n'aurions pas dû être là, ni l'un ni l'autre. Vous n'êtes pas indien et je ne suis qu'une vieille bique. Nous sommes

l'un et l'autre inutiles, à voir les choses de près. Et regardez-nous ! Quelque chose a dû se passer.
« Une femme, bien sûr, est beaucoup plus souple qu'un homme. Une femme change très facilement par le pouvoir d'un sorcier comme le Nagual. Les apprentis-hommes, d'après le Nagual, sont extrêmement obstinés. Par exemple, vous-même : vous n'avez pas autant changé que la Gorda, et elle a commencé son apprentissage bien après vous. Une femme est plus douce, plus gentille et par-dessus tout, une femme est comme une gourde : elle reçoit. Mais d'un autre côté, un homme commande plus de pouvoir. Le Nagual n'a pourtant jamais été d'accord

sur ce point. Il croyait que les femmes sont sans pareilles : le sommet. Il croyait également que je ressentais la supériorité des hommes uniquement parce que je suis une femme vide. Il doit avoir raison. l'ai été vide pendant si longtemps que je ne peux pas me souvenir à quoi ça ressemble d'être complète. Le Nagual disait que si jamais je devenais complète un jour, je changerais de sentiments à ce sujet. Mais s'il avait raison, sa Gorda aurait fait aussi bien qu'Eligio ; or, comme vous le savez, ce n'est pas le cas. »

Je ne pouvais pas suivre le cours de son récit, car elle taisait certaines choses, supposant que je savais ce à quoi elle faisait allusion. Dans ce cas précis, je n'avais aucune idée de ce qu'Eligio ou la Gorda avaient fait.

– De quelle manière la Gorda était-elle différente d'Eligio ? demandai-je.

Elle me regarda pendant un moment, comme si elle soupesait quelque chose en moi. Puis elle s'assit avec les genoux contre la poitrine.

– Le Nagual me racontait tout, dit-elle d'un ton animé. Le Nagual n'avait pas de secrets pour moi. Eligio était le meilleur ; c'est pourquoi il n'est plus au monde maintenant. Il n'est pas revenu. En fait il était si

bon qu'il n'a pas eu à sauter d'un précipice quand son apprentissage a été terminé. Il était comme Genaro ; un jour, tandis qu'il travaillait dans le champ, quelque chose est venu à lui et l'a entraîné. Il a su lâcher prise.

J'eus envie de lui demander si j'avais réellement sauté dans un abîme. J'hésitai pendant un instant avant de lancer ma question. Après tout, c'était pour clarifier ce point que j'étais venu voir Pablito et Nestor. Toute information que je pourrais obtenir sur ce sujet – de toute personne impliquée dans le monde de don Juan – serait vraiment une prime pour moi.

Elle éclata de rire à ma question, comme je l'avais prévu.

– Vous voulez dire que vous ne savez pas ce que vous avez fait vous-même ? demanda-t-elle.

– C'est trop tiré par les cheveux pour être réel, dis-je.

– C'est le monde du Nagual, c'est sûr. Pas une seule chose en lui n'est réelle. Lui-même m'a dit ne me fier à rien. Mais pourtant, il faut que les apprentis-hommes sautent. Sauf s'ils sont véritablement magnifiques, comme Eligio.

« Le Nagual nous a emmenées, moi et la Gorda, à cette montagne, et nous a fait regarder vers le bas, tout au fond. Là, il nous a montré quelle sorte de Nagual volant il était. Mais seule la Gorda a pu le suivre. Elle a voulu également sauter dans l'abîme. Le Nagual lui a dit que c'était inutile. Il a dit que les guerriers-femmes ont à faire des choses plus pénibles et plus difficiles que ça. Il nous a dit aussi que le saut était uniquement pour vous quatre. Et c'est ce qui est arrivé, vous avez sauté tous les quatre.

Elle disait que nous avions sauté tous les quatre, mais à ma connaissance seuls Pablito et moi-même l'avions fait. À la lumière de ses déclarations, je me dis que don

Juan et don Genaro devaient nous avoir suivis. Cela ne me parut pas extraordinaire, c'était plutôt prévenant et même touchant de leur part.

– Qu'est-ce que vous racontez ! me dit-elle après que j'eus exprimé mes pensées. Je voulais dire : vous et les trois apprentis de Genaro. Vous, Pablito et Nestor avez sauté le même jour.

– Qui est l'autre apprenti de don Genaro ? Je connais seulement Pablito et Nestor.

– Vous voulez dire que vous ne saviez pas que Benigno était l'apprenti de Genaro ?

– Absolument pas.

– C'était le plus ancien apprenti de Genaro. Il a

sauté avant vous, et il a sauté de lui-même.
Benigno était l'un des cinq jeunes Indiens que j'avais rencontrés une fois, alors que j'errais dans le désert de Sonora avec don Juan. Ils étaient en quête d'objets-pouvoir. Don Juan m'avait dit qu'ils étaient tous apprentis en sorcellerie. J'avais noué avec Benigno une certaine amitié, les rares fois où je l'avais vu après ce jour-là. Il était du sud du Mexique. Je l'aimais beaucoup. Pour je ne sais quelle raison il semblait se complaire à créer autour de sa vie personnelle un mystère qui m'intriguait. Je n'avais jamais pu découvrir qui il était ou ce qu'il faisait. Chaque fois que je lui parlais, il me décontenançait par la candeur désarmante avec laquelle il éludait mes questions. Une fois, don Juan m'avait donné spontanément des renseignements sur Benigno, disant qu'il avait eu beaucoup de chance d'avoir trouvé un maître et un *benefactor.* J'avais pris ces paroles de don Juan comme une remarque banale sans grande importance. Doña Soledad venait d'éclaircir ce qui avait été pour moi un mystère de dix ans.
– À votre avis, pourquoi don Juan ne m'a-t-il jamais rien dit sur Benigno ?

– Qui sait ? Il devait avoir une raison. Le Nagual n'a jamais rien fait à la légère.
Avant de me remettre à écrire, je dus calmer mon dos endolori en l'appuyant contre son lit.
– Qu'est-il arrivé d'autre à Benigno ?
– Il va à merveille. Il s'en est peut-être mieux sorti qu'aucun autre. Vous verrez. Il est avec Pablito et Nestor. En ce moment, ils sont inséparables. La marque de Genaro est sur eux. La même chose est arrivée aux filles ; elles sont inséparables parce que la marque du Nagual est sur elles.
Je dus l'interrompre de nouveau et lui demander d'expliquer à quelles filles elle faisait allusion.
– Mes filles, répondit-elle.
– Vos propres filles ? Je veux dire, les sœurs de Pablito ?
– Ce ne sont pas les sœurs de Pablito. Ce sont des apprenties du Nagual.
Cette révélation fut un choc pour moi. Depuis que j'avais rencontré Pablito, des années auparavant, j'avais toujours été amené à croire que les quatre filles vivant dans sa maison étaient les véritables filles de doña Soledad. Don Juan lui-même m'avait présenté les choses ainsi. Je retombai soudain dans le sentiment d'accablement que j'avais éprouvé tout l'après-midi. On ne pouvait pas faire confiance à doña Soledad. Elle manigançait quelque chose. J'étais certain que don Juan, en aucune circonstance, n'avait pu m'induire en erreur de façon aussi grossière.
Doña Soledad m'examinait avec une curiosité manifeste.
– Le vent vient de me dire que vous ne croyez pas ce que je vous dis, s'écria-t-elle en éclatant de rire.
– Le vent a raison, répondis-je sèchement.
– Les filles que vous avez vues pendant toutes ces années sont celles du Nagual. C'étaient se
Maintenant que le Nagual est parti, elles s
lui-même. Mais ce sont aussi mes filles. À
– Vous voulez dire que vous n'êtes pas la
Pablito et qu'elles sont en réalité vos propr
– Je veux dire qu'elles sont à moi. Le Nagu
données en sauvegarde. Vous êtes toujou
parce que vous comptez sur les mots pour
chaque chose. Comme je suis la mère de
vous avez entendu dire que ce sont mes fi
avez déduit qu'ils devaient être frère et sœ
sont mes vrais bébés. Pablito, bien qu'il so
de ma matrice, est mon ennemi mortel.
Ma réaction à ses paroles fut un mélange
et de colère. Je pensai qu'elle n'était pas s
femme à l'esprit égaré, mais une femme d
quelque manière, une partie de moi l'avait
arrivée.
Elle m'observa pendant un long moment.
de la regarder, je m'assis de nouveau sur
de-lit.
– Le Nagual m'avait prévenu que vous étie
dit-elle soudain, mais je ne pouvais pas co
qu'il voulait dire. Maintenant je sais. Il m'a
très attention à ne pas vous mettre en colè
vous êtes violent. Je regrette de ne pas av
tion autant que j'aurais dû. Il m'a dit aussi
vous avez la possibilité d'écrire, vous pour
l'enfer même sans vous en rendre compte
pas tracassé avec ça. Ensuite, il m'a dit qu
soupçonneux parce que les mots vous em
Je ne vous ai pas non plus tracassé avec
que j'avais dans la tête, en essayant de ne
embrouiller.
Il y avait dans le ton de sa voix une accusa

mulée. Je me sentis quelque peu gêné de l'avoir contrariée.
– Ce que vous me disiez est très difficile à croire, dis-je. On m'a menti d'une façon terrible, soit vous, soit don Juan.
– Nous n'avons menti ni l'un ni l'autre. Vous ne comprenez que ce que vous désirez comprendre. Le Nagual disait que c'était une modalité de votre vide.
« Les filles sont les enfants du Nagual, tout comme vous et Eligio êtes ses enfants. Il a fait six enfants, quatre femmes et deux hommes. Genaro a fait trois hommes. Il y en a neuf en tout. L'un d'eux, Eligio, a déjà réussi, alors maintenant c'est à vous, les huit autres, d'essayer.
– Où est allé Eligio ?
– Il est allé rejoindre le Nagual et Genaro.
– Et où sont allés le Nagual et Genaro ?
– Vous savez bien où ils sont allés. Vous vous moquez de moi, pas vrai ?
– Mais c'est justement le problème, doña Soledad. Je ne me moque pas de vous.
– Alors je vais vous le dire. Je ne peux rien vous refuser. Le Nagual et Genaro sont retournés au même endroit d'où ils étaient venus, dans l'autre monde. Lorsque leur temps est arrivé, ils sont simplement sortis dans l'obscurité au-dehors ; et depuis, ils n'ont pas désiré revenir : l'obscurité de la nuit les a avalés.
Je sentis qu'il était inutile de l'interroger davantage. J'étais prêt à changer de sujet, mais elle me devança.
– Vous avez jeté un regard fugitif sur l'autre monde quand vous avez sauté, poursuivit-elle. Mais peut-être le saut vous a-t-il troublé. Dommage. Nul ne peut rien faire à ce sujet. C'est votre destin d'être un homme. Les femmes sont meilleures que les hommes à cet égard. Elles n'ont pas à sauter dans un abîme. Les femmes ont leurs propres voies. Elles ont leur propre abîme. Les

femmes ont des menstrues. Le Nagual m'a dit que, pour elles, c'était la porte. Pendant leurs périodes, elles deviennent quelque chose d'autre. Je sais que c'était à ce moment-là qu'il enseignait à mes filles. C'était trop tard pour moi, je suis trop vieille, aussi je ne sais pas vraiment de quoi cette porte a l'air. Mais le Nagual répétait aux filles de faire attention à tout ce qui leur arrivait à ce moment-là. Pendant ces journées-là, ils les emmenait dans les montagnes, et il restait avec elles jusqu'à ce qu'elles voient la fêlure entre les mondes.
« Le Nagual n'avait ni scrupules ni crainte à propos de quelque acte que ce soit, aussi les poussait-il sans pitié pour qu'elles puissent découvrir par elles-mêmes

qu’il y a une fêlure dans les femmes, une fêlure qu’elles masquent très bien. Pendant leurs périodes, le masque a beau être très bien fait, il tombe, et les femmes sont à découvert. Le Nagual poussait mes filles jusqu’à ce qu’elles soient à demi mortes, pour ouvrir cette fêlure. Elles l'ont fait. Il le leur a fait faire, mais il leur a fallu des années.

– Comment sont-elles devenues apprenties ?

– Lidia a été sa première apprentie. Il l’a trouvée un matin où il s'était arrêté près d'une cabane en ruine dans les montagnes. Le Nagual m’a dit qu’il n’y avait personne en vue et que pourtant certains présages l’appelaient vers cette maison depuis les premières heures du matin. La brise l'avait terriblement dérangé. Il a dit qu’il ne pouvait même pas ouvrir les yeux chaque fois qu’il essayait de s’écarter de cet endroit-là. C'est pourquoi, quand il a découvert la maison, il a su que quelque chose s'y trouvait. Il a regardé sous un tas de paille et de brindilles, et il a trouvé une fille. Elle était très malade. Elle pouvait à peine parler, mais elle lui a dit cependant qu’elle n'avait besoin de personne pour l’aider. Elle allait continuer à dormir là, et si elle ne se

réveillait plus, personne n'y perdrait grand-chose. Le Nagual a apprécié son esprit, et il lui a parlé dans sa langue à elle. Il lui a dit qu'il allait la soigner et prendre soin d'elle jusqu'à ce qu'elle soit forte de nouveau. Elle a refusé. C'était une Indienne qui n'avait connu que privations et souffrances. Elle a dit au Nagual qu'elle avait déjà pris tous les remèdes que ses parents lui avaient donnés, mais sans aucun effet.

« Plus elle parlait, et plus le Nagual comprenait que le présage l'avait désignée à lui d'une façon tout à fait spéciale. Le présage ressemblait beaucoup à un ordre.

« Le Nagual a soulevé la fille et l'a mise sur ses épaules, comme un enfant, et il l'a emmenée auprès de Genaro. Genaro a fait un remède pour elle. Elle ne pouvait plus ouvrir les yeux. Ses paupières étaient collées ensemble. Elles étaient gonflées et il y avait dessus une croûte jaunâtre. Elles suppuraient. Le Nagual l'a soignée jusqu'à ce qu'elle soit bien. Il m'a engagée pour que je veille sur elle et que je fasse ses repas. Je l'ai aidée à se rétablir avec ma nourriture. Elle est mon premier bébé. Quand elle a été bien – et il a fallu presque une année – le Nagual a voulu qu'elle retourne auprès de ses parents, mais la fille a refusé d'y revenir et, à la place, elle est allée avec lui.

« Peu de temps après avoir trouvé Lidia, qui était encore malade et à ma charge, le Nagual vous a trouvé. Vous aviez été conduit à lui par un homme qu'il n'avait jamais vu de sa vie. Le Nagual a vu que la mort de l'homme planait au-dessus de sa tête, et il a trouvé très singulier que cet homme vous désigne à lui en un tel moment. Vous avez fait rire le Nagual et tout de suite, le Nagual vous a tendu une épreuve. Il ne vous a pas emmené, il vous a dit de venir le trouver. Depuis ce moment-là il vous a toujours fait passer des épreuves comme à personne d'autre. Il disait que telle était votre voie.

« Pendant trois ans il n'a eu que deux apprentis, Lidia et vous. Puis un jour, alors qu'il rendait visite à son ami Vicente, un guérisseur du Nord, des gens lui ont amené une fille folle, une fille qui ne faisait rien d'autre que pleurer. Ces gens ont pris le Nagual pour Vicente et ils ont remis la fille entre ses mains. Le Nagual m'a dit que la fille a couru vers lui et qu'elle s'est accrochée à lui comme si elle le connaissait. Le Nagual a dit à ses parents qu'ils devaient la laisser avec lui. La question du prix les inquiétait, mais le Nagual leur a assuré que ce serait gratuit. Je suppose que la fille était pour eux un tel calvaire qu'ils n'ont pas été mécontents de s'en débarrasser.

« Le Nagual me l'a amenée. Quel enfer ! Elle était vrai-

ment toquée. C’est Josefina. Il a fallu des années au Nagual pour la guérir. Mais même aujourd’hui elle est plus toquée qu'une teigne. Elle était, bien sûr, toquée du Nagual et il y a eu une lutte terrible entre Lidia et Josefina. Elles se haïssaient. Mais je les aimais toutes les deux. Cependant le Nagual, voyant qu’il ne pourrait pas en venir à bout, devint très ferme avec elles. Comme vous le savez, le Nagual peut devenir fou furieux contre n'importe qui. Alors il les a effrayées au point de les laisser à demi mortes. Un jour, Lidia est devenue folle furieuse et elle est partie. Elle avait décidé de se trouver un jeune époux. Sur la route, elle a trouvé un poussin minuscule. Il venait d’éclore et il était perdu au milieu de la route. Lidia l’a ramassé, et comme elle était dans un endroit désert, sans maisons autour, elle a estimé que le poussin n’appartenait à personne. Elle l’a mis dans son corsage, entre ses seins pour le tenir au chaud. Lidia m'a dit qu’elle s'était mise à courir et qu’à ce moment-là le petit poussin avait commencé à se déplacer sur le côté de son corps. Elle a essayé de le ramener en avant, mais elle n'a pas pu l’attraper. Le poussin cou-

rait très vite autour de ses flancs et dans son dos, à l'intérieur de son corsage. Au début, les pattes du poussin la chatouillaient, puis elles l'ont rendue folle. Lorsqu'elle s'est aperçue qu'elle ne pourrait pas le faire sortir, elle est revenue vers moi en hurlant, hors d'elle-même ; et elle m'a dit de faire sortir ce fichu truc-là de son corsage. Je l'ai déshabillée, mais sans aucun résultat. Il n'y avait pas de poussin du tout, et pourtant elle sentait encore ses pattes sur sa peau, tournant et tournant sans cesse.

« Le Nagual est arrivé à ce moment-là, et il lui a dit que le poussin s'arrêterait de courir, uniquement lorsqu'elle abandonnerait son ancien moi. Lidia est restée folle pendant trois jours et trois nuits. Le Nagual m'a dit de l'attacher. Je la nourrissais, je la lavais et je lui donnais de l'eau. Le quatrième jour, elle est devenue très paisible et calme. Je l'ai détachée. Elle a mis ses vêtements, et quand elle a été de nouveau vêtue comme le jour où elle s'était enfuie, le petit poussin est ressorti. Elle l'a pris entre ses mains, elle l'a cajolé, elle l'a remercié et elle est allée le remettre à l'endroit où elle l'avait trouvé. Je l'ai accompagnée pendant un bout de chemin.

« À partir de ce moment-là, Lidia n'a plus importuné personne. Elle a accepté son sort. Le Nagual est son sort ; sans lui, elle aurait perdu la vie. Dans ces conditions, à quoi bon essayer de refuser ou de modifier des choses qui ne peuvent qu'être acceptées ?

a Ensuite, c'est Josefina qui a déraillé. Elle avait déjà eu peur, à cause de ce qui était arrivé à Lidia, mais elle l'avait vite oublié. Un dimanche après-midi, alors qu'elle rentrait à la maison, une feuille sèche s'est fixée dans la trame de son châle. Il était tissé de façon très lâche. Elle a essayé de tirer la petite feuille, mais elle craignait d'abîmer son châle. Alors, dès son entrée dans

la maison, elle a essayé de la dégager. Or i
aucun moyen, la feuille était fixée. Josefina,
accès de colère, a empoigné le châle et la f
a émietté la feuille dans sa main. Elle se fig
petits morceaux seraient plus faciles à enle
entendu un hurlement à vous rendre fou, et
tombée par terre. J'ai couru vers elle et je m
çue qu'elle ne pouvait pas ouvrir la main. El
la main coupée en charpie par la feuille, co
ci était des morceaux de lame de rasoir. No
porté secours, Lidia et moi, et nous l'avons
dant sept jours. Josefina était plus têtue que
Elle a failli mourir. À la fin, elle est parvenue
main, mais seulement après avoir, dans so
esprit, résolu d'abandonner ses anciennes
encore des douleurs dans son corps de tem
en particulier dans sa main, provoquées pa
vaises attitudes qui reviennent encore en el
Nagual leur a dit à toutes les deux qu'elles
pas compter sur leur victoire, parce que le c
chacun de nous engage contre son moi an
combat de toute la vie.

« Lidia et Josefina n'ont jamais lutté de nou
pense pas qu'elles s'apprécient mutuelleme
elles font certainement bon ménage. Ce so
que j'aime le plus. Elles ont été avec moi de
ces années. Je sais qu'elles m'aiment aussi

– Et les deux autres filles ? Où se placent-e

– Un an plus tard, Elena est venue; c'est ell
Gorda. Elle était dans un état pire que tout
pouvez imaginer. Elle pesait cent dix kilos.
femme désespérée. Pablito lui avait offert u
son atelier. Elle faisait des lessives et du re
vivre. Un soir, en venant chercher Pablito, l
trouvé la grosse fille au travail, avec des pa

nuit volant en cercle au-dessus de sa tête. Il a dit que les papillons avaient fait un cercle parfait pour attirer son attention. Il a vu que la femme était proche de la fin de sa vie, mais les papillons de nuit devaient avoir toute la confiance du monde, pour lui avoir donné un tel présage. La Nagual agit vite et la prit avec lui.
« Elle a réussi à bien faire pendant un certain temps, mais les mauvaises habitudes qu'elle avait apprises étaient trop profondément ancrées, et elle n'a pas pu les abandonner. Alors, un jour, le Nagual a envoyé chercher le vent pour l'aider. Il s'agissait de l'aider ou d'en finir avec elle. Le vent a commencé à souffler sur elle, au point de l'entraîner hors de la maison ; elle était seule ce jour-là, et personne n'a vu ce qui se passait. Le vent l'a poussée par-dessus les collines et dans les ravins, jusqu'à ce qu'elle tombe dans un fossé, un trou dans la terre semblable à une tombe. Le vent l'a maintenue là pendant plusieurs jours. Lorsque le Nagual l'a enfin trouvée, elle était parvenue à arrêter le vent, mais elle était trop faible pour marcher.
– Comment les filles sont-elles parvenues à arrêter ce qui agissait sur elles, quoi que ce soit ?
– Eh bien, tout d'abord, ce qui agissait sur elles, c'était la gourde que le Nagual portait attachée à sa ceinture.
– Et qu'est-ce qu'il y a dans la gourde ?
– Les alliés que le Nagual porte avec lui. Il disait que l'allié se coule à travers sa gourde. Ne m'en demandez pas davantage, parce que je ne sais rien d'autre sur l'allié. Tout ce que je peux vous dire, c'est que le Nagual commande deux alliés et se fait aider par eux. Dans le cas de mes filles, l'allié a battu en retraite lorsqu'elles ont été prêtes à changer. Pour elles, bien sûr, c'était changer ou mourir. Mais c'est le cas avec nous tous, d'une manière ou d'une autre. Et la Gorda a changé

plus que n'importe qui d'autre. Elle était vide
vide que moi ; mais elle a travaillé son esprit
qu'elle devienne pouvoir même. Elle ne me p
fait peur. Elle me connaît. Elle s'introduit dans
mes sentiments, et ça me gêne. Mais person
lui faire parce qu'elle ne baisse jamais sa gar
hait pas, mais elle pense que je suis une mau
Elle a peut-être raison. Je pense qu'elle me c
et je ne suis pas aussi impeccable que je vou
le Nagual m'a dit de ne pas m'inquiéter de me
son

égard. Elle est comme Eligio; le monde ne la

– Qu'est-ce que le Nagual lui a fait de si parti
– Il lui a enseigné des choses qu'il n'a enseig
personne d'autre. Il ne l'a jamais dorlotée, ni
genre. Il lui faisait confiance. Elle sait tout sur
monde. Le Nagual m'a tout dit à moi aussi, sa
choses au sujet d'Elena. C'est peut-être pour
ne me plaît pas. Le Nagual lui a dit d'être ma
Où que j'aille je la trouve. Quoi que je fasse,
En ce moment même, par exemple, si elle se
je n'en serais pas surprise.
– Vous pensez qu'elle le fera ?
– Ça m'étonnerait. Ce soir le vent est avec m
– Qu'est-elle censée faire ? Est-ce qu'elle a u
particulière ?

– Je vous en ai assez dit à son sujet. Je crain
je continue à parler d'elle, elle ne me remarqu
l'endroit où elle est, quel qu'il soit ; et je n'ai p
que ça arrive.

– Alors parlez-moi des autres.

– Quelques années après avoir trouvé la Gor
trouvé Eligio. Il m'a dit qu'il était allé avec vou
propre pays. Eligio était venu vous voir,

par curiosité à votre égard. Le Nagual ne l'a pas remarqué. Il le connaissait depuis qu'il était gamin. Mais un matin, comme le Nagual avançait vers la maison où vous l'attendiez, il est tombé sur Eligio, en chemin lui aussi. Ils ont marché ensemble sur une courte distance, et ensuite un morceau séché de cholla[1] s'est fixé sur le bout de la chaussure gauche d'Eligio. Il a essayé de le détacher en secouant le pied, mais ses épines étaient comme des aiguilles. Elles avaient pénétré profondément dans la semelle de la chaussure. Le Nagual a dit qu'Eligio a indiqué le ciel avec son doigt, puis qu'il a secoué son pied, et le cholla est parti comme une balle, et il est monté dans les airs. Eligio a cru que ce n'était qu'une grosse farce et il a éclaté de rire, mais le Nagual a su qu'il avait du pouvoir, bien qu'Eligio lui-même ne s'en soit même pas douté. C'est pour cette raison qu'il est devenu, sans aucune peine du tout, le parfait guerrier impeccable.

« J'ai pu le connaître, j'ai eu cette chance. Le Nagual pensait que nous étions semblables sur un seul point, Eligio et moi : une fois que nous nous accrochons à quelque chose nous n'y renonçons jamais. La grande chance de connaître Eligio a été une chance que je n'ai partagée avec personne d'autre, même pas avec la Gorda. Elle a rencontré Eligio, mais elle n'a pas vraiment pu le connaître, tout comme vous-même. Le Nagual savait depuis le début qu'Eligio était exceptionnel, et il l'isolait. Il savait que vous et les filles étiez sur un côté de la médaille et que, par nature, Eligio était de l'autre côté. Le Nagual et Genaro avaient vraiment eu beaucoup de chance de l'avoir trouvé.

« Je l'ai rencontré pour la première fois quand le

1. Il s'agit d'un cactus arborescent très épineux poussant au sud-ouest des États-Unis et au Mexique *(N.d.T.J.*

Nagual l'a amené à ma maison. Eligio n'a pas fait bon ménage avec mes filles. Elles le haïssaient, et elles le craignaient aussi. Mais il était complètement indifférent. Le monde ne le touchait pas. Le Nagual ne voulait pas que vous ayez, vous particulièrement, beaucoup de relations avec Eligio. Le Nagual disait que vous êtes le genre de sorcier dont on devrait toujours se tenir à l'écart. Il disait que votre contact n'apaise pas ; au lieu de cela, il abîme. Il m'a dit que votre esprit prend des prisonniers. Il était en quelque manière révolté par vous, et en même temps il vous appréciait. Il disait que vous étiez plus toqué que Josefina quand il vous a trouvé, et que vous l'êtes encore. »

C'était vraiment troublant d'entendre quelqu'un d'autre me raconter ce que don Juan pensait de moi. Au début, je tentai de faire abstraction de ce que disait doña Soledad, mais bientôt je sentis qu'il était parfaitement stupide et déplacé d'essayer de protéger mon ego.

– Il se tracassait pour vous, poursuivit-elle, parce qu'il lui était commandé par pouvoir d'agir ainsi. Et, en guerrier impeccable qu'il était, il se soumettait à son maître, et il accomplissait avec joie ce que le pouvoir lui disait de faire avec vous.

Il y eut un silence. Cela me faisait mal au cœur de l'interroger davantage sur les sentiments de don Juan à mon égard. À la place, je lui demandai de me parler de l'autre fille.

– Un mois après avoir trouvé Eligio, le Nagual a trouvé Rosa, dit-elle. Rosa a été la dernière. Une fois Rosa trouvée, il a su que son nombre était complet.

– Comment l'a-t-il trouvée ?

– Il était allé voir Benigno dans son propre pays. Il avançait vers la maison lorsque Rosa est sortie des buissons épais, sur le bord de la route, en pourchassant un cochon qui s'était détaché et qui s'enfuyait. Le cochon

courait trop vite pour Rosa. Elle a buté contre le Nagual et elle n'a pas pu rattraper le cochon. Alors elle s'est retournée contre le Nagual et elle a commencé à lui crier dessus. Il a fait le geste de l'attraper et elle s'est aussitôt préparée à lutter contre lui. Elle l'a insulté et elle l'a mis au défi de porter la main sur elle. Le Nagual a apprécié son esprit immédiatement, mais il n'y avait pas de présage. Le Nagual a dit qu'il avait attendu un moment avant de s'en aller, et qu'alors le cochon était revenu en courant se mettre à côté de lui. C'était le présage. Rosa a fait passer une corde autour du cochon. Le Nagual lui a demandé de but en blanc si elle était heureuse dans son travail. Elle a répondu que non. Elle était domestique logée. Le Nagual lui a demandé si elle voulait aller avec lui, et elle a dit que si c'était pour ce qu'elle croyait, la réponse était non. Le Nagual a dit que c'était pour du travail, et elle a voulu savoir combien il la paierait. Il lui a donné un chiffre, et elle a demandé alors de quel genre de travail il s'agissait. Le Nagual lui a dit que c'était pour travailler avec lui dans les champs de tabac de Veracruz. Elle lui a dit alors qu'elle l'avait mis à l'épreuve : s'il avait dit qu'il voulait la faire travailler comme servante, elle aurait su qu'il était menteur, car il avait l'air de quelqu'un n'ayant jamais eu de foyer dans sa vie.

« Le Nagual était ravi de son attitude, et il lui a dit que si elle désirait sortir du piège où elle se trouvait il lui fallait venir à la maison de Benigno avant midi. Il lui a dit aussi qu'il n'attendrait pas plus tard que douze heures ; si elle venait, il fallait qu'elle soit prête pour une vie difficile et beaucoup de travail. Elle lui a demandé à quelle distance de l'endroit se trouvaient les champs de tabac. Le Nagual a dit: trois jours de trajet en autobus. Rosa a dit que si c'était aussi loin, elle serait certainement prête à partir dès qu'elle aurait ramené le cochon dans son

enclos. Et c'est bien ce qu'elle a fait. Elle est
le monde l'a appréciée. Elle n'était jamais m
importune ; le Nagual n'avait jamais à la forc
des pièges pour quoi que ce soit. Je ne lui p
pourtant elle prend soin de moi mieux que p
Je lui fais confiance, bien qu'elle ne me plais
quand je partirai, c'est elle qui me manquera
comble, non ? »

Je vis dans ses yeux une lueur de tristesse.
confiance ne put se prolonger. Elle essuya s
geste machinal de la main.

Il y eut à ce moment-là une rupture naturelle
conversation. Il commençait à faire sombre,
très difficile ; par ailleurs, il fallait que j'aille à
insista pour que j'utilise l'appentis avant elle,
fait le Nagual lui-même.

Par la suite, elle apporta deux baquets ronds
baignoire d'enfant, les remplit à moitié d'eau
quelques feuilles vertes après les avoir entiè
avec ses mains. Elle me dit d'un ton autorita
dans l'un des baquets tandis qu'elle faisait d
l'autre. L'eau avait une senteur presque parf
provoquait une sensation de chatouillement.
menthol doux sur mon visage et mes bras.

Nous retournâmes dans sa chambre. Elle po
d'une de ses commodes le nécessaire à écri
laissé sur son lit. Les fenêtres étaient ouvert
encore de la lumière. Il devait être près de s

Doña Soledad s'allongea sur le dos. Elle me
pensai qu'elle était l'image de la chaleur. Ma
temps et en dépit de son sourire, ses yeux e
sentiment d'implacabilité et de force inflexibl
Je lui demandai combien de temps elle était

avec don Juan, en tant que sa femme ou son apprentie. Elle trouva drôle que je prenne tant de précautions pour lui mettre une étiquette. Sa réponse fut sept ans. Elle me rappela alors que je ne l'avais pas vue depuis cinq ans. Jusque-là, j'étais persuadé l'avoir vue deux ans auparavant. J'essayai de me rappeler ma dernière visite, mais j'en fus incapable.
Elle me dit de m'allonger près d'elle. Je m'agenouillai sur le lit, à son côté. D'une voix très douce, elle me demanda si j'avais peur. Je dis non, ce qui était la vérité. Là, dans sa chambre, en ce moment précis, je me trouvais en présence d'une de mes anciennes réactions, qui s'était manifestée un nombre incalculable de fois : un mélange de curiosité et d'indifférence suicidaire.
Presque dans un murmure, elle dit qu'elle se devait d'être impeccable avec moi, et qu'elle devait m'annon-cer que notre rencontre était cruciale pour l'un et l'autre. Elle dit que le Nagual lui avait donné des ordres directs et détaillés sur ce qu'il fallait faire. Tout en parlant, elle ne put s'empêcher de rire de ses efforts énormes pour donner la même impression que don Juan. J'écoutais ses paroles et je pouvais prédire ce qu'elle dirait aussitôt après.
Soudain elle s'assit. Son visage était à quelques centimètres du mien. Je pouvais voir ses dents blanches luire dans la pénombre de la pièce. Elle plaça ses bras autour de moi pour m'enlacer et elle m'attira sur elle.
Mon esprit était très clair, et cependant quelque chose me guidait de plus en plus profond dans une sorte de marécage. Je faisais l'expérience de moi-même comme d'une chose dont je n'avais aucune conception. Soudain je sus que j'avais, en quelque manière, ressenti depuis le début ses sentiments à elle. C'est elle qui était étrange. Elle m'avait magnétisé avec des mots. C'était une vieille femme froide. Et ses desseins n'étaient pas ceux de la

jeunesse et de la vigueur, malgré sa vitalité et sa force. Je sus aussitôt que don Juan n'avait pas tourné sa tête dans la même direction que la mienne. Cette pensée aurait été ridicule dans tout autre contexte ; néanmoins, à ce moment-là, je la pris pour une intuition véritable. Un sentiment d'alarme me traversa le corps. Je voulus descendre de son lit. Mais il semblait exister autour de moi une force extraordinaire qui me maintenait immobilisé, incapable de m'écarter. J'étais paralysé.
Elle dut ressentir ma prise de conscience. Brusquement, elle retira le bandeau qui attachait ses cheveux et, en un mouvement vif, elle l'enroula autour de mon cou. Je sentis la tension du bandeau sur ma peau, mais d'une certaine manière il ne semblait pas réel.
Don Juan m'avait toujours dit que notre grand ennemi est le fait que nous ne croyons jamais ce qui nous arrive. Au moment même où doña Soledad était en train d'enrouler le tissu comme un collet autour de ma gorge, je sus ce qu'il voulait dire. Mais, même après que j'eus fait cette réflexion sur le plan de l'intellect, mon corps ne réagit pas. Je demeurai flasque, presque indifférent à ce qui semblait être ma mort.
Je sentis les efforts de ses bras et de ses épaules tandis qu'elle resserrait le bandeau autour de mon cou. Elle m'étranglait, avec beaucoup de force et d'habileté. Je commençai à perdre le souffle. Ses yeux me fixèrent, brillants de colère, à me rendre fou. Je sus alors qu'elle songeait à me tuer.

Don Juan avait dit que lorsque nous nous apercevons finalement de ce qui se

passe, il est en général trop tard pour faire marche arrière. Il soutenait que c'est toujours l'intellect qui nous fourvoie, car c'est lui qui reçoit le message en premier, mais au lieu de lui prêter foi et d'agir sans délai en fonction du message, il se met à folâtrer avec lui.

J'entendis alors, ou peut-être je ressentis, un son à la base de mon cou, comme un claquement, juste derrière ma trachée. Je sus qu'elle m'avait brisé le cou. Mes oreilles bourdonnèrent, puis se mirent à tinter. Je fis l'expérience d'une clarté d'audition exceptionnelle. Je pensai que je devais être en train de mourir. J'étais dégoûté par mon incapacité de faire quoi que ce soit pour me défendre. Je ne pouvais même pas bouger un muscle pour donner un coup de pied à doña Soledad. J'étais désormais incapable de respirer. Mon corps frissonna et soudain je me redressai : j'étais libre, dégagé de son étreinte de mort. Je baissai les yeux vers le lit. J'avais l'impression de regarder vers le bas depuis le plafond. Je vis mon propre corps, sans mouvement, mou au-dessus du sien. Je vis de l'horreur dans ses yeux. Je désirai qu'elle relâche le collet. J'eus un accès de colère pour avoir été aussi stupide, et je la frappai en plein sur le front avec mon poing. Elle poussa un cri, porta les mains sur sa tête, puis s'évanouit ; mais avant cela, j'aperçus de façon fugitive une scène fantasmagorique. Je vis doña Soledad projetée hors du lit par la force de mon coup. Je la vis courir vers le mur et se tapir contre lui comme un enfant terrorisé.
L'impression que j'éprouvai aussitôt après fut une terrible difficulté de respiration. Mon cou me faisait mal. Ma gorge paraissait s'être séchée de façon si intense que je ne pouvais pas avaler. Il me fallut un long moment pour récupérer suffisamment de forces pour me lever. J'examinai ensuite doña Soledad. Elle était étendue inconsciente sur le lit. Elle avait une énorme bosse rouge sur le front. Je pris un peu d'eau et je la lui jetai sur le visage, exactement comme don Juan avait toujours fait avec moi. Lorsqu'elle reprit conscience, je la fis marcher en la soutenant par les aisselles. Elle était trempée de sueur. Je lui appliquai sur le front des ser-

viettes imbibées d'eau froide. Elle vomit ; j'étais presque sûr qu'elle avait une commotion cérébrale. Elle frissonnait. J'essayai d'entasser des vêtements et des couvertures sur son corps pour la réchauffer, mais elle enleva tous ses vêtements et tourna son corps face au vent. Elle me demanda de la laisser seule et elle dit que si le vent

changeait de direction, ce serait signe qu'elle irait mieux. Elle me serra la main en une sorte de poignée de main rapide et elle me dit que c'était le destin qui nous avait mis aux prises l'un contre l'autre.
– Je pense que l'un de nous était censé mourir ce soir, dit-elle.

– Ne soyez pas stupide. Vous n'êtes pas encore au bout du rouleau, lui dis-je, et je le pensais vraiment. Quelque chose me poussait à croire qu'elle allait très bien. Je sortis de la maison, pris un bâton et me dirigeai vers ma voiture. Le chien grogna. Il était encore blotti sur le siège. Je lui dis de sortir. Il sauta dehors, soumis. Il y avait quelque chose de différent en lui. Je vis sa silhouette énorme s'éloigner dans la pénombre en trottant. Il rentra dans son enclos.
J'étais libre. Je m'assis dans la voiture pendant un instant, pour réfléchir. Non, je n'étais pas libre. quelque chose m'attirait de nouveau dans la maison. J'y avais laissé un travail inachevé. Je n'avais plus peur de doña Soledad. En fait, une indifférence extraordinaire avait pris possession de moi. Je sentis que doña Soledad m'avait donné, de propos délibéré ou de façon inconsciente, une leçon suprêmement importante. Sous la tension horrifiante de sa tentative de me tuer, j'avais réellement agi sur elle depuis un niveau qui aurait été inconcevable dans des circonstances normales. J'avais presque été étranglé ; quelque chose dans cette maudite chambre de doña Soledad m'avait réduit à l'impuissance, et cependant je m'en étais tiré. Je ne pouvais pas

me représenter ce qui s’était passé. Peut-être en était-il comme don Juan l’avait toujours soutenu : nous avons tous un potentiel en surplus, quelque chose qui est là mais qui a rarement l’occasion de servir. J'avais réellement frappé doña Soledad depuis une position fantôme.
Je pris ma lampe de poche dans la voiture, revins dans la maison, et allumai toutes les lampes à pétrole que je pus trouver ; puis je m’assis à la table de la pièce de devant. Pour écrire. Le fait de travailler me détendit.
Vers l’aurore, doña Soledad sortit de sa chambre en chancelant. Elle pouvait à peine conserver son équilibre. Elle était complètement nue. Elle se trouva mal et s’effondra près de la porte. Je lui donnai un peu d’eau et essayai de la couvrir avec une couverture. Elle la refusa. Je m’inquiétai à l’idée qu’elle puisse perdre la chaleur de son corps. Elle murmura qu'il lui fallait être nue car elle escomptait que le vent la soignerait. Elle fit un emplâtre de feuilles écrasées, l'appliqua sur son front et le maintint en place avec son turban. Elle enroula une couverture autour de son corps, vint vers la table où j’étais en train d’écrire et s’assit en face de moi. Ses yeux étaient rouges. Elle avait l’air vraiment malade.
– Il y a quelque chose que je dois vous dire, commença-t-elle d'une voix faible. Le Nagual m’a mise ici pour vous attendre ; il fallait que j’attende, même si cela durait vingt ans. Il m’a donné des instructions sur la façon de vous séduire et de vous voler votre pouvoir. Il savait que tôt ou tard il vous faudrait venir voir Pablito et Nestor, alors il m’a dit de saisir cette occasion pour vous ensorceler et prendre tout ce que vous avez. Le Nagual disait que si je vivais une vie impeccable, mon pouvoir vous attirerait ici quand il n’y aurait personne d’autre à la maison. Mon pouvoir a fait ça. Aujourd'hui, vous êtes venu quand tout le monde était parti. Ma vie

impeccable m’avait aidée. Tout ce qui me restait à faire, c'était prendre votre pouvoir et ensuite vous tuer.
– Mais pourquoi vouliez-vous faire une chose aussi horrible ?
– Parce que j’ai besoin de votre pouvoir pour mon propre voyage. Le Nagual était obligé de régler les choses de cette façon. Vous étiez forcément le seul; après tout, je ne vous connais pas vraiment. Vous ne signifiez rien pour moi. Alors, pourquoi ne devrais-je pas prendre quelque chose dont j'ai aussi désespérément besoin à quelqu’un qui ne compte pas du tout ? Ce sont les paroles mêmes du Nagual.
– Pourquoi le Nagual aurait-il voulu me faire du mal ? Vous avez dit vous-même qu'il se tracassait à mon sujet.

– Ce que je vous ai fait cette nuit n'a rien à voir avec ce qu'il ressent pour vous ou pour moi. C'est uniquement entre nous deux. Il n'y a eu aucun témoin de ce qui s'est passé aujourd'hui entre nous, parce que l'un et l'autre nous faisons partie du Nagual lui-même. Mais vous, en particulier, vous avez reçu et conservé quelque chose de lui que je n'ai pas, quelque chose dont j'ai désespérément besoin, le pouvoir spécial qu'il vous a donné. Le Nagual a dit qu'il avait donné quelque chose à chacun de ses six enfants. Je ne peux pas atteindre Eligio. Je ne peux pas le prendre à mes filles, donc vous êtes la seule proie qu'il me reste. J'ai fait grandir le pouvoir que le Nagual m'a donné, et en grandissant il a changé mon corps. Vous avez fait grandir votre pouvoir vous aussi. Je voulais obtenir ce pouvoir de vous, et pour cela, il fallait que je vous tue. Le Nagual a dit que même si vous ne mourriez pas, vous tomberiez sous mon charme et deviendriez mon prisonnier à vie, si je le voulais ainsi. D'une manière ou de l'autre, votre pouvoir allait être à moi.

– Mais comment ma mort aurait-elle pu vous être profitable ?
– Pas votre mort, mais votre pouvoir. Je l'ai fait parce que j'ai besoin d'un coup de pouce ; sans ça, je vais passer un moment infernal pendant mon voyage. Je n'ai pas assez de cran. C'est pour cette raison que je déteste la Gorda. Elle est jeune et elle est pleine de cran. le suis vieille et j'ai des réticences et des doutes. Si vous voulez savoir la vérité, la lutte réelle se passe entre Pablito et moi-même. C'est lui mon ennemi mortel, pas vous. Le Nagual disait que votre pouvoir pourrait faciliter mon voyage et m'aider à obtenir ce dont j'ai besoin.
– Mais comment Pablito pourrait-il être votre ennemi ?
– Quand le Nagual m'a changée, il savait ce qui pouvait se passer. Avant tout, il m'a mise en position de telle sorte que mes yeux soient face au nord, et bien que vous et mes filles soyez pareils, je suis l'opposé de vous autres. Je vais dans une direction différente. Pablito, Nestor et Benigno sont avec vous ; la direction de leurs yeux est la même que la vôtre. Vous tous irez ensemble vers le Yucatan.
« Pablito est mon ennemi, non pas parce que ses yeux ont été mis dans la direction opposée, mais parce qu'il est mon fils. C'est ce qu'il fallait que je vous dise, quand bien même vous ne sauriez pas ce dont je parle. Il faut que j'entre au sein de l'autre monde. Là où est le Nagual maintenant. Là où sont Genaro et Eligio maintenant. Même s'il me faut détruire Pablito pour le faire.
– Qu'est-ce que vous dites, doña Soledad ? Vous êtes folle !
– Non, je ne suis pas folle. Rien n'est plus important

pour nous, les êtres vivants, que d'entrer au sein de ce monde-là. Je vous affirme que pour moi c'est la vérité. Pour parvenir à ce monde-là, je vis la voie que le Nagual

m'a enseignée. Sans l'espoir de ce monde-là, je ne suis rien, rien. J'étais une grosse vieille bique. Maintenant cet espoir me donne un guide, une direction, et même si je ne peux pas vous prendre votre pouvoir, il me reste toujours mon dessein.

Elle posa la tête sur la table, avec ses bras pour oreiller. La force de ses paroles m'avait engourdi. Je n'avais pas compris ce qu'elle avait voulu dire exactement, mais je me sentais presque en résonance avec elle, bien que sa déclaration fût la chose la plus étrange que j'eusse entendue de sa bouche cette nuit-là. Son dessein était un dessein de guerrier, dans le style de don Juan, et selon sa terminologie. Pourtant, jamais je n'avais appris qu'il fallait détruire des êtres humains pour pouvoir l'accomplir.

Elle leva la tête et me regarda, les paupières mi-closes.

– Aujourd'hui, tout a bien marché pour moi au commencement, dit-elle. J'ai eu un peu peur quand vous êtes arrivé. J'avais attendu ce moment-là pendant des années. Le Nagual me disait que vous ressemblez aux femmes. Il disait que vous êtes pour elles une proie facile ; alors, j'ai lancé le jeu tambour battant. Je me figurais que vous tomberiez dans le panneau. Le Nagual m'avait enseigné comment vous saisir en un instant avec mon corps. Mais vous êtes devenu soupçonneux. J'ai été trop maladroite. Je vous ai emmené dans ma chambre, comme le Nagual m'avait dit de le faire, de façon que les lignes de mon sol vous prennent au piège et vous réduisent à l'impuissance. Mais vous avez déjoué mon sol en l'aimant, et en observant ses lignes avec une attention soutenue. Je n'avais aucun pouvoir aussi longtemps que vos yeux demeuraient sur ces lignes. Votre corps savait quoi faire. Ensuite vous avez effrayé mon sol en criant comme vous l'avez fait. Les bruits soudains, comme ça,

sont mortels, et surtout la voix d'un sorcier. Le pouvoir de mon sol mourut comme une flamme. Je le savais, mais vous non.

« Vous avez été sur le point de partir à ce moment-là, aussi a-t-il fallu que je vous arrête. Le Nagual m'avait montré comment me servir de ma main pour vous saisir. J'ai essayé de le faire, mais mon pouvoir était faible. Mon sol était effrayé. Vos yeux avaient engourdi ses lignes. Personne d'autre n'avait jamais posé les yeux sur elles. C'est pourquoi j'ai manqué ma tentative de vous saisir le cou. Vous êtes sorti de mon étreinte avant que j'aie eu le temps de vous coincer. l'ai su à ce moment-là que vous glissiez hors de portée, et j'ai essayé une attaque définitive. Je me suis servie de la clé dont le Nagual disait qu'elle vous affecterait le plus : la frayeur. Je vous ai effrayé par mes cris et cela m'a donné assez de pouvoir pour vous soumettre. J'ai pensé que je vous tenais, mais mon chien stupide s'est excité. Il est stupide et il m'a repoussée loin de vous au moment où je vous tenais presque sous mon charme. Mais je m'en rends compte maintenant, mon chien n'était pas si stupide après tout. Peut-être avait-il remarqué votre double. Il l'a chargé, mais il m'a renversée à la place.

– Vous disiez que ce n'était pas votre chien.

– Je mentais. C'était mon atout. Le Nagual m'a enseigné à toujours avoir un atout, un truc insoupçonné. D'une manière ou d'une autre, je savais que je pourrais avoir besoin de mon chien. Quand je vous ai emmené voir mon ami, c'était lui en réalité ; le coyote est l'ami de mes filles. Je voulais que mon chien vous renifle. Quand vous avez couru dans la maison, il a fallu que je sois dure avec lui. Je l'ai poussé dans votre voiture en le faisant crier de douleur. Il était trop gros et il a eu du mal à passer par-dessus le siège. Je lui ai dit juste à ce moment-là de vous mettre en lambeaux. Je

savais que si vous aviez été gravement mo
chien vous seriez réduit à l'impuissance, je
alors en finir avec vous sans aucune difficu
vous êtes encore échappé, mais vous ne p
quitter la maison. Alors, j'ai su qu'il me falla
patience et attendre l'obscurité. Puis le ven
direction et j'ai été certaine de réussir.

« Le Nagual m'avait dit qu'il savait sans au
que je vous plairais en tant que femme. Il s
tendre le bon moment. Le Nagual disait qu
tueriez vous-même après vous être rendu
j'avais volé votre pouvoir. Mais au cas où j
rais pas à le voler, ou bien au cas où vous
riez pas, ou encore au cas où je ne voudra
garder en vie en tant que mon prisonnier, j
alors utiliser le bandeau de ma tête pour vo
mort. Il m'a même montré l'endroit où il fal
jette votre carcasse : une fosse sans fond,
dans la montagne, pas trop loin d'ici, où le
paraissent toujours. Et pourtant, le Nagual
parlé de votre côté terrifiant. Je vous ai dit
nous était censé mourir cette nuit. Je ne sa
ce serait moi. Le Nagual m'a donné le sen
vaincrais. Quelle cruauté de sa part de ne
tout dit à votre sujet !

– Pensez à moi, doña Soledad. J'en savais
moins que vous-même.

– Ce n'est pas pareil. Le Nagual m'a prépa
dant des années pour ça. Je savais tous le
étiez dans mon sac. Le Nagual m'a même
feuilles que je devais toujours garder fraîch
main pour vous engourdir. Je les ai mises
comme pour le parfumer. Vous n'avez pas
que j'ai utilisé une autre espèce de feuilles
propre bain. Vous êtes tombé dans tout ce

préparé pour vous. Et pourtant c'est votre côté terrifiant qui a gagné à la fin.

– Mon côté terrifiant... Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Celui qui m'a frappée et qui me tuera cette nuit. Votre double horrible qui est sorti pour m'achever. Je ne l'oublierai jamais, et si je vis – mais ça m'étonnerait – je ne serai jamais plus la même.

– Est-ce qu'il me ressemblait ?

– C'était vous, bien sûr, mais pas comme vous paraissez maintenant. Je ne peux pas vraiment dire à quoi cela ressemblait. Quand je veux y penser, je suis prise de vertiges.

Je lui parlai de la perception fugitive que j'avais éprouvée : elle avait quitté son corps sous l'impact de mon coup. J'avais l'intention de la pousser à m'en faire le récit. Il me semblait que la raison sous-jacente à tout ce qui s'était passé avait été de nous forcer à faire appel à des ressources qui nous étaient ordinairement interdites. Le fait est que je lui avais donné un coup terrible ; j'avais causé à son corps un préjudice profond, et pourtant je ne pouvais pas l'avoir fait moi-même. Je sentais vraiment que je l'avais frappée avec mon poing gauche, l'énorme bosse rouge sur son front l'attestait, mais mes jointures n'étaient pas gonflées, et elles ne me faisaient absolument pas souffrir. Or un coup de cette puissance aurait pu me briser la main.

En m'entendant lui décrire comment je l'avais vue se blottir contre le mur, elle devint complètement désespérée. Je lui demandai si elle avait eu quelque soupçon de ce que j'avais vu, comme, par exemple, la sensation de quitter son corps, ou une perception fugitive de la pièce.

– Je sais maintenant que je suis condamnée, dit-elle. Rares sont ceux qui survivent à un contact du double. Si

mon âme est déjà partie, je ne survivrai pas. Je deviendrai de plus en plus faible jusqu'à ce que je meure. Ses yeux avaient un éclat sauvage. Elle se dressa et sembla sur le point de me frapper, mais elle s'effondra de nouveau.

– Vous avez pris mon âme, dit-elle. Vous devez l'avoir dans votre sac maintenant. Pourquoi faut-il que vous me parliez malgré tout ?

Je lui jurai que je n'avais eu aucune intention de la blesser ; quoi que j'aie fait, j'avais agi seulement par légitime défense. Donc je ne lui voulais aucun mal.

– Si vous n'avez pas mon âme dans votre sac, c'est encore pire, dit-elle. Elle doit être en train d'errer sans but. Dans ce cas, je ne rentrerai plus en sa possession.

Doña Soledad paraissait vide de toute énergie. Sa voix devenait plus faible. Je voulus qu'elle aille s'allonger. Elle refusa de quitter la table.

– Le Nagual a dit que si j'échouais complètement, il faudrait que je vous donne son message, dit-elle. Il m'a dit de vous dire qu'il avait remplacé votre corps il y a longtemps. Vous êtes lui-même maintenant.

– Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

– Il est sorcier. Il est entré dans votre ancien corps et il a remplacé sa luminosité. Maintenant, vous brillez comme le Nagual lui-même. Vous n'êtes plus le fils de votre père. Vous êtes le Nagual lui-même.

Doña Soledad se leva. Elle chancelait. Elle parut vouloir dire quelque chose d'autre, mais elle avait du mal à parler. Elle partit vers la chambre. Je l'aidai jusqu'à la porte ; elle ne voulut pas que j'entre. Elle laissa tomber la couverture qui l'enveloppait et elle s'allongea sur son lit. Elle me demanda d'une voix très douce si je voudrais bien aller sur une colline, non loin de la maison, et me mettre en observation là-bas pour voir si le vent venait. Elle ajouta, de la façon la plus banale, que je

devais prendre son chien avec moi. D'une certaine manière, sa requête ne sonnait pas juste. Je lui répondis que j'allais monter sur la maison pour regarder depuis le toit. Elle me tourna le dos et dit que le moins que je puisse faire pour elle était d'emmener son chien sur la colline pour qu'il puisse attirer le vent. Je fus en proie à une vive irritation à son égard. La pièce, dans l'obscurité, communiquait un sentiment plein de mystère. J'allai dans la cuisine, je pris deux lampes et les ramenai. A la vue de la lumière, elle cria de façon hystérique. Je poussai un cri moi-même, mais pour une raison différente. Lorsque la lumière frappa la pièce, je vis le sol enroulé, comme un cocon, autour de son lit. Ma perception fut si fugitive que l'instant suivant, j'aurais pu jurer que cette scène horrible avait été créée par les fils de fer protégeant le verre des lampes. Ma perception spectrale me rendit furieux. Je la secouai par les épaules. Elle se mit à pleurer comme un enfant et promit de ne plus essayer aucun de ses tours. Je plaçai les lampes sur la commode et elle s'endormit instantanément.

Au milieu de la matinée, le vent avait changé. Je sentis une rafale passer par la fenêtre nord. Vers midi, doña Soledad sortit de nouveau. Elle semblait un peu chancelante. La rougeur dans ses yeux avait disparu et l'enflure de son front avait diminué : c'est à peine si l'on pouvait voir une bosse.

Je sentis qu'il était temps pour moi de partir. Je lui dis que j'avais transcrit le message qu'elle m'avait donné de la part de don Juan, mais qu'il ne clarifiait rien du tout.

– Vous n'êtes plus le fils de votre père. Vous êtes maintenant le Nagual lui-même, dit-elle.

Il y avait quelque chose de vraiment inconséquent en moi. Quelques heures auparavant, j'avais été réduit à l'impuissance et doña Soledad avait réellement essayé

de me tuer ; or, en cet instant, tandis qu'elle me parlait, j'avais oublié l'horreur de ce qui s'était passé. Mais en même temps, il existait une autre partie de moi qui pouvait passer des jours à ruminer des conflits futiles avec certaines personnes, à propos de mon caractère ou de mon travail. Cette partie-là semblait être le moi réel, le moi que j'avais connu toute ma vie. En revanche, le moi qui avait livré la nuit précédente un assaut contre la mort, et qui ensuite l'avait oublié, n'était pas réel. C' 'tait moi, et pourtant ce n'était pas moi. Comparées à de telles inconséquences, les affirmations de don Juan semblaient moins tirées par les cheveux, quoique encore inacceptables.

Doña Soledad semblait avoir l'esprit ailleurs. Elle souriait paisiblement.

– Ah, les voilà ! s'écria-t-elle soudain. Quelle chance pour moi ! Mes filles sont ici. Maintenant, elles prendront soin de moi.

Les choses n’avaient pas l’air de s’arranger pour elle. Elle paraissait aussi forte que jamais, mais son comportement était plus incohérent. Mes craintes augmentèrent. Je ne savais pas si je devais la laisser là ou l’emmener à un hôpital de la ville, à plusieurs centaines de kilomètres.

Tout à coup, elle se mit à sauter comme un petit enfant, puis elle sortit en courant par la porte de devant et descendit le chemin jusqu’à la route principale. Son chien courait derrière elle. Je bondis dans ma voiture pour pouvoir la rattraper. Il me fallut descendre le chemin en marche arrière, car il n'y avait pas la place de faire demi-tour. Lorsque j’arrivai près de la route, je vis par la lunette arrière que doña Soledad était entourée par quatre jeunes femmes.

2

Les petites sœurs

Doña Soledad avait l'air d'expliquer quelque chose aux quatre femmes qui l'entouraient : elle agita les bras de façon dramatique, puis elle mit sa tête entre ses mains. De toute évidence elle leur parlait de moi. Je remontai le chemin jusqu'à l'endroit où je m'étais garé auparavant, avec l'intention de les attendre là. J'hésitai : allais-je rester dans la voiture ou bien m'asseoir, désinvolte, sur l'aile gauche ? Je décidai de demeurer debout près de la portière, prêt à bondir à l'intérieur et à prendre le large au cas où il se produirait quelque chose de semblable aux événements de la veille.
J'étais très fatigué. Je n'avais pas fermé l'œil depuis plus de vingt-quatre heures. Je me proposais de révéler aux jeunes femmes, du mieux que je pourrais, l'incident avec doña Soledad, pour leur permettre de prendre les mesures nécessaires pour la soigner. Ensuite je partirais. Leur présence avait déterminé un changement radical. Tout semblait s'être chargé d'une vitalité et d'une énergie nouvelles. J'avais senti ce changement dès que j'avais vu doña Soledad au milieu d'elles.
En me révélant qu'elles étaient les apprenties de don Juan, doña Soledad leur avait conféré un tel attrait à mes yeux que j'avais du mal à attendre patiemment leur venue. Je me demandai si elles étaient comme doña

Soledad. Elle avait dit qu'elles étaient comme moi-même, et que nous allions dans la même direction. Cela pouvait être facilement interprété dans un sens positif. C'est ce que je voulais croire plutôt que toute autre chose.
Don Juan les appelait « las hermanitas », les petites sœurs, et ce nom convenait très bien au moins aux deux que j'avais rencontrées, Lidia et Rosa : deux petits bouts de bonnes femmes, jeunes, charmantes, semblables à des lutins. À mon avis, elles ne devaient avoir guère plus de vingt ans lorsque je les avais rencontrées la première fois, bien que Pablito et Nestor aient toujours refusé de parler de leur âge. Les deux autres, Josefina et Elena, étaient pour moi un mystère absolu. J'étais habitué à entendre prononcer leur nom de temps à autre, toujours dans un contexte défavorable. J'avais déduit de certaines remarques fortuites de don Juan qu'elles devaient être, d'une manière ou d'une autre, des phénomènes : l'une était folle, l'autre obèse ; c'est pourquoi on les maintenait isolées. Une fois, j'étais tombé par hasard sur Josefina en entrant dans la maison avec don Juan. Il m'avait présenté à elle, mais elle s'était recouvert le visage et elle s'était enfuie en courant sans même me laisser le temps de la saluer. Une autre fois, j'avais surpris Elena en train de laver du linge. Elle était énorme. Elle devait, à mon sens, souffrir d'un trouble glandulaire. Je lui avais dit bonjour mais elle ne s'était pas retournée. Je n'avais jamais vu son visage.
Par ses révélations, doña Soledad avait vraiment très bien préparé leur entrée en scène, et je me sentais contraint de parler avec ces mystérieuses « hermanitas », mais en même temps j'avais un peu peur d'elles.
Je jetai un regard désinvolte vers le chemin, rassemblant tout mon courage pour les affronter toutes en

même temps. Le chemin était désert. Personne n'approchait. Et pourtant, une minute plus tôt, pas davantage, elles étaient à peine à trente mètres de la maison. Je montai sur le toit de la voiture pour jeter un coup d'œil. Personne ne venait, pas même le chien. Je fus pris de panique. Je me laissai glisser à terre, et j'étais sur le point de sauter dans la voiture et de prendre le large, lorsque j'entendis une voix.

– Hé ! Regarde qui est là !

Je me retournai aussitôt, pour me trouver en face de deux filles qui venaient juste de sortir de la maison. J'en déduisis qu'elles devaient toutes m'avoir dépassé en courant pour entrer dans la maison par la porte de derrière. Je poussai un soupir de soulagement.

Les deux jeunes filles vinrent vers moi. Je fus obligé d'admettre en moi-même que je n'avais jamais vraiment fait attention à elles auparavant. Elles étaient belles, hâlées et extrêmement maigres mais sans être décharnées. Leurs longs cheveux noirs étaient tressés. Elles portaient des jupes unies, des vestes de toile bleue et des chaussures marron à talon bas et à semelle souple. Elles étaient jambes nues, des jambes bien faites et musclées.

Elles devaient faire entre un mètre soixante et un mètre soixante-cinq. Elles paraissaient très « saines », il y avait dans leurs mouvements quelque chose de fier, de vaillant. L'une était Lidia, l’autre était Rosa.
Je les saluai, puis, comme à l’unisson, elles me tendirent la main. Elles se mirent chacune d'un côté de moi. Elles paraissaient pleines de santé et de vitalité. Je leur demandai de m'aider à sortir les paquets du coffre, elles les portèrent à l’intérieur de la maison, et juste à ce moment-là j’entendis un grognement profond, si profond et si proche qu'on aurait dit plutôt un rugissement de lion.
– Qu’est-ce que c’était ? demandai-je à Lidia.

– Vous ne le savez pas ? demanda-t-elle, incrédule. – Ça doit être le chien, dit Rosa. Au même instant, elles entrèrent en courant dans la maison, m'entraînant à leur suite.

Nous posâmes les paquets sur la table et nous nous assîmes sur deux bancs. Les deux filles me ' aient face. Je leur dis que doña Soledad était très malade et que j'avais failli l'emmener à l'hôpital de la ville, ne sachant pas quoi faire d'autre pour lui venir en aide.

Tout en parlant, je me rendis compte que j'étais en train de me lancer sur un terrain dangereux. Je n'avais aucun moyen d'évaluer quelle quantité d'information il valait mieux leur divulguer sur la véritable nature de mon combat avec doña Soledad. Je me mis à chercher des indices : je me dis que si je les observais attentivement, leurs voix ou l'expression de leurs visages trahiraient ce qu'elles savaient. Mais elles demeurèrent silencieuses et me laissèrent faire toute la conversation. J'en vins à penser que je ferais mieux de ne leur offrir spontanément absolument aucune indication. Dans mes efforts pour calculer comment faire et pour éviter tout faux pas, je finis par dire des sottises. Lidia me coupa la parole. D'un ton sec, elle me dit de ne pas me soucier de la santé de doña Soledad, car elles avaient déjà pris des mesures pour lui venir en aide. Ces paroles me forcèrent à lui demander si elle savait de quel mal souffrait doña Soledad.

– Vous lui avez pris son âme, dit-elle d'un ton accusateur.

Ma première réaction fut de me défendre. Je me mis à parler avec véhémence, mais je terminai en me contredisant moi-même. Elles me regardèrent fixement. Ce que je disais n'avait absolument aucun sens. Je tentai de nouveau d'expliquer la même chose d'une manière différente, mais ma fatigue était si intense que j'avais du mal

à mettre de l'ordre dans mes pensées. Finalement je renonçai.

– Où sont Pablito et Nestor ? demandai-je après un long silence.

– Ils seront ici sous peu, dit Lidia vivement.

– Vous étiez avec eux ? demandai-je.

– Non ! s'écrièrent-elles, et elles me dévisagèrent, étonnées.

– Nous n'allons jamais ensemble, expliqua Rosa. Ces tocards sont différents de nous.

Lidia fit avec son pied un geste impératif pour la faire taire. C'est elle qui semblait donner les ordres. Le fait d'avoir surpris le mouvement de ses pieds me rappela un des aspects les plus secrets de ma relation avec don Juan. Au cours de nos innombrables rencontres, lorsque nous errions ensemble, il était parvenu à m'enseigner, sans s'y appliquer vraiment, un système de communication secrète, fondé sur certains mouvements codés de ses pieds. Je venais de remarquer que Lidia avait adressé à Rosa le signe « horrible », que l'on fait lorsqu'il survient quelque chose de déplaisant ou de dangereux. En l'oc-

currence, c'était de moi qu'il s'agissait. J'éclatai de rire : je me souvenais que don Juan m'avait fait ce signe la première fois que j'avais rencontré don Genaro.
Je feignis de ne pas m'être aperçu de ce qui s'était passé, pour pouvoir découvrir si je parviendrais à décoder tous leurs signes.
Rosa fit le signe indiquant qu'elle voulait foncer sur moi. Lidia répondit par un signe « non » impératif.
Selon don Juan, Lidia avait beaucoup de talent. À l'entendre, elle était plus sensible et plus vive que Pablito, Nestor et moi-même. J'avais toujours été incapable de me lier d'amitié avec elle. Elle maintenait ses distances, et elle était très sèche. Elle avait de très grands yeux noirs sournois qui ne regardaient jamais

personne en face. Ses pommettes étaient hautes et son nez, quoique bien dessiné, était un peu plat et large à la base. Je me souvenais qu'elle avait les paupières malades, rouges, et que tout le monde se moquait d'elle à ce sujet. La rougeur de ses paupières avait disparu, mais elle continuait de se frotter les yeux, et elle le clignait beaucoup. Au cours des années où j'avais fréquenté don Juan et don Genaro, c'était Lidia que j'avais vue le plus souvent, et pourtant nous n'avions probablement jamais échangé plus de dix mots. Pablito la considérait comme un être très dangereux. l'avais toujours pensé qu'elle était seulement timide à l'extrême.
Rosa, en revanche, était très turbulente. À mon sens, elle était plus jeune. Ses yeux étaient très francs et très vifs. Elle ne faisait jamais preuve de sournoiserie, mais elle avait très mauvais caractère. J'avais parlé à Rosa plus qu'avec aucune autre. Elle était amicale, très hardie et très drôle.
– Où sont les autres, demandai-je à Rosa. Elles ne vont pas se montrer ?
– Dans peu de temps, répondit Lidia.
Je pouvais constater à l'expression de leurs visages qu'elles n'étaient guère disposées à se montrer amicales. À en juger par les messages de leurs pieds, elles étaient aussi dangereuses que doña Soledad ; et pourtant, tout en les observant, assis en face d'elles, je ne pouvais m'empêcher de reconnaître qu'elles étaient magnifiquement belles. Je me mis à éprouver pour elles les sentiments les plus ardents. En fait, plus elles plongeaient leurs regards dans mes yeux et plus ces sentiments devenaient intenses. À un moment donné, ce que je ressentis fut de la passion à l'état pur. Elles étaient si attirantes que j'aurais pu rester assis au même endroit pendant des heures, uniquement pour les regarder ; mais une pensée soudaine me fit reprendre mon sang-froid et

me ressaisir. Je n'allais pas recommencer le gâchis de la nuit précédente. Je décidai que la meilleure défense était de mettre cartes sur table. D'un ton ferme, je leur dis que don Juan avait préparé une espèce d'épreuve pour que je me serve de doña Soledad, ou vice versa. Il y avait des chances pour qu'il les ait placées elles aussi dans la même situation, et pour que nous soyons mis aux prises les uns contre les autres dans une sorte de bataille dont certains d'entre nous ne ressortiraient peut-être pas indemnes. Je fis appel à leur conscience de guerrier. Si elles étaient les héritiers fidèles de don Juan, elles devaient être impeccables avec moi, révéler leurs desseins et ne pas se comporter comme des êtres humains ordinaires, qui gardent tout pour eux.

le me tournai vers Rosa et lui demandai pour quelle raison elle désirait me foncer dessus. Elle fut désarçonnée pendant un instant, puis elle se mit en colère. Ses yeux brillèrent de rage et sa petite bouche se contracta. Lidia, de façon tout à fait logique, m'expliqua que je n'avais rien à craindre d'elles, et que Rosa était furieuse contre moi parce que j'avais fait du mal à doña Soledad. Ses sentiments étaient uniquement une réaction personnelle.

Je dis alors qu'il était temps pour moi de partir. Je me levai. Lidia fit un geste pour m'arrêter. Elle paraissait effrayée ou profondément inquiète. Elle se mit à protester, lorsqu'un bruit venant de l'autre côté de la porte attira mon attention. Les deux filles bondirent à mes côtés. Quelque chose de lourd s'appuyait, on poussait contre la porte. Je remarquai alors que les filles l'avaient renforcée avec la lourde barre de fer. J'éprouvai un certain dégoût. Tout allait recommencer comme la veille, or j'étais malade et fatigué de tout.

Les filles se jetèrent un coup d'œil, puis me regardèrent et se regardèrent de nouveau.

J’entendis le gémissement et la respiration puissante d'un gros animal de l'autre côté de la porte. C’était peut-être le chien : l'épuisement m’aveuglait à ce point ! Je me précipitai vers la porte, ôtai la lourde barre de fer et commençai à l'ouvrir. Lidia se jeta contre la porte et la referma.
– Le Nagual avait raison, dit-elle à bout desouffle. Vous êtes toujours en train de penser et de penser. Vous êtes plus bouché que je ne croyais.
Elle me tira jusqu'à la table. Je me mis à étudier en moi-même la meilleure façon de leur dire, une fois pour toutes, que j'avais eu mon compte. Rosa s'assit près de moi, à me toucher ; je pouvais sentir sa jambe se frotter nerveusement contre la mienne. Lidia, debout en face de moi, me regardait fixement. Ses yeux noirs brûlants semblaient en train de dire quelque chose que je ne pouvais pas comprendre.
Je commençai une phrase, mais je ne l’achevai pas. J’avais soudain une lucidité très profonde. Mon corps était conscient d'une lumière verdâtre, d’une fluorescence à l'extérieur de la maison. Je ne voyais ni n'entendais rien. J’étais simplement conscient de la lumière, comme si j’étais soudain en train de m’endormir : mes pensées se transformaient en images qui venaient en surimpression sur le monde de tous les jours. La lumière se déplaçait à une grande vitesse. Je pouvais la percevoir avec mon ventre. Je la suivis, ou plutôt je concentrai mon attention sur elle pendant un instant tandis qu'elle faisait le tour. Une grande clarté d'esprit succéda à ma concentration d’attention sur la lumière. Je sus à ce moment-là que dans cette maison-là et en présence de ces gens-là, ce serait une erreur – et une erreur dangereuse – que de se comporter en spectateur innocent.
– Vous n’avez pas peur ? demanda Rosa en montrant la porte du doigt.

Sa voix rompit ma concentration.
Je reconnus que, quoi que ce fût, ce qui était là m’effrayait à un niveau très profond, suffisamment pour me faire mourir d’effroi. Je voulais dire autre chose, mais j'eus au même instant un sursaut de fureur et je voulus voir doña Soledad et lui parler. Je ne lui faisais pas confiance. J'allai directement dans sa chambre. Elle n'y était pas. Je commençai à l'appeler, rugissant son nom. La maison avait une pièce de plus. Je poussai la porte et bondis à l’intérieur. Il n’y avait personne non plus. Ma colère augmenta dans la même proportion que ma peur.
Je sortis par la porte de derrière et fis le tour jusqu’à la façade. Personne en vue,

même pas le chien. Je cognai à la porte de devant, furieux. Lidia l'ouvrit. J'entrai. Je lui hurlai de me dire où était tout le monde. Elle baissa les yeux sans répondre. Elle essaya de fermer la porte mais je ne le lui laissai pas faire. Elle s'éloigna rapidement et entra dans l'autre pièce.

Je m'assis de nouveau devant la table. Rosa n'avait pas bougé. Elle semblait glacée sur place.

– Nous sommes pareils, dit-elle soudain. Le Nagual nous l'a dit.

– Alors dites-moi ce qui rôdait autour de la maison, demandai-je.

– L'allié, répondit-elle.

– Où est-il maintenant ?

– Il est encore ici. Il ne s'en ira pas. À l'instant où vous serez faible, il vous écrasera. Mais ce n'est pas à nous de vous dire quoi que ce soit.

– Qui peut me parler, dans ce cas ?

– La Gorda! s'écria Rosa, en ouvrant les yeux tout grands. C'est elle. Elle sait tout.

Rosa me demanda si elle pouvait fermer la porte, juste pour être plus tranquille. Sans attendre de réponse elle se glissa jusqu'à la porte et la claqua.

– Nous ne pouvons rien faire, dit-elle, sinon attendre que tout le monde soit là.

Lidia revint dans la pièce avec un paquet, un objet enveloppé dans un morceau de tissu jaune foncé. Elle semblait très détendue. Je remarquai qu'elle avait un air très impérieux. J'ignore comment, mais elle communiquait son humeur à Rosa et à moi-même.

– Vous savez ce que j'ai là ? me demanda-t-elle.

Je n'en avais pas la moindre idée. Elle commença à défaire le paquet d'une façon très calculée, en prenant tout son temps. Puis elle s'arrêta et me regarda. Elle paraissait hésiter. Elle sourit, comme si elle était trop timide pour montrer ce qui se trouvait dans l'emballage.

– C'est le Nagual qui a laissé ce paquet pour vous, murmura-t-elle, mais je pense que nous ferions mieux d'attendre la Gorda.

J'insistai pour qu'elle le déballe. Elle me lança un regard farouche et emmena le paquet hors de la pièce sans dire un mot de plus.

J'avais pris plaisir au jeu de Lidia. Ce qu'elle avait exécuté était tout à fait dans la ligne des enseignements de don Juan. Elle m'avait fait une démonstration de la façon d'utiliser au mieux une situation banale. En me présentant le paquet et en feignant d'être prête à l'ouvrir après avoir révélé que don Juan l'avait laissé pour moi, elle avait vraiment créé un mystère presque insupportable. Elle savait qu'il me faudrait rester si je voulais découvrir le contenu de ce paquet. Je pouvais penser à mille choses susceptibles de se trouver à l'intérieur de l'emballage. Peut-être la pipe que don Juan utilisait lorsqu'il manipulait les champignons psychotropiques. Il avait laissé entendre que cette pipe serait confiée à ma

garde. À moins que ce ne fût son couteau, ou son sac de cuir, ou même ses objets-pouvoir de sorcellerie. D'un autre côté, tout cela n'était peut-être qu'un mauvais

tour de la part de Lidia : don Juan était trop complexe, trop abstrait, pour m'avoir laissé un cadeau d'adieu.
Je dis à Rosa que j'étais mort de fatigue et affaibli par la faim. Mon idée était d'aller en voiture à la ville, de m'y reposer quelques jours, puis de revenir voir Pablito et Nestor. Je leur dis qu'à mon retour, j'aurais certainement l'occasion de rencontrer les deux autres filles.
Lidia revint sur ces entrefaites, et Rosa lui fit part de mon intention de partir.
– Le Nagual nous a donné des ordres pour que nous veillions sur vous comme si vous étiez lui-même, dit Lidia. Nous sommes toutes le Nagual lui-même, mais vous l'êtes encore davantage, pour une raison que personne ne comprend.
Elles se mirent aussitôt à parler toutes les deux et elles me garantirent que personne ne tenterait quoi que ce soit contre moi, comme doña Soledad l'avait fait. Elles avaient dans les yeux l'une et l'autre un air d'honnêteté si ardent que mon corps ne put résister : je leur fis confiance.

– Il faut que vous restiez jusqu'à ce que la Gorda revienne, dit Lidia.

– Le Nagual a dit qu'il faudrait que vous dormiez dans son lit, ajouta Rosa.
Je me mis à marcher de long en large, en proie aux tracas d'un étrange dilemme. D'un côté, je désirais rester et me reposer : je me sentais physiquement à l'aise et heureux en leur présence – chose que je n'avais pas ressentie la veille en face de doña Soledad. Mon côté raisonnable, d'autre part, n'était pas détendu du tout. À ce niveau-là, j'étais aussi effrayé que j'avais pu l'être depuis le début. J'avais eu des moments de désespoir aveugle, et j'avais accompli des actes audacieux, mais une fois tombé l'élan de ces actes, je m'étais senti aussi vulnérable que jamais.

Tout en arpentant frénétiquement la pièce, je tentai de mettre un peu de clarté dans mon état d'âme. Les deux filles restèrent sans bouger, me regardant d'un air anxieux. Puis tout à coup l'énigme fut résolue : je sus qu'en moi quelque chose feignait d'être effrayé, rien de plus. J'avais pris l'habitude de réagir de cette manière en présence de don Juan. Tout au long des années où je l'avais fréquenté, j'avais beaucoup compté sur lui pour me fournir les apaisements qui convenaient à ma frayeur. Ma dépendance à son égard m'avait donné consolation et sécurité. Mais ce n'était plus valable. Don Juan s'en était allé. Ses apprenties n'avaient ni sa patience, ou sa complexité de caractère, ni son autorité à l'état pur. Avec elles, mon besoin de rechercher des consolations n'était que stupidité pure et simple.
Les filles me conduisirent dans l'autre pièce. La fenêtre était face au sud-est, de même que le lit, composé d'une paillasse épaisse, comme un matelas. Un gros morceau de tige de *maguey*[1]*,* long de soixante centimètres, avait été creusé de sorte que les fibres poreuses servent d'oreiller, ou de repose-nuque. Il y avait au milieu une courbe légère. La surface du maguey était très lisse. Elle semblait avoir été polie à la main. J'essayai le lit et l'oreiller. Le confort et la satisfaction corporelle que je ressentis étaient inhabituels. Couché ainsi sur le lit de don Juan, je me sentis en sécurité et exaucé. Une paix sans équivalent enveloppa mon corps de toutes parts. J'avais éprouvé un sentiment semblable une seule fois auparavant, quand don Juan m'avait fait un lit sur le haut d'une colline dans le désert, au nord du Mexique. Je m'endormis.
Je me réveillai en début de soirée. Lidia et Rosa

1. *Maguey,* espèce d'agave très répandue dans les régions arides du Mexique *(N.d.T.).*

étaient presque sur moi, profondément endormies. Je demeurai immobile pendant une ou deux secondes, puis elles s'éveillèrent toutes deux en même temps.
Lidia bâilla et dit qu'elles avaient dû dormir près de moi pour me protéger et me faire me reposer. J'étais affamé. Lidia envoya Rosa à la cuisine pour nous préparer de quoi manger. En attendant, elle alluma toutes les lampes de la maison. Lorsque le repas fut prêt, nous nous mîmes à table. J'avais l'impression de les avoir connues ou d'avoir été avec elles toute ma vie. Nous mangeâmes en silence.

Tandis que Rosa débarrassait la table, je demandai à Lidia si elles dormaient toutes dans le lit du Nagual : c'était le seul lit de la maison en dehors de celui de doña Soledad. Lidia dit, d'un ton banal, qu'elles avaient quitté cette maison des années auparavant pour s'installer dans un endroit à elles, dans les environs, et que Pablito avait déménagé lui aussi, en même temps qu'elles : il vivait avec Nestor et Benigno.
– Mais qu'est-ce qu'il vous est arrivé à tous ? demandai-je. Je pensais que vous étiez tous ensemble.
– Plus maintenant, répliqua Lidia. Depuis que le

Nagual est parti, nous avons des tâches séparées. Le Nagual nous avait réunis et le Nagual nous a désunis.
– Et où est le Nagual maintenant ? demandai-je sur le ton le plus banal qu'il me fut possible d'affecter.
Elles me regardèrent toutes les deux, puis échangèrent un coup d'oeil.

– Oh, nous ne le savons pas, dit Lidia. Ils sont partis, lui et Genaro.

Elles semblaient dire la vérité, mais j'insistai une fois de plus pour qu'elles me disent ce qu'elles savaient.
– Nous ne savons vraiment rien, me jeta Lidia, apparemment troublée par mes questions. Ils sont partis pour une autre région. Il vous faudra poser cette question à la

Gorda. Elle a quelque chose à vous dire. Elle a su, hier, que vous étiez arrivé, et nous nous sommes hâtées pendant toute la nuit pour parvenir jusqu'ici. Nous avions peur que vous soyez mort. Le Nagual nous a dit que vous étiez le seul que nous devions aider et à qui nous devions faire confiance. Il a dit que vous êtes lui

Elle se couvrit le visage et se mit à glousser de rire, puis elle ajouta, comme si elle y songeait après coup :

– Mais c'est difficile à croire.

– Nous ne vous connaissons pas, dit Rosa. C'est ça l'ennui. Nous ressentons les choses de la même façon toutes les quatre. Nous avons eu peur que vous soyez mort, et ensuite, quand nous vous avons vu, nous sommes devenues folles de rage contre vous parce que vous n'étiez pas mort. Soledad est comme notre mère ; peut-être davantage encore.

Elles échangèrent des regards de conspirateurs, ce que j'interprétai aussitôt comme un signe avant-coureur de problèmes. Elles n'étaient capables de rien de bien. Lidia remarqua ma défiance soudaine, qui devait s'inscrire sur tous les traits de mon visage. Elle réagit par une série d'affirmations sur leur désir de m'aider. Je n'avais en réalité aucune raison de douter de leur sincérité. Si elles avaient voulu me faire du mal, elles auraient eu la possibilité de le faire pendant mon sommeil. Elle avait l'air si sérieuse que je me sentis mesquin. Je décidai de distribuer les cadeaux que je leur avais apportés. Je leur dis qu'il y avait des babioles sans importance dans les paquets et qu'elles pouvaient choisir ce qui leur plaisait le plus. Lidia dit qu'elles préféreraient que je détermine chaque cadeau moi-même. D'un ton très poli, elle ajouta qu'elle serait très reconnaissante si je voulais également guérir Soledad.

– À votre avis, que dois-je faire pour la guérir ? lui demandai-je après un long silence.

– Utilisez votre double, dit-elle d'un ton banal

Je récapitulai soigneusement le fait que doña Soledad m'avait presque assassiné et que j'avais survécu par la grâce de quelque chose en moi, qui n'était ni mon habileté ni ma connaissance. En ce qui me concernait, ce quelque chose d'indéfini, qui semblait avoir donné un coup à doña Soledad, était réel mais hors d'atteinte. Bref, je n'étais pas plus en mesure d'aider doña Soledad que de marcher sur la Lune.

Elles m'écoutèrent attentivement et demeurèrent immobiles, quoique agitées.

– Où est doña Soledad en ce moment ? demandai-je à Lidia.

– Elle est avec la Gorda, dit-elle d'un ton abattu. La Gorda l'a emmenée et elle essaie de la guérir, mais nous ne savons pas réellement où elles sont. C'est la vérité.
– Où est Josefina ?

– Elle est allée chercher le Témoin. Il est le seul qui puisse guérir Soledad. Rosa pense que vous en savez plus que le Témoin, mais comme vous êtes furieux contre Soledad, vous voudriez qu'elle soit morte. Nous ne vous blâmons pas.

Je leur assurai que je n'étais pas furieux contre doña Soledad, et surtout que je ne désirais pas sa mort.
– Guérissez-la, dans ce cas ! dit Rosa d'une voix haut perchée, pleine de colère. Le Témoin nous a dit que vous savez toujours ce qu'il faut faire, et le Témoin ne peut pas se tromper.

– Et qui diable est le Témoin ?

– C'est Nestor, le Témoin, dit Lidia comme si elle prononçait son nom à regret. Vous le savez. C'est forcé. Je me souvins qu'au cours de notre dernière réunion, don Genaro avait appelé Nestor le Témoin. J'avais pensé à ce moment-là que ce nom était une plaisanterie ou une taquinerie dont don Genaro s'était servi pour

détendre l'atmosphère poignante et chasser l'angoisse de ces derniers moments ensemble.
– Ce n'était pas une plaisanterie, dit Lidia d'une voix ferme. Genaro et le Nagual ont suivi un sentier différent avec le Témoin. Ils l'ont emmené avec eux partout où ils sont allés. Et quand je dis partout, je veux dire partout ! Le Témoin a témoigné de tout ce qu'il y a à témoigner.
De toute évidence, il y avait entre nous un malentendu épouvantable. Je m'efforçai de leur expliquer que j'étais quasiment étranger à leur groupe. Don Juan m'avait tenu à l'écart de tout le monde, y compris Pablito et Nestor. En dehors des bonjours et des bonsoirs habituels, aucun d'entre eux n'avait échangé des idées avec moi au cours des années ; nous n'avions jamais réellement parlé. Je les connaissais tous, principalement grâce aux descriptions que don Juan m'avait fournies. J'avais rencontré Josefina une fois, mais je ne pouvais pas me rappeler à quoi elle ressemblait, et tout ce que j'avais jamais vu de la Gorda était son gigantesque derrière. Je leur dis que je ne savais même pas, la veille encore, qu'elles étaient apprenties de don Juan, ni que Benigno faisait également partie du groupe.
Elles échangèrent un regard plein de réserve. Rosa remua les lèvres pour dire quelque chose, mais Lidia lui donna un ordre avec ses pieds. Après l'explication, longue et sincère, que je venais de leur donner, elles n'auraient pas dû continuer à se glisser des messages en cachette. Mes nerfs étaient si tendus que leur langage secret suffit à faire éclater ma rage. Je les invectivai à pleins poumons et je frappai la table de ma main droite. Rosa se leva avec une rapidité incroyable, et – réagissant, je suppose, à son mouvement soudain – mon corps, de lui-même, sans aucun ordre de ma raison, fit un pas en arrière, juste à temps pour me permettre

d'esquiver d'un cheveu le coup d'un bâton massif ou de quelque objet pesant que Rosa brandissait dans sa main gauche. Cela tomba sur la table avec un bruit de tonnerre.
De nouveau j'entendis, exactement comme je l'avais entendu la nuit précédente pendant que doña Soledad m'étouffait, un son très particulier et mystérieux, un son sec comme celui d'un tuyau qui se brise, juste derrière ma trachée-artère, à la base de mon cou. Mes oreilles tintèrent et, à la vitesse de l'éclair, mon bras gauche descendit sur le haut du bâton de Rosa et l'écrasa. Je vis moi-même toute la scène, comme si j'étais en train de regarder un film.
Rosa hurla et je me rendis compte alors que je m'étais penché en avant de tout mon poids et que j'avais frappé le dessus de sa main avec mon poing gauche. J'étais épouvanté. Ce qui m'arrivait, quoi que ce fût, n'était pas réel. C'était un cauchemar.
Rosa continuait de hurler. Lidia l'emmena dans la chambre de don Juan. J'entendis ses cris de douleur pendant encore un certain temps, puis ils cessèrent. Je m'assis devant la table. Mes pensées étaient dissociées et incohérentes.

Le son particulier à la base de mon cou était quelque chose dont j'avais pris une conscience aiguë. Don Juan l'avait décrit comme le son que l'on fait au moment de changer de vitesse. J'avais une vague réminiscence d'en avoir fait l'expérience en sa compagnie. J'en avais eu vaguement conscience au cours de la nuit précédente, mais je ne l'avais vraiment reconnu comme tel que lorsque c'était arrivé avec Rosa. Je me rendis compte alors que le son avait créé une sensation particulière de chaleur sur la voûte de mon palais et à l'intérieur de mes oreilles. La force et la sécheresse du son me faisaient penser aux résonances d'une grosse cloche fêlée. Lidia revint un instant plus tard. Elle paraissait plus

calme et plus maîtresse d'elle-même. Elle sourit. Je lui demandai de bien vouloir m'aider à éclaircir cette énigme et me dire ce qui s'était passé. Après une longue hésitation, elle me dit que lorsque j'avais crié et frappé sur la table, Rosa était devenue nerveuse et agitée ; croyant que j'allais leur faire du mal, elle avait essayé de me donner un coup avec sa « main de rêve ». J'avais esquivé son coup et je l'avais frappée sur le dos de la main, tout comme j'avais frappé doña Soledad. Lidia me dit que la main de Rosa serait inutilisable jusqu'à ce que je trouve un moyen de lui porter secours.
Rosa revint alors dans la pièce. Son bras était enveloppé d'un morceau de tissu. Elle me regarda. Ses yeux étaient comme ceux d'un enfant. Mes sentiments étaient au comble de l'agitation. Une certaine partie de moi se sentait mauvaise et coupable. Mais, une fois de plus, une autre partie demeurait imperturbable. N'eût été cette partie-là, je n'aurais survécu ni à l'attaque de doña Soledad, ni au coup destructeur de Rosa.
Après un long silence, je leur dis que c'était sûrement très mesquin de ma part de me laisser emporter par leurs messages codés, mais qu'il n'y avait aucune commune mesure entre crier ou taper sur la table d'une part, et ce que Rosa avait fait d'autre part. Étant donné que je n'étais nullement familier avec leurs pratiques, elle aurait pu me blesser le bras avec son coup.
Sur un ton très impérieux, j'exigeai qu'elle me montre sa main. À regret, elle la déplia. Elle était gonflée et rouge. Il n'y avait plus aucun doute dans mon esprit : ces gens-là étaient en train de me faire passer une sorte d'épreuve que don Juan avait préparée à mon intention. En m'opposant à eux, j'étais précipité dans un domaine qu'il était impossible d'atteindre ou d'accepter en termes rationnels. Il avait dit maintes et maintes fois que ma rationalité englobait seulement une très petite part de ce

qu'il avait appelé la totalité du soi-même. Sous l'impact du danger inhabituel, et cependant très réel, d'annihilation physique de ma personne, mon corps avait été contraint à faire usage de ses ressources cachées – sinon c'était la mort. La clé de tout semblait être d'accepter en confiance la possibilité que de telles ressources existent et puissent être atteintes. Mes années d'apprentissage n'avaient été que des étapes pour parvenir à accepter ce fait. Confiant dans son principe de refuser tout compromis, don Juan avait, à mon sujet, visé une victoire complète ou une défaite totale. Si l'apprentissage n'avait pas réussi à me mettre en contact avec mes ressources cachées, l'épreuve l'aurait démontré sans équivoque, et dans ce cas, il

ne me serait resté que des possibilités très limitées. Don Juan avait dit à doña Soledad que je me serais tué. Comme il connaissait vraiment la nature humaine en profondeur, il avait probablement raison.

Le moment était venu d'adopter une nouvelle modalité d'action, Lidia avait dit que je pouvais aider Rosa et doña Soledad avec la même force qui les avait blessées ; le problème était donc de parvenir à la séquence juste de sensations, de pensées ou de quoi que ce soit, qui puisse conduire mon corps à libérer cette force. Je pris la main de Rosa et je me mis à la frotter. Je voulais qu'elle soit guérie. Je n'avais pour elle que de bons sentiments. Je caressai sa main et je serrai Rosa entre mes bras pendant longtemps. Je lui caressai la tête et elle s'endormit sur mon épaule, mais il n'y eut aucun changement dans la rougeur ou dans l'enflure.

Lidia m'observait sans dire un mot. Elle me sourit. J'eus envie de lui dire que comme guérisseur, j'étais un vrai désastre. Ses yeux semblèrent saisir mon humeur et ils la conservèrent jusqu'à ce qu'elle se fige.

Rosa avait sommeil. Elle était soit morte de fatigue,

soit malade. Mais peu m'importait. Je la soulevai dans mes bras ; elle était plus légère que j'aurais cru. Je l'emmenai vers le lit de don Juan et je la déposai avec douceur. Lidia la couvrit. La pièce était très sombre. Je regardai par la fenêtre et je vis un ciel sans nuages, garni d'étoiles. Jusqu'à cet instant-là, le fait que nous étions à très haute altitude m'était sorti de l'esprit.
Tandis que je regardais le ciel, je ressentis un sursaut d'optimisme. Je ne sais pourquoi, les étoiles me parurent en fête. Se tourner en direction du sud-est, c'était vraiment délicieux.
J'éprouvai une impulsion soudaine que je me sentis obligé de satisfaire. Je voulus voir à quel point l'aspect du ciel serait différent depuis la fenêtre de Soledad, qui faisait face au nord. Je pris Lidia par la main avec l'intention de la conduire là-bas, mais je fus arrêté par une sensation de chatouillement sur le haut de ma tête. Cette sensation descendit comme une onde le long de mon dos jusqu'à ma taille, et de là, elle alla au creux de mon ventre. Je m'assis sur la paillasse. Je fis un effort pour réfléchir sur mes impressions. On aurait dit qu'au moment où j'avais ressenti le chatouillement sur ma tête, mes pensées avaient diminué en nombre et en intensité. Malgré toutes mes tentatives, je ne parvins pas à m'engager dans le processus mental usuel que je nomme « penser ».
Mes débats mentaux m'avaient fait perdre de vue Lidia. Elle s'était agenouillée sur le sol, en face de moi. Je m'aperçus que ses yeux immenses me scrutaient à quelques centimètres de distance. Je repris machinalement sa main et j'allai dans la chambre de doña Soledad. Au moment où nous atteignîmes la porte je sentis que tout son corps se raidissait. Il fallut que je la tire. J'étais sur le point de franchir le seuil lorsque j'aperçus la masse sombre, volumineuse, d'un corps humain blotti

contre le mur en face de la porte. C'était si inattendu que je sursautai et que je lâchai la main de Lidia. C'était doña Soledad. Elle avait la tête appuyée contre le mur. Je me tournai vers Lidia. Elle avait reculé de quelques pas. Je voulus murmurer que doña Soledad était revenue, mais mes paroles demeurèrent privées de son, bien que je fusse certain de les avoir prononcées. J'aurais essayé de parler une seconde fois si je n'avais pas éprouvé une impulsion d'agir. C'était comme si les paroles prenaient trop de temps et comme si j'en avais très peu. J'entrai dans la chambre et m'avançai vers doña Soledad. Elle semblait beaucoup souffrir. Je m'accroupis à son côté et, plutôt que de lui demander quoi que ce soit, je relevai son visage pour la regarder. Je vis quelque chose sur son front : cela ressemblait à l'emplâtre de feuilles qu'elle s'était composé. C'était noir, visqueux au toucher. Je sentis le besoin impératif de le lui enlever du front. Faisant preuve d'une grande audace, je pris sa tête, la penchai en arrière et arrachai l'emplâtre d'un coup sec. Ce fut comme si j'avais détaché du sparadrap. Elle ne bougea pas, elle ne se plaignit pas d'avoir souffert. Sous l'emplâtre, il y avait une tache d'un vert jaunâtre. Elle bougeait, comme si elle était vivante ou imprégnée d'énergie. Je la regardai pendant un instant, incapable de faire quoi que ce soit. Je la touchai du bout des doigts et elle se fixa à ma peau comme de la colle. Je ne fus pas pris de panique comme je l'aurais été dans des circonstances ordinaires ; au contraire, la chose me plaisait plutôt. Je la fis bouger du bout des doigts et elle sortit complètement du front de doña Soledad. Je me relevai. La substance enlevée donnait une impression de chaleur. Elle resta un instant comme une pâte collante, puis elle se dessécha entre

mes doigts et sur la paume de ma main. Je ressentis alors un autre sursaut d'appréhension, et je courus vers la chambre de don Juan. Je saisis

le bras de Rosa et j'essuyai sur sa main la même chose fluorescente, d'un vert jaunâtre, que j'avais essuyée sur
le front de doña Soledad.
Mon cœur battait si fort que je pouvais à peine tenir sur mes jambes. J'eus envie de me coucher, mais quelque chose en moi me poussa vers la fenêtre et me fit
sautiller sur place.
Je ne peux pas me souvenir du temps que je passai à sautiller à cet endroit-là. Soudain je sentis que quelqu'un était en train d'essuyer ma nuque et mes épaules. le m'aperçus que j'étais à peu près nu et que je transpirais abondamment. Lidia avait posé un tissu autour de mes épaules et elle essuyait la sueur de mon visage. Mon processus normal de pensée revint à moi d'un seul coup. Je regardai tout autour de la pièce. Rosa dormait profondément. Je courus à la chambre de doña Soledad. Je m'attendais à la trouver endormie, elle aussi, mais il n'y avait personne. Lidia était venue à ma suite. Je lui dis ce qui s'était passé. Elle se précipita vers Rosa et la réveilla tandis que je remettais mes vêtements. Rosa ne voulait pas se réveiller. Lidia saisit sa main blessée et la serra. D'un seul mouvement, comme un ressort, Rosa se leva, complètement éveillée.
Elles se mirent à courir partout dans la maison, éteignant les lampes. Elles semblaient se préparer à partir. J'étais sur le point de leur demander la raison d'une telle précipitation, quand je me souvins que je m'étais habillé en toute hâte moi-même. Nous nous précipitions... Et ce n'était pas tout : elles semblaient attendre
de moi des ordres directs.
Nous sortîmes de la maison au pas de course, emportant tous les paquets que j'avais apportés. Lidia m'avait engagé à n'en laisser aucun derrière nous ; je n'avais pas encore déterminé à qui appartiendrait chaque chose, aussi tout était-il encore à moi. Je les jetai sur le siège

arrière de la voiture tandis que les deux filles s'entassaient à l'avant. Je fis démarrer la voiture et partis lentement en marche arrière, cherchant mon chemin dans le noir. Une fois sur la route, il me fallut résoudre un problème extrêmement urgent. À l'unisson, elles me dirent toutes les deux que j'étais le guide ; leurs actes dépendaient de mes décisions. J'étais le Nagual. Nous ne pouvions pas simplement nous enfuir de la maison et rouler sans but. Il fallait que je les guide. Mais en toute franchise, je ne savais ni où aller, ni quoi faire. Je me tournai, machinalement, pour les regarder. Les phares jetaient une lueur à l'intérieur de la voiture et leurs yeux étaient comme des miroirs qui la réfléchissaient. Je me souvins que les yeux de don Juan faisaient de même ; ils semblaient refléter davantage de lumière que les yeux d'une personne ordinaire.
Je savais que les deux filles étaient conscientes de l'impasse où je me trouvais. Plutôt que de dissimuler mon incapacité en faisant quelque plaisanterie, je plaçai carrément entre leurs mains la responsabilité de trouver une solution. Je leur dis que je manquais de pratique en tant que Nagual, et que je leur saurais gré de bien

vouloir me faire la faveur d’une suggestion ou d’une allusion concernant l'endroit où nous devions aller. Ma conduite sembla les indigner. Elles claquèrent la langue et secouèrent la tête. Tant bien que mal, je passai en revue plusieurs possibilités d'action, toutes aussi irréalisables les unes que les autres, comme par exemple les conduire à la ville, les emmener à la maison de Nestor, ou même à Mexico.
J’arrêtai la voiture. J’avais roulé en direction de la ville. Je désirais, plus que toute autre chose, avoir une conversation à cœur ouvert avec les filles. J’ouvris la bouche pour commencer, mais elles se détournèrent de

moi : elles se firent face et chacune posa ses bras autour des épaules de l’autre. Cela semblait vouloir dire qu'elles s’enfermaient en elles-mêmes et qu'elles ne m’écoutaient pas.
Cela me contraria énormément. Ce dont j’avais le plus pressant désir à cet instant, c’était de la maîtrise de don Juan sur quelque situation qu’il advienne, de sa camaraderie intellectuelle, de son humour. Au lieu de cela, j’étais en compagnie de deux Nicodèmes.
Je surpris une réaction de découragement sur le visage de Lidia, et cela arrêta aussitôt mon avalanche d’apitoiement sur moi-même. Je pris pleinement conscience, pour la première fois, que notre déception mutuelle n’aurait pas de fin. De toute évidence, elles étaient accoutumées elles aussi, quoique d'une manière différente, à la maîtrise de don Juan. Pour elles, passer du Nagual à moi-même devait être catastrophique.
Je restai assis pendant un long moment, en laissant tourner le moteur. Puis, d'un seul coup, j'eus de nouveau un frisson corporel qui débuta sur le haut de ma tête comme une sensation de chatouillement ; je sus alors ce qui était arrivé lorsque j'étais entré dans la chambre de doña Soledad un moment plus tôt. Je ne l’avais pas vue au sens ordinaire du mot. Ce que j’avais pensé être doña Soledad blottie contre le mur, c'était en fait le souvenir du moment où elle avait quitté son corps aussitôt après que je l’eus frappée. Je sus également que lorsque j'avais touché cette substance mobile phosphorescente, je l’avais guérie : c'était quelque espèce d'énergie que j'avais laissée dans sa tête, et dans la main de Rosa, lorsque je les avais frappées.
La vision d'un ravin particulier me traversa l'esprit. Je fus aussitôt convaincu que doña Soledad et la Gorda s’y trouvaient. Ma connaissance n’était pas une simple conjecture, c’était plutôt une vérité n’exigeant aucune

confirmation. La Gorda avait emmené doña Soledad au fond de ce ravin-là, et, en ce moment précis, elle était en train d’essayer de la guérir. Je voulus lui dire que c'était une erreur de soigner l’enflure sur le front de doña Soledad, et qu'il n'était plus nécessaire qu'elles restent là-bas.
Je décrivis ma vision aux filles. Elles me dirent toutes les deux, exactement comme don Juan me le disait autrefois, de ne pas me laisser aller. De sa part, toutefois, cette réaction semblait plus valable. Je ne m'étais jamais vraiment formalisé de ses critiques ou de son dédain, mais

les deux filles faisaient partie d’un autre camp. Je me sentis insulté.

– Je vous ramène chez vous, dis-je. Où habitez-vous ?

Lidia se tourna vers moi et d'une voix furieuse déclara qu’elles étaient toutes les deux sous ma tutelle et qu’il fallait que je les remette en sécurité car, à la demande du Nagual, elles avaient renoncé à leur liberté pour agir de façon à pouvoir m'aider.

Ces paroles suscitèrent en moi un accès de colère. J'eus envie de gifler les deux filles, mais ensuite je sentis de nouveau le frisson étrange parcourir mon corps. Une fois de plus, cela commença par un chatouillement sur le haut de ma tête, puis cela descendit le long de mon dos jusqu’à la région ombilicale, et je sus aussitôt où elles habitaient. Le chatouillement était comme un écran protecteur, une pellicule douce et chaude. Je pouvais le percevoir physiquement, il recouvrait la zone entre mon pubis et le bas de ma cage thoracique. Ma colère disparut, remplacée par une sérénité étrange, une sorte de détachement, et en même temps le désir d’éclater de rire. Je connus alors quelque chose de transcendantal. Sous l’impact des actes de doña Soledad et des petites sœurs, mon corps avait suspendu tout jugement ; j’avais,

selon les termes de don Juan, arrêté le monde. J'avais amalgamé deux sensations dissociées. Le chatouillement tout en haut de ma tête et le bruit de craquement sec à la base de mon cou : entre ces deux éléments résidait le moyen conduisant à cette suspension de jugement.

Assis dans ma voiture avec ces deux filles, au bord d'une route de montagne déserte, je sus comme un fait certain que, pour la première fois, j'avais eu une prise de conscience totale d'arrêter le monde. Ce sentiment fit resurgir dans mon esprit le souvenir d'une autre première prise de conscience corporelle similaire, que j'avais eue des années auparavant. Elle était liée avec le chatouillement du haut de la tête. Don Juan avait dit que les sorciers devaient cultiver une sensation comme celle-là, et il l'avait décrite longuement. Selon lui, c'était une sorte de démangeaison qui n'était ni agréable ni pénible, et qui survenait tout en haut de la tête. Pour pouvoir m'en faire prendre conscience sur un plan intellectuel, il avait décrit et analysé ses caractéristiques, puis, sur le plan pratique, il avait tenté de me guider dans le développement de la prise de conscience corporelle nécessaire et dans la fixation de ce sentiment par la mémoire, en me faisant courir sous des branches ou des rochers faisant saillie horizontalement à quelques centimètres de plus que ma taille.

Pendant des années, j'avais essayé de suivre ses indications, mais, d'une part, j'étais incapable de comprendre ce qu'il voulait dire par sa description, et d'autre part, j'étais incapable de doter mon corps de la mémoire adéquate en suivant ses exercices pratiques. Jamais je n'avais senti quoi que ce soit sur le haut de ma tête en courant sous les branches ou sous les rochers qu'il avait choisis pour ses démonstrations. Mais un jour, mon corps avait découvert de lui-même cette sen-

sation, alors que je conduisais un fourgon tôlé assez haut dans un parking de trois étages. Je pénétrai dans le parking à la même vitesse que si j'avais été, comme d'habitude, dans ma petite conduite intérieure à deux portes ; il s'ensuivit que depuis le siège élevé du camion, je perçus le linteau de ciment supportant le toit comme s'il se précipitait sur ma tête. Je ne pus pas arrêter le camion à temps et j'eus la sensation que la poutre de ciment me scalpait. Jamais je n'avais conduit un véhicule aussi élevé que ce camion-là, j'avais donc été incapable de faire les indispensables corrections de perception; L'espace entre le toit du camion et le toit du parking avait paru ne pas exister pour moi. J'avais ressenti la poutre avec le haut de mon crâne.

Ce jour-là, j'avais conduit pendant des heures à l'intérieur du parking, donnant à mon corps l'occasion
d'emmagasiner le souvenir de cette sensation de chatouillement.

Je me tournai vers les deux filles et je voulus leur dire que je venais de découvrir l'endroit où elles vivaient. J'y
renonçai. Il n'existait aucun moyen de leur expliquer
que la sensation de chatouillement m'avait fait me souvenir d'une remarque fortuite faite par don Juan en passant devant une maison un jour où nous nous rendions chez Pablito. Il avait fait remarquer un élément exceptionnel dans les environs, et il avait dit que cette maison était un endroit idéal pour le silence, mais non un endroit

pour le repos. C’est là que je les conduisis.
Leur maison était plutôt grande. Comme celle de doña
Soledad,
elle était construite en adobe avec un toit de
tuiles. Elle avait une longue pièce rectangulaire sur le devant, une cuisine sous appentis à l’air libre A l'arrière de la maison, un vaste patio près de la cuisine et une aire pour les poules au-delà du patio. La partie la plus importante de leur maison était cependant une pièce fermée,

avec deux portes dont l'une ouvrait sur la pièce de devant et l'autre sur l'arrière. Lidia déclara qu'elles l'avaient construite elles-mêmes. Je voulus la voir, mais elles me dirent toutes deux que ce n'était pas le bon moment, car Josefina et la Gorda n'étaient pas présentes pour me montrer les parties de la pièce qui leur appartenaient.

Dans l'angle de la pièce de devant, il y avait une plate-forme intégrée à la construction, d'assez belle taille, en brique. Elle avait environ quarante-cinq centimètres de haut, et elle avait été construite comme un lit, avec un côté contre le mur. Lidia mit plusieurs paillasses épaisses sur la surface plate et me pressa de m'allonger et de dormir tandis qu'elles veilleraient sur moi.

Rosa avait allumé une lampe et l'avait suspendue à un clou au-dessus du lit. Il y avait assez de lumière pour écrire. Je leur expliquai que le fait d'écrire dissipait ma tension, et je leur demandai si cela les importunait.

– Pourquoi vous croyez-vous obligé de demander, répliqua Lidia. Faites-le, c'est tout.

Me sentant d'humeur à fournir une explication superficielle, je leur dis que j'avais toujours fait certaines choses – comme prendre des notes – qui étaient étranges pour don Juan et don Genaro, et qui devaient donc, à plus forte raison, être étranges pour elles.

– Nous faisons tous des choses étranges, répondit Lidia d'un ton sec.

Je m'assis sur le lit, sous la lampe, le dos contre le mur. Elles s'allongèrent près de moi, une de chaque côté. Rosa se couvrit avec une couverture et se mit à dormir comme s'il lui suffisait de s'allonger pour cela.

Lidia dit que nous étions alors en un temps et un lieu appropriés pour parler tous les deux, mais qu'elle préférerait que j'éteigne la lumière parce qu'elle lui donnait sommeil.

Notre conversation dans l'obscurité se concentra autour de l'endroit où se trouvaient les deux autres filles. Elle me dit qu'elle était incapable d'imaginer où se trouvait la Gorda, mais que Josefina était sans aucun doute dans les montagnes, toujours à la recherche de Nestor, en dépit de l'obscurité. Elle expliqua que Josefina était, plus que toute autre, capable de veiller sur elle-même en des circonstances comme celles de ce jour-là : seule dans un endroit désert, dans le noir. C'était pour cette raison que la Gorda l'avait choisie pour faire cette course.

Je relevai le fait qu'en les écoutant parler de la Gorda, j'en étais venu à penser qu'elle était le « patron ». Lidia répliqua qu'effectivement la Gorda était responsable, et que le Nagual lui-même lui avait donné le commandement. Elle ajouta que même s'il ne l'avait pas fait, la Gorda aurait pris le dessus tôt ou tard, car elle était la meilleure.

À ces paroles je me sentis contraint d’allumer la lampe pour pouvoir écrire. Lidia se plaignit que la lumière l'empêchait de rester éveillée, mais je demeurai ferme sur ce point.

– Qu’est-ce qui fait que la Gorda est la meilleure ? demandai-je.

– Elle a plus de pouvoir personnel, dit-elle. Elle sait tout. En outre, le Nagual lui a enseigné à dominer les gens.

– Est-ce que vous enviez la Gorda parce qu’elle est la meilleure ?

– Autrefois, oui, mais pas maintenant. – Pourquoi avez-vous changé ?

– J’ai finalement accepté mon sort, comme le Nagual me l’a dit.
– Et quel est votre sort ?
– Mon sort... Mon sort est d’être la brise. D'être un rêveur. Mon sort est d'être un guerrier.

– Est-ce que Rosa ou Josefina envient la Gorda ?
– Non, non. Nous avons toutes accepté notre destin. Le Nagual disait que le pouvoir vient seulement après que l'on a accepté son destin sans récriminations. Autrefois, je me plaignais beaucoup et je me faisais horreur parce que le Nagual me plaisait. Je pensais que j'étais une femme. Mais il m'a montré que je ne l'étais pas. Il m'a montré que j'étais un guerrier. Ma vie avait pris fin avant que je l'aie rencontré. Ce corps que vous voyez ici est nouveau. La même chose nous est arrivée à toutes. Peut-être n'étiez-vous pas comme nous, mais pour nous, le Nagual a été une nouvelle vie.
« Quand il nous a dit qu'il allait partir, parce qu'il avait d'autres choses à faire, nous avons pensé mourir. Mais regardez-nous maintenant. Nous sommes vivantes, et vous savez pourquoi ? Parce que le Nagual nous a montré que nous étions lui-même. Il est ici avec nous. Il sera toujours ici. Nous sommes son corps et son esprit.
– Et toutes les quatre, vous ressentez les choses de la même façon ?
– Nous ne sommes pas quatre. Nous ne faisons qu'un. C'est notre destin. Il faut que nous nous portions mutuellement. Et vous êtes pareil. Nous sommes tous pareils. Même Soledad est pareille, bien qu'elle aille dans une direction différente.
– Et Pablito, Nestor et Benigno ? Où se placent-ils ?
– Nous ne savons pas. Ils ne nous plaisent pas. En particulier Pablito. C'est un lâche. Il n'a pas accepté son sort et il cherche des faux-fuyants pour y échapper. Il veut même plaquer ses chances en tant que sorcier et vivre une vie ordinaire. Ce serait formidable pour Soledad. Mais le Nagual nous a donné l'ordre de l'aider. Nous commençons tout de même à être fatiguées de l'aider. Peut-être qu'un de ces jours, la Gorda le poussera hors de la voie pour toujours.

– Est-ce qu'elle peut faire ça ?
– Si elle peut faire ça ? Et comment ! Elle a obtenu davantage du Nagual que le reste d'entre nous. Peut-être même davantage que vous.
– À votre avis, pourquoi le Nagual ne m'a-t-il jamais dit que vous étiez ses apprenties ?
– Parce que vous êtes vide.
– Il a dit que j'étais vide ?
– Tout le monde sait que vous êtes vide. C'est écrit sur votre corps.
– Qu'est-ce qui vous permet de dire ça ?
– Il y a un trou dans le milieu.

– Dans le milieu de mon corps ? Où ?
Avec une grande douceur, elle toucha un point sur le côté droit de mon ventre. Elle traça un cercle avec son doigt comme si elle suivait le bord d’un trou invisible de dix ou douze centimètres de diamètre.
– Et vous, Lidia, est-ce que vous êtes vide ?
– Vous voulez rire ! Je suis complète. Vous ne pouvez pas le voir ?
Ses réponses à mes questions prenaient un tour assez inattendu pour moi. Je ne voulais pas éveiller son hostilité par mon ignorance. Je secouai affirmativement la tête.
– Pourquoi pensez-vous que j’ai ici un trou qui fait que je suis vide ? lui demandai-je après avoir cherché quelle pourrait bien être la question la plus innocente.
Elle ne répondit pas. Elle me tourna le dos et se plaignit que la lumière de la lampe lui dérangeait les yeux. J’insistai pour avoir une réponse. Elle me regarda d'un air de défi.
– Je ne veux plus parler avec vous, dit-elle. Vous êtes stupide. Même Pablito n'est pas aussi stupide, et pourtant c’est lui le pire.

Peu désireux d'aboutir à une autre impasse en feignant de savoir ce dont elle me parlait, je lui demandai de nouveau ce qui provoquait mon vide. Je l'encourageai gentiment à parler en lui assurant formellement que don Juan ne m'avait jamais expliqué cette question. Il m'avait dit à maintes reprises que j'étais vide, et je l'entendais au sens où n'importe quel Occidental aurait compris ces paroles. Je pensais qu'il voulait dire que j'étais en quelque sorte vide de détermination, de volonté, de résolution, ou même d'intelligence. Il ne m'avait jamais parlé d'un trou dans mon corps.

– Il y a un trou, là, sur le côté droit, dit-elle d'un ton positif. Un trou qu'une femme vous a fait quand elle vous a vidé.

– Vous sauriez qui est cette femme ?

– Vous êtes le seul qui puisse le dire. Le Nagual affirmait que les hommes, la plupart du temps, ne pouvaient pas dire qui les avait vidés. Les femmes ont plus de chance : elles connaissent réellement qui les a vidées.

– Est-ce que vos sœurs sont vides, comme moi ?

– Ne soyez pas stupide. Comment pourraient-elles être vides ?

– Doña Soledad a dit qu'elle était vide. Est-ce qu'elle avait le même aspect que moi ?

– Non. Le trou dans son ventre était énorme, Il était des deux côtés, ce qui voulait dire qu'un homme et une femme l'avaient vidée.

– Qu'avait fait doña Soledad avec un homme et une femme ?

– Elle leur avait donné sa plénitude.

J'hésitai un instant avant de poser la question suivante. Je voulais évaluer toutes les implications de ses paroles.

– La Gorda était encore pire que Soledad, poursuivit Lidia. Elle avait été vidée par deux femmes. Le trou

dans son ventre était comme une caverne, Mais maintenant elle l'a fermé. Elle est de nouveau complète.

– Parlez-moi de ces deux femmes.

– Je ne peux rien vous dire de plus. Absolument rien, répliqua-t-elle d'un ton très impérieux. Seule la Gorda peut vous parler à ce sujet. Attendez qu'elle vienne.

– Pourquoi uniquement la Gorda ?

– Parce qu'elle sait tout.

– Est-elle la seule à tout savoir ?

– Le Témoin en sait autant, peut-être même davantage, mais il est Genaro lui-même ; c'est ce qui le rend très difficile à manipuler. Il ne nous plaît pas.
– Pourquoi ne vous plaît-il pas ?
– Ces trois tocards sont épouvantables. Ils sont aussi fous que Genaro. C'est-à-dire, ils sont Genaro lui-même. Ils sont toujours en train de se battre contre nous parce qu'ils avaient peur du Nagual ; alors maintenant, ils prennent leur revanche sur nous. De toute façon, c'est ce que dit la Gorda.
– Et qu'est-ce qui fait dire ça à la Gorda ?
– Le Nagual lui a dit des choses qu'il ne nous a pas dites. Elle *voit.* Le Nagual a dit vue vous aussi, vous *voyez.* Josefina, Rosa et moi, nous ne *voyons* pas, et pourtant, tous les cinq nous sommes pareils. Nous sommes pareils.
La phrase « nous sommes pareils » dont doña Soledad s'était servie la nuit précédente, faisait surgir une avalanche de pensées et de craintes. Je posai mon carnet de notes à l'écart. Je regardai autour de moi. J'étais dans un monde étrange, allongé sur un lit étrange, entre deux jeunes femmes que je ne connaissais pas. Et pourtant, je me sentais à l'aise en ce lieu. Mon corps éprouvait de l'abandon et de l'indifférence. J'avais confiance en elles.
– Vous allez dormir ici ? demandai-je.

– Sinon, où irai-je ?
– Et votre propre chambre ?
– Nous ne pouvons pas vous laisser seul. Nous ressentons les choses de la même manière que vous ; vous êtes un étranger, sauf que nous sommes destinées à vous aider. La Gorda a dit qu'aussi stupide que vous soyez, il nous fallait veiller sur vous. Elle a dit que nous devions dormir dans le même lit que vous, comme si vous étiez le Nagual lui-même.
Lidia éteignit la lampe. Je demeurai assis, le dos contre le mur. Je fermai les yeux pour réfléchir, et je m'endormis instantanément.

Nous nous étions assis, Lidia, Rosa et moi, sur une aire plane, juste à l'extérieur de la porte de devant, pendant près de deux heures, à partir de huit heures du matin. J'avais essayé de les pousser à la conversation mais elles avaient refusé de parler. Elles paraissaient très détendues, presque somnolentes. Mais leur état d'abandon n'était pas contagieux. Le fait de demeurer assis, comme cela, dans un silence forcé, m'avait mis dans un état d'esprit bien particulier. Leur maison était située en haut d'une petite colline. La porte de devant était tournée vers l'est. De l'endroit où j'étais assis, je pouvais voir presque toute la vallée étroite qui s'étendait d'est en ouest. Je ne pouvais pas voir la ville, mais j'apercevais les taches vertes des champs cultivés en bas de la vallée. De l'autre côté, encadrant la vallée dans toutes les directions, se trouvaient des collines géantes, rondes, usées par l'érosion. Il n'existait pas de hautes montagnes au voisinage de cette vallée, seulement ces énormes collines rondes rongées par l'érosion dont la vue provoquait en moi un sentiment d'oppression très intense. J'avais la sensation que ces collines étaient sur le point de me transporter dans un autre temps.

Lidia me parla tout à coup, et sa voix rompit ma rêverie. Elle me tira la manche.
– Voilà Josefina, dit-elle.
Je regardai sur la piste qui serpentait de la vallée à la maison. Je vis une femme remontant lentement le sentier, à cinquante mètres environ. Je remarquai aussitôt la différence d'âge frappante entre Lidia et Rosa d'une part, et la femme qui approchait d'autre part. Je n'aurais jamais pensé que Josefina fût si vieille. À en juger par sa démarche lente et par l'attitude de son corps, elle semblait avoir largement dépassé la cinquantaine. Elle était mince, vêtue d'une longue jupe noire, et elle portait une charge de bois à brûler sur son dos. Elle avait un paquet attaché à la taille : on aurait dit un enfant emmailloté à califourchon sur sa hanche gauche. Elle semblait être en train de l'allaiter tout en marchant. Ses pas étaient presque défaillants. Elle eut beaucoup de mal à franchir la dernière pente raide avant d'atteindre la maison.

Lorsqu'elle se trouva enfin devant nous, à quelques mètres, elle était si essoufflée que je voulus l’aider à s’asseoir, elle fit un geste qui semblait dire qu’elle allait très bien.
J’entendis Lidia et Rosa glousser de rire. Je ne les regardai pas parce que toute mon attention était accaparée ailleurs : la femme devant moi était absolument la créature la plus dégoûtante et la plus infecte que j'aie jamais vue. Elle détacha le fagot de bois et le jeta par terre à grand fracas. Je fis un bond involontaire, en partie à cause du grand bruit et en partie parce que la femme était presque tombée sur mes genoux, entraînée par le poids du bois.
Elle me regarda un instant puis baissa les yeux, apparemment confuse de sa maladresse. Elle se redressa et soupira, de soulagement, semblait-il. De toute évidence la charge était trop importante pour son vieux corps.

Comme elle étirait ses bras, une partie de ses cheveux se libéra. Elle portait un foulard de tête crasseux attaché sur son front. Ses cheveux, longs et grisonnants, paraissaient sales et collés ensemble. Je pouvais distinguer les cheveux blancs sur le marron foncé du foulard. Elle me sourit et me fit une espèce de signe de tête. Toutes ses dents semblaient être tombées : je ne vis que le trou noir de sa bouche édentée. Elle passa la main sur son visage et se mit à rire. Elle ôta ses sandales et entra dans la maison sans me laisser le temps de dire un mot.

Rosa la suivit.
J’étais muet de stupeur. Doña Soledad avait laissé entendre que Josefina avait le même âge que Lidia et Rosa. Je me tournai vers Lidia. Elle me scrutait des yeux.
– Je n'avais pas idée qu'elle était si vieille, dis-je.
– Oui, elle est drôlement vieille, répondit-elle le plus naturellement du monde.
– Est-ce qu’elle a un enfant ? demandai-je.
– Oui, et elle l’emmène partout. Elle ne le laisse jamais avec nous. Elle a peur que nous le mangions.
– C’est un garçon ?
– Un garçon.
– Il a quel âge ?
– Elle l’a eu il y a quelque temps. Mais je ne connais pas son âge. Nous pensions qu’à son âge, elle n’aurait pas dû avoir d’enfant. Mais elle n’a rien voulu entendre.
– C’est l’enfant de qui ?
– De Josefina, bien sûr.
– Je veux dire : qui est le père ?
– Le Nagual Qui voulez-vous que ce soit d'autre ?
Je pensai que notre conversation prenait une tournure tout à fait extravagante et déconcertante.
– Je suppose que tout est possible dans le monde du Nagual, dis-je.

Je l'entendais davantage comme une pensée à moi-même que comme une déclaration à Lidia.
– Et comment ! s'écria-t-elle en éclatant de rire.
Le caractère oppressant de ces collines érodées devint insupportable. Il y avait quelque chose de vraiment répugnant dans cet endroit, et Josefina avait porté le coup fatal. Outre un corps affreux, vieux et puant, outre son absence de dents, elle semblait avoir une espèce de paralysie faciale. Les muscles du côté gauche de son visage semblaient atteints, ce qui provoquait une distorsion très déplaisante de son œil gauche et du côté gauche de sa bouche. Mon sentiment d'oppression se transforma en angoisse pure. Pendant un instant, je caressai l'idee, désormais familière, de sauter dans ma voiture et de prendre le large.
Je me plaignis à Lidia de ne pas me sentir très bien.

Elle rit, disant que Josefina devait certainement m’avoir effrayé.
– Elle fait cet effet sur les gens, ajouta-t-elle. Tout le monde déteste son culot. Elle est plus laide qu'un cancrelat.
– Je me rappelle l’avoir vue une fois, dis-je, mais elle était jeune.
– Les choses changent. D’une manière ou d'une autre, dit Lidia non sans philosophie. Regardez Soledad. Quel changement, hein ? Et vous-même, vous avez changé. Vous paraissez plus massif que dans mon souvenir. Vous êtes en train de ressembler de plus en plus au Nagual.
J’avais envie de dire que le changement de Josefina était répugnant, mais j’eus peur qu’elle ne puisse se méprendre sur mes paroles.
Je regardai les collines érodées de l’autre côté de la vallée. Je me sentis comme en train de fuir loin d’elles.
– Le Nagual nous a donné cette maison, dit-elle,

mais ce n'est pas une maison pour le repos. Nous avions auparavant une autre maison, qui était vraiment belle. Ici, c'est un endroit pour se mettre sous pression. Ces montagnes là-haut vous rendent vraiment timbrée.

L’audace avec laquelle elle lisait dans mes sentiments m’apporta un certain soulagement. Je ne sus que répondre.

– Nous sommes tous paresseux par nature, poursuivit-elle. Nous n’aimons pas faire des efforts. Le Nagual le savait, alors il a dû calculer que cet endroit nous pousserait hors de nous-mêmes.

Elle se leva brusquement et elle dit qu'elle avait envie de manger. Elle alla à la cuisine, un espace à demi clos, avec seulement deux murs. Du côté ouvert, à droite de la porte, se trouvait un fourneau en terre ; de l'autre côté, à l’endroit où se rejoignaient les deux murs, il y avait un grand espace pour manger, avec une table rectangulaire et trois bancs. Le sol était pavé de gros cailloux lisses de rivière. Le toit plat, à environ trois mètres, reposait sur les deux murs et, pour les côtés ouverts, sur de grosses poutres porteuses.

Lidia me versa un bol de haricots et de viande pris dans un pot où ils cuisaient à feu très doux. Elle fit réchauffer quelques tortillas sur le feu. Rosa entra, s'assit près de moi, et demanda à Lidia de lui donner également quelque chose à manger.

Je fus fasciné par la façon dont Lidia se servait de sa louche pour puiser les haricots et la viande. Elle semblait avoir vraiment l’œil pour la quantité exacte, Elle dut s’apercevoir que j'admirais sa façon de faire. Elle prit deux ou trois haricots dans le bol de Rosa et les remit dans le pot.

Du coin de l’œil, j’aperçus Josefina entrer dans la cuisine. Mais je ne la regardai pas vraiment. Elle s'assit en face de moi, de l’autre côté de la table. J'éprouvai une

sensation de nausée au creux de l'estomac. Je sentis qu’il me serait impossible de manger sous les yeux de cette femme-là. Pour relâcher un peu ma tension, je plaisantai avec Lidia : n'y avait-il pas encore dans le bol de Rosa deux haricots de trop, qu’elle avait oubliés ?

Elle puisa les deux haricots à la louche avec une précision qui me coupa le souffle. Je fus pris d'un rire nerveux, sachant qu’une fois Lidia assise, il me faudrait cesser de regarder le fourneau, et constater la présence de Josefina.

Finalement, de mauvais gré, je regardai de l’autre côté de la table : Josefina. Il y eut un silence de mort. Je

la fixai des yeux sans y croire. Ma bouche s'ouvrit. J'entendis le rire sonore de Lidia et de Rosa. Il me fallut un instant infini pour mettre un peu d'ordre dans mes pensées et dans mes sentiments. La personne en face de moi, qui que ce fût, n'était pas la Josefina que j'avais vue un moment plus tôt mais une très jolie fille. Elle n'avait pas les traits indiens comme Lidia et Rosa. Elle semblait être plus latine qu'indienne. Elle avait un teint mat assez clair, de petites dents blanches et des cheveux noirs bouclés, coupés court. Elle avait sur le côté gauche de son visage une fossette qui donnait à son sourire une certaine effronterie.
C'était bien la fille que j'avais rencontrée pendant quelques instants plusieurs années auparavant. Elle soutint mon regard inquisiteur. Ses yeux étaient amicaux. Une nervosité incontrôlable prit progressivement possession de moi. Pour finir, en désespoir de cause, j'exprimai par des pitreries mon authentique stupéfaction. Elles éclatèrent de rire comme des enfants. Lorsque leurs rires s'apaisèrent, je voulus connaître la raison de l'exhibition mélodramatique de Josefina.
– Elle pratique l'art du traceur, dit Lidia. Le Nagual nous a enseigné à tromper les gens de façon

qu'ils ne nous remarquent pas. Josefina est très jolie. Quand elle s'en va seule dans la nuit, personne ne l'importunera si elle est laide et puante ; mais si elle sortait telle qu'elle est en réalité, eh bien, je n'ai pas besoin de vous dire ce qui se passerait !

Josefina acquiesça d'un signe de tête, puis se contorsionna le visage, faisant la plus affreuse grimace qu'il soit possible d'imaginer.

– Elle ne peut pas conserver ce masque toute la journée, dit Lidia.

J'affirmai que si j'avais vécu dans ces parages, j'aurais certainement reconnu Josefina dans son déguisement plus aisément que si elle n'en avait pas eu du tout.

– Ce déguisement était uniquement pour vous, dit Lidia, et elles éclatèrent de rire toutes les trois. Et regardez donc comme il vous a trompé. Vous avez fait attention à son enfant davantage qu'à elle-même.

Lidia entra dans leur chambre et revint avec un paquet de chiffons ressemblant à un enfant emmailloté. Elle le jeta devant moi sur la table. Je me joignis à leurs rires tapageurs.

– Vous avez toutes des déguisements particuliers ? demandai-je.

– Non. Seulement Josefina. Dans les environs, personne ne la connaît comme elle est en réalité, répliqua Lidia.

Josefina acquiesça et sourit, mais elle garda le silence. Elle me plut énormément. Il y avait en elle quelque chose de très innocent et de très doux.

– Dites quelque chose, Josefina, commençai-je en la prenant par les avant-bras.

Elle me regarda, abasourdie, et recula. Je pensai qu'emporté par mon exaltation, je l'avais peut-être serrée trop fort. Je la lâchai. Elle se redressa aussitôt, puis, tordant sa petite bouche et ses lèvres minces, elle pro-

duisit une série de grognements et de cris extrêmement grotesques.

Tout son visage changea soudain. Son expression tranquille de naguère fut gâchée par une série de spasmes involontaires, plus affreux les uns que les autres

Je la regardai, horrifié. Lidia me tira par la manche.

– Imbécile ! murmura-t-elle. Vous vous êtes cru obligé de lui faire peur, ou quoi ? Vous ne savez pas

qu'elle est devenue muette et qu’elle ne peut pas du tout
parler ?

De toute évidence Josefina comprit Lidia et parut tenir absolument à protester. Elle montra son poing serré à Lidia et laissa échapper une autre avalanche de cris terrifiants, extrêmement sonores, puis elle perdit le souffle et se mit à tousser. Rosa commença à lui taper dans le dos. Lidia voulut faire de même mais Josefina faillit la frapper au visage.

Lidia s’assit près de moi et fit un geste d’impuissance. Elle haussa les épaules.

– Elle est comme ça ! murmura-t-elle à mon inten-
tion.

Josefina se tourna vers elle. Son visage était tordu par une horrible grimace de colère. Elle ouvrit la bouche et de sa voix la plus aiguë, elle poussa à pleins poumons quelques autres sons gutturaux effrayants.

Lidia se glissa hors du banc et quitta la cuisine discrètement.

Rosa tenait Josefina par le bras. Josefina semblait être la fureur faite femme. Sa bouche s’agitait, son visage se tordait. En quelques minutes elle avait perdu toute la beauté et l’innocence qui m'avaient enchanté. Je ne savais que faire. J'essayai de présenter des excuses, mais les sons inhumains de Josefina couvrirent mes paroles. En fin de compte, Rosa l’entraîna à l’intérieur de la maison.

Lidia revint et s’assit en face de moi, de l’autre côté de la table.
– Elle a quelque chose qui s’est détraqué, dit-elle en se touchant le front.
– C'est arrivé quand ? demandai-je.
– Il y a longtemps. Le Nagual a dû lui faire quelque chose, parce que tout d’un coup, elle a perdu la parole.
Lidia paraissait triste. J'eus l'impression que cette tristesse s'exprimait contre son gré. Je fus même tenté de lui dire de ne pas lutter autant que cela pour dissimuler ses émotions.
– Comment Josefina communique-t-elle avec vous ? demandai-je. Est-ce qu’elle écrit ?
– Allons, ne faites pas l’idiot. Elle n'écrit pas. Elle n’est pas vous. Elle se sert de ses mains et de ses pieds pour nous dire ce qu’elle veut.
Josefina et Rosa revinrent dans la cuisine. Elles restèrent debout de mon côté. De nouveau Josefina était l'image de l'innocence et de la candeur. Son expression épanouie ne permettait absolument pas de soupçonner qu'elle puisse devenir si affreuse, et à une telle vitesse. En la regardant, je me dis soudain que sa fabuleuse capacité sur le plan gestuel devait être sans doute intimement liée à son aphasie : seule une personne ayant perdu son potentiel verbal pouvait être aussi versée dans la mimique.
Rosa me dit que Josefina avait avoué qu’elle aimerait pouvoir parler, parce que je lui plaisais beaucoup.
– Jusqu'à votre arrivée, elle était heureuse d'être comme elle était, dit Lidia d'une voix dure.
Josefina secoua la tête affirmativement, confirmant les paroles de Lidia, puis elle se mit à émettre une série de sons doux.
– Je voudrais bien que la Gorda soit là, dit Rosa.
Lidia met toujours Josefina en colère.

– Je ne le fais pas exprès ! se défendit Lidia.
Josefina lui sourit et tendit le bras pour la toucher. On aurait dit qu’elle essayait de lui présenter des excuses.
Lidia repoussa sa main d'un geste brusque.
– Espèce d’imbécile muette ! murmura-t-elle entre ses dents.

Josefina ne se mit pas en colère. Elle détourna la tête.
Il y avait tant de tristesse dans ses yeux que je n'osai pas la regarder. Je me sentis obligé d'intercéder en sa faveur.

– Elle croit qu'elle est la seule femme au monde à avoir des problèmes ! me jeta Lidia. Le Nagual nous a dit de la mener durement, sans pitié, jusqu'à ce qu'elle cesse de s'apitoyer sur elle-même.
Rosa me regarda et confirma d'un hochement de tête les paroles de Lidia.
Lidia se tourna vers Rasa et lui ordonna de ne pas rester à côté de Josefina. Rosa s'écarta de bonne grâce et s'assit sur le banc près de moi.
– Le Nagual a dit qu'un de ces jours elle parlera de nouveau, me dit Lidia.
– Hé ! dit Rosa en me tirant la manche. C'est peut-être vous qui la ferez parler.
– Oui ! s'écria Lidia comme si elle avait eu la même pensée. C'est peut-être pour ça qu'il fallait que nous vous attendions.
– Ça me paraît très clair ! ajouta Rosa, comme si elle avait eu une véritable révélation.
Elles sautèrent toutes les deux sur leurs jambes et embrassèrent Josefina.
– Tu vas te remettre à parler ! s'écria Rosa en secouant Josefina par les épaules.
Josefina ouvrit les yeux et les fit tourner en tous sens. Elle commença par pousser de petits soupirs assourdis, comme si elle sanglotait, et elle termina en courant en avant et en arrière, tout en geignant comme un animal.

Son excitation était telle qu'elle semblait s'être décroché la mâchoire. Franchement, je crus qu'elle était au bord d'une crise nerveuse. Lidia et Rosa se précipitèrent vers elle et l'aidèrent à refermer sa bouche. Mais elles n'essayèrent pas de la calmer.
– Tu vas te remettre à parler ! s'écriaient-elles. Tu vas te remettre à parler !
Josefina sanglota et poussa un gémissement qui m'envoya des frissons glacés tout le long de la colonne vertébrale.
J'étais absolument confondu. J'essayai de leur dire des paroles de bon sens. Je fis appel à leur raison, mais je me rendis compte alors qu'elles n'en avaient guère, en tout cas selon mes normes. Je me mis à marcher de long en large devant elles, essayant de réfléchir à une ligne d'action.
– Vous allez l'aider, pas vrai ? demanda Lidia.
– Je vous en prie, monsieur, je vous en prie ! ajouta Rosa.
Je leur dis qu'elles étaient folles ; il était absolument impossible que je sache ce qu'il fallait faire. Et pourtant, tout en parlant, je remarquai qu'il y avait en moi, comme en arrière-pensée, un curieux sentiment d'optimisme et de certitude. Je voulus l'écarter dès l'abord, mais il s'empara de moi. Une fois déjà, j'avais éprouvé un sentiment similaire, en relation avec une amie très chère, qui était atteinte d'une maladie mortelle. J'avais pensé que je pouvais améliorer son état, et j'avais aussitôt quitté l'hôpital où elle agonisait. J'avais même consulté don Juan à ce sujet.
– Bien sûr, m'avait-il répondu. Tu peux la guérir et la faire sortir de ce piège de mort.
– Comment ? lui avais-je demandé.
– C'est un procédé très simple. Tout ce que tu as à faire, c'est lui rappeler qu'elle est une malade incurable.

Comme elle en est au stade final, elle a du pouvoir. Elle n'a plus rien à perdre. Elle a déjà tout perdu. Quand on n'a rien à perdre, on devient courageux. Nous sommes timides uniquement lorsqu'il nous reste quelque chose à quoi nous raccrocher encore.
– Mais est-ce qu'il suffit vraiment de lui rappeler cela ?

– Non. Cela lui donnera le coup de pouce dont elle a besoin. Ensuite, il faut qu'elle repousse la maladie avec sa main gauche. Elle doit pousser son bras vers l'exté-

rieur, devant elle, avec la main crispée comme si elle tenait un bouton de porte. Elle doit pousser et continuer de pousser en disant : dehors, dehors, dehors. Dis-lui ça. Comme il ne lui reste rien d'autre à faire, elle doit consacrer chaque seconde de vie qu'il lui reste à exécuter ce mouvement. Je t'assure qu'elle peut se rétablir et s'en sortir si elle le veut.
– Ça a l'air si simple ! dis-je.
Don Juan ne put retenir un petit rire.
– Ça semble simple, dit-il, mais ça ne l'est pas. Pour pouvoir faire ça, il faut que ton amie ait un état d'esprit impeccable.
Il me regarda pendant un long moment. On aurait dit qu'il évaluait le degré d'inquiétude et de tristesse que je ressentais pour mon amie.
– Évidemment..., ajouta-t-il. Pour commencer, si ton amie avait un état d'esprit impeccable, elle n'en serait pas là.
Je rapportai à mon amie les paroles de don Juan.
Mais elle était déjà trop faible, ne serait-ce que pour tenter de remuer le bras.
Dans le cas de Josefina, la raison d'être de ma confiance secrète était le fait qu'elle était un guerrier à l'état d'esprit impeccable. Serait-il possible, me demandai-je, de lui appliquer le même mouvement de main ?

Je dis à Josefina que son incapacité de parler était
due à une sorte de blocage.
– Oui, oui, c’est un blocage, répétèrent Lidia et Rosa
après moi.
J'expliquai le mouvement de bras à Josefina et je lui dis qu’elle devait repousser ce blocage en bougeant le bras de cette façon-là.
Les yeux de Josefina étaient pétrifiés. Elle avait l’air d’être en transe. Elle remua la bouche, faisant des sons à peine audibles. Elle essaya de remuer le bras, mais son excitation était si intense qu'elle agitait son bras sans aucune coordination. J’essayai de corriger ses mouvements, mais elle semblait dans un tel état d’ivresse générale qu’elle ne pouvait pas entendre ce que je lui disais. Ses yeux cessèrent d’accommoder, et je m’aperçus qu’elle allait s’évanouir. Rosa parut se rendre compte de ce qui se passait, elle se précipita, saisit une tasse d'eau et en éclaboussa le visage de Josefina. Les yeux de Josefina se révulsèrent et l'on ne vit plus que le blanc de sa cornée. Elle cligna des yeux sans cesse, jusqu’au moment où de nouveau son regard put devenir net. Sa bouche se mit à remuer mais il n'en sortit aucun
son.
– Touchez sa gorge ! me cria Rosa.
– Non ! Non ! répliqua Lidia en criant de plus belle.
Touchez sa tête ! C’est dans sa tête, espèce d’imbécile !
Elle me saisit la main et, non sans réticence, je la lui
laissai placer sur la tête de Josefina.
Josefina frissonna, puis, petit à petit, elle émit une
série de sons faibles. De toute façon, ils me parurent plus
mélodieux que les sons inhumains qu’elle proférait
auparavant.
Rosa dut, elle aussi, avoir remarqué la différence.
– Vous avez entendu ? me demanda-t-elle dans un
murmure. Vous avez entendu ?

Mais quelle qu’ait pu être la différence, Josefina émit
bientôt une autre série de sons, plus grotesques que
jamais. Lorsqu’elle se calma, elle sanglota pendant un
moment puis entra dans un nouvel état d’euphorie. Finalement, Lidia et Rosa la calmèrent. Elle tomba raide sur
le banc, apparemment épuisée. Elle pouvait à peine soulever les paupières pour me regarder. Elle m’adressa un
sourire résigné.
– Je suis désolé, dis-je en lui prenant la main, vraiment, vraiment désolé.
Tout son corps se mit à trembler. Elle baissa la tête et
se remit à pleurer. Je ressentis pour elle un dernier sur-

saut de commisération. En cet instant, j'aurais donné ma vie pour l'aider.
Tout en sanglotant sans pouvoir se contrôler, elle essaya de me parler. Lidia et Rosa paraissaient tellement saisies par son drame qu'elles faisaient les mêmes mouvements avec leurs lèvres.
– Pour l'amour du ciel, faites quelque chose ! s'écria Rosa sur un ton suppliant.
J'éprouvai une anxiété insupportable. Josefina se leva et me prit dans ses bras, ou plutôt elle s'agrippa frénétiquement à moi et me bouscula à l'écart de la table. À cet instant, avec une agilité, une vitesse et une maîtrise stupéfiantes, Lidia et Rosa me saisirent à deux mains par les épaules, tout en accrochant mes talons avec leurs pieds. Sous le poids du corps de Josefina, et à cause de son étreinte (sans parler de la vitesse de manœuvre de Lidia et de Rosa), je fus réduit à l'impuissance. Elles entrèrent en mouvement aussitôt, et, avant que j'aie eu le temps de me rendre compte de ce qui m'arrivait, elles m'avaient couché sur le sol, avec Josefina au-dessus de moi. Je sentais son cœur battre très fort. Elle se cramponnait avec une puissance extraordinaire, le son de son cœur se réverbérait dans mes oreilles. Je le sentais battre

dans ma propre poitrine. J'essayai de la repousser mais elle s'accrocha ferme. Rosa et Lidia me fixaient au sol en appuyant de tout leur poids sur mes bras et mes jambes. Rosa ricana de façon démente et se mit à mordiller le côté de mon corps. Ses petites dents acérées cliquetaient tandis que ses mâchoires s'ouvraient et se refermaient sous l'impact de spasmes nerveux.

Tout à coup j'éprouvai une sensation monstrueuse où se mêlaient la souffrance, la répulsion physique et la terreur. Je perdis le souffle. Mes yeux cessèrent d'accommoder. Je compris que j'étais en train de me trouver mal. J'entendis alors le son sec et craquant à la base de mon cou, comme un tuyau qui se brise, et je perçus la sensation de chatouillement, d'abord sur lè haut de ma tête, puis comme un frisson courant dans tout mon corps. Ensuite, la première chose que je sus, c'est que je les regardais depuis l'autre côté de la cuisine. Allongées sur le sol les trois filles me fixaient.

– Qu'est-ce que vous faites ? entendis-je dire par quelqu'un, d'une voix forte, dure et autoritaire.

J'éprouvai alors un sentiment inconcevable. Je sentis Josefina me lâcher et se lever. J'étais allongé sur le sol, et pourtant j'étais également debout à une certaine distance d'elles, regardant une femme que je n'avais jamais vue auparavant. Elle était près de la porte. Elle marcha vers moi et s'arrêta à deux mètres environ. Elle me fixa pendant un instant. Je sus immédiatement que c'était la Gorda. Elle exigeait de savoir ce qui se passait.

– Nous étions seulement en train de lui faire une petite farce, dit Josefina en s'éclaircissant la gorge. Je faisais semblant d'être muette.

Les trois filles se serrèrent l'une contre l'autre et se mirent à rire. La Gorda demeura impassible, les yeux fixés sur moi.

Elles m'avaient joué un tour ! Je me jugeai d'une stu-

pidité et d'une jobardise si outrageantes que je fus pris d'un accès de rire hystérique presque incontrôlable. Mon corps frissonnait.

Je savais que Josefina ne s'était pas bornée à plaisanter, comme elle venait de le prétendre. Elles avaient, toutes les trois, quelque chose derrière la tête. J'avais réellement perçu le corps de Josefina comme une force qui, c'était un fait, pénétrait dans mon propre corps. Le grignotement de Rosa sur le côté de mon corps – sans aucun doute une ruse pour distraire mon attention – coïncidait avec la sensation que

j’avais éprouvée du cœur de Josefina battant à l’intérieur de ma poitrine.
J'entendis la Gorda me presser de retrouver mon calme.
Je ressentis un tressaillement nerveux dans la partie médiane de mon corps, puis une colère froide, calme, m’envahit. Je me mis à les détester. J'en avais assez d’elles. J’aurais bien pris ma veste et mon carnet de notes, pour déguerpir de cette maison sans plus attendre, mais je n'étais pas encore tout à fait moi-même. J’avais encore quelques vertiges et mes sens étaient nettement décalés. J’avais eu la sensation, la première fois que j'avais regardé les filles depuis l’autre côté de la cuisine, que je les fixais réellement d'une position plus élevée que le niveau de mes yeux, d'un endroit proche du plafond. Mais, ce qui était encore plus déconcertant, j’avais réellement perçu que c’était bien la sensation de chatouillement du haut de ma tête qui m’avait arraché d'un seul coup à l’étreinte de Josefina. Ce n’était pas *comme si* quelque chose était sorti du haut de ma tête ; quelque chose était réellement sorti du haut de ma
tête.
Quelques années auparavant, don Juan et don Genaro avaient amené adroitement ma perception dans une impasse, et j’avais eu une double sensation impossible :

je sentais que don Juan était tombé sur moi, et j'étais fixé au sol, tout en sentant simultanément que j'étais encore debout. J'étais réellement aux deux endroits à la fois. Dans la terminologie des sorciers, je pouvais dire que mon corps avait emmagasiné le souvenir de cette double perception, et il semblait l'avoir répétée. Pourtant cette fois, deux choses nouvelles étaient venues s'ajouter à mon souvenir corporel. La première, c'était que la sensation de chatouillement (dont j'avais pris une conscience si nette au cours de mes confrontations avec ces femmes) était le véhicule permettant de parvenir à cette double perception, et la seconde, c'était que le son à la base de mon cou libérait en moi quelque chose susceptible de sortir du haut de ma tête.

Après une minute ou deux, je sentis nettement que je descendais de l'endroit près du plafond, et bientôt je me perçus debout sur le sol. Mes yeux mirent un certain temps à s'adapter à la vision au niveau normal de mon regard.

Je regardai les quatre femmes et je me sentis nu et vulnérable. Puis j'eus un instant de dédoublement, ou un manque de continuité dans la perception. C'était comme si j'avais fermé les yeux, et que soudain une force inconnue m'avait fait tourner sur moi-même à plusieurs reprises. Lorsque j'ouvris les yeux, les filles me fixaient bouche bée. Mais, d'une manière ou d'une autre, j'étais redevenu moi-même.

3

La Gorda

La première chose que je remarquai chez la Gorda, ce fut ses yeux : très sombres et calmes. Elle semblait en train de m'examiner de la tête aux pieds. Ses yeux balayaient mon corps de la même façon que ceux de don Juan autrefois. En fait, ses yeux avaient le même calme et la même force. Je sus aussitôt pourquoi c'était elle la meilleure. Il me vint à l'esprit la pensée que don Juan devait lui avoir laissé ses yeux. Elle était légèrement plus grande que les trois autres filles. Elle avait un corps mince, une peau sombre, et un dos superbe. Je remarquai la ligne gracieuse de ses larges épaules au moment où elle tourna à demi le haut de son corps pour faire face aux trois filles.

Elle leur donna un ordre que je ne compris pas et elles s'assirent toutes les trois sur un banc ; juste derrière la Gorda. Elle leur faisait réellement un bouclier de son corps pour les protéger de moi.

Elle se retourna pour me faire face *de* nouveau. Son expression était d'une extrême gravité, mais sans aucune trace de mélancolie ou de tristesse. Elle ne souriait pas et cependant elle était amicale. Elle avait des traits vraiment plaisants : un visage de forme délicate, ni rond ni anguleux ; une petite bouche avec des lèvres fines ; un nez large ; des pommettes hautes ; de longs cheveux, noir de jais.

Je ne pus m’empêcher de remarquer ses belles mains musclées, qu’elle tenait serrées devant elle, sur sa région ombilicale. Le dos de ses mains était tourné vers moi. Je pouvais voir ses muscles se contracter de façon rythmique chaque fois qu’elle serrait ses paumes.
Elle portait une longue robe de coton, d'une couleur orange un peu passée, à manches longues, ainsi qu’un châle marron. Il y avait en elle quelque chose de terriblement apaisant, rassurant. Je ressentis la présence de don Juan. Mon corps se détendit.
– Asseyez-vous, asseyez-vous, me dit-elle d'un ton cajoleur.
Je revins près de la table. Elle m’indiqua une place où m’asseoir, mais je restai debout.
Elle sourit alors pour la première fois, et ses yeux devinrent plus doux et plus lumineux. Elle n’était pas aussi jolie que Josefina, et pourtant elle était la plus belle de toutes.
Nous restâmes sans bouger pendant un instant. En guise d'explication, elle me dit qu'elles avaient fait de leur mieux pendant les années ayant suivi le départ du Nagual, et qu'en raison de leur grande application, elles s’étaient parfaitement accoutumées à la tâche qu’il leur avait laissée à exécuter.
Je ne compris pas très bien à quoi elle faisait allusion, mais tandis qu'elle parlait, je ressentis plus que jamais la présence de don Juan. Non point qu’elle copiât ses manières ou l'inflexion de sa voix : elle avait une maîtrise intérieure qui la faisait agir à la façon de don Juan. Leur similarité partait de l'intérieur.
Je lui dis que j'étais venu parce que j’avais besoin de l’aide de Pablito et de Nestor. J’expliquai que j'étais plutôt lent et même stupide à comprendre les façons des sorciers, mais que j’étais sincère ; or elles m'avaient toutes traité avec malveillance et fourberie.

Elle voulut présenter des excuses, mais je ne la laissai pas terminer. Je pris mes affaires et sortis par la porte de devant. Elle courut me rejoindre. Elle ne m’empêcha pas de partir, mais elle se mit à parler très vite, comme s’il fallait qu'elle dise le plus possible de choses avant que je prenne ma voiture.
Elle me dit que je devais absolument l’écouter jusqu’au bout, qu’elle était d'accord pour m’accompagner jusqu’à ce qu'elle m’ait transmis tout ce que le Nagual l'avait chargée de me dire.

– Je vais à Mexico, lui répondis-je.
– Je partirai avec vous jusqu'à Los Angeles s'il le faut ! répliqua-t-elle, et je savais qu'elle était sincère.
– Très bien ! dis-je, uniquement pour l'éprouver. Montez dans la voiture.
Elle hésita un instant, puis elle se redressa sans mot dire et se tourna face à sa maison. Elle posa ses mains serrées juste au-dessous de son nombril. Elle se retourna, face à la vallée, et fit avec ses mains le même mouvement.
Je savais ce qu'elle faisait. Elle disait adieu à sa maison et à ces horribles collines rondes qui l'entouraient. Don Juan m'avait enseigné ce geste d'adieu, plusieurs années auparavant. Il avait souligné qu'il s'agissait d'un geste extrêmement puissant, et qu'un guerrier ne devait l'utiliser qu'avec modération. Je n'avais eu que très peu d'occasions de l'exécuter moi-même.
Le geste d'adieu que la Gorda accomplissait était une variante de celui que don Juan m'avait enseigné. Il m'avait dit que l'on devait serrer les mains comme pour une prière : soit doucement, soit très vite, et même avec un claquement sonore. Que l'on agisse d'une manière ou de l'autre, le fait de serrer les mains avait pour but d'emprisonner le sentiment que le guerrier désirait ne pas laisser derrière lui. Dès que les mains s'étaient

refermées et avaient capturé ce sentiment, on les amenait avec une grande force jusqu'au milieu de la poitrine, au niveau du cœur. Là, le sentiment devenait un poignard et le guerrier se poignardait avec lui, comme s'il tenait le poignard à deux mains.
Don Juan m'avait dit qu'un guerrier disait adieu de cette façon uniquement lorsqu'il avait une raison de penser qu'il pourrait ne pas revenir.
L'adieu de la Gorda me fascina.
– Vous dites adieu ? lui demandai-je, poussé par la curiosité.
– Oui, répondit-elle sèchement.
– Vous ne mettez pas vos mains sur votre poitrine ? demandai-je.
– Ce sont les hommes qui le font. Les femmes ont une matrice. C'est là qu'elles emmagasinent leurs sentiments.
– Mais en principe, ne devez-vous pas dire adieu uniquement lorsque vous ne reviendrez pas ? demandai-je.
– Il y a des chances que je ne revienne pas, répliqua-t-elle. Je m'en vais avec vous.
J'eus un accès de tristesse injustifiée ; injustifiée en ce sens que je ne connaissais pas du tout cette femme. J'avais seulement des doutes et des soupçons à son sujet. Mais, tandis que je plongeais mon regard dans ses yeux clairs, j'eus la sensation d'une parenté fondamentale avec elle. Je me radoucis. Ma colère avait disparu, faisant place à une étrange tristesse. Je regardai autour de moi, et je sus que ces mystérieuses collines rondes, énormes, étaient en train de me déchirer.
– Ces collines là-haut sont vivantes, dit-elle, lisant dans mes pensées.
Je me tournai vers elle et je lui dis que cet endroit, aussi bien que ces femmes, m'avait ébranlé à un niveau

très profond, un niveau qu'il m'était impossible de concevoir dans des circonstances ordinaires. Je ne savais pas ce qui avait été le plus dévastateur, le lieu ou bien les femmes. Les attaques des femmes avaient été directes et terrifiantes, mais l'influence de ces collines était une appréhension continue, lancinante, un désir de fuir loin d'elles. À ces paroles, la Gorda répondit que j'avais correctement évalué l'influence de cet endroit, que le Nagual les avait laissées là, toutes les quatre, à cause de cette influence, et que je ne devais faire de reproches à personne pour ce qui était arrivé, parce que

le Nagual lui-même avait donné à ces femmes l'ordre d’essayer de me détruire.
– Vous a-t-il donné, à vous aussi, un ordre de ce genre ? lui demandai-je.
– Non, pas à moi. Je suis différente de ce qu'elles sont, répondit-elle. Elles sont sœurs. Elles sont pareilles, exactement pareilles. Tout comme Pablito, Nestor et Benigno sont pareils. Mais nous sommes les seuls, vous et moi, à pouvoir être exactement pareils. Nous ne le sommes pas en ce moment parce que vous êtes encore incomplet. Mais le jour viendra où nous serons pareils, exactement pareils.
– On m'a dit que vous êtes la seule à savoir où sont actuellement le Nagual et Genaro, dis-je.
Elle me fixa pendant un instant, puis hocha affirmativement la tête.
– C’est juste, répliqua-t-elle. Je sais où ils sont. Le Nagual m’a dit de vous y emmener si je peux.
Je lui demandai de cesser de tourner autour du pot et de me révéler immédiatement l'endroit exact où ils se trouvaient. Ma requête parut la plonger dans la confusion. Elle me présenta ses excuses et me réaffirma que plus tard, quand nous serions en chemin, elle me révélerait tout. Elle me supplia de ne plus rien lui demander

à leur sujet, parce qu'elle avait l'ordre strict de ne rien déclarer avant le moment convenable.
Lidia et Josefina vinrent à la porte et braquèrent les yeux sur moi. Je me précipitai dans la voiture. La Gorda monta aussitôt après moi, et pendant son mouvement, je ne pus m'empêcher de remarquer qu'elle était entrée dans la voiture comme elle serait entrée dans un passage étroit. Elle avait pour ainsi dire rampé à l'intérieur. Don Juan faisait cela lui aussi. Je lui avais dit une fois en plaisantant, après l'avoir vu procéder ainsi à maintes reprises, que c'était plus fonctionnel de monter dans la voiture comme je le faisais. J'avais pensé qu'il entrait peut-être de cette manière étrange parce qu'il n'avait pas l'habitude des voitures. Il m'avait alors expliqué que la voiture était une caverne, et qu'il faut entrer dans les cavernes de cette manière, si l'on a l'intention de les utiliser. Il existait un esprit inhérent aux cavernes, qu'elles soient naturelles ou fabriquées par l'homme, et l'on devait aborder cet esprit avec respect. Se glisser en rampant était la seule façon de témoigner ce respect.
J'hésitai : demanderais-je à la Gorda si don Juan lui avait fait des recommandations à propos de détails comme celui-là ? Mais elle parla la première. Elle dit que le Nagual lui avait donné des instructions spécifiques sur ce qu'elle devait faire au cas où je survivrais aux attaques de doña Soledad et des trois filles. Puis elle ajouta négligemment qu'avant de partir pour Mexico, il nous fallait aller dans les montagnes, à un endroit déterminé, où don Juan et moi avions l'habitude d'aller ; là elle révélerait tout ce que le Nagual ne m'avait jamais divulgué.
Je demeurai indécis pendant un instant, puis quelque chose en moi, qui n'était pas ma raison, me fit prendre la direction des montagnes. Nous roulâmes dans un

silence complet. Je tentai, à plusieurs moments opportuns, de lancer la conversation, mais elle s'y refusa en secouant énergiquement la tête chaque fois. Bientôt, visiblement lassée par mes tentatives, elle me déclara d'un ton violent que ce qu'elle avait à dire exigeait un lieu de pouvoir ; jusqu'à ce que nous en ayons atteint un, il fallait nous abstenir de nous vider par des bavardages inutiles.
Après avoir roulé longtemps, et après une marche épuisante à l'écart de la route, nous atteignîmes enfin notre destination. Nous étions dans un profond canon. Le fond était déjà sombre, alors que le soleil brillait encore sur la cime des montagnes qui le dominaient. Nous marchâmes jusqu'à une petite caverne, à quelques mètres au-dessus de la face nord du canon, qui s'étendait d'est en ouest. J'avais passé beaucoup de temps avec don Juan en cet endroit.

Avant que nous entrions dans la caverne, la Gorda balaya soigneusement le sol avec des branches, exactement comme don Juan, de façon à enlever des rochers les tiques et les parasites. Puis elle coupa sur les buissons des environs un grand tas de petites branches pourvues de feuilles douces, et elle les plaça sur le sol de rocher pour servir de paillasse.
Elle me fit signe d'entrer. J'avais toujours laissé don Juan entrer le premier, en témoignage de respect. le voulus faire de même pour elle, mais elle refusa. Elle dit que j'étais le Nagual. Je me glissai en rampant dans la caverne, de la même façon qu'elle s'était glissée en rampant dans ma voiture. Je ris de mon inconséquence. Je n'avais jamais pu traiter ma voiture comme une caverne. Elle m'encouragea à me détendre et à me mettre à mon aise.
– La raison pour laquelle le Nagual n'a pas pu vous révéler tous ses desseins, c'est que vous êtes incomplet,

dit la Gorda tout à coup. Vous l'êtes encore, mais maintenant, après vos assauts avec Soledad et les sœurs, vous êtes plus fort qu'auparavant.
– Qu'est-ce que ça veut dire, être incomplet ? demandai-je. Tout le monde m'a dit que vous êtes la seule à pouvoir l'expliquer.
– C'est très simple, répondit-elle. Une personne complète est une personne qui n'a jamais eu d'enfants.
Elle s'arrêta, comme pour me donner le temps d'écrire ce qu'elle avait dit. Je levai les yeux de mes notes. Elle me fixait, jugeant de l'effet produit par ses paroles.
– Je sais que le Nagual vous a dit exactement ce que je viens de vous dire, poursuivit-elle. Vous n'avez pas fait attention à lui, et vous n'avez probablement pas fait davantage attention à moi.
Je relus mes notes à haute voix et je répétai ce qu'elle avait dit. Elle gloussa de rire.
– Le Nagual a dit qu'une personne incomplète est une personne qui a eu des enfants, dit-elle comme si elle me faisait une dictée.
Ses yeux me scrutèrent ; elle attendait visiblement une question ou un commentaire. Je n'en avais pas à faire.
– Maintenant, je vous ai tout dit sur le fait d'être complet ou incomplet, poursuivit-elle. Et je vous l'ai dit exactement comme le Nagual me l'a dit. Cela ne voulait rien dire pour moi à ce moment-là, et cela ne veut rien dire pour vous en ce moment,
Je ne pus m'empêcher de rire de la façon dont elle prenait modèle sur don Juan.
– Les personnes incomplètes ont un trou dans le ventre, poursuivit-elle. Un sorcier peut le *voir* aussi distinctement que vous pouvez voir ma tête. Quand le trou est du côté gauche du ventre, l'enfant qui a créé ce trou

est du même sexe. S'il est sur le côté droit, l'enfant est du sexe opposé. Le trou du côté gauche est noir, celui du côté droit est marron foncé.
– Vous pouvez voir ce trou dans tous ceux qui ont eu des enfants ?
– Bien sûr. Il y a deux façons de le *voir.* Un sorcier peut le voir en *rêvant,* ou en regardant directement la personne. Un sorcier qui *voit* n'a aucun problème à visualiser l'être lumineux pour découvrir s'il y a un trou dans la luminosité du corps. Mais même si le sorcier ne sait pas *voir,* il peut regarder et distinguer réellement le caractère obscur du trou à travers les vêtements.
Elle s'arrêta de parler. Je la pressai de poursuivre.

– Le Nagual m'a dit que vous écrivez, et qu’ensuite vous ne vous souvenez plus de ce que vous avez écrit, dit-elle d'un ton accusateur.

Je voulus me défendre, mais je m’empêtrai dans mes paroles. Quoi qu’il en soit, ce qu’elle avait dit était la vérité. Les paroles de don Juan avaient toujours été à double effet pour moi : d'abord quand j’entendais pour la première fois ce qu’il disait, ensuite quand je lisais, chez moi, ce que j'avais écrit – et que j'avais oublié.

La conversation avec la Gorda était cependant intrinsèquement différente. Les apprenties de don Juan ne me submergeaient absolument pas au même degré que lui-même. Leurs révélations, quoique extraordinaires, n'étaient que les pièces manquantes d'un puzzle. Le caractère insolite de ces pièces, c’est qu'elles ne contribuaient pas à clarifier le tableau représenté, au contraire, elles le faisaient apparaître de plus en plus complexe.

– Vous aviez un trou marron sur le côté droit de votre ventre, poursuivit-elle. Ça veut dire qu’une femme vous a vidé. Vous avez fait un enfant femelle.

« Le Nagual disait que j'avais moi-même un énorme trou noir, parce que j’avais fait deux femmes. Je n'ai

jamais vu le trou, mais j'ai vu d'autres gens avec des trous comme le mien.
– Vous avez dit que *j'avais* un trou ; est-ce que je ne l'ai plus ?
– Non. Il a été raccommodé. Le Nagual vous a aidé à le rapiécer. Sans son aide vous seriez maintenant plus vide que vous ne l'êtes.
– De quelle sorte de rapiéçage s'agit-il ?
– Une pièce posée dans votre luminosité. Il n'y a pas d'autre façon de le dire. Le Nagual disait qu'un sorcier comme lui peut remplir le trou à n'importe quel moment. Mais ce remplissage est seulement une pièce sans luminosité. Toute personne qui *voit* ou qui *rêve* vraiment peut dire que ça a l'air d'une pièce rapportée, couleur de plomb, sur la luminosité jaune du reste du corps.
« Le Nagual nous a rapiécés, vous, moi et Soledad. Mais ensuite, il nous a laissés à nous-mêmes le soin de rétablir le brillant, la luminosité.
– Comment nous a-t-il rapiécés ?
– C'est un sorcier : il a mis des choses dans nos corps. Il nous a remplacés. Nous ne sommes plus les mêmes. La pièce est ce qu'il a mis là lui-même.
– Mais comment a-t-il mis ces choses-là, et de quoi s'agit-il ?
– Ce qu'il a mis dans nos corps, c'est de sa propre luminosité, et il s'est servi de sa main pour le faire. Il s'est simplement introduit dedans nos corps et il y a laissé de ses fibres. Il a fait de même avec tous ses six enfants, et aussi avec Soledad. Tous sont pareils. Sauf Soledad ; elle est quelque chose d'autre.
La Gorda parut ne pas vouloir continuer. Elle hésita et se mit presque à bredouiller.
– Doña Soledad est quoi ? insistai-je.
– C'est difficile à dire, déclara-t-elle, visiblement à

regret. Elle est pareille à vous et à moi, et pourtant elle est différente. Elle a la même luminosité, mais elle n'est pas ensemble avec nous. Elle va dans la direction opposée. Juste en ce moment, c'est à vous qu'elle ressemble le plus. Vous avez tous les deux des pièces qui ont l'air de plomb. La mienne est partie et je suis de nouveau complète, un œuf lumineux. C'est la raison pour laquelle j'ai dit que nous serons exactement pareils vous et moi, un jour ou l'autre, quand vous serez complet de nouveau. En ce moment, ce qui nous rend presque pareils, c'est la

luminosité du Nagual et le fait que nous allons tous les deux dans la même direction ; et aussi que nous étions tous les deux vides.

– De quoi a l'air une personne complète pour un sorcier ? demandai-je.

– L'air d'un œuf lumineux, fait de fibres, dit-elle. Toutes les fibres sont complètes ; elles ont l'air de cordes, de cordes bandées. Des cordes tendues comme pour tendre un tambour.

« En revanche, sur une personne vide, les fibres sont recroquevillées sur les bords du trou. Quand la personne a eu beaucoup d'enfants, les fibres ne ressemblent même plus à des fibres. Ces gens ont l'air de deux tronçons de luminosité séparés par du noir. C'est une vision terrifiante. Le Nagual me les a fait voir un jour où nous étions à la ville, dans un jardin public.

– À votre avis, pourquoi le Nagual ne m'a-t-il jamais parlé de tout ça ?

– Il vous a tout dit, mais vous ne l'avez jamais compris correctement. Dès qu'il se rendait compte que vous ne compreniez pas ce qu'il était en train de dire, il était forcé de changer de sujet. Votre vide vous empêchait de comprendre. Le Nagual disait que ne pas comprendre était pour vous parfaitement naturel. Une fois devenue incomplète, une personne est réellement vide comme

une courge que l'on a creusée. Il vous a dit maintes et maintes fois que vous étiez vide, mais cela ne comptait pas pour vous. Vous ne vous intéressiez même pas à ce qu'il vous l'explique. Vous n'avez jamais su ce qu'il voulait dire, ou (ce qui est encore pire) vous n'avez jamais voulu savoir.

La Gorda s'avançait sur un terrain dangereux. J'essayai de l'en détourner par une autre question mais elle me remit à ma place.

– Vous aimez un petit garçon et vous ne voulez pas comprendre ce que voulait dire le Nagual, dit-elle d'un ton accusateur. Le Nagual m'a dit que vous avez une fille que vous n'avez jamais vue, et que vous aimez ce petit garçon. L'une vous a pris votre tranchant, l'autre vous a cloué à terre. Vous les avez amalgamés.

Je dus m'arrêter d'écrire. Je me glissai en rampant hors de la caverne, puis je me redressai. Je me mis à descendre la pente raide conduisant au fond du ravin. La Gorda me suivit. Elle me demanda si j'étais bouleversé par son franc-parler. Je ne voulus pas mentir.

– Qu'en pensez-vous ? demandai-je.

– Vous en fumez de rage ! s'écria-t-elle, et elle éclata de rire avec un abandon que j'avais rencontré uniquement chez don Juan et don Genaro.

Elle parut sur le point de perdre son équilibre et elle se raccrocha à mon bras gauche. Voulant l'aider à descendre au fond du ravin, je la soulevai par la taille. Je m'aperçus qu'elle ne devait pas peser plus de cinquante kilos. Elle plissa les lèvres à la manière de don Genaro et me dit qu'elle en pesait cinquante-sept. Nous éclatâmes de rire tous les deux en même temps. Ce fut un instant de communication directe, immédiate.

– Pourquoi êtes-vous tellement gêné de parler de ces choses ? demanda-t-elle.

Je lui dis qu'autrefois, j'avais eu un petit garçon que j'avais immensément aimé. Je sentis qu'il me fallait impérativement lui parler de cet enfant. Un besoin extravagant, dépassant mon entendement, me poussa à me confier à cette femme qui m'était tout à fait inconnue.

Lorsque je me mis à parler de ce petit garçon, une vague de nostalgie m'enveloppa ; peut-être était-ce l'endroit, ou la situation, ou bien le moment de la journée. D'une manière ou d'une autre, j'avais fusionné le souvenir de ce petit garçon avec le souvenir de don Juan, et pour la première fois depuis tout le temps où je ne l'avais pas vu, don Juan me manqua. Lidia avait dit qu'il était toujours avec elles : il était leurs corps et leurs esprits. J'avais su instantanément ce qu'elle voulait dire. Je ressentais les choses de la même façon. Dans ce ravin, pourtant, un sentiment inconnu s'était abattu sur moi. Je dis à la Gorda que jamais avant cet instant don Juan ne m'avait manqué. Elle ne répondit pas. Elle détourna les yeux,

Peut-être mon sentiment de nostalgie pour ces deux êtres était-il lié au fait qu'ils avaient provoqué, l'un et l'autre, des catharsis dans ma vie. Puis, l'un et l'autre, ils s'en étaient allés. Je ne m'étais pas rendu compte, avant cet instant-là, à quel point cette séparation était définitive. Je dis à la Gorda que ce petit garçon avait été, plus que toute autre chose, mon ami, et qu'un jour il avait été emporté brusquement par des forces que je ne pouvais pas maîtriser. C'était peut-être l'un des coups les plus durs que j'avais reçus. J'étais même allé voir don Juan pour lui demander secours. C'était la seule fois où je lui avais demandé de l'aide. Il avait écouté mes plaintes, puis il avait éclaté d'un rire fracassant. Sa réaction était si inattendue que je n'avais même pas pu me mettre en colère. Je m'étais borné à lui faire des observations sur ce que je pensais être chez lui de l'insensibilité.

– Et que veux-tu que je fasse ? m'avait-il demandé.
Je lui avais répondu qu'étant un sorcier, il pouvait peut-être m'aider à récupérer mon petit ami pour mon soulagement.
– Tu as tort, m'avait-il dit sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Un guerrier ne recherche rien pour son soulagement.
Ensuite il s'était mis à réduire en pièces tous mes arguments. Il m'avait dit qu'un guerrier ne pouvait absolument rien laisser au hasard, qu'un guerrier influait réellement sur l'issue des événements par la force de sa prise de conscience et par son intention inflexible. Il m'avait dit que si j'avais eu l'intention inflexible de garder et d'aider cet enfant, j'aurais pris des mesures pour garantir qu'il demeure avec moi. Mais tel qu'il se présentait, mon amour était simplement un mot, un élan inutile, venu d'un homme vide. Ensuite, il m'avait dit quelque chose à propos du vide et du complet, mais je n'avais pas voulu l'entendre. Tout ce que j'avais ressenti alors était un sentiment de perte, et le vide auquel il avait fait allusion (j'en étais sûr) se référait au sentiment d'avoir perdu quelqu'un d'irremplaçable.
– Tu l'aimais, tu honorais son esprit, tu lui voulais du bien, maintenant tu dois l'oublier, avait-il dit.
Mais je n'en avais pas été capable. Il y avait quelque chose de terriblement vivant dans mes émotions, même si le temps les avait adoucies. À un moment donné, je crus avoir oublié, mais par la suite, un soir, un incident produisit en moi le plus profond des bouleversements émotionnels. J'allais à mon bureau à pied, quand une jeune Mexicaine s'avança vers moi, L'instant d'avant, elle était assise sur un banc, attendant l'autobus. Elle voulait savoir si l'autobus en question allait à un hôpital pour enfants. Je l'ignorais. Elle m'expliqua que son petit garçon avait depuis longtemps une très forte fièvre, et

qu'elle était inquiète car elle n'avait pas d'argent. Je m'avançai vers le banc et vis un petit garçon debout sur la planche horizontale, la tête appuyée contre le dossier du banc. Il portait une veste, une culotte courte et une casquette. Il n'avait certainement pas plus de deux ans. Il avait dû me voir, car il marcha jusqu'au bout du banc et posa sa tête contre ma jambe.
– J'ai mal à ma petite tête, me dit-il en espagnol.
Sa voix était si menue et ses yeux noirs si tristes qu'une vague d'angoisse irrépressible surgit en moi. Je

le pris dans mes bras et l'emmenai en voiture, avec sa mère, jusqu'à l'hôpital le plus proche. Je les y laissai et je donnai à la mère assez d'argent pour payer la note. Mais je ne voulus pas rester, ni en savoir davantage à son sujet. Je voulais croire que je l'avais aidé et qu'en agissant ainsi j'avais remboursé l'esprit de l'homme.
C'est de don Juan que j'avais appris l'acte magique de « rembourser l'esprit de l'homme ». Un jour, accablé à l'idée que je ne pourrais jamais le rembourser de tout ce qu'il avait fait pour moi, je lui avais demandé s'il n'y avait rien au monde que je puisse faire pour rétablir un peu l'équilibre. Nous sortions d'une banque après avoir changé un peu d'argent mexicain.
– Je n'ai pas besoin que tu me rembourses, dit-il, mais si tu tiens à rembourser, fais ton dépôt à l'esprit de l'homme. C'est toujours un compte très faible, et quoi qu'on lui dépose, c'est plus que suffisant.
En aidant cet enfant malade, j'avais simplement remboursé l'esprit de l'homme pour toute aide que mon petit garçon pourrait recevoir de la part d'étrangers, tout au long de son chemin.
Je dis à la Gorda que mon amour pour lui resterait vivant le reste de mon existence, même si je ne le revoyais jamais. Je voulais lui dire que le souvenir que j'avais de lui était si profondément enfoui que rien ne

pourrait l'atteindre, mais j'y renonçai. Au demeurant, il commençait à faire sombre et j'avais envie de sortir de ce ravin.
– Nous ferions mieux de partir, dis-je, je vais vous ramener chez vous. Peut-être pourrons-nous reparler de tout ça à un autre moment ?
Elle se mit à rire, exactement comme don Juan quand il se moquait de moi. Ce que j'avais dit semblait être extrêmement drôle.
– Pourquoi riez-vous, Gorda ? demandai-je.
– Parce que vous savez très bien que nous ne pouvons pas quitter ce lieu juste comme ça, dit-elle. Vous avez, ici, un rendez-vous avec le pouvoir. Et moi de même.
Elle remonta vers la caverne et se glissa à l'intérieur en rampant.
– Allons, venez, me cria-t-elle depuis l'intérieur. Il n'y a aucun moyen de partir.
Je réagis de la manière la plus incongrue : je me glissai à l'intérieur et je m'assis de nouveau à côté d'elle. Il était évident qu'elle m'avait joué un tour, elle aussi. Je n'étais pas venu là pour subir des agressions. J'aurais dû être furieux. Au lieu de cela, j'étais indifférent. Je ne pouvais pas me mentir à moi-même au point de croire que je m'étais simplement arrêté ici sur mon chemin vers Mexico. J'étais venu ici contraint par quelque chose qui dépassait mon entendement.
Elle me tendit mon carnet de notes et me fit signe d'écrire. Elle dit que si j'écrivais, non seulement je me détendrais, mais je la détendrais elle aussi.
– Ce rendez-vous avec le pouvoir, qu'est-ce que c'est ? demandai-je.
– Le Nagual m'a dit que nous avions, vous et moi, ici, un rendez-vous avec quelque chose de là dehors. D'abord, vous avez eu un rendez-vous avec Soledad,

ensuite un rendez-vous avec les petites sœurs. Elles étaient supposées vous détruire. Le Nagual a dit que si vous surviviez à leurs assauts, il fallait que je vous emmène ici pour que nous puissions assister ensemble au troisième rendez-vous.
– C'est un rendez-vous de quelle sorte ?
– Je ne le sais vraiment pas. Comme tout le reste,

cela dépend de nous. Juste en ce moment, il y a certaines choses, là dehors, qui sont en train de vous attendre. Je dis qu'elles vous attendent, vous, parce que je viens tout le temps ici toute seule, et que rien n'arrive jamais. Mais ce soir c'est différent. Vous êtes ici et ces choses viendront.

– Pourquoi le Nagual est-il en train d'essayer de me détruire ? demandai-je.

– Il n'essaie de détruire personne ! s'écria la Gorda d'un ton de protestation. Vous êtes son enfant. Maintenant il veut que vous soyez lui-même. Davantage lui-même qu'aucun de nous. Mais pour être un vrai Nagual, il faut que vous réclamiez votre pouvoir. Autrement, il n'aurait pas pris tant de soins à disposer Soledad et les petites sœurs pour vous traquer. Il a enseigné à Soledad comment changer sa forme et se rajeunir. Il lui a fait construire un sol diabolique dans sa chambre. Un sol à qui personne ne peut s'opposer. Vous comprenez, Soledad est vide, alors le Nagual l'a mise en place pour faire quelque chose de gigantesque. Il lui a donné une tâche très difficile et très dangereuse, mais la seule qui puisse lui convenir : il s'agissait d'en finir avec vous. Il lui a dit que rien ne pouvait être plus difficile pour un sorcier que de tuer un autre sorcier. Il est plus facile pour un homme ordinaire de tuer un sorcier que pour un sorcier de tuer un homme ordinaire, mais quand deux sorciers sont aux prises, ça ne va pas du tout. Le Nagual a dit à Soledad que sa meilleure chance, c'était de vous surprendre et de

vous effrayer. Et c'est ce qu'elle a fait. Le Nagual l'a mise en condition d'être une femme désirable pour qu'elle puisse vous attirer dans sa chambre, et là, son sol vous aurait ensorcelé, parce que (comme je l'ai dit) personne, mais vraiment personne ne peut tenir ce sol-là en échec. Ce sol était le chef-d'œuvre du Nagual en faveur de Soledad. Mais vous avez fait quelque chose à son sol, et il a fallu que Soledad change sa tactique, en accord avec les instructions du Nagual. Il lui avait dit que si son sol échouait, et si elle ne pouvait pas vous effrayer et vous surprendre, il fallait qu'elle vous parle, qu'elle vous dise tout ce que vous voudriez savoir. Le Nagual l'avait entraînée à parler très bien : c'était sa dernière ressource. Mais Soledad n'a pas pu vous dominer, même avec ça.

– Pourquoi était-il si important qu'elle me domine ?

Elle s'arrêta et plongea son regard en moi. Elle s'éclaircit la gorge et s'assit toute droite. Elle leva les yeux vers la paroi supérieure, assez basse, de la caverne, et elle fit par le nez une expiration bruyante.

– Soledad est une femme comme moi-même, dit-elle. Je vais vous raconter quelque chose de ma propre

vie, et peut-être la comprendrez-vous.
« Autrefois, j’ai eu un homme. Il m’a mise enceinte quand j'étais très jeune, et j'ai eu deux filles avec lui. L’une après l'autre. Ma vie était un enfer. Cet homme était un ivrogne et il me battait jour et nuit. Et je le haïssais, et il me haïssait. Et je suis devenue grosse comme une truie. Un jour, un autre homme est passé et il m’a dit que je lui plaisais et qu'il avait envie que j'aille avec lui travailler en ville comme servante salariée. Il savait que j'étais une femme dure à la tâche, et tout ce qu’il voulait, c’était m’exploiter. Mais ma vie était si misérable que je me suis prise de sentiment pour lui et que je l’ai accompagné. Il était pire que le premier, méchant

à faire peur. Il n’a guère pu me supporter plus d’une semaine. Et il me flanquait les pires corrections que vous puissiez imaginer. J’ai cru qu’il me tuerait, et il n’était même pas saoul. Tout ça parce que je n’avais pas trouvé de travail. Ensuite il m'a envoyée mendier dans les rues avec un bébé malade. Il payait quelque chose à la mère de l’enfant, en le prélevant sur l’argent que je ramenais. Il me battait si je ne rapportais pas assez. L’enfant devint de plus en plus malade, et je savais que s'il mourait pendant que je mendiais, l'homme me tuerait. Alors un jour, sachant qu'il n’était pas là-bas, j'allai voir la mère de l’enfant et je lui rendis son petit, avec un peu de l’argent que j’avais obtenu ce jour-là. Ce fut pour moi un jour de chance ; une dame de l'étranger, très aimable, m'avait donné cinquante pesos pour acheter des remèdes au bébé.
« J’étais restée avec cet homme horrible pendant trois mois, mais j’avais l'impression que cela durait depuis vingt ans. Je me servis de mon argent pour rentrer chez moi. J’étais encore enceinte. L’homme avait voulu que j’aie un enfant à moi pour ne pas avoir à payer pour celui d'une autre. Lorsque j'arrivai dans ma ville natale, j’essayai de retourner voir mes enfants, mais ils avaient été emmenés par la famille de leur père. Toute la famille se rassembla, sous prétexte de me parler, mais au lieu de cela, ils m’emmenèrent dans un endroit désert et se mirent à me battre avec des bâtons et avec des pierres. Ils me laissèrent pour morte. »
La Gorda me montra plusieurs cicatrices sur le haut de son crâne.
– Aujourd’hui encore, je ne sais pas comment j’ai pu revenir à la ville. J'avais même perdu l’enfant que j’avais dans mon ventre. J’allai chez une tante que j’avais encore ; mes parents étaient morts. Elle me donna un endroit où me reposer et elle me soigna. Elle me donna à

manger, la pauvre, pendant deux mois, jusqu'à ce que je puisse me lever.

« Un jour, par la suite, ma tante me dit qu'un homme, en ville, me recherchait. Il avait parlé à la. police, et il leur avait dit qu'il m'avait donné de l'argent en avance pour un travail, et que je m'étais enfuie en volant l'argent après avoir tué le bébé d'une femme. Je me suis rendu compte que tout était fini pour moi. Mais la chance a tourné de mon côté une fois de plus, et j'ai pu partir dans le camion d'un Américain. J'ai vu le camion arriver sur la route et le désespoir m'a fait lever la main ; l'homme s'est arrêté et m'a laissé monter. Il m'a conduite directement jusqu'à cette partie du Mexique. Il m'a fait descendre dans la ville. Je ne connaissais personne. J'ai erré partout pendant des jours comme un chien enragé, en mangeant des ordures de la rue. C'est à ce moment-là que la chance a tourné de mon côté une dernière fois.

« J'ai rencontré Pablito, et j'ai à son égard une dette impossible à rembourser. Pablito m'a prise dans son atelier de charpentier et m'a donné un coin où poser mon lit. Il a fait ça parce qu'il avait de la peine pour moi. Il m'avait rencontrée dans le marché, où il avait trébuché, tombant sur moi. J'étais assise, en train de mendier. Un insecte, une abeille, ou je ne sais quoi, avait volé vers lui et lui était entré dans l'œil. Il s'était retourné sur ses talons, avait trébuché et était tombé juste sur moi. Je pensais qu'il serait tellement fou de colère qu'il me battrait, mais au lieu de cela il m'a donné un peu d'argent. Je lui ai demandé s'il pouvait me donner du travail. Alors, il m'a emmenée aussitôt à son atelier et m'a installée avec un fer et une planche à repasser pour faire du blanchissage.

« Je m'en suis très bien sortie. Sauf que je suis devenue encore plus grosse, parce que la plupart des gens dont je

faisais la lessive me donnaient leurs restes à manger. Il m'est arrivé de manger seize fois par jour. Je ne faisais que manger. Les gosses dans la rue se moquaient de moi : ils se faufilaient derrière moi et se couchaient derrière mes talons, ensuite un autre me poussait et je tombais. Ces gosses m'ont fait pleurer avec leurs farces cruelles, surtout quand ils faisaient exprès de salir ma

lessive.
« Un jour, très tard dans l'après-midi, un étrange vieil homme est arrivé pour voir Pablito. Je n'avais jamais vu cet homme auparavant. Je n'avais jamais su que Pablito était en relation avec un homme aussi effrayant, aussi terrible. Je lui ai tourné le dos et j'ai continué mon ouvrage. J'étais seule dans le maison. Soudain j'ai senti les mains de cet homme sur mon cou. Mon cœur s'est arrêté. Je ne pouvais pas crier, je ne pouvais même pas respirer. Je suis tombée par terre et cet homme affreux m'a tenu la tête, peut-être pendant une heure. Ensuite il est parti. J'avais si peur que je suis restée à l'endroit où j'étais tombée jusqu'au lendemain matin. C'est là que Pablito m'a trouvée ; il a ri et il a dit que je devrais être très fière et très heureuse parce que ce vieil homme était un sorcier puissant, l'un de ses propres maîtres. Les bras m'en sont tombés ; je ne pouvais pas croire que Pablito était un sorcier. Il m'a dit alors que son maître avait vu un cercle parfait d'insectes volant au-dessus de ma tête. Il avait également vu ma mort faisant des cercles autour de moi. Et c'était pour ça qu'il avait agi comme l'éclair et qu'il avait changé la direction de mes yeux. Pablito a dit aussi que le Nagual avait posé les mains sur moi, qu'il avait atteint l'intérieur de mon corps, et que bientôt je serais différente. Je n'avais aucune idée de ce dont il parlait. Je n'avais d'ailleurs aucune idée de ce que ce vieil homme dément avait fait. Mais cela ne n'importait guère. J'étais comme un chien

à qui chacun donne un coup de pied en passant. Pablito avait été la seule personne gentille avec moi. Au début, j'avais pensé qu'il voulait me prendre pour femme. Mais j'étais trop laide, trop grosse et puante. Il voulait simplement être gentil avec moi.

« Le vieil homme dément est revenu un autre soir et, une fois de plus, il m'a saisie par le cou depuis derrière mon dos. Il m'a fait terriblement mal. J'ai pleuré et j'ai crié. Je ne savais pas ce qu'il faisait. Il ne me disait jamais un mot. J'avais de lui une peur mortelle. Ensuite, plus tard, il a commencé à me parler, et il m'a dit quoi faire de ma vie. Ce qu'il m'a dit m'a plu. Il m'a emmenée partout avec lui. Mais mon vide était mon pire ennemi. Je ne pouvais pas accepter ses façons d'être, alors un jour il en a eu par-dessus la tête de me dorloter et il a envoyé le vent contre moi. J'étais seule ce jour-là à l'arrière de la maison de Soledad, et j'ai senti que le vent devenait très fort. Il soufflait à travers la clôture. Il a pénétré dans mes yeux. J'ai voulu rentrer dans la maison, mais mon corps a eu peur, et au lieu de passer par la porte, je suis passée par la barrière de la clôture. Le vent m'a poussée et m'a fait virevolter. J'ai essayé de revenir à la maison, mais en vain. Je ne pouvais pas briser la force du vent. Il m'a poussée par-dessus les collines m'a chassée de la route et j'ai abouti à un trou profond, un trou comme une tombe. Le vent m'a maintenue là pendant des jours et des jours, jusqu'à ce que j'aie décidé de changer et d'accepter mon sort sans récrimination. Ensuite le vent s'est arrêté, le Nagual m'a trouvée et m'a ramenée à la maison. Il m'a dit que ma tâche était de donner ce que je n'avais pas : amour et affection ; et qu'il fallait que je prenne soin des sœurs, Lidia et Josefina, mieux encore que s'il s'agissait de moi-même. C'est à ce moment-là que j'ai compris ce que le Nagual m'avait dit pendant plusieurs années. Ma

vie s'était terminée longtemps auparavant. Il m'avait offert une nouvelle vie ; et il fallait que cette vie soit complètement neuve. Je ne pouvais pas introduire dans ma vie nouvelle mes anciennes mauvaises manières. La première nuit où il m'avait trouvée, les papillons m'avaient désignée à lui ; je n'avais pas le droit de me rebeller contre mon destin.

« J'ai commencé à changer en prenant soin de Lidia et de Josefina mieux que je ne prenais soin de moi-même. J'ai fait tout ce que le Nagual m'a dit, et une nuit, dans ce même ravin, dans cette même caverne, je me suis retrouvée complète. Je m'étais endormie exactement à l'endroit où je suis en ce moment, et ensuite un bruit m'a réveillée. J'ai levé les yeux et je me suis vue comme j'étais autrefois, mince, jeune, fraîche. C'était mon esprit qui revenait à moi. Au début, il n'a pas voulu venir plus

près parce que j'avais encore l'air drôlement affreuse. Mais ensuite il n'a pas pu s'empêcher de venir à moi. J'ai alors compris, aussitôt et tout d'un coup, ce que le Nagual avait eu tant de mal à me dire pendant des années. Il m'avait dit que quand on a un enfant, cet enfant prend le bord tranchant de notre esprit. Pour une femme, avoir une fille signifie la fin de ce bord tranchant. En avoir eu deux comme moi, cela signifiait la fin de moi-même. Le meilleur de ma force et de mes illusions s'en était allé avec ces filles. Elles ont volé mon tranchant (comme disait le Nagual) de la même façon que j'avais volé celui de mes parents. C'est notre destin. Un garçon vole la plus grande part de son tranchant à son père, une fille à sa mère. Le Nagual disait que les gens qui ont eu des enfants – s'ils ne sont pas aussi têtus que vous – peuvent dire que quelque chose manque en eux-mêmes. Une certaine folie, une certaine vigueur, un certain pouvoir qu'ils avaient auparavant, ont disparu. Ils avaient cela, mais où est-ce maintenant ? Le Nagual

disait que c'est dans le petit enfant courant en tous sens dans la maison, plein d'énergie, plein d'illusions. En d'autres termes, complet. Il disait que si nous observons les enfants, nous pouvons affirmer qu'ils sont audacieux : ils se meuvent par bonds. Si nous observons leurs parents, nous pouvons voir qu'ils sont circonspects et timides. Ils ne bondissent plus. Le Nagual m'a dit que nous expliquons cela en disant que les parents sont des adultes, et qu'ils ont des responsabilités. Mais ce n'est pas vrai. La vérité à ce sujet c'est qu'ils ont perdu leur tranchant. »

Je demandai à la Gorda ce que le Nagual aurait dit si je lui avais affirmé que je connaissais des parents ayant beaucoup plus d'esprit et de tranchant que leurs enfants.

Elle éclata de rire, se recouvrant le visage en un geste d'embarras simulé.

– Vous pouvez me le demander, dit-elle en gloussant. Vous voulez entendre ce que j'en pense ?

– Bien sûr, je veux l'entendre !

– Ces gens n'ont pas davantage d'esprit ; mais ils avaient au départ beaucoup de vitalité, et ils ont formé leurs- enfants à l'obéissance et à la résignation. Ils ont effrayé leurs enfants toute leur vie, c'est tout.

Je lui décrivis le cas d'un homme de ma connaissance, père de quatre enfants, qui avait changé sa vie complètement à l'âge de cinquante-trois ans. Cela impliquait notamment de quitter sa femme et son poste de directeur d'une grande entreprise, après plus de vingt-cinq ans consacrés à bâtir une carrière et une famille. Il avait tout plaqué avec beaucoup d'audace, et il était parti vivre sur une île du Pacifique.

– Vous voulez dire qu'il est allé là-bas tout seul ? me demanda la Gorda d'un ton surpris.

Elle avait anéanti mon argument. Je fus obligé de

reconnaître qu'il était parti avec sa jeune fiancée de vingt-trois ans.

– Qui est sans aucun doute complète, ajouta la Gorda.

Je dus lui donner raison une fois de plus.

– Un homme vide se sert toujours de la plénitude d'une femme, poursuivit-elle. Une femme complète est dangereuse du fait qu'elle est complète, beaucoup plus qu'un homme, On ne peut pas compter sur elle, elle a de l'humeur, elle est nerveuse, mais elle est aussi capable de grands changements. Des femmes comme ça peuvent se prendre en charge et aller n'importe où. Elles n'y feront

rien, mais c'est avant tout parce qu'elles n'avaient rien en cours d'accomplissement. Les gens vides, en revanche, ne peuvent plus sauter comme ça, mais on peut davantage compter sur eux. Le Nagual disait que les gens vides sont comme des vers qui regardent dans tous les sens avant d'avancer tant soit peu ; ensuite ils prennent appui, avant d'avancer encore un tout petit peu plus. Les gens complets sont toujours en train de bondir et de faire des cabrioles ; presque toujours ils atterrissent sur leurs têtes, mais ça n'a pas d'importance pour eux.

« Le Nagual disait que pour entrer dans l'autre monde il faut que l'on soit complet. Pour être sorcier il faut que l'on ait toute sa luminosité : pas de trous, pas de pièces, et tout le tranchant de l'esprit. C'est pourquoi un sorcier qui est vide doit retrouver sa plénitude. Homme ou femme, il doit être complet pour entrer dans ce monde là-dehors, cette éternité où le Nagual et Genaro sont maintenant, en train de nous attendre. »

Elle s'arrêta de parler et me fixa pendant un long moment. Il y avait à peine assez de lumière pour écrire.

– Mais comment êtes-vous redevenue complète ? demandai-je.

Au son de ma voix, elle sursauta. Je répétai ma question. Elle fixa le plafond de la caverne avant de me répondre.
– Il a fallu que je refuse ces deux filles, dit-elle. Une fois, le Nagual vous a dit comment faire, mais vous n'avez pas voulu l'entendre. Son raisonnement, c'était qu'il faut que l'on revole ce tranchant. Il disait que nous l'avions obtenu par la manière forte, en le volant, et qu'il nous fallait le récupérer de la même façon, par la manière forte.
« Il m'a guidée dans cette voie, et la première chose qu'il m'a fait faire a été de refuser mon amour pour ces deux enfants. J'ai dû faire ça en *rêvant.* Petit à petit ,j'ai appris à ne pas les aimer, mais le Nagual a dit que c'était inutile : on doit apprendre à ne pas accorder d'importance, et non pas à ne pas aimer. Lorsque ces filles n'ont plus rien voulu dire pour moi, il a fallu que je les revoie, que je pose mes yeux et mes mains sur elles. Il a fallu que je les caresse doucement sur la tête et que je laisse mon côté gauche arracher le tranchant hors d'elles.
– Qu'est-ce qui leur est arrivé ?
– Rien. Elles n'ont absolument rien ressenti. Elles sont rentrées chez elles, et maintenant elles sont comme deux adultes. Vides comme la plupart des gens autour d'elles. Elles n'aiment pas la compagnie des enfants, parce qu'ils ne leur servent à rien. Je dirais même qu'elles sont mieux ainsi. Je leur ai enlevé la folie. Elles n'en avaient pas besoin, tandis que moi, si. Je ne savais pas ce que je faisais quand je la leur avais donnée. D'un autre côté, elles conservent encore le tranchant qu'elles ont volé à leur père. Le Nagual avait raison : personne n'a remarqué la perte, mais j'ai remarqué mon gain. Lorsque j'ai regardé hors de cette caverne, j'ai vu toutes mes illusions alignées comme une rangée de soldats. Le

monde était brillant, nouveau. La pesanteur de mon corps et de mon esprit s'était envolée et j'étais vraiment un être nouveau.
– Savez-vous comment vous avez pris votre tranchant à vos enfants ?
– Ce ne sont pas mes enfants ! Je n'en ai jamais eu. Regardez-moi.
Elle se glissa hors de la caverne, enleva sa jupe et me montra sa nudité. Ce que je remarquai tout d'abord, ce fut à quel point elle était svelte et musclée.
Elle me pressa de venir plus près et de l'examiner. Son corps était si mince et si ferme qu'il me fallut conclure qu'elle ne pouvait absolument pas avoir eu d'enfants. Elle posa sa jambe droite sur un gros rocher et elle me montra son vagin. Son insistance à prouver le

changement survenu en elle était si vive que je dus éclater de rire pour surmonter ma nervosité. Je balbutiai que, n'étant pas médecin, je ne saurais juger, mais que j'étais sûr qu'elle avait raison.

– Bien sûr, j'ai raison ! s'écria-t-elle en revenant dans la caverne. Rien n'est jamais sorti de cette matrice-là.

Après un instant de silence, elle répondit à ma question – que j'avais déjà oubliée sous le choc de sa démonstration.

– Mon côté gauche a repris mon tranchant, dit-elle. Tout ce que j'ai fait, c'est d'aller rendre visite aux filles. J'y suis allée quatre ou cinq fois pour leur donner le temps de se sentir à l'aise avec moi. C'étaient des grandes filles et elles allaient à l'école. Je pensais qu'il me faudrait lutter pour ne pas les aimer, mais le Nagual disait que ça n'avait pas d'importance, que je devais les aimer si j'en avais envie. Alors je les ai aimées. Mais les aimer, c'était juste comme on aime un étranger. Ma volonté était déterminée, mon dessein inflexible. Je veux pénétrer dans l'autre monde étant encore en vie, comme

le Nagual me l'a dit. Pour pouvoir le faire, j'ai besoin de tout le tranchant de mon esprit. J'ai besoin de ma plénitude. Rien ne peut me détourner de ce monde-là ! Rien !
Elle me jeta un regard plein de défi.
– Il faut que vous les refusiez tous les deux – la femme qui vous a vidé et le petit garçon qui a votre amour – si vous recherchez vraiment votre plénitude. La femme, vous pouvez facilement la refuser. Le petit garçon, c'est quelque chose d'autre. Pensez-vous que votre affection inutile pour cet enfant mérite vraiment que vous vous priviez de pénétrer dans ce royaume-là ?
Je ne sus que répondre. Non pas parce que je voulais y réfléchir davantage. Mais j'étais dans un état de confusion extrême.
– Il faut que Soledad reprenne son tranchant à Pablito si elle veut pénétrer dans le nagual, poursuivit-elle. Comment diable va-t-elle pouvoir faire ? Pablito, même s'il est faible, est un sorcier. Mais le Nagual avait donné à Soledad une chance unique. Il lui a dit que sa seule occasion serait quand vous entreriez dans la maison, et à partir de ce moment-là, non seulement il nous a fait déménager dans l'autre maison, mais il nous a fait aider Soledad à élargir le chemin vers la maison, de façon que vous puissiez parvenir en voiture jusqu'à la porte même. Il lui a dit que si elle vivait une vie impeccable, elle vous mettrait dans son sac, et vous sucerait toute votre luminosité, qui est tout le pouvoir que le Nagual a laissé à l'intérieur de votre corps. Ça ne lui serait pas difficile. Puisqu'elle allait dans la direction opposée, elle pourrait vous vider à fond. L'exploit, c'était de vous conduire à un instant d'impuissance.
« Après qu'elle vous aurait tué, votre luminosité aurait accru son pouvoir, et ensuite elle se serait attaquée à nous. J'étais la seule à le savoir ; Lidia, Josefina et Rosa l'aiment. Moi pas. Je savais quels étaient ses desseins.

Elle nous aurait prises une par une, au moment choisi par elle, car elle n'avait rien à perdre et tout à gagner. Le Nagual m'a dit qu'il n'y avait pour elle aucun autre moyen. Il m'a confié les filles, et il m'a dit ce qu'il fallait faire au cas où Soledad vous tuerait et s'attaquerait à notre luminosité. Il estimait que j'avais une chance de me sauver et de sauver peut-être une des trois autres filles. Vous comprenez, Soledad n'est pas du tout une mauvaise femme ; simplement, elle fait ce que ferait tout

guerrier impeccable. Les petites sœurs l'aiment davantage qu'elles n'aiment leurs propres mères. Elle est une vraie mère pour elles. C'était cela, selon le Nagual, le grand avantage de Soledad. Je n'avais pas été capable de tirer les filles hors de sa portée, quoi que j'aie pu faire. Alors, si elle vous avait tué, elle aurait pris au moins deux de ces trois âmes pleines de confiance, Après quoi, sans vous dans le tableau, Pablito n'est rien. Soledad l'aurait écrasé comme un insecte. Et ensuite, avec toute sa plénitude et tout son pouvoir, elle aurait pénétré dans ce monde là dehors. Si j'avais été à sa place, j'aurais essayé de faire exactement ce qu'elle a fait.

« Comme vous le voyez, pour elle, c'était tout ou rien. Au début, quand vous êtes arrivé, tout le monde était parti. On pouvait croire que pour vous, et pour certaines d'entre nous, c'était la fin. Mais en définitive ce fut : rien pour elle et une chance pour les sœurs. Dès que j'ai su que vous aviez réussi, j'ai dit aux trois filles que leur tour était venu. Le Nagual avait dit qu'elles devraient attendre jusqu'au matin pour vous prendre au dépourvu. Il disait que le matin n'était pas un moment favorable pour vous. Il m'avait ordonné de me tenir à l'écart, de ne pas contrecarrer les sœurs, et de venir uniquement si vous tentiez de blesser leur luminosité.

– Est-ce qu'elles étaient censées me tuer elles aussi ?

– Mais oui. Vous êtes le côté mâle de leur lumino-

sité. Leur plénitude est parfois leur désavantage. Le Nagual les régentait d'une main de fer et il les équilibrait, mais maintenant qu'il est parti, elles n'ont aucun moyen de rattraper le niveau. Votre luminosité pouvait faire ça pour elles.

– Et vous, la Gorda ? Est-ce que vous êtes censée en finir avec moi, vous aussi ?

– Je vous ai déjà dit que je suis différente. Je suis équilibrée. Mon vide, qui était mon handicap, constitue maintenant mon avantage. Une fois qu'un sorcier a récupéré sa plénitude, il est équilibré ; alors qu'un sorcier qui a toujours été complet est un peu décalé. Tout comme Genaro était un peu décalé. Le Nagual était équilibré parce qu'il avait été incomplet, comme vous et moi, et même davantage que vous et moi. Il avait eu trois fils et une fille.

« Les trois sœurs sont comme Genaro, un peu décalées, et la plupart du temps, tellement tendues à craquer qu'elles n'ont aucune mesure.

– Et moi dans tout ça, la Gorda ? Faudra-t-il que je les attaque ?

– Non. Elles étaient les seules à pouvoir gagner quelque chose en suçant toute votre luminosité. Vous ne pouvez rien gagner de la mort de quiconque. Le Nagual a laissé un pouvoir spécial en vous, un équilibre d'une certaine espèce, que n'a aucune d'entre nous.

– Peuvent-elles apprendre à avoir cet équilibre ?

– Bien sûr, elles le peuvent. Mais cela n'a rien à voir avec la tâche que les petites sœurs avaient à exécuter. Leur tâche était de voler votre pouvoir. Pour cela, elles sont devenues si unies qu'elles forment maintenant un être unique. Elles se sont exercées à vous avaler comme un verre de soda. Le Nagual les avait préparées à être des leurres de l'ordre le plus élevé, en particulier Josefina. Le spectacle qu'elle a monté était sans pareil.

Comparée à son art, la tentative de Soledad n'était qu'un jeu d'enfant. Soledad est une femme fruste. Les petites sœurs sont d'authentiques sorcières. Deux d'entre elles ont gagné votre confiance pendant que la troisième vous portait le coup qui devait vous réduire à l'impuissance. Elles ont joué leurs cartes à la perfection. Vous êtes tombé dans le panneau et vous avez presque succombé. La seule faille, c'est que vous aviez blessé, puis guéri, la luminosité de Rosa pendant la nuit précédente ; ça lui avait mis les nerfs à vif. Si elle n'avait pas été aussi nerveuse, elle ne vous aurait pas mordu le flanc aussi fort, et vous ne seriez pas ici en ce moment – en tout cas il y a de grandes chances. J'ai tout vu depuis la porte. Je suis venue au moment précis où vous étiez sur le point de les annihiler.

– Mais que pouvais-je faire pour les annihiler ?
– Comment le saurais-je ? Je ne suis pas vous.
– Je veux dire : que m'avez-vous vu faire ?
– J'ai vu votre double sortir de vous.
– À quoi ressemblait-il ?
– À vous, à quoi d'autre voulez-vous qu'il ressemble ? Mais il était très grand et menaçant. Votre double les aurait tuées. C'est pour ça que je suis venue m'interposer. J'ai pris le meilleur de mon pouvoir pour vous apaiser. Les sœurs n'étaient d'aucun secours. Elles étaient perdues. Et vous étiez furieux et violent. Vous avez changé de couleur, juste devant nous, par deux fois. Une des couleurs était si violente que j'ai eu peur que vous ne me tuiez moi aussi.
– Quelle couleur était-ce, Gorda ?
– Blanc. Quoi d'autre ? Le double est blanc, blanc jaunâtre comme le soleil.
Je la fixai. Le sourire dans ses yeux me parut tout nouveau.
– Oui, poursuivit-elle, nous sommes des morceaux

de soleil. C’est pourquoi nous sommes des êtres lumineux. Mais nos yeux ne peuvent pas voir cette luminosité parce qu'elle est très pâle. Seuls les yeux d’un sorcier peuvent la *voir.* Et cela arrive après un combat de toute une vie.
Sa révélation m’avait pris complètement au dépourvu. Je tentai de remettre de l'ordre dans mes pensées pour pouvoir poser la question la plus appropriée.
– Est-ce que le Nagual vous a dit quelque chose sur le soleil? demandai-je.
– Oui. Nous sommes tous comme le soleil, mais très, très pâles. Notre lumière est trop faible, mais c'est tout de même de la lumière.
– Mais, est-ce qu'il a dit que le soleil était peut-être le nagual ? insistai-je encore.
La Gorda ne répondit pas. Elle fit une série de bruits de lèvres involontaires. Elle était apparemment en train de réfléchir à la réponse à donner à ma question. J'attendis, prêt à la transcrire. Après un long silence, elle se glissa hors de la caverne.
– Je vais vous montrer ma lumière pâle, dit-elle sur un ton neutre.
Elle alla au centre du ravin étroit, devant la caverne, et elle s’accroupit. De l'endroit où je me trouvais, je ne pouvais pas voir ce qu’elle faisait, il fallut donc que je sorte de la caverne moi aussi. Je restai debout, à trois ou quatre mètres d’elle. Toujours accroupie, elle mit les mains sous sa jupe. Soudain elle se releva. Ses mains étaient fermées en forme de poing, mais non serrées ; elle les leva au-dessus de sa tête et elle écarta brusquement ses doigts. J'entendis un son rapide, claquant, et je vis des étincelles s'envoler de ses doigts. Elle referma ses mains puis les rouvrit brusquement, et il en sortit une autre volée d'étincelles, beaucoup plus grosses. Elle s’accroupit de nouveau et remit les mains sous sa jupe.

On aurait dit qu'elle tirait quelque chose de son pubis. Elle répéta le mouvement d’écarter les doigts en jetant les mains en avant, au-dessus de sa tête, et je vis un jet de longues fibres lumineuses s’envoler de ses doigts. Il me fallut basculer la tête vers le haut pour les voir se détacher sur le ciel déjà sombre. On aurait dit des filaments longs et fins de lumière rougeâtre. Après un certain temps, ils s'estompèrent et disparurent.
Elle s’accroupit une fois de plus, et lorsqu'elle rouvrit ses doigts, il émana d'eux une étonnante gerbe de lumières. Le ciel était empli de larges rayons de lumière. C’était un spectacle envoûtant. Je me laissai complètement absorber par lui ; mes yeux se fixèrent. Je cessai de faire attention à la Gorda. Je regardai les lumières. J’entendis soudain un cri qui me força à tourner les yeux vers elle, juste à temps pour la voir saisir une des lignes qu'elle était en train de créer, et tournoyer jusqu'au sommet même du cañon. Elle plana là-haut pendant un instant, comme une énorme ombre noire se détachant sur le ciel, puis elle descendit jusqu’au fond du ravin, par embardées, ou par petits sauts, ou comme si elle descendait un escalier sur le

ventre.
Je la vis soudain debout devant moi. Je ne m’étais pas rendu compte que j’étais tombé sur les fesses. Je me levai. Elle était trempée de sueur et elle haletait, cherchant à reprendre son souffle. Elle resta longtemps sans pouvoir parler. Elle se remit à sautiller sur place. Je n'osai pas la toucher. Finalement elle sembla s'être suffisamment calmée pour rentrer dans la caverne. Elle prit quelques minutes de repos.
Ses actes avaient été si rapides que j'avais à peine eu le temps de concevoir ce qui était arrivé. Au moment de son exhibition, j’avais ressenti un chatouillement douloureux insupportable dans la zone située juste au-dessous de mon nombril. Je n'avais fait personnellement

aucun effort physique, et cependant j'étais haletant moi aussi.
– Je pense qu'il est temps d'aller à notre rendez-vous, dit-elle, encore hors d’haleine. Mon vol nous a ouverts tous les deux. Vous avez ressenti mon vol dans votre ventre ; ça veut dire que vous êtes ouvert et prêt à rencontrer les quatre forces.
– De quelles forces parlez-vous ?
– Des alliés du Nagual et de Genaro. Vous les avez vus. Ils sont terrifiants. Maintenant, ils sont libérés des gourdes du Nagual et de Genaro. Vous avez entendu l’un d'eux autour de la maison de Soledad l'autre nuit. Ils vous attendent. Au moment où s’installera l'obscurité de la journée, on ne pourra plus les contenir. L’un d'eux est même venu vous attaquer en plein jour chez Soledad. Maintenant, ces alliés appartiennent à vous et à moi. Nous en prendrons deux chacun. Je ne sais pas lesquels. Et je ne sais pas non plus comment. Tout ce que le Nagual m’a dit, c’est qu’il nous faudrait les cravater par nous-mêmes.
– Une minute, une minute ! criai-je.
Elle ne me laissa pas parler. Elle posa gentiment sa main sur ma bouche. Je sentis une crispation de terreur au .creux de l’estomac. Dans le passé, j'avais été confronté à certains phénomènes inexplicables que don Juan et don Genaro avaient appelé leurs alliés. Il y en avait quatre, et c’étaient des entités aussi réelles que quoi que ce soit dans le monde. Leur présence était tellement hors du commun qu’elle créait en moi, chaque fois que je les percevais, un état de frayeur sans équivalent. Le premier que j'avais rencontré était l'un de ceux de don Juan ; c’était une masse sombre, rectangulaire, de deux mètres cinquante à trois mètres de hauteur, et d'un mètre vingt-cinq à un mètre soixante-quinze de large. Il se déplaçait avec la lourdeur écrasante d’un rocher

géant, et il respirait si fort que cela m’avait rappelé le son d’un soufflet de forge. Je l’avais toujours rencontré de nuit, dans l'obscurité. Je l’avais imaginé comme une porte qui aurait marché en pivotant sur un de ses angles puis sur l'autre.
Le deuxième allié que j’avais rencontré était un de ceux de don Genaro. C’était un homme incandescent, au visage long, à la tête chauve, extraordinairement grand, avec des lèvres épaisses et d'énormes yeux en accent circonflexe. Il portait toujours une culotte trop courte pour ses longues jambes osseuses.
J'avais vu ces deux alliés un grand nombre de fois, toujours en compagnie de don Juan et de don Genaro. Leur vue provoquait invariablement une cassure

insurmontable entre ma raison et ma perception. D'un côté, je n'avais pas la moindre base rationnelle pour croire que ce qui m'arrivait avait réellement lieu, mais d'un autre côté, il n'existait aucun moyen valable de réfuter l'authenticité de ma perception.
Comme ils étaient toujours apparus alors que don Juan et don Genaro se trouvaient dans les parages, je les avais classés une fois pour toutes comme des produits de l'influence puissante que ces deux hommes exerçaient sur ma personnalité suggestible. Dans mon entendement, c'était soit cela, soit que don Juan et don Genaro avaient en leur possession des forces qu'ils appelaient leurs alliés, forces capables de se manifester à moi sous l'aspect de ces entités horrifiantes.
Trait caractéristique des alliés, ils ne m'avaient jamais permis de les examiner à fond. J'avais essayé à plusieurs reprises de focaliser sur eux mon attention bien concentrée, mais, chaque fois, j'étais pris de vertiges et je me dissociais.
Les deux autres alliés étaient plus insaisissables encore. Je ne les avais vus qu'une fois : un gigantesque

jaguar noir avec des yeux jaunes brillants, et un énorme coyote vorace. Les deux bêtes étaient extrêmement agressives et d'une puissance irrésistible. Le jaguar était l'allié de don Genaro et le coyote celui de don Juan.
La Gorda se glissa hors de la caverne. Je la suivis.
Elle me montra le chemin. Nous sortîmes du ravin pour atteindre une longue plaine rocailleuse. Elle s'arrêta et me laissa marcher en tête. Je lui dis que si elle me laissait nous conduire, j'allais essayer de regagner la voiture. Elle fit un hochement de tête affirmatif et se cramponna à moi. Je pouvais sentir sa peau moite. Elle semblait être en état d'agitation intense. Nous étions à moins de deux kilomètres de l'endroit où nous avions . laissé la voiture, et pour l'atteindre il nous fallait traverser la plaine rocailleuse déserte. Don Juan m'avait montré une piste cachée au milieu de certains gros rochers, presque sur le flanc de la montagne qui bordait la plaine vers l'est. Je me dirigeai vers cette piste. Une impulsion inconnue me guidait; sinon j'aurais pris la piste que nous avions suivie auparavant, lorsque nous avions traversé la plaine en terrain plat.
On aurait dit que la Gorda pressentait quelque chose de terrifiant. Elle s'agrippa à moi. Ses yeux étaient égarés.
– Nous allons dans le bon chemin ? demandai-je.
Elle ne répondit pas. Elle retira son châle et le tordit jusqu'à ce qu'il ait l'air d'une grosse corde, assez longue. Elle encercla ma taille avec lui, croisa les bouts et s'encercla également. Elle fit un nœud : elle nous avait attachés ensemble par un lien qui ressemblait au chiffre huit.
– Pourquoi avez-vous fait ça ? demandai-je.
Elle secoua la tête. Ses dents claquaient et elle était incapable de dire un mot. Elle semblait au comble de sa frayeur. Elle me poussa pour que je continue à mar-

cher. Je ne pus m'empêcher de me demander pourquoi la frayeur ne me faisait pas, moi aussi, perdre la tête.
Au moment où nous atteignîmes la piste, l'exercice physique commença à me faire payer son tribut. Je soufflais comme un phoque et il me fallut respirer par la bouche. Je pouvais voir la forme des gros rochers. Il n'y avait pas de lune, mais le ciel était si clair que la lumière était suffisante pour distinguer les formes. Je pouvais entendre la Gorda souffler bruyamment elle aussi.

J'essayai de m'arrêter pour reprendre haleine, mais elle me poussa doucement en secouant négativement la tête. Je voulus faire une plaisanterie pour rompre la tension, mais juste à ce moment-là j'entendis un étrange bruit, comme un martèlement sourd. Ma tête se tourna machinalement sur ma droite pour permettre à mon oreille gauche de sonder les environs. Je m'arrêtai de respirer pendant un instant, et j'entendis alors que quelqu'un d'autre, en plus de la Gorda et de moi-même, était en train de respirer bruyamment. Je vérifiai une seconde fois, pour en être sûr avant d'en parler à la Gorda. Il n'y avait aucun doute possible : cette forme massive était par là, au milieu des rochers. Je posai ma main sur la bouche de la Gorda – sans cesser d'avancer – et je lui fis signe de retenir son souffle. Je pouvais affirmer que la forme massive était très proche. Elle semblait se glisser aussi silencieusement qu'il lui était possible. Elle respirait doucement.

La Gorda était atterrée. Elle s'accroupit et me tira vers le bas en même temps qu'elle, par le châle attaché autour de ma taille. Elle mit ses mains sous sa jupe pendant un instant puis elle se leva. Ses mains étaient fermées, et lorsqu'elle ouvrit ses doigts d'un coup sec, il en sortit une volée d'étincelles.

– Pissez dans vos mains ! murmura la Gorda à travers ses dents serrées.

– Hein ? dis-je, incapable de comprendre ce qu'elle voulait que je fasse.
Elle murmura le même ordre trois ou quatre fois, d'un ton de plus en plus pressant. Elle dut se rendre compte que je ne comprenais pas ce qu'elle voulait, car elle s'accroupit de nouveau pour me montrer qu'elle urinait dans ses mains. Je la regardai, muet de stupeur, faire voler son urine comme des étincelles rougeâtres. Mon cerveau cessa de fonctionner. Je ne savais pas ce qui était le plus absorbant, la vision que la Gorda créait avec son urine, ou bien le sifflement de l'entité qui s'avançait. Je ne parvenais pas à décider sur lequel des deux stimuli concentrer mon attention : tous les deux étaient captivants.
– Vite ! Faites dans vos mains ! gronda la Gorda entre ses dents.
Je l'entendais, mais mon attention était décrochée.
D'une voix suppliante, la Gorda ajouta que mes étincelles feraient battre en retraite la créature, quelle qu'elle soit. Elle se mit à geindre et je me laissai aller au désespoir. Non seulement je pouvais entendre, mais je pouvais percevoir de tout mon corps l'entité qui approchait. l'essayai d'uriner dans mes mains ; mes efforts furent inutiles. J'étais trop gêné et trop nerveux. Possédé par l'agitation de la Gorda, je luttai avec acharnement pour uriner. En fin de compte, j'y parvins. J'écartai mes doigts trois ou quatre fois, mais rien ne s'en envola.
– Recommencez ! dit la Gorda. Il faut du temps pour faire des étincelles.
Je lui dis que j'avais utilisé toute l'urine que j'avais.
Ses yeux exprimèrent le plus intense des désespoirs.
Au même instant, je vis la forme rectangulaire massive s'avancer vers nous. Elle ne semblait nullement me menacer, bien que la Gorda fût sur le point de s'évanouir de frayeur.

Soudain, elle dénoua son châle et sauta sur un petit rocher qui se trouvait derrière moi, puis, de derrière, elle passa les bras autour de mon cou, en posant son menton sur ma tête. Elle était pratiquement montée sur mes épaules. Dès l'instant où nous eûmes adopté cette position, la forme cessa de bouger. Elle continuait de souffler, à sept ou huit mètres de nous environ.
Je sentis une tension colossale qui semblait concentrée dans la partie médiane de mon corps. Un instant plus tard, je sus, sans l'ombre d'un doute, que si nous

restions dans cette position, toute notre énergie s'écoulerait hors de nous, et nous deviendrions une proie facile pour ce qui nous traquait, quoi que ce fût.
Je lui dis qu'il nous fallait fuir si nous voulions sauver nos vies. Elle secoua négativement la tête. Elle paraissait avoir récupéré sa force et sa confiance. Elle répondit qu'il fallait nous cacher la tête dans les bras et nous coucher par terre avec les cuisses serrées contre le ventre. Je me souvins alors que des années auparavant, don Juan m'avait fait faire la même chose, une nuit où j'avais été surpris, dans un champ désert du nord du Mexique, par quelque chose de tout aussi inconnu et de tout aussi réel pour mes sens. À cette époque-là, don Juan m’avait dit qu’il était inutile de fuir : la seule chose à faire était de rester sur place dans la position que la Gorda venait de prescrire.
J’étais sur le point de me mettre à genoux lorsque j’éprouvai le sentiment inattendu que nous avions commis une erreur terrible en quittant la caverne. Il fallait à tout prix que nous y retournions.
le passai le châle de la Gorda sur mes épaules et pardessous mes bras ; je lui demandai de tenir les bouts audessus de ma tête, de grimper sur mes épaules et de s’y maintenir debout, en tirant sur les extrémités du châle, et en l'attachant comme un harnais. Des années aupa-

ravant, don Juan m’avait dit que l’on devait parer aux événements étranges – comme la forme rectangulaire devant nous – par des actes inattendus. Il avait dit qu’une fois, étant tombé à l’improviste sur un cerf qui lui avait « parlé », il s’était mis debout sur la tête pendant toute la durée de l'événement, pour pouvoir assurer sa survie et libérer la tension provoquée par une rencontre comme celle-là. Mon idée, c’était d'essayer de contourner la forme rectangulaire jusqu'à la caverne, en marchant avec la Gorda debout sur mes épaules.
Elle murmura que la caverne était hors de question. Le Nagual lui avait dit de ne pas y rester du tout. Je répliquai, tout en arrangeant le châle à son intention, que mon corps avait la certitude que dans la caverne nous serions très bien. Elle répondit que c’était vrai, et que tout marcherait bien, sauf que nous n'avions absolument aucun moyen de maîtriser ces forces-là. Il nous fallait un récipient spécial, une gourde d'une certaine espèce, comme celles que j'avais vues brimbaler à la ceinture de don Juan et de don Genaro.
Elle ôta ses chaussures, monta sur mes épaules et s'y tint debout. Je lui pris les mollets. Lorsqu’elle tira sur les extrémités du châle, je sentis la tension du tissu sous mes aisselles. J'attendis qu'elle ait trouvé son équilibre. Marcher dans le noir en portant cinquante-sept kilos sur les épaules n’était pas une mince affaire. l'avançai très lentement. Je comptai trente-trois pas, puis il fallut que je la fasse descendre. La douleur sur mes épaules était intolérable. Je lui dis que, bien qu’elle soit très mince, son poids m’écrasait les clavicules.
Toujours est-il que la forme rectangulaire n’était plus en vue. Notre stratégie avait fonctionné. La Gorda proposa de me porter sur ses épaules pendant un bout de chemin. Je trouvai l'idée grotesque ; mon poids était plus que ne pourrait supporter

sa petite stature. Nous

décidâmes de marcher pendant quelque temps pour voir ce qui allait se passer.
Il régnait autour de nous un silence de mort. Nous avancions à pas lents, nous accrochant l'un à l'autre. À peine avions-nous franchi quelques mètres, que je commençai de nouveau à entendre d'étranges bruits de respiration, un chuintement doux et prolongé, comme un sifflement de félin. En toute hâte, je l'aidai à remonter sur mes épaules, et j'avançai de dix pas plus loin.
Je savais qu'il nous fallait continuer d'utiliser la tactique de l'inattendu, si nous voulions quitter cet endroit. J'essayai d'imaginer une autre série d'actions inattendues susceptibles de remplacer notre marche avec la Gorda debout sur mes épaules. Aussitôt, elle ôta sa longue robe. D'un seul mouvement elle était nue. Elle se mit à quatre pattes pour chercher quelque chose par terre. J'entendis un craquement, puis elle se releva, avec à la main une branche prise à un buisson bas. Elle glissa son châle autour de mes épaules et de mon cou, puis elle fit, dans mon dos, une sorte de bricole où elle s'assit, les jambes passées de chaque côté de ma taille, comme un enfant à califourchon. Elle fit passer la branche à l'intérieur de sa robe et elle la brandit au-dessus de sa tête. Elle se mit à faire tournoyer la branche, faisant valser la robe de façon très étrange. Elle compléta cet effet par un sifflement imitant le cri particulier d'un oiseau de nuit.
Une centaine de mètres plus loin, à peine, j'entendis les mêmes sons qui venaient de derrière nous et de tous les côtés. Elle changea de cri d'oiseau, imitant le son perçant que font les paons. Quelques minutes plus tard, les mêmes cris résonnaient tout autour de nous, comme un écho.
J'avais été témoin d'un phénomène similaire à ces réponses à des cris d'oiseaux, quelques années auparavant, avec don Juan. J'avais pensé à l'époque que les

sons étaient peut-être produits par don Juan lui-même, caché dans le noir, non loin de là, ou même par un de ses proches, comme don Genaro, qui l'aidait à créer en moi une frayeur insurmontable ; une frayeur qui me faisait courir dans l'obscurité absolue sans même trébucher. Don Juan avait appelé cet action de courir dans l'obscurité la marche de pouvoir.
Je demandai à la Gorda si elle savait faire la marche de pouvoir. Elle dit oui. Je lui dis que nous allions l'essayer, bien que je ne fusse pas tout à fait sûr de pouvoir la faire. Elle dit que ce n'était ni le moment ni l'endroit pour cela, et elle tendit le doigt vers l'avant. Mon cœur, qui avait battu très vite tout ce temps-là, se mit à cogner comme un fou dans ma poitrine. Droit devant nous, peut-être à trois mètres, en plein milieu de la piste, se trouvait un des alliés de don Genaro, l'étrange bonhomme incandescent avec le long visage et le crâne chauve. Je restai glacé sur place. J'entendis le cri perçant de la Gorda comme s'il venait de très loin. Elle frappait frénétiquement mes flancs avec ses poings. Cet acte brisa ma fixation sur l'homme. Elle me tourna la tête vers la gauche, puis vers la droite. Sur le côté gauche, presque à toucher ma jambe, se trouvait la masse noire d'un félin géant, avec des yeux jaunes menaçants. A ma droite, je vis un énorme coyote phosphorescent. Derrière nous, touchant presque le dos de la Gorda, se tenait la forme noire rectangulaire.
L'homme nous tourna le dos et se mit à avancer sur la piste. Je me mis à marcher moi aussi. La Gorda continua de crier et de gémir. La forme rectangulaire frôlait son dos. Je l'entendais se déplacer avec un martèlement sourd. Le son de ses pas se réverbérait sur les collines autour de nous. Je pouvais sentir son haleine froide sur mon cou. Je savais que la Gorda était sur le point de devenir folle. Et moi de même. Le félin et le coyote se

frottaient presque contre mes jambes. Je pouvais entendre le' feulement de l'un et le grognement de l'autre augmenter de volume. J'eus à ce moment-là l'impulsion irrationnelle d'émettre un certain son que don Juan m'avait enseigné. Les alliés me répondirent. Je continuai d'émettre ce son-là comme un forcené, et ils me répondirent de plus belle. La tension diminua progressivement, et jusqu'à notre arrivée sur la route, j'assistai, ou plutôt je participai à une scène des plus extravagantes : la Gorda, à califourchon sur mes hanches, faisait valser gaiement sa robe au-dessus de sa tête comme si de rien n'était, en synchronisant les mouvements du tissu avec les sons que je faisais, cependant que quatre créatures d'un autre monde me répondaient, et avançaient en réglant leur allure sur la mienne ; elles nous cernaient de tous les côtés.
Nous atteignîmes la route de la sorte. Mais je ne voulus pas partir. J'avais l'impression que tout n'était pas terminé. Je demeurai sans bouger, avec la Gorda sur le dos, et je fis un son très particulier que don Juan m'avait enseigné : comme de petits coups secs. Il m'avait dit que c'était l'appel des papillons de nuit. Pour le produire, il fallait se servir du bord intérieur de la main gauche et des lèvres.
Dès que je fis ce son, tout sembla se mettre paisiblement au repos. Les quatre entités me répondirent et lorsqu'elles le firent, je sus quelles étaient celles qui iraient

avec moi.
J'allai ensuite à la voiture, et je fis descendre la Gorda de mon dos – sur le siège du chauffeur, avant de la pousser de son côté. Nous roulâmes dans un silence absolu. Quelque chose m'avait touché je ne savais où, et mes pensées avaient été comme débranchées.
La Gorda suggéra que nous allions chez don Genaro au lieu de revenir à sa maison. Elle me dit que Benigno,

Nestor et Pablito y vivaient, mais qu'ils ne s'y trouvaient pas. Sa proposition me plut énormément.
Une fois dans la maison, la Gorda alluma une lampe. L'endroit semblait exactement comme la dernière fois que j'avais rendu visite à don Genaro. Nous nous assîmes sur le sol. Je tirai un banc et j'y posai mon carnet de notes. Je n'étais pas fatigué et j'avais envie d'écrire, mais j'en étais incapable. J'étais complètement incapable d'écrire.
– Qu'est-ce que le Nagual vous a dit au sujet des alliés ? demandai-je.
Ma question sembla la prendre au dépourvu. Elle ne sut pas y répondre.
– Je ne peux pas penser, dit-elle enfin.
On aurait dit qu'elle ne s'était jamais trouvée en pareil état auparavant. Elle se mit à marcher de long en large devant moi. De fines gouttes de sueur s'étaient formées à la naissance de son nez et sur sa lèvre supérieure.
Soudain elle me saisit par la main et me tira à l'extérieur de la maison. Elle me conduisit à une ravine toute proche et, arrivée là, elle fut prise de vomissements.
Je fus également pris de nausées. Elle me dit que la traction exercée par les alliés avait été trop forte, et que je ferais mieux de me forcer à vomir. Je la fixai des yeux, attendant une plus ample explication. Elle prit ma tête entre ses mains et enfonça ses doigts dans ma gorge, avec l'assurance d'une nourrice s'occupant d'un enfant ; et effectivement, elle me fit vomir. Elle m'expliqua que l'être humain avait une lueur très délicate autour de l'estomac, et que cette lueur était toujours tirée par tout ce qui se trouvait alentour. Parfois, lorsque la traction était trop forte, comme dans le cas d'un contact avec les alliés, ou même dans le cas d'un contact avec des gens forts, la lueur devenait très agitée, changeait de couleur,

ou même s'estompait complètement. Dans de telles cir-

constances, la seule chose à faire était tout simplement de vomir.
le me sentis mieux, mais pas tout à fait dans mon assiette malgré tout. Nous retournâmes à la maison. Quand nous atteignîmes la porte, la Gorda renifla l'air à la manière d'un chien, et dit qu'elle savait quels alliés étaient les miens. Ses paroles, qui dans des circonstances ordinaires n'auraient pas eu d'autre signification que ce à quoi elle faisait allusion, ou que ce que moi-même je lisais en elles, eurent la qualité distinctive d'un dispositif cathartique. Elles me firent exploser en pensées. Les débats intellectuels dont je suis coutumier surgirent d'un seul coup. Je me sentis sauter en l'air, comme si les pensées avaient une énergie propre.
La première pensée qui me vint à l'esprit, ce fut que les alliés étaient des entités réelles, comme je l'avais soupçonné sans jamais oser l'admettre, même au fond de moi. Je les avais vus, je les avais ressentis, j'avais communiqué avec eux. J'étais dans l'euphorie. J'embrassai la Gorda et je me mis à lui expliquer le point crucial de mon dilemme intellectuel. J'avais vu les alliés sans l'aide de don Juan ou de don Genaro, et cela changeait les choses du tout au tout. Je dis à la Gorda qu'une fois, lorsque j'avais rapporté à don Juan que j'avais vu un des alliés, il avait éclaté de rire, et m'avait recommandé de ne pas me prendre tellement au sérieux, et de ne pas tenir compte de ce que j'avais vu.
Je n'avais jamais voulu croire que j'avais des hallucinations, mais je ne voulais pas admettre non plus qu'il y avait des alliés. Mon vieux fond rationnel demeurait inflexible. J'étais incapable de sauter le pas. Cette fois, cependant, tout était différent, et la pensée qu'il y avait réellement des êtres, sur cette terre, qui étaient d'un autre monde sans être étrangers à la terre, était plus que

I

je ne pouvais supporter. Je dis à la Gorda, plaisantant à demi, qu'au fond de moi j'aurais donné n'importe quoi pour être fou. Cela aurait affranchi une certaine partie de moi-même de la responsabilité écrasante de réaménager ma compréhension du monde. L'ironie de tout cela, c'était que je faisais preuve de la meilleure volonté possible pour réaménager ma compréhension du monde, mais sur le plan intellectuel exclusivement. Or cela ne suffisait pas. Cela n'avait jamais suffi. Et c'était depuis toujours mon obstacle insurmontable, mon défaut mortel. J'avais accepté de bonne grâce de me balader dans le monde de don Juan, mais convaincu seulement à demi ; en conséquence, j'avais été un presque-sorcier. Tous mes efforts n'avaient été rien de plus que mon ardeur insensée à m'escrimer avec mon intellect, comme si j'avais été dans une université, où l'on peut faire cette chose-là de huit heures du matin à cinq heures du soir, puis, fatigué comme il se doit, rentrer paisiblement chez soi. Don Juan avait l'habitude de dire, en manière de plaisanterie, qu'après avoir aménagé le monde de la manière la plus esthétique et la plus logique possible, l'étudiant rentre chez lui à cinq heures pour pouvoir oublier ce merveilleux aménagement.

Tandis que la Gorda nous préparait à manger, je travaillai fiévreusement sur mes notes. Je me sentis beaucoup plus détendu après avoir mangé. La Gorda était d'une humeur excellente. Elle se livrait à des singeries, à la manière de don Genaro, imitant les gestes que je faisais en écrivant.

– Que savez-vous des alliés, la Gorda ? demandai-je.

– Seulement ce que le Nagual m'a dit, répliqua-t-elle. Il disait que les alliés étaient des forces qu'un sorcier apprend à maîtriser. Il en avait deux dans sa gourde, et Genaro de même.

– Comment les gardaient-ils dans leurs gourdes ?

– Personne ne sait ça. Tout ce que savait le Nagual, c'est qu'il faut trouver une petite *gourde*[1] parfaite, avec un col, avant de pouvoir harnacher les alliés.

– Où peut-on trouver cette sorte de gourde ?

– N'importe où. Le Nagual m'a laissé le message, au cas où nous survivrions à l'attaque des alliés, de commencer à chercher la gourde parfaite, qui doit être de la taille du pouce de la main gauche. C'était la taille de la gourde du Nagual.

– Vous avez vu sa gourde ?

– Non. Jamais. Le Nagual disait qu'une gourde de cette espèce n'est pas dans le monde des hommes. C'est comme un petit paquet que l'on peut entrevoir pendu à leurs ceintures. Mais si vous le regardez exprès, vous ne

voyez rien.
« Une fois qu'on l'a trouvée, il faut apprêter la gourde avec le plus grand soin. En général, les sorciers trouvent des gourdes comme ça sur des plantes grimpantes qui poussent dans les bois. Ils les ramassent, les font sécher, puis les creusent. Ensuite ils enlèvent les rugosités et ils les polissent. Une fois que le sorcier a sa gourde, il doit l'offrir aux alliés et les inciter à y vivre. Si les alliés consentent, la gourde disparaît du monde des hommes et les alliés deviennent un auxiliaire du sorcier. Le Nagual et Genaro pouvaient faire faire à leurs alliés tout ce qui devait être fait. Des choses qu'ils ne pouvaient pas faire eux-mêmes. Comme par exemple envoyer le vent me pourchasser, ou bien envoyer ce poussin courir à l'intérieur du corsage de Lidia. »
J'entendis un son sifflant prolongé, très particulier, à l'extérieur de la porte. C'était exactement le son que

1. *Gourde, n. f. Plante ornementale d'origine indienne, à la tige grimpante, aux feuilles velues, aux fruits ligneux extérieurement, et pouvant servir de bouteilles après avoir été vidés. Désigne le fruit lui-même, évidé et séché (N.d.T.).*

j’avais entendu dans la maison de doña Soledad deux jours plus tôt. Cette fois, je savais que c’était le jaguar. Le son ne me fit pas peur. En fait, je serais sorti voir le jaguar si la Gorda ne m’avait pas arrêté.
– Vous êtes encore incomplet, dit-elle. Les alliés se repaîtraient de vous si vous sortiez tout seul. Surtout l'audacieux qui est en train de rôder dehors, en quête d'une proie.
– Mon corps se sent très en sécurité, protestai-je.
Elle me donna de petites claques dans le dos, et me maintint baissé contre le banc sur lequel j'étais en train d'écrire.
– Vous n’êtes pas encore un sorcier complet, dit-elle. Vous avez une pièce énorme au milieu de vous, et la force de ces alliés l’arracherait d'un seul coup. Ils ne plaisantent pas.
– Qu'êtes-vous censée faire quand un allié vient à vous de cette façon-là ?
– Je ne me soucie d'eux en aucune manière. Le Nagual m’a enseigné à être équilibrée et à ne rien rechercher avec impatience. Cette nuit par exemple, j'ai su quels alliés viendraient à vous, si vous pouviez vous procurer une gourde et l'apprêter. Peut-être êtes-vous impatient de les avoir. Moi non. Il y a des chances pour que je ne les aie jamais moi-même. Ils sont casse-pieds.
– Pourquoi ?
– Parce que ce sont des forces, et en tant que telles, ils peuvent vous vider à fond. Le Nagual disait qu’on est bien mieux avec rien, sauf son dessein et sa liberté. Un jour, quand vous serez complet, peut-être aurez-vous à choisir entre les garder ou non.
Je lui dis que personnellement, le jaguar m'avait plu, bien qu'il y eût quelque chose d’intimidant en lui.
Elle me fixa attentivement. Il y avait dans ses yeux une expression de surprise et de trouble.

– Celui-là m’a vraiment plu, répétai-je.
– Dites-moi ce que vous avez vu, me demanda-t-elle.
Je me rendis compte au même instant que j’avais automatiquement supposé qu’elle avait vu les mêmes choses que moi. Je lui décrivis avec force détails les quatre alliés tels que je les avais vus. Elle écouta avec une attention extraordinaire, comme envoûtée par ma description.
– Les alliés n’ont aucune forme, dit-elle quand j’eus

terminé. Ils sont comme une présence, comme un vent, comme une lueur. Le premier que nous avons trouvé cette nuit était une noirceur qui désirait pénétrer dans mon corps. C'est pourquoi j'ai crié. Je le sentais remonter le long de mes jambes. Les autres étaient seulement des couleurs. Leur lueur était cependant si forte que la piste semblait comme en plein jour.

Ses paroles me stupéfièrent. J'avais finalement admis, après des années de lutte et uniquement sur la base de notre rencontre avec eux cette nuit, que les alliés avaient une forme reconnue par tous, une substance que les sens de chacun pouvaient apercevoir pareillement.

Je le dis en plaisantant à la Gorda : j'avais déjà écrit dans mes notes que c'étaient des créatures dotées d'une forme.

– Et maintenant, que vais-je faire ? demandai-je (c'était une simple clause de style).

– C'est très simple, dit-elle, écrivez qu'ils ne le sont paS.

Je me dis qu'elle avait absolument raison.

– Pourquoi les ai-je vus comme des monstres ? demandai-je.

– Il n'y a pas de mystère, dit-elle. Vous n'avez pas encore perdu votre forme humaine. La même chose m'est arrivée. Autrefois, je voyais les alliés comme des personnes ; c'étaient tous des hommes, des Indiens,

avec des visages horribles et des regards mauvais. Ils m'attendaient dans des endroits déserts. Je croyais qu'ils me poursuivaient en tant que femme. Le Nagual riait de mes frayeurs à s'en faire sauter la tête. Mais pourtant j'étais à moitié morte d'effroi. L'un d'eux venait s'asseoir sur mon lit et le secouait jusqu'à ce que je me réveille. L'effroi que cet allié me donnait était une chose que je ne veux pas voir se reproduire, même maintenant que je suis changée. Cette nuit, je crois que j'ai eu peur des alliés comme j'avais peur autrefois.

– Vous voulez dire que vous ne les voyez plus comme des êtres humains ?

– Non. Plus maintenant. Le Nagual vous a dit qu'un allié est sans forme. Il a raison. Un allié est seulement une présence, un auxiliaire qui n'est rien, et pourtant il est aussi réel que vous et moi

– Est-ce que les petites sœurs ont vu les alliés ?

– Tout le monde les a vus à un moment ou un autre.

– Est-ce que pour elles aussi les alliés sont seulement une force ?

– Non. Elles sont comme vous ; elles n'ont pas encore perdu leur forme humaine. De même pour tous les autres. Pour eux – les petites sœurs, les Genaros et

Soledad – les alliés sont des choses terrifiantes ; avec eux, les alliés sont des créatures de la nuit, malveillantes et redoutables. Il suffit de faire allusion aux alliés pour que Lidia, Josefina et Pablito entrent en transe. Rosa et Nestor n'ont pas aussi peur, mais ils ne veulent rien avoir à faire avec les alliés, eux non plus. Benigno à son dessein bien à lui, alors les alliés ne l'intéressent pas. Ils ne l'importunent pas, moi non plus, d'ailleurs. Mais les autres sont des proies faciles pour les alliés, en particulier maintenant que les alliés sont hors des gourdes du Nagual et de Genaro. Ils viennent tout le temps à votre recherche.

La Gorda

« Le Nagual m'a dit qu'aussi longtemps que l'on se cramponne à la forme humaine, on peut seulement refléter cette forme ; et comme les alliés se nourrissent directement de notre force-vie du milieu du ventre, en général ils nous rendent malades, et nous les voyons alors comme des créatures lourdes et laides.
– Existe-t-il une chose que nous puissions faire pour nous protéger, ou pour changer l'aspect de ces créatures ?
– Ce que vous devez faire tous, c'est perdre vos formes humaines.
– Qu'est-ce que vous voulez dire ?
Ma question ne sembla avoir aucun sens pour elle. Elle me dévisagea, les yeux vides, comme si elle attendait que je précise mes paroles. Puis elle ferma les yeux pendant un instant.
– Vous ne savez rien du moule humain et de la forme humaine, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.
Je la regardai fixement.
– Je viens de voir que vous ne savez rien à ce sujet, dit-elle en souriant.
– Vous avez absolument raison, dis-je.
– Le Nagual m'a dit que la forme humaine est une force, dit-elle. Et le moule humain est... euh... un moule. Il disait que toute chose a son moule particulier. Les plantes ont des moules, les animaux ont des moules, les vers ont des moules. Vous êtes sûr que le Nagual ne vous a jamais montré le moule humain ?
Je lui dis qu'il avait parlé de la chose, mais à grands traits, d'une manière très brève, un jour où il avait essayé d'expliquer quelque chose à propos d'un rêve que j'avais eu. Dans le rêve en question, j'avais vu un homme qui, apparemment, se cachait dans l'obscurité d'un ravin étroit. Je m'alarmai de le découvrir là. Je le regardai pendant un moment, et ensuite l'homme fit un pas en

avant et s'exposa à ma vue. Il était nu et son corps luisait. Il paraissait délicat, presque frêle. Ses yeux me plaisaient. Ils étaient amicaux et profonds. Je les jugeai très doux. Mais ensuite, il fit un pas en arrière dans l'obscurité du ravin et ses yeux devinrent comme deux miroirs, comme les yeux d'un animal féroce.
Don Juan m'avait dit alors que j'avais rencontré le moule humain en « rêve ». Il m'expliqua que les sorciers ont l'avenue de leur « rêve » pour les conduire jusqu'au moule, et que le moule des hommes était précisément une entité, une entité qui pouvait être vue, par certains d'entre nous à certains moments, quand nous sommes imprégnés de pouvoir, et à coup sûr par tout le monde, au moment de la mort. Il décrivit le moule comme étant la source, l'origine de l'homme, car sans le moule pour regrouper la force de vie, il n'existait aucun moyen pour que cette force s'assemble d'elle-même en forme d'homme.
Il interpréta mon rêve comme un coup d'œil fugitif et extraordinairement simpliste sur le moule. Il dit que mon rêve avait corroboré le fait que j'étais un homme naïf et très terrestre.
La Gorda rit et dit qu'elle aurait fait la même remarque. Voir le moule comme un homme normal tout nu et ensuite comme un animal, c'était réellement avoir une vue simpliste du moule.
– Peut-être était-ce juste un stupide rêve ordinaire, dis-je, pour me défendre.
– Non, répondit-elle avec un grand sourire. Vous comprenez, le moule humain luit, et on le trouve toujours dans des trous d'eau et dans des ravins étroits.
– Pourquoi dans des ravins et dans des trous d'eau ?
– Il se nourrit d'eau. Sans eau il n'y a pas de moule, répliqua-t-elle. Je sais que le Nagual vous a amené régulièrement près de trous d'eau, dans l'espoir de vous

montrer le moule. Mais votre vide vous empêchait de voir quoi que ce soit. Il m'est arrivé la même chose. Il me faisait souvent m'allonger nue sur un rocher, au centre même d'un certain trou d'eau asséché, mais tout ce dont j'étais capable, c'était de ressentir la présence de quelque chose qui me rendait folle de terreur.
– Pourquoi le vide empêche-t-il de voir le monde ?
– Le Nagual disait que tout dans le monde est une force : une traction ou une pulsion. Pour que nous puissions être poussés ou tirés, il nous faut être comme une

voile, comme un cerf-volant dans le vent. Mais si nous avons un trou au milieu de notre luminosité, la force passe à travers ce trou et n'agit jamais sur nous.
« Le Nagual m'a dit que Genaro vous aimait beaucoup et qu'il essayait de vous faire prendre conscience du trou au milieu de vous. Il faisait voler son sombrero comme un cerf-volant pour vous asticoter; il vous a même tiré par ce trou jusqu'à ce que vous ayez la diarrhée, mais vous n'avez jamais saisi ce qu'il faisait.
– Pourquoi ne me l'ont-ils pas dit tout simplement, comme vous l'avez dit vous-même ?
– C'est ce qu'ils ont fait, mais vous n'avez pas prêté attention à leurs paroles.
Je trouvai cette affirmation impossible à croire. Admettre qu'ils m'avaient parlé de cela et que je ne m'en étais pas aperçu, c'était impensable pour moi.
– Et vous, Gorda, vous avez déjà vu le moule ? demandai-je.
– Bien sûr. Quand je suis redevenue complète. Je suis allée un jour, toute seule, à ce trou d'eau particulier, et voilà. C'était un être lumineux, rayonnant. Je n'ai pas pu le regarder. Il m'aveuglait. Et rien d'autre ne comptait. Rien. Juste être là, c'était tout ce que je voulais. Le Nagual disait que parfois, si nous avons assez de pouvoir personnel, nous pouvons entrevoir le

moule, même si nous ne sommes pas des sorciers ; quand ça arrive, nous disons que nous avons vu Dieu. Il disait que si nous l'appelons Dieu, c'est la vérité. Le moule est Dieu.
« J'ai passé des moments terribles à comprendre le Nagual, parce que j'étais une femme très religieuse. Je n'avais rien d'autre au monde que ma religion. Alors, entendre le Nagual dire les choses qu'il disait me faisait frissonner. Mais ensuite je suis devenue complète, les forces du monde ont commencé à me tirer, et j'ai su que le Nagual avait raison. Le moule est Dieu. Qu'est-ce que vous en pensez ?
– Le jour où je le verrai, je vous le dirai, Gorda, répondis-je.
Elle se mit à rire, et dit que le Nagual se moquait de moi en disant que le jour où je verrais le moule, je deviendrais probablement un moine franciscain, parce qu'au plus profond de moi, j'avais une âme religieuse.
– Le moule que vous avez vu, c'était un homme ou une femme ? demandai-je.
– Ni l'un ni l'autre. C'était simplement un humain lumineux. Le Nagual m'a dit que j'aurais pu demander quelque chose pour moi-même, qu'un guerrier n'a pas le droit de laisser passer une telle occasion. Mais aucune

chose à demander ne m'est venue à l'esprit. C'était mieux comme ça. J'en conserve le plus beau des souvenirs. Le Nagual disait qu'un guerrier avec assez de pouvoir peut voir le moule très souvent. Quel grand bonheur ce doit être !

– Mais si le moule humain est ce qui nous met ensemble, qu'est-ce que la forme humaine ?

– Quelque chose qui colle, une force collante qui fait de nous les gens que nous sommes. Le Nagual m'a dit que la forme humaine n'a pas de forme. Comme les alliés qu'il portait dans sa gourde, elle n'est rien, mais

quoique n'ayant pas de forme, elle nous possède pendant nos vies et ne nous quitte qu'à notre mort. Je n'ai jamais vu la forme humaine mais je l'ai ressentie dans mon corps.

Elle décrivit alors une série très complexe de sensations qu'elle avait éprouvées au cours d'un certain nombre d'années : le point culminant de l'expérience avait été une maladie grave se traduisant, à son paroxysme, par un état corporel qui me rappelait certaines descriptions de crises cardiaques violentes. Elle me dit que la forme humaine – la force qu'elle est en tant que telle – avait quitté son corps après une dure bataille intérieure qui s'était manifestée en tant que maladie.

– On dirait bien que vous avez eu une crise cardiaque, dis-je.

– Peut-être ! répliqua-t-elle. Mais je suis certaine d'une chose : le jour où je l'ai eue, j'ai perdu ma forme humaine. Je suis devenue si faible que pendant des jours je n'ai même pas pu sortir de mon lit. Depuis ce jour-là, je n'ai jamais eu l'énergie de mon ancien moi. De temps en temps, j'ai essayé de reprendre mes anciennes habitudes, mais je n'ai jamais eu la force d'y prendre plaisir à la manière d'autrefois. En fin de compte, j'ai renoncé à essayer.

– Et à quoi bon perdre sa forme ?

– Un guerrier doit laisser tomber la forme humaine pour pouvoir changer, vraiment changer. Sinon il ne s'agit que de changement en paroles, comme dans votre cas. Le Nagual disait qu'il est inutile de croire ou d'espérer qu'on peut changer ses habitudes. On ne peut pas changer un iota aussi longtemps que l'on se cramponne à la forme humaine. Le Nagual m'a dit qu'un guerrier sait qu'il ne peut pas changer, et cependant il s'attache à essayer de changer, tout en sachant qu'il n'en sera pas capable. C'est le seul avantage que possède le guerrier

sur les hommes du commun. Le guerrier n'est jamais déçu de ne pas réussir h changer.
– Mais vous êtes encore vous-même, Gorda, n'est-ce pas ?
– Non. Plus maintenant. La seule chose qui vous fait penser que vous êtes vous-même, c'est la forme. Une fois qu'elle est partie, vous n'êtes rien.
– Mais vous parlez, vous pensez, vous ressentez encore comme vous l'avez toujours fait, n'est-ce pas ?
– Pas du tout. Je suis neuve.
Elle se mit à rire et me prit dans ses bras, comme si elle voulait consoler un enfant.
– Seuls Eligio et moi avons perdu notre forme, poursuivit-elle. Nous avons eu beaucoup de chance de la perdre pendant que le Nagual était parmi nous. Vous aurez à passer des moments horribles, vous autres. C'est votre destinée. Le prochain qui la perdra n'aura que moi pour compagnie. Je suis déjà désolée pour lui, quel qu'il soit.
– Qu'avez-vous ressenti d'autre, Gorda, quand vous avez perdu votre forme, en dehors de ne pas avoir assez d'énergie ?
– Le Nagual m'avait dit qu'un guerrier sans forme commence par voir un œil. Je voyais un oeil en face de moi toutes les fois que je fermais les yeux. Ça allait tellement mal que je ne pouvais plus me reposer ; l'œil me suivait où que j'aille. Je suis devenue presque folle. Finalement, je suppose que je m'y suis habituée. Maintenant, je ne le remarque même plus, car il est devenu une partie de moi.
« Le guerrier sans forme se sert de cet oeil pour commencer à rêver. Si vous n'avez pas de forme, vous n'avez pas besoin de vous endormir pour rêver. L'oeil, devant vous, vous entraîne chaque fois que vous voulez vous en aller,

– Où se trouve exactement cet oeil, Gorda ?
Elle ferma les yeux et bougea sa main de côté et d'autre, juste devant ses yeux, couvrant la largeur de son visage.
– Parfois, poursuivit-elle, l'œil est très petit, et d'autres fois, il est énorme. Quand il est petit votre rêve est précis. S'il est grand votre rêve est comme un vol au-dessus des montagnes, et vous ne voyez vraiment pas grand-chose. Je n'ai pas encore fait assez de rêve, mais le Nagual m'a dit que cet œil est mon atout maître. Un jour, quand je deviendrai véritablement sans forme, je ne verrai plus l'œil, l'œil deviendra juste comme moi, rien, et

pourtant il sera comme les alliés. Le Nagual disait que tout est nécessairement filtré par notre forme humaine. Alors, quand nous n'avons pas de forme, rien n'a de forme, et cependant tout est présent. Je ne pouvais pas comprendre ce qu'il voulait dire par là, mais je me rends compte maintenant qu'il avait absolument raison. Les alliés sont seulement une présence, et il en sera de même pour l'œil. Mais en ce moment, cet œil est tout pour moi. En fait, comme j'ai cet œil, je ne devrais avoir besoin de rien d'autre pour faire monter mon rêve, même quand je suis éveillée. Je n'ai pas encore été capable de faire ça. Peut-être suis-je comme vous, un peu têtue et paresseuse.
– Comment avez-vous effectué le vol que vous m'avez montré cette nuit ?
– Le Nagual m'a enseigné comment me servir de mon corps pour faire des lumières, parce que de toute façon nous sommes lumière ; alors je fais des étincelles et des lumières ; et à leur tour ces lumières font miroiter les lignes du monde. Dès que j'en vois une, il m'est facile de m'agripper à elle.
– Comment vous agrippez-vous ?
– Je la prends.
Elle fit le geste avec ses mains : elle écarta les doigts,

recourbés en forme de griffes, puis elle plaça ses deux mains l'une contre l'autre à la hauteur des poignets, formant une sorte de boule avec le bout des doigts joints, tournés vers le haut.
– Il vous faut saisir la ligne comme un jaguar, poursuivit-elle, et ne jamais séparer les poignets. Si vous le faites, vous tombez et vous vous cassez le cou.
Elle se tut, et cela me força à me retourner vers elle, dans l'attente d'autres révélations.
– Vous ne me croyez pas, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.
Sans me donner le temps de répondre, elle s'accroupit, et commença à produire son émission d'étincelles. J'étais calme et maître de moi, ce qui me permit de concentrer toute mon attention sur ses actes. Lorsqu'elle ouvrait ses doigts brusquement, chaque fibre de ses muscles semblait se tendre d'un seul coup. Cette tension semblait se concentrer tout au bout de ses doigts, et elle était projetée à l'extérieur comme des rayons de lumière. L'humidité du bout de ses doigts était en réalité un véhicule pour transporter une certaine espèce d'énergie émanant de son corps.
– Comment avez-vous fait ça, Gorda ? demandai-je, sincèrement émerveillé par elle.
– Je ne le sais pas vraiment, répondit-elle. Je le fais, un point c'est tout. Je l'ai fait des tas de fois et pourtant je ne sais pas comment je le fais. Quand j'attrape un de ces

rayons, je sens que je suis tirée par quelque chose. Quand je veux revenir, je sens que la ligne ne veut pas me libérer et je perds la tête. Le Nagual disait que c'était mon plus gros défaut. Je prends tellement peur qu'un de ces jours je finirai par me blesser le corps. Mais j'imagine qu'un de ces jours je serai encore plus sans forme, et j'aurai moins peur ; alors, si je tiens le coup jusqu'à ce jour-là, je suis tranquille.

– Dites-moi, Gorda : comment vous laissez-vous tirer par les lignes ?

– On en vient toujours au même point: je ne sais pas. Le Nagual m'avait prévenue à votre sujet. Vous voulez savoir des choses que l'on ne peut pas savoir.

J'eus beaucoup de mal à lui faire clairement comprendre que ce que je recherchais, c'étaient les façons de faire. J'avais vraiment renoncé à espérer des explications de leur part à tous, parce que leurs explications n'expliquaient rien à mes yeux. Mais me décrire les démarches suivies était une chose tout à fait différente.

– Comment avez-vous appris à laisser saisir votre corps sur les lignes du monde ? demandai-je.

– J'ai appris ça en rêvant, dit-elle, mais je ne sais vraiment pas comment. Pour un guerrier-femme, tout commence en rêvant. Le Nagual m'a dit (tout comme il vous l'a dit) de chercher, en premier lieu, mes mains dans mes rêves. Je ne pouvais pas du tout les trouver. Dans mes rêves, je n'avais pas de mains. J'ai essayé, essayé de les trouver pendant des années. Chaque nuit, je me donnais l'ordre de trouver mes mains, mais sans aucun résultat. Je ne trouvais jamais rien dans mes rêves. Le Nagual a été impitoyable avec moi. Il m'a dit qu'il fallait que je les trouve ou que je périsse. Alors je lui ai menti, je lui ai dit que j'avais trouvé mes mains dans mes rêves. Le Nagual. n'a pas prononcé un seul mot, mais Genaro a jeté son chapeau sur le sol et s'est mis à danser dessus. Il m'a caressé la tête et m'a dit que j'étais vraiment un grand guerrier. Et plus il me faisait de louanges, plus je me sentais mal à l'aise. J'étais sur le point de dire la vérité au Nagual lorsque ce fou de Genaro m'a visée avec son derrière et il a lâché le pet le plus sonore et le plus long que j'aie jamais entendu. Il m'a poussée en arrière, vraiment, avec son pet. C'était

comme un vent chaud, infect, dégoûtant et puant, tout

comme moi-même. Le Nagual s'étranglait de rire.

« J'ai couru me cacher dans la maison. J'étais très grosse à l'époque. Je mangeais des quantités et j'avais des tas de gaz. Alors j'ai décidé de ne pas manger pendant un certain temps. Lidia et Josefina m'ont aidée. Je n'ai rien mangé pendant trente-trois jours, et ensuite, une nuit, j'ai trouvé mes mains dans mes rêves. Elles étaient vieilles, laides et vertes, mais c'était les miennes. Voilà comment ça a commencé. Le reste a été facile.

– Et le reste, Gorda, ce fut quoi ?

– Ce que le Nagual a voulu que je fasse ensuite : essayer de trouver des maisons ou des bâtiments dans mes rêves, et puis les regarder, en essayant de ne pas fondre les images, Il disait que l'art du rêveur, c'est de maintenir l'image de son rêve. Parce que c'est ce que nous faisons de toute façon au cours de toute notre vie.

– Qu'est-ce qu'il voulait dire par là ?

– Notre art, en tant d'hommes ordinaires, c'est que nous savons maintenir l'image de ce que nous sommes en train de regarder. Le Nagual disait que nous faisons ça sans savoir comment. Nous le faisons, un point c'est tout ; c'est-à-dire, nos corps le font. Dans l'acte de rêver il nous faut faire la même chose, sauf que dans le cas du rêve, il nous faut apprendre comment faire. Il nous faut lutter, non seulement pour regarder, mais pour simplement jeter un coup d'œil, tout en maintenant l'image.

« Le Nagual m'a dit de trouver dans mes rêves une protection pour le bouton de mon ventre. Ça m'a pris beaucoup de temps parce que je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire. Il disait qu'en rêvant nous faisons attention avec le bouton du ventre ; donc il fallait le protéger. Nous avons besoin d'un peu de chaleur, ou de la sensation que quelque chose est en train de presser le

bouton du ventre, pour pouvoir maintenir les images dans nos rêves.

« J'ai trouvé dans mes rêves un caillou qui s'adaptait au bouton de mon ventre, et le Nagual me l'a fait rechercher, jour après jour, dans des trous d'eau et des canons, jusqu'à ce que je le trouve. J'ai fabriqué une ceinture pour lui, et je le porte encore jour et nuit. Le fait de le porter me permet de maintenir plus facilement les images dans mes rêves.

« Ensuite, le Nagual m'a donné pour tâche d'aller, dans mon rêve, à des endroits particuliers. Je m'en sortais vraiment très bien, mais à ce moment-là j'ai perdu ma forme et j'ai commencé à voir l'œil devant moi. Le Nagual a dit que l'œil avait tout changé, et il m'a donné l'ordre de commencer à me servir de l'œil pour me tirer d'affaire. Il disait que je n'avais pas eu le temps d'accé-

der à mon double, dans mon rêve, mais que l'œil était encore mieux. Je me suis sentie dupée. Maintenant, je n’en fais aucun cas. Je me suis servie de cet œil du mieux que j'ai pu. Je le laisse me tirer, dans mon rêve. Je ferme les yeux et je m’endors en un clin d’œil, même en plein jour, n’importe où. L’œil me tire et j’entre dans un autre monde. La plupart du temps, je me contente de m'y promener. Le Nagual nous a dit, à moi et aux petites sœurs, que, pendant nos périodes menstruelles, rêver devient pouvoir. Ça me rend un peu folle, mais pour une seule chose je deviens plus téméraire. Et comme le Nagual nous l’a montré, une fêlure s'ouvre devant nous pendant ces jours-là. Vous n'êtes pas une femme, alors ça ne peut pas avoir de sens pour vous, mais deux jours avant ses périodes, une femme peut ouvrir cette fêlure et pénétrer, à travers elle, dans un autre monde. »

De sa main gauche elle suivit le contour d'une ligne invisible qui semblait courir verticalement devant elle, à longueur de bras.

– Pendant ce laps de temps, si elles le veulent, les femmes peuvent lâcher les images du monde, poursuivit la Gorda. C’est ça, la fêlure entre les mondes et, comme disait le Nagual, elle est droit devant nous, les femmes.

« La raison pour laquelle le Nagual croit que les femmes sont de meilleurs sorciers que les hommes, c’est parce qu’elles ont toujours la fêlure devant elles, alors que les hommes doivent la fabriquer.

« Voilà. C’est au cours de mes périodes que j’ai appris, en rêve, à voler avec les lignes du monde. J’ai appris à faire des étincelles avec mon corps pour amorcer les lignes, et ensuite j’ai appris à les attraper. Et jusqu’ici c'est tout ce que j'ai appris à rêver. »

Je lui dis en riant que je n'avais rien à lui montrer après toutes mes années de « rêves ».

– Vous avez appris à appeler les alliés en rêve, dit-elle avec beaucoup d’assurance.

Je lui dis que don Juan m'avait enseigné à faire ces sons. Elle n’eut pas l’air de me croire.

– Dans ce cas, dit-elle, les alliés doivent venir à vous parce qu’ils recherchent sa luminosité, la luminosité qu'il a laissée en vous. Il m’a dit que chaque sorcier a uniquement une quantité déterminée de luminosité à abandonner. Alors il la découpe entre tous ses enfants, en fonction d'un ordre qui lui vient de quelque part hors de cette immensité. À vous, il a même donné son propre appel.

Elle claqua la langue et me fit un clin d’œil.

– Si vous ne me croyez pas, dit-elle, pourquoi ne faites-vous pas le son que le Nagual vous a enseigné,

pour voir si les alliés viendront à vous ?
Je n’en avais guère envie : non pas parce que je croyais que mon appel ferait venir quoi que ce fût, mais parce que je ne voulais pas me plier à tous ses caprices.
Elle attendit pendant un instant, et quand elle fut cer-

taine que je n’allais pas essayer, elle plaça la main sur sa bouche et imita les petits coups secs de mon appel. Elle continua pendant cinq ou six minutes, ne s’arrêtant que pour reprendre haleine.
– Vous voyez ce que je veux dire ? demanda-t-elle en souriant. Les alliés se fichent de mon appel comme d'une guigne, si semblable au vôtre soit-il. Et maintenant, essayez, vous !
J’essayai. Quelques secondes plus tard, j’entendis que l’on répondait à mon appel. La Gorda se leva brusquement. J'eus l’impression très nette qu'elle était encore plus surprise que moi-même. En toute hâte elle me fit arrêter, éteignit la lampe, et rassembla mes notes.
Elle était sur le point d'ouvrir la porte de devant, mais elle interrompit son geste : un son extrêmement effrayant éclata juste de l'autre côté de la porte. On aurait dit un grognement. Il était si horrible et si menaçant qu’il nous fit bondir tous les deux en arrière, loin de la porte. Mon agitation physique était si intense que j'aurais pris la fuite s'il y avait eu un endroit où aller.
Quelque chose de lourd était appuyé contre la porte ; et cela la faisait craquer. Je regardai la Gorda. Elle avait l'air encore plus alarmée. Elle avait toujours le bras tendu comme pour ouvrir la porte. Elle était bouche bée. Elle semblait s'être figée au milieu de son geste.
La porte était sur le point de céder à tout instant. Aucun coup n'était donné, simplement une pression terrifiante, non seulement sur la porte mais tout autour de la maison.
La Gorda se redressa et me dit de la prendre dans mes bras, très vite, en restant derrière elle, et de refermer mes mains autour de sa taille, par-dessus le bouton de son ventre. Elle exécuta ensuite, avec ses mains, un mouvement étrange. C'était comme si elle faisait claquer une serviette en la tenant au niveau de ses yeux. Elle le fit

quatre fois. Puis elle fit un autre mouvement étrange. Elle plaça les mains au milieu de sa poitrine, paumes tournées vers le haut, l’une au-dessus de l’autre sans qu’elles se touchent. Ses coudes étaient écartés de chaque côté de son corps. Elle referma brusquement ses mains comme si elle avait saisi soudain deux barres

invisibles. Elle retourna lentement ses mains jusqu'à ce que les paumes soient vers le bas, puis elle fit un mouvement extrêmement beau, réclamant beaucoup d'efforts, un mouvement qui parut mettre en jeu chaque muscle de son corps. C'était comme si elle ouvrait une lourde porte coulissante qui aurait offert une grande résistance. Son corps trembla sous l'effort. Ses bras se déplacèrent lentement, comme si elle ouvrait une porte très, très lourde, jusqu'à ce qu'ils soient complètement allongés sur les côtés.

J'eus l'impression très nette que dès qu'elle eut ouvert cette porte, un vent s'y engouffra. Ce vent nous tira, et nous traversâmes le mur. Réellement. Ou plutôt, les murs de la maison nous traversèrent ; ou bien peut-être, tous les trois, la Gorda, la maison et moi-même, nous traversâmes la porte qu'elle avait ouverte. Tout d'un coup, j'étais dehors, au milieu d'un champ. Je pouvais voir les formes sombres des montagnes et des arbres alentour. J'avais cessé de tenir la taille de la Gorda. Un bruit au-dessus de moi me fit lever les yeux, et je vis qui planait, peut-être à trois mètres au-dessus de moi, comme la silhouette noire d'un cerf-volant géant. Je ressentis une démangeaison terrible dans le bouton de mon ventre, et ensuite la Gorda fonça vers le sol à toute vitesse, mais au lieu de s'écraser, elle fit un arrêt très doux.

Au moment où la Gorda se posa, la démangeaison autour de mon ombilic se transforma en une douleur des nerfs qui m'épuisait de façon horrible. C'était comme si

en se posant elle avait attiré au-dehors ce qui est dans moi. Je criai de douleur, de ma voix la plus aiguë.

Ensuite, la Gorda se trouva debout devant moi, complètement hors d'haleine. J'étais assis. Nous étions de nouveau dans la pièce de la maison de don Genaro où nous nous trouvions auparavant.

La Gorda semblait incapable de reprendre son souffle. Elle était inondée de sueur.

– Il nous faut sortir d'ici, murmura-t-elle.

Il nous fallut peu de temps pour aller en voiture jusqu'à la maison des petites sœurs. Aucune d'elles ne s'y trouvait. La Gorda alluma une lampe et me conduisit directement à l'arrière, dans la cuisine en plein air. Là, elle se déshabilla et me demanda de la laver comme un cheval, en lui jetant de l'eau sur le corps. Prenant un petit baquet d'eau je me mis à le verser doucement sur elle, mais elle voulut que je l'inonde.

Elle m'expliqua qu'un contact avec les alliés, comme celui que nous venions d'avoir, produisait une transpiration extrêmement nocive, qu'il fallait aussitôt enlever en se lavant. Elle me fit quitter mes vêtements et elle m'inonda d'eau glacée. Puis elle me tendit un morceau de tissu propre et nous nous séchâmes tout en rentrant dans la maison. Elle s'assit sur le grand lit de la pièce de devant, après avoir suspendu la lampe au mur, au-dessus du lit. Ses genoux étaient relevés et je pouvais voir chaque partie de son corps. Je serrai dans mes bras

son corps entièrement nu et, au même instant, je pris conscience de ce que doña Soledad avait voulu dire lorsqu'elle avait déclaré que la Gorda était la femme du Nagual. Elle était sans forme comme don Juan. Il ne m'était absolument pas possible de penser à elle en tant que femme.

Je commençai à remettre mes vêtements. Elle me les enleva. Elle dit qu'avant de pouvoir les porter de nou-

veau, il fallait que je leur fasse prendre le soleil. Elle me donna une couverture pour mettre sur mes épaules, et elle en prit une pour elle-même.

– Cette attaque des alliés était vraiment effrayante, dit-elle (nous étions en train de nous asseoir sur le lit). Nous avons eu réellement de la chance de pouvoir nous tirer de leur poigne. Je n'avais aucune idée de la raison pour laquelle le Nagual m'avait dit d'aller chez les Genaros avec vous. Maintenant je le sais. Cette maison est l'endroit où les alliés sont les plus forts. Ils nous ont manqué d'un cheveu. Nous avons eu de la chance que je sache comment sortir.

– Comment avez-vous fait, Gorda ?

– En réalité, je ne sais pas, dit-elle. Je l'ai fait, c'est tout. Mon corps savait comment, bien sûr, mais quand je veux penser à la façon dont je l'ai fait, je ne peux pas.

« Nous avons traversé, tous les deux, une grande épreuve. Jusqu'à cette nuit, je ne savais pas que je pouvais ouvrir cet œil, mais regardez ce que j'ai fait ! J'ai réellement ouvert cet œil, juste comme le Nagual disait que je pouvais le faire. Je n'ai jamais pu le faire avant que vous veniez. J'avais essayé, mais ça ne marchait jamais. Cette fois-ci, la peur de ces alliés m'a fait attraper l'œil exactement comme le Nagual me l'avait dit, en le secouant quatre fois, dans ses quatre directions. Il disait que je devais le secouer comme si je secouais un drap de lit, puis que je devais l'ouvrir comme une porte en le prenant juste par le milieu. Le reste a été très facile. Une fois que la porte a été ouverte, j'ai senti comme un vent puissant qui me tirait au lieu de me repousser. Le problème, disait le Nagual, c'est de revenir. Il faut que vous soyez très fort pour faire ça. Le Nagual, Genaro et Eligio pouvaient entrer et sortir de cet œil comme un rien. Pour eux, l'œil n'était même pas un œil ; ils disaient que c'était une lumière orange, comme le soleil. Et le

Nagual et Genaro étaient de même – une lumière orange – lorsqu'ils volaient. Je suis encore très bas sur l'échelle ; le Nagual disait que quand je fais mon vol, je m'étale à plat, et que j'ai l'air d'un tas de bouse de vache dans le ciel. Je n'ai pas de lumière. C'est pour ça que le retour est si terrible pour moi. Cette nuit, vous m'avez aidée et vous m'avez tirée en arrière deux fois. Si je vous ai montré mon vol cette nuit, c'est parce que le Nagual m'avait donné l'ordre de vous le faire voir, qu'il soit malhabile ou moche n'avait pas d'importance. Avec mon vol, j'étais censée vous aider, de même que vous étiez censé m'aider quand vous m'avez montré votre double. Depuis la porte, j'ai vu toute votre manœuvre. Vous étiez tellement occupé à avoir pitié de Josefina que votre corps n'a pas remarqué ma présence. J'ai vu comment votre double est sorti du haut de votre tête. Il est sorti en se tortillant comme un ver. J'ai vu un frisson commencer à vos pieds et parcourir tout votre corps, et ensuite votre double est sorti. Il était comme vous, mais très brillant. Il était comme le Nagual lui-même. C'est pour ça que les sœurs ont été pétrifiées. Je savais qu'elles croyaient que c'était le Nagual lui-même. Mais je n'ai pas pu voir tout. Et j'ai manqué le son, parce que je n'ai pas d'attention pour ça.

– Je vous demande pardon ?

– Le double exige une quantité formidable d'attention. Le Nagual vous a donné cette attention à vous, mais pas à moi. Il m'a dit qu'il était à court de temps.

Elle dit autre chose encore, à propos d'une certaine espèce d'attention, mais j'étais très fatigué. Je m'endormis de façon si soudaine que je n'eus même pas le temps de mettre mes notes de côté.

4

Les Genaros

Je me réveillai vers huit heures le lendemain matin et je constatai que la Gorda avait fait prendre le soleil à mes vêtements et préparé le petit déjeuner. Nous le prîmes dans la cuisine, dans la partie réservée aux repas. Quand nous eûmes terminé, je l'interrogeai sur Lidia, Rosa et Josefina. Elles semblaient avoir disparu de la maison.
– Elles sont en train d'aider Soledad, répondit-elle. Elle se prépare à partir.
– Où s'en va-t-elle ?
– Quelque part loin d'ici. Elle n'a plus aucune raison de rester. Elle vous attendait et votre venue fait déjà partie du passé.
– Est-ce que les petites sœurs vont s'en aller avec elle ?
– Non. Seulement, elles ne veulent pas être ici aujourd'hui. On dirait bien qu'elles ne sont pas dans un bon jour. En tout cas pour traîner par ici.
– Pourquoi n'est-ce pas un bon jour ?
– Les Genaros viennent vous voir aujourd'hui, et les filles ne font pas bon ménage avec eux. S'ils se trouvent ici tous ensemble, ils vont se lancer dans un combat terrible. La dernière fois que c'est arrivé, ils se sont presque entretués.
– Est-ce qu'ils se combattent physiquement ?

– Et comment ! Ils sont tous très forts et aucun ne veut accepter la seconde place. Le Nagual m'avait dit que c'était ce qui arriverait, mais je suis sans pouvoir pour les arrêter ; non seulement ça, mais je suis bien forcée de prendre parti, et c'est la catastrophe.
– Comment savez-vous que les Genaros viennent aujourd'hui ?
– Je ne leur ai pas parlé. Je sais seulement qu'ils viendront aujourd'hui, c'est tout.
– Vous le savez parce que vous voyez, n'est-ce pas, Gorda ?
– C'est exact. Je les vois en train de venir. Et l'un d'eux vient directement vers nous parce que vous le tirez.
Je lui affirmai que je ne tirais personne en particulier.

Je lui dis que je n'avais révélé à personne l'objet de mon voyage, mais qu’il était lié à certaines choses que je voulais demander à Pablito et à Nestor.

Avec un sourire timide, elle me dit que le destin m’avait apparié avec Pablito, que nous étions très semblables, et que sans aucun doute il serait le premier à venir me voir. Elle ajouta que tout ce qui arrivait à un guerrier pouvait être interprété comme un présage ; ainsi ma rencontre avec Soledad était un présage de ce que j’allais découvrir pendant ma visite. Je lui demandai d’expliquer ce qu’elle voulait dire.

– Les hommes vous donneront très peu cette fois-ci, dit-elle. Ce sont les femmes qui vous déchireront en lambeaux, comme l'a fait Soledad. C'est ce que je dirais si je lisais le présage. Vous attendez les Genaros, mais ce sont des hommes comme vous. Et considérez cet autre présage : ils sont un peu en retard. Je dirais plusieurs jours en retard. C’est votre destin, aussi bien que le leur – en tant d’hommes – d’être toujours plusieurs jours à la traîne.

– À la traîne de quoi, Gorda ?

– À la traîne de tout. À la traîne par rapport à nous, les femmes, par exemple.

Elle se mit à rire et me donna quelques tapes amicales sur la tête.

– Si têtu que vous soyez, poursuivit-elle, il vous faudra admettre que j'ai raison. Vous verrez...

– Est-ce que le Nagual vous a dit que les hommes sont à la traîne par rapport aux femmes ?

– Bien sûr, répliqua-t-elle. Il vous suffit de regarder autour de vous.

– C’est ce que je fais, Gorda. Mais je ne vois rien de pareil. Ce sont les femmes que je vois toujours à la traîne. Elles dépendent des hommes.

Elle rit. Son rire n'était ni méprisant ni amer ; c’était plutôt un carillon clair et joyeux.

– Vous connaissez le monde des gens mieux que moi, dit-elle d'un ton énergique. Mais en ce moment même je suis sans forme et vous ne l’êtes pas. Je vous le dis, les femmes sont de meilleurs sorciers que les hommes parce qu’il y a une fêlure devant nos yeux, et qu'il n'y en a pas devant les vôtres.

Elle ne semblait pas en colère, mais je me sentis obligé de lui expliquer que je posais des questions et faisais des commentaires, non pas parce que je voulais attaquer ou défendre telle ou telle opinion, mais parce que je voulais la faire parler.

Elle répondit qu’elle n'avait rien fait d'autre, depuis le début de notre rencontre, sinon parler ; et que le Nagual l’avait entraînée à parler parce qu’elle avait pour tâche, tout comme moi, d'être dans le monde des gens.

– Tout ce que nous disons, poursuivit-elle, est un reflet du monde des gens. Vous vous apercevrez, avant la fin de votre visite, que vous parlez et que vous agissez

comme vous le faites, parce que vous vous cramponnez à la forme humaine – tout comme les Genaros et les petites sœurs se cramponnent à la forme humaine lorsqu'ils combattent pour s'entre-tuer.
– Mais n'êtes-vous pas, toutes les quatre, censées coopérer avec Pablito, Nestor et Benigno ?
– Genaro et le Nagual ont dit à chacun de nous qu'il nous fallait vivre en bonne harmonie, nous aider et nous protéger mutuellement, parce que nous sommes seuls au monde. Pablito nous a été confié à toutes les quatre, mais c'est un lâche. S'il ne tenait qu'à lui, il nous laisserait mourir comme des chiens. Pourtant, quand le Nagual était par ici, Pablito se montrait très gentil avec nous et il prenait bien soin de nous. Tout le monde le taquinait et se moquait de lui en le voyant prendre soin de nous comme si nous étions ses épouses. Le Nagual et Genaro lui ont dit, peu de temps avant leur départ, qu'il avait une chance réelle de devenir un jour le Nagual, parce que nous deviendrions peut-être ses quatre vents, ses quatre coins. Pablito a compris que c'était cela sa tâche, et depuis ce jour-là, il a changé. Il est devenu insupportable. Il a commencé à nous commander en tous sens comme si nous étions vraiment ses femmes.
« J'ai interrogé le Nagual à propos des chances de Pablito et il m'a répondu que je devrais savoir que tout, dans le monde d'un guerrier, dépend de son pouvoir personnel; et que tout pouvoir personnel dépend de l'impeccabilité de chacun. Si Pablito était impeccable, il aurait une chance. J'ai ri quand il m'a dit ça. Je connais Pablito très bien. Mais le Nagual m'a expliqué que je ne devrais pas prendre ces choses-là à la légère. Il m'a dit que les guerriers ont toujours une chance, si mince soit-elle. Il m'a fait observer que j'étais moi-même un guerrier et que je ne devrais pas faire obstacle à Pablito par mes pensées. Il m'a dit que je devrais les faire taire et

laisser Pablito tranquille; que pour moi, ce qui était impeccable, c'était d'aider Pablito en dépit de ce que je savais de lui.
« J'ai compris les paroles du Nagual. De plus, j'avais moi-même une dette à l'égard de Pablito, et j'ai profité de l'occasion pour l'aider. Mais je savais également que malgré tous mes efforts, il allait à l'échec. J'ai toujours su qu'il n'avait pas ce qu'il faut pour être comme le Nagual. Pablito est très puéril et il ne veut pas accepter sa défaite. Il est très malheureux parce qu'il n'est pas

impeccable, et pourtant il essaie encore, dans ses pensées, d'être comme le Nagual.

– Comment a-t-il échoué ?

– Dès que le Nagual est parti, Pablito a eu une querelle terrible avec Lidia. Des années plus tôt, le Nagual lui avait donné la tâche d'être l'époux de Lidia, juste pour les apparences. Les gens, autour d'ici, croyaient qu'elle était sa femme. Lidia n'aimait pas ça du tout. Elle est très dure. Le vrai dans tout ça, c'est qu'elle a toujours inspiré à Pablito une frousse mortelle. Ils n'ont jamais pu s'entendre et s'ils se toléraient mutuellement, c'était uniquement parce que le Nagual était dans les parages ; mais quand il est parti, Pablito est devenu encore plus fou qu'il ne l'était déjà, et il s'est persuadé qu'il avait assez de pouvoir personnel pour nous prendre pour épouses. Les trois Genaros se sont réunis pour discuter ce que Pablito devrait faire, et ils ont décidé qu'il devrait prendre en premier lieu la plus forte de toutes les quatre : Lidia. Ils ont attendu qu'elle soit seule, puis ils sont entrés dans la maison tous les trois, ils l'ont saisie par les bras et ils l'ont jetée sur le lit. Pablito s'est mis sur elle. Au début, elle a cru que les Genaros plaisantaient. Mais quand elle s'est rendu compte qu'ils étaient sérieux, elle a donné à Pablito un coup de tête au milieu du front, et elle l'a presque tué. Les Genaros se sont

enfuis et Nestor a dû soigner la blessure de Pablito pendant des mois.
– Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour les aider à comprendre ?
– Non. Malheureusement, comprendre n'est pas leur problème. Ils comprennent très bien tous les six. Le véritable ennui, c'est quelque chose d'autre, quelque chose de très laid, et nul ne peut les aider à ce sujet. Ils se complaisent à ne pas essayer de changer. Depuis qu'ils savent qu'ils ne réussiront pas à changer – en dépit de tous leurs efforts, de leur volonté et de leur besoin de changer – ils ont complètement renoncé à essayer. C'est aussi mauvais que de se laisser décontenancer par ses échecs. Le Nagual a dit à chacun d'entre nous que des guerriers, hommes aussi bien que femmes, devaient être impeccables dans leurs efforts pour changer, de façon à effrayer la forme humaine et la jeter dehors. Après des armées d'impeccabilité, disait le Nagual, il viendra un moment où la forme ne peut pas résister plus longtemps, et elle s'en va, exactement comme elle m'a quittée. En s'en allant, bien sûr, elle fait mal au corps, et elle peut même le faire mourir, mais un guerrier impeccable survit, toujours.
Un coup frappé soudain à la porte de devant interrompit ses paroles. La Gorda se leva pour aller ouvrir la porte. C'était Lidia. Elle me salua de façon très cérémonieuse et demanda à la Gorda de l'accompagner. Elles partirent ensemble.
J'étais fort satisfait de me retrouver seul. Je travaillai sur mes notes pendant plusieurs heures. L'endroit réservé au repas était frais et très bien éclairé.
La Gorda revint vers midi. Elle me demanda si je voulais manger. Je n'avais pas faim mais elle insista pour que je mange. Elle m'affirma que les contacts avec les alliés étaient très amoindrissants et qu'elle se sentait elle-même très faible.

Après avoir mangé, je m'assis avec la Gorda et je me préparais à lui poser des questions sur le « rêve » lorsque la porte de devant s'ouvrit à grand bruit : Pablito entra. Il était hors d'haleine. De toute évidence il avait couru, et il semblait être dans un état d'agitation extrême. Il resta debout près de la porte pendant un instant, reprenant son souffle. Il n'avait pas beaucoup changé. Il semblait un peu plus âgé, ou plus lourd, ou peut-être seulement plus musclé. Il était cependant encore très maigre et très sec. Son teint était pâle comme s'il n'avait pas été au soleil depuis longtemps. La couleur brune de ses yeux était accentuée par de légères marques de lassitude sur son visage. Je me souvenais de Pablito comme d'un homme au sourire enjôleur ; et tandis qu'il me regardait, debout près de la porte, son sourire me parut aussi char-

meur que jamais. Il se précipita vers l'endroit où j'étais assis et il saisit mes avant-bras pendant un instant, sans dire un mot. Je me levai. Alors, il me secoua gentiment et me prit dans ses bras. J'étais moi-même tout à fait ravi de le voir. Je sautillai sur place, pris d'une joie enfantine. Je ne savais que dire. C'est lui qui rompit enfin le silence.

– Maestro ! dit-il doucement, en inclinant légèrement la tête comme s'il me faisait la révérence.

Le titre de « maestro » – maître – me prit au dépourvu. Je me retournai, comme s'il s'était adressé à quelqu'un d'autre, derrière moi. J'exagérai volontairement mon geste pour bien lui faire comprendre que j'étais intrigué. Il sourit, et la seule chose qui me vint à l'esprit fut de lui demander comment il savait que j'étais là.

Il répondit qu'avec Nestor et Benigno, il avait été contraint de venir, à cause d'une appréhension très inhabituelle, qui les avait fait courir jour et nuit sans s'arrêter. Nestor était allé à leur propre maison pour voir s'il s'y était passé quoi que ce soit pouvant justifier

le sentiment qui les avait poussés. Benigno était allé à la maison de Soledad, et lui-même était venu à la maison
des filles.
– Tu as tapé dans le mille, Pablito, dit la Gorda en
riant.
Pablito ne répondit pas. Il lui lança un regard furieux.
– Je parie que tu es en train de t'échauffer pour me
jeter dehors, dit-il sur un ton de grande colère.
– Ne me cherche pas, Pablito ! répondit la Gorda
imperturbable.
Pablito se tourna vers moi et s'excusa, puis il ajouta d'une voix très forte, comme s'il voulait être entendu par quelqu'un d'autre dans la maison, qu'il avait apporté sa propre chaise pour s'asseoir, et qu'il pouvait la mettre
partout où cela lui plaisait.
– Il n'y a personne d'autre que nous par ici, dit la
Gorda doucement, puis elle gloussa de rire.
– J'apporterai ma chaise de toute façon, dit Pablito.
Vous n'y voyez pas d'inconvénient, maestro, n'est-ce
pas ?
Je regardai la Gorda. Elle me fit un signe affirmatif,
presque imperceptible, avec le bout de son pied.
– Apportez-la, dis-je. Apportez tout ce que vous
voulez.
Pablito sortit de la maison.
– Ils sont tous comme ça, dit la Gorda. Tous les
trois.
Pablito revint un moment plus tard, portant sur ses
épaules une chaise d'aspect inhabituel. Elle avait été
taillée pour épouser le contour de son dos, aussi, lors-
qu'il l'avait sur les épaules, sens dessus dessous, elle
avait l'air d'une hotte.
– Je peux la poser par terre ? me demanda-t-il.
– Bien sûr, répliquai-je, en poussant le banc pour
faire de la place,

Il rit avec une aisance forcée.
– N'êtes-vous pas le Nagual ? me demanda-t-il.
Puis il regarda la Gorda, avant d'ajouter :
– Ou bien faut-il que vous attendiez des ordres ?
– le suis le Nagual, dis-je en plaisantant pour ne pas
le contrarier.
Je sentis qu'il était sur le point de chercher querelle à
la Gorda; elle dut avoir la même impression car elle
s'excusa et sortit vers l'arrière.
Pablito posa sa chaise à terre puis, lentement, il fit le
tour de moi comme s'il examinait mon corps. Ensuite, il
prit sa chaise étroite à dossier bas dans une seule main,
la retourna et s'assit en reposant ses bras croisés sur le

dossier de la chaise, qui était conçue pour lui donner le confort maximal lorsqu'il était assis à califourchon sur elle. Je m'assis en face de lui. Son humeur avait changé du tout au tout dès l'instant où la Gorda était partie.

– Je dois vous demander de me pardonner d'avoir agi de cette façon, me dit-il en souriant. Mais il fallait que je me débarrasse de cette sorcière.

– Est-elle si mauvaise que ça, Pablito ?

– Et comment ! répliqua-t-il.

Pour changer de sujet, je lui dis qu'il avait l'air de se porter très bien et d'être très heureux.

– Vous avez l'air d'aller très bien vous aussi, maestro, dit-il.

– Qu'est-ce que c'est que cette idiotie ? lui demandai-je sur le ton de la plaisanterie. Pourquoi m'appeler maestro ?

– Les choses ne sont pas comme auparavant, répliqua-t-il. Nous sommes dans un nouveau domaine, et le Témoin dit que vous êtes un maestro maintenant ; or le Témoin ne peut pas avoir tort. Mais il vous racontera lui-même toute l'histoire. Il sera ici dans peu de temps et il va être content de vous revoir. Je pense qu'en ce

moment même, il doit avoir senti que vous êtes ici. Pendant que nous revenions, nous avons eu tous les trois le sentiment que vous étiez peut-être en chemin, mais aucun de nous n'a senti que vous étiez déjà arrivé.

Je lui dis alors que j'étais venu dans le seul but de les voir, lui et Nestor, qu'ils étaient les deux seules personnes au monde avec qui je puisse parler de notre dernière réunion avec don Juan et don Genaro, et que j'avais besoin, plus que de toute autre chose, de clarifier les incertitudes que cette dernière réunion avait fait naître en moi.

– Nous sommes liés l'un à l'autre, dit-il. Je ferai tout mon possible pour vous aider. Vous le savez. Mais je dois vous prévenir que je ne suis pas aussi fort que vous le souhaiteriez. Peut-être vaudrait-il mieux que nous ne parlions pas du tout. Mais d'un autre côté, si nous ne parlons pas, nous ne comprendrons jamais rien.

Je formulai ma question d'une manière précise après l'avoir bien pesée. J'expliquai qu'il y avait une seule et unique solution au dilemme qui tenait ma raison en échec.

– Dites-moi, Pablito, dis-je, avons-nous véritablement sauté avec nos corps dans l'abîme ?

– Je ne sais pas, répondit-il. Vraiment, je ne sais pas.

– Mais vous étiez là-bas avec moi ?

– C'est ça la question. Est-ce que j'étais réellement là-bas ?

Ses répliques énigmatiques m'agacèrent. J'avais la sensation que si je le secouais ou si je le bousculais un peu, quelque chose se libérerait en lui. Il était évident à mes yeux qu'il gardait délibérément pour lui une chose de grande valeur. Je lui reprochai de se montrer cachottier à mon égard, alors que nous avions pris un engagement de confiance totale.

Pablito secoua la tête, comme pour repousser mon accusation, mais sans prononcer un mot.

Je lui demandai de me raconter l'ensemble de son expérience, en commençant par l'instant précédant notre saut, quand don Juan et don Genaro nous avaient préparés ensemble pour l'assaut final.

Le récit de Pablito fut confus et contradictoire. Tout ce dont il pouvait se souvenir sur les derniers instants avant notre saut dans l'abîme, c'était ceci : après que don Juan et don Genaro nous eurent dit au revoir à tous les deux et qu'ils eurent disparu dans l'obscurité, la force lui avait manqué, il avait failli tomber la tête la première, mais je l'avais pris par le bras et je l'avais porté sur le bord de l'abîme ; là, il était tombé en syncope.

– Et qu'est-ce qui s'est passé après que vous êtes

tombé en syncope, Pablito ?
– Je ne sais pas.
– Vous avez eu des rêves ou des visions. Qu'est-ce que vous avez vu ?
– En ce qui me concerne, je n'ai eu aucune vision. Ou alors si j'en ai eu, je n'ai pas été capable de faire attention à elles. Mon manque d'impeccabilité m'empêche absolument de m'en souvenir.
– Et ensuite, qu'est-ce qui s'est passé ?
– Je me suis réveillé dans l'ancienne maison de Genaro. Je ne sais pas comment je m'y suis rendu.
Il garda le silence, tandis que je me cassais la tête pour trouver une question, un commentaire, une critique ou quoi que ce soit qui puisse donner un peu plus de consistance à ce qu'il avait dit. Tel qu'il se présentait, le récit de Pablito ne pouvait en aucune façon m'aider à comprendre ce qui m'était arrivé. Je me sentis trahi. Je faillis me laisser aller à la colère contre lui. Mes sentiments étaient un mélange de pitié pour Pablito et pour moi-même, en même temps qu'une déception extrême.

– Je suis désolé de vous décevoir à ce point, dit Pablito.
Je réagis aussitôt à ses paroles en dissimulant mes sentiments, et je lui affirmai que je n'étais pas déçu le moins du monde.
– Je suis un sorcier, dit-il en riant. Pas très bon, d'accord. Mais tout de même assez pour savoir ce que me dit mon corps. Et en ce moment même, il me dit que vous êtes en colère contre moi.
– Je ne suis pas en colère, Pablito ! m'écriai-je.
– C'est ce que dit votre raison, mais pas votre corps, répondit-il. Votre corps est en colère. Mais comme votre raison ne trouve aucune raison de se mettre en colère contre moi, vous vous trouvez pris entre deux feux. Le moins que je puisse faire pour vous, c'est de démêler tout ça. Votre corps est en colère parce qu'il sait que je ne suis pas impeccable, et que seul un guerrier impeccable peut vous aider. Votre corps est en colère parce qu'il sent que je me gaspille moi-même. Il a su tout cela à la minute où je suis entré par cette porte.
Je ne sus que répondre. Je me sentis envahi par une série de prises de conscience après coup. Peut-être avait-il raison de dire que mon corps savait tout cela. De toute façon, le fait de m'avoir confronté avec mes sentiments d'une manière aussi directe avait émoussé le tranchant de ma frustration. Je commençai à me demander si Pablito n'était pas, tout simplement, en train de me jouer la comédie. Je lui dis qu'étant si direct et audacieux, il était impossible qu'il fût aussi faible qu'il le prétendait.
– C'est ma faiblesse qui me fait avoir des désirs, dit-

il presque dans un murmure. J'en suis même arrivé au point où j'ai le désir de ma vie, tout comme un homme ordinaire. C'est incroyable, non ?
– Vous ne parlez pas sérieusement, Pablito, c'est impossible ! m'écriai-je.

– Si. Je désire avoir l'immense privilège de marcher sur la face de la terre, comme un homme ordinaire, sans avoir ce fardeau terrible.
Je trouvais son attitude parfaitement absurde et je me surpris à répéter sans discontinuer que c'était impossible, qu'il ne parlait pas sérieusement. Pablito me regarda et poussa un soupir. Je fus envahi par une appréhension soudaine. Il semblait être au bord des larmes. Mon appréhension fit place à un intense sentiment de commisération. Nous ne pouvions pas nous aider mutuellement.

La Gorda revint de la cuisine à ce moment-là. Pablito parut se revitaliser instantanément. Il sauta sur ses jambes et tapa du pied sur le sol.
– Qu'est-ce que tu veux encore ? cria-t-il d'une voix stridente, nerveuse. Pourquoi es-tu toujours là à fouiner ?

La Gorda s'adressa à moi comme s'il n'existait pas. Elle dit poliment qu'elle allait à la maison de Soledad.
– Qu'est-ce que tu veux que ça nous foute, l'endroit où tu vas ? cria-t-il. Tu peux aller au diable si tu veux !
Il trépignait sur le sol comme un enfant gâté tandis que la Gorda, en face de lui, riait.
– Sortons de cette maison, maestro, dit-il très fort.
Son revirement soudain de la tristesse à la colère était stupéfiant. Je l'observais et mon attention était complètement absorbée. L'une des caractéristiques que j'avais toujours admirées en lui était son agilité ; même en trépignant ainsi ses mouvements ne manquaient pas de grâce.

Soudain, il tendit la main par-dessus la table et il faillit m'arracher des mains mon carnet de notes. Il l'avait saisi entre le pouce et l'index de sa main gauche et il fallut que je le retienne à deux mains, en me servant de toutes mes forces. Il tirait avec une force si extraor-

dinaire que s’il avait réellement voulu le prendre il aurait pu facilement l'arracher d'un coup sec. Mais il lâcha prise, et au moment où il retira sa main, je vis l’image rémanente d’une extension de cette main. Cela se passa si vite que j’aurais pu l’expliquer par une distorsion visuelle de ma part, produite par le soubresaut de mon corps : entraîné par la force de sa traction, je m'étais levé à demi. Mais j'avais appris depuis longtemps qu’avec ces gens-là je ne pouvais ni me comporter de manière habituelle, ni expliquer quoi que ce soit de manière habituelle ; aussi, je n’essayai même pas.

– Qu'est-ce que c'est, Pablito ? demandai-je. Là, dans votre main ?

Il recula, surpris, et cacha sa main derrière son dos.

Il prit une expression neutre et grogna qu’il voulait que nous quittions cette maison parce qu'il se sentait pris de vertiges.

La Gorda se mit à rire de plus belle et dit que Pablito était un fourbe d'aussi bonne qualité que Josefina, et peut-être de meilleure qualité encore : si je le pressais de me dire ce qu’il avait dans la main, il allait s'évanouir et Nestor serait obligé de le soigner pendant des mois.

Pablito commença à s’étouffer. Son visage devint presque violet. La Gorda lui dit d’une voix nonchalante de cesser sa comédie parce qu’il n’avait pas de public ; elle-même s’en allait et quant à moi, je n’étais pas très patient. Ensuite, elle se tourna vers moi et me dit d’une voix très impérieuse de demeurer ici et de ne pas aller à la maison des Genaros.

– Et pourquoi pas, hein ? cria Pablito, bondissant devant elle comme pour essayer de l'empêcher de partir. Quel culot ! Dire au maestro ce qu'il faut qu’il fasse !

– Nous avons eu un combat avec les alliés dans votre maison la nuit dernière, dit la Gorda à Pablito d’une voix normale. Nous sommes encore faibles, le Nagual et moi,

à cause de ça. A ta place, Pablito, je ferais un peu travailler mes méninges. Les choses ont changé. Tout a changé. Tout a changé depuis qu'il est arrivé.

La Gorda partit par la porte de devant. Je pris alors conscience qu’elle avait vraiment l'air très fatiguée. Ses chaussures paraissaient trop justes, ou peut-être étaitelle si affaiblie qu’elle traînait un peu les pieds. Elle semblait petite et frêle.

Je songeai alors que je devais paraître aussi fatigué qu’elle. Comme il n'y avait aucun miroir dans leur maison, j'eus l’impulsion de sortir me regarder dans le rétroviseur de ma voiture. Je l'aurais peut-être fait, mais Pablito m'en détourna. Il me demanda d'un ton très sérieux de ne pas croire un mot de ce qu’elle avait dit à propos de sa fourberie. Je lui répondis de ne pas s’in-

quiéter à ce sujet.
– Vous n'appréciez pas du tout la Gorda, n'est-ce pas ? lui demandai-je.
– Ça, vous pouvez le dire ! répliqua-t-il avec un regard farouche. Vous savez mieux que personne quels monstres sont ces femmes. Le Nagual nous a dit qu'un jour vous viendriez ici juste pour tomber dans leur piège. Il nous a suppliés d'être en état. d'alerte et de vous prévenir de leurs desseins. Le Nagual disait que vous aviez une chance sur quatre : si votre pouvoir était grand, nous pourrions vous amener ici nous-mêmes, vous prévenir et vous sauver ; si votre pouvoir était faible, nous n'arriverions ici que pour voir votre cadavre, la troisième chance, c'était de vous trouver soit l'esclave de cette sorcière de Soledad, soit l'esclave de ces sales bonnes femmes hommasses ; la quatrième chance – la plus faible de toutes – c'était que nous vous trouvions vivant et bien portant.

« Le Nagual nous a dit qu'au cas où vous survivriez, vous seriez le Nagual. Il faudrait alors que nous vous

fassions confiance, car vous seriez le seul à pouvoir nous aider.
– Je ferai n'importe quoi pour vous, Pablito. Vous le savez bien.
– Pas seulement pour moi. Je ne suis pas seul. Le Témoin et Benigno sont avec moi. Nous sommes ensemble et il faut que vous nous aidiez tous.
– Bien sûr, Pablito. Cela va sans dire.
– Les gens autour d'ici ne nous ont jamais ennuyés. Nos problèmes viennent de ces hommasses, de ces affreux phénomènes. Nous ne savons pas quoi faire avec elles. Le Nagual nous a donné l'ordre de rester près d'elles quoi qu'il arrive. Il m'a donné une tâche personnelle, mais je n'ai pas réussi à l'accomplir. J'étais très heureux auparavant. Vous vous en souvenez. Maintenant on dirait que je ne sais plus diriger ma vie.
– Qu'est-ce qui s'est passé, Pablito ?
– Ces sorcières m'ont mis à la porte de ma maison. Elles en ont pris possession et m'ont poussé dehors comme un malpropre. Maintenant, je vis dans la maison de Genaro avec Nestor et Benigno. Il faut même que nous préparions nos repas. Le Nagual savait que ça pourrait arriver, et il avait donné à la Gorda la tâche de s'interposer entre nous et ces trois garces. Mais la Gorda est encore comme l'appelait le Nagual : Deux-Cent-Vingt-Croupions. C'était son surnom, pendant des années, parce qu'elle faisait monter la balance à deux cent vingt livres.
Pablito gloussa de rire à ce souvenir de la Gorda.
– C'était la plus grasse et la plus puante de toutes les grognasses qu'on puisse imaginer, poursuivit-il. Aujourd'hui elle est à la moitié de sa corpulence réelle, mais dans sa tête elle est toujours la même grosse femme attardée, et elle ne peut absolument rien pour nous. Mais maintenant que vous êtes là, maestro, nos soucis sont finis. Maintenant, nous sommes quatre contre quatre.

Je voulus l'interrompre par un commentaire, mais il m'en empêcha.
– Laissez-moi terminer ce que j'ai à dire avant que cette sorcière ne revienne me jeter dehors, dit-il en regardant nerveusement vers la porte.
« Je sais qu'elles vous ont dit que vous êtes pareils tous les cinq parce que vous êtes les enfants du Nagual. C'est un mensonge ! Vous êtes aussi comme nous, les Genaros, parce que Genaro vous a également aidé à faire votre luminosité. Vous êtes aussi l'un de nous. Vous voyez ce que je veux dire ? Alors, ne croyez pas ce qu'elles vous racontent. Vous appartenez aussi à nous. Ces sorcières ne savent pas que le Nagual nous a tout dit. Elles croient être les seules à savoir. Il a fallu deux Toltèques pour nous faire. Nous sommes les enfants des

deux. Tandis que ces sorcières...
– Une minute, Pablito, une minute, dis-je en posant ma main sur sa bouche.
Il se leva, effrayé (sembla-t-il) par mon mouvement brusque.
– Qu'est-ce que vous voulez dire par « il a fallu deux Toltèques pour nous faire » ?
– Le Nagual nous a dit que nous sommes des Toltèques. Nous tous, nous sommes des Toltèques. Il disait qu'un Toltèque est celui qui reçoit et détient des mystères. Le Nagual et Genaro étaient des Toltèques. Ils nous ont donné leur luminosité spéciale et leurs mystères. Nous avons reçu leurs mystères et maintenant nous les détenons.
Son utilisation du mot Toltèque me déroutait. Je ne connaissais que sa signification en ethnologie. Dans cette discipline, il se rapporte toujours à la culture d'un peuple de langue nahuatl, établi au centre et au sud du Mexique, mais déjà éteint à l'époque de la Conquête.

– Pourquoi nous appelait-il des Toltèques ? demandai-je faute de trouver autre chose à dire.
– Parce que c'est ce que nous sommes. Au lieu de dire que nous étions des sorciers ou des sorcières, il disait que nous étions des Toltèques.
– Si c'est le cas, pourquoi appeliez-vous les petites sœurs sorcières ?
– Oh ! c'est parce que je les déteste. Ça n'a rien à voir avec ce que nous sommes.
– Est-ce que le Nagual a dit cela à chacun d'entre vous ?
– Eh bien... Certainement. Nous le savons tous.
– Mais il ne m'a jamais dit ça, à moi !
– Oh ! c'est parce que vous êtes un homme très cultivé, et que vous êtes toujours en train de discuter de choses stupides.
Il rit d'une manière forcée, sur un ton très aigu, et il me tapa dans le dos.
– Est-ce que par hasard le Nagual vous aurait dit que les Toltèques étaient un peuple vivant autrefois dans cette région du Mexique ? demandai-je.
– Vous voyez ! Vous voilà reparti ! C'est pour ça qu'il ne vous l'a pas dit. Le vieux corbeau ne savait probablement pas que ce sont des gens d'autrefois.
Il éclata de rire, faisant balancer sa chaise. C'était un rire très agréable, et très communicatif.
– Nous sommes les Toltèques, maestro, dit-il. C'est ce que nous sommes, vous pouvez dormir tranquille. C'est tout ce que j'en sais. Mais vous pouvez demander

au Témoin. Il sait. J'ai perdu tout intérêt pour ça il y a bien longtemps.
Il se leva et s'avança vers le fourneau. Je le suivis. Il examina le pot de nourriture qui cuisait à feu doux. Il me demanda si je savais qui avait fait cette nourriture.
J'étais pratiquement sûr que c'était la Gorda, mais je

répondis que je l'ignorais. Il renifla quatre ou cinq fois, de manière brève, comme un chien. Puis il déclara que son nez lui disait que c'était la Gorda qui l'avait fait cuire. Il me demanda si j'en avais pris, et quand je lui dis que je venais juste de finir de manger au moment de son arrivée, il prit un bol sur une étagère et se servit une énorme portion. Il me recommanda en termes très insistants de ne manger que de la nourriture apprêtée par la Gorda, et de n'utiliser que son bol, comme il faisait lui-même. Je lui dis que la Gorda et les petites sœurs m'avaient servi ma nourriture dans un bol sombre qu'elles gardaient sur une étagère à l'écart des autres. Il me dit que ce bol-là appartenait au Nagual. Nous retournâmes près de la table. Il mangea lentement et sans prononcer un seul mot. Comme il s'absorbait totalement dans l'acte de manger, je me rendis compte qu'ils faisaient tous de même : ils mangeaient dans un silence complet.
– La Gorda est une grande cuisinière, dit-il en terminant sa nourriture. C'est elle qui me donnait à manger, dans le temps. Il y a bien longtemps, avant qu'elle ne me haïsse, avant qu'elle ne devienne une sorcière, je veux dire une Toltèque.
Il me regarda, amusé, et me lança un clin d'œil.
Je me sentis obligé de lui faire remarquer que la Gorda ne m'avait pas paru capable de haïr qui que ce soit. Je lui demandai s'il savait qu'elle avait perdu sa forme.
– C'est un tas de couillonnades ! s'écria-t-il.
Il me dévisagea comme pour évaluer ma réaction de surprise et ensuite il cacha son visage sous son bras et se mit à rire bêtement comme un enfant qui se sent gêné.
– Bon, bon, ajouta-t-il, elle a vraiment fait ça. Elle est sublime.
– Dans ce cas pourquoi vous déplaît-elle ?

– Je vais vous dire quelque chose, maestro. Parce que j'ai confiance en vous. Elle ne me déplaît pas du

tout. Elle est ce qu'il y a de mieux. Elle est la femme du Nagual. J'agis ainsi à son égard uniquement parce que j'aime qu'elle me dorlote, et c'est ce qu'elle fait. Elle ne se met jamais en rogne contre moi. Je pourrais faire n'importe quoi. Parfois je m'emporte, je deviens « physique » avec elle et j'ai envie de la battre. Quand ça arrive, elle saute à l'écart, tout simplement, comme faisait le Nagual. À la minute suivante elle ne se soucie même plus de ce que j'ai fait. Pour vous, c'est un véritable guerrier sans forme. Elle fait la même chose avec chacun de nous. Mais ce qui reste de nous n'est qu'un déplorable désastre. Nous sommes véritablement mauvais. Ces trois sorcières nous haïssent et nous le leur rendons bien.

– Vous êtes des sorciers, Pablito ; ne pouvez-vous pas cesser ces chamailleries ?

– Bien sûr, nous le pouvons. Mais nous ne le voulons pas. Qu'attendez-vous de nous ? Qu'on soit comme frères et sœurs ?

Je ne sus que répondre.

– Elles étaient les femmes du Nagual, poursuivit-il. Et maintenant chacun attend de moi que je les prenne. Comment vais-je faire ça, pour l'amour du ciel ? J'ai essayé avec l'une d'elles, et au lieu de m'aider, cette saloperie de sorcière m'a presque tué. Alors maintenant, chacune de ces bonnes femmes veut me faire la peau comme si j'avais commis un crime. Tout ce que j'ai fait, c'était suivre les instructions du Nagual. Il m'a dit qu'il fallait que j'aie des relations avec chacune d'elles, une par une, jusqu'à ce que je puisse les tenir toutes en même temps. Mais je n'ai même pas pu avoir des relations avec une seule.

Je voulais lui poser des questions à propos de sa mère,

doña Soledad, mais je ne trouvai aucun biais pour orienter la conversation sur elle à ce moment-là. Nous restâmes silencieux quelques instants.

– Est-ce que vous les haïssez pour ce qu'elles ont essayé de vous faire ? me demanda-t-il tout à coup.

C'était une occasion à saisir.

– Non, pas du tout, répondis-je. La Gorda m'a expliqué leurs motifs. Mais l'attaque de doña Soledad était vraiment épouvantable. Vous la voyez beaucoup ?

Il ne répondit pas. Il regarda vers le plafond. Je répétai ma question. Je remarquai alors que ses yeux s'étaient remplis de larmes. Son corps tremblait, agité de sanglots silencieux.

Il me dit qu'autrefois il avait une mère très belle, dont sans doute je pouvais encore me souvenir. Son nom était Manuelita, et c'était une sainte femme qui avait élevé deux enfants, en travaillant comme une mule pour les

nourrir. Il ressentait la plus profonde des vénérations pour cette mère qui l'avait aimé et qui l'avait élevé. Mais un jour horrible, son destin s'était accompli et il avait eu l'infortune de rencontrer Genaro et le Nagual, et à eux deux, ces hommes avaient détruit sa vie. Sur un ton très pathétique, Pablito déclara que ces deux diables avaient pris son âme et l'âme de sa mère. Ils avaient tué sa Manuelita et laissé à la place cette terrifiante sorcière, Soledad. Il me fixa de ses yeux baignés de larmes et me dit que cette femme hideuse n'était pas sa mère. Elle ne pouvait absolument pas être sa Manuelita.
Il sanglotait de façon convulsive. Je ne sus que répondre. Sa crise émotionnelle était si authentique, et ses affirmations si péremptoires, que je me sentis fléchir sous cette avalanche de sentimentalité. Si je me mettais à penser à la manière d'un homme civilisé ordinaire, j'étais bien forcé de tomber d'accord avec lui. C'était – pouvait-on croire sans doute – une grande calamité

pour Pablito que de s'être trouvé sur le chemin de don Juan et de don Genaro.
Je passai mon bras autour de ses épaules, et je me mis presque à pleurer moi aussi. Après un long silence il se leva et sortit par l'arrière. Je l'entendis se moucher et se laver le visage dans un seau d'eau. Quand il revint, il était plus calme. Il était même souriant.
– Ne me faites pas dire ce que je ne pense pas, maestro, dit-il. Je ne m'en prends à personne pour ce qui m'est arrivé. C'était mon destin. Genaro et le Nagual ont agi comme des guerriers impeccables qu'ils étaient. Seulement, je suis faible, c'est tout. Et j'ai failli à ma tâche. Le Nagual disait que ma seule chance d'éviter l'attaque de cette horrible sorcière, c'était de parquer les quatre vents, et d'en faire mes quatre coins. Mais j'ai échoué. Ces femmes se sont mises en combine avec cette sorcière de Soledad, et elles ont refusé de m'aider. Elles ont souhaité ma mort.
« Le Nagual disait aussi que si j'échouais, vous n'auriez pas la moindre chance vous-même. Il disait que si elle vous tuait, il me faudrait fuir pour sauver ma vie. Il doutait même que je puisse atteindre la route. Il disait qu'avec votre pouvoir, et avec ce que cette sorcière sait déjà, elle aurait pu être sans rival. Alors, quand j'ai senti que j'avais échoué à parquer les quatre vents, je me suis considéré comme mort. Et bien sûr, j'ai détesté ces femmes. Mais aujourd'hui, maestro, vous m'apportez un nouvel espoir.
Je lui dis que ses sentiments pour sa mère m'avaient profondément ému. J'étais vraiment épouvanté par tout ce qui s'était passé, mais je doutais fort de lui avoir

apporté quelque espoir.
– Mais vous l'avez fait ! s'écria-t-il d'un ton très affirmatif. J'étais pendant tout ce temps dans un état atroce. Voir votre propre mère se précipiter vers vous une hache

à la main ne peut pas vous rendre heureux. Mais maintenant elle n'est plus dans la course, grâce à vous et à ce que vous avez fait – quoi que ce soit.
« Ces femmes me haïssent parce qu'elles sont convaincues que je suis un lâche. Elles n'arrivent même pas à enfoncer dans leurs têtes épaisses le fait que nous sommes différents. Vous et ces quatre femmes vous êtes différents de moi, du Témoin et de Benigno, d'une manière très importante. Vous cinq, vous étiez presque tout à fait morts avant que le Nagual ne vous trouve. Il nous a dit qu'une fois, vous avez même tenté de vous tuer. Nous n'étions pas comme ça, nous. Nous étions bien vivants, et heureux. Nous sommes à l'opposé de vous. Vous êtes des désespérés, nous ne le sommes pas. Si Genaro n'avait pas croisé mon chemin, je serais aujourd'hui un charpentier heureux. Ou peut-être serais-je mort. Peu importe : j'aurais vécu de mon mieux et tout aurait été très bien.
Ses paroles me plongèrent dans un état d'âme curieux. Il avait raison (j'étais forcé de l'admettre) : ces femmes et moi-même, nous étions vraiment des désespérés. Si je n'avais pas rencontré don Juan, je serais mort, sans aucun doute, mais je ne pouvais pas dire, comme Pablito, que tout aurait été très bien pour moi de toute manière. Don Juan avait apporté vie et vigueur à mon corps, et liberté à mon esprit.
Les affirmations de Pablito me rappelèrent une chose que don Juan m'avait dite, un jour où nous parlions d'un vieil homme de mes amis. Don Juan avait dit, avec beaucoup d'insistance, que la vie ou la mort de ce vieil homme n'avaient « aucune signification, pas la moindre ». Je me sentis un peu gêné par ce que j'avais pris pour une redondance inutile de la part de don Juan. Je lui dis qu'il allait sans dire que la vie et la mort de ce vieil homme n'avaient aucune signification, puisque rien au monde

ne pouvait avoir de signification, sauf pour chacun de nous personnellement.
– Tu l'as dit ! s'écria-t-il en riant. C'est exactement ce que je voulais dire. La vie et la mort de ce vieil homme n'ont aucune signification pour lui personnellement. Il aurait pu mourir en 1929, ou en 1995. Peu importe. Tout est stupidement pareil pour lui.
Ma vie avant ma rencontre avec don Juan avait été comme cela. Rien n'avait jamais compté pour moi. J'agissais comme si certaines choses influaient sur moi, mais c'était seulement de la frime, une attitude calculée pour avoir l'apparence d'un homme raisonnable.
Pablito se mit à me parler, interrompant mes réflexions. Il voulait savoir s'il avait heurté mes sentiments. Je lui affirmai qu'il n'en était rien. Pour relancer la conversation, je lui demandai où il avait rencontré don Genaro.
– Mon destin a fait que mon patron tombe malade, dit-il. Et il a fallu que j'aille à sa place au marché de la ville, construire une nouvelle rangée de baraques pour des marchands d'habits. J'y ai travaillé trois mois. Pendant que j'étais là-bas, j'ai rencontré la fille du propriétaire d'une de ces baraques. Nous sommes tombés amoureux. J'ai construit le stand de son père un peu plus grand que les autres pour pouvoir faire l'amour avec elle sous le comptoir pendant que sa sœur s'occupait des clients.
« Un jour, Genaro a apporté un sac de plantes médicinales à un marchand de détail, de l'autre côté de l'allée, et tout en parlant, il a remarqué que l'étal de vêtements remuait. Il a regardé avec attention, mais il n'a vu que la sœur en train de somnoler sur une chaise. L'homme a dit à Genaro que tous les jours vers la même heure, le stand remuait de la même façon. Le lendemain, Genaro a emmené le Nagual pour lui montrer que le stand

remuait, et le stand, bien sûr, a remué. Ils sont revenus le surlendemain, et il a remué de nouveau. Alors ils ont attendu jusqu'à ce que je sorte. C'est ce jour-là que j'ai fait leur connaissance, et peu après Genaro m'a dit qu'il était herboriste et il m'a proposé de me faire une potion à laquelle aucune femme ne pourrait résister. J'aimais les femmes, alors je m'y suis laissé prendre. Il m'a fait la potion, c'est sûr, mais il lui a fallu dix ans. Pendant ce temps, j'ai appris à le connaître très bien, et j'en suis venu à l'aimer davantage que si c'était mon propre frère. Et maintenant, c'est terrible comme il me manque. Vous voyez bien qu'il m'a eu. Parfois j'en suis heureux ; la plupart du temps, tout de même, je lui en veux.
– Don Juan m'a dit qu'il faut que les sorciers aient un présage avant de choisir quelqu'un. Est-ce qu'il y a eu quelque chose de ce genre en ce qui vous concerne,

Pablito ?
– Oui. Genaro m'a dit qu'en remuant, l'étal avait attiré sa curiosité et qu'alors il avait vu que deux personnes faisaient l'amour sous le comptoir. Il s'était assis pour attendre que ces personnes sortent ; il voulait voir qui elles étaient. Un moment plus tard, la fille était apparue dans le stand, mais il m'avait manqué. Il avait jugé très étrange de m'avoir manqué alors qu'il était vraiment déterminé à me voir de ses yeux. Le lendemain, il était revenu avec le Nagual. Il avait également vu que deux personnes faisaient l'amour, mais au moment de me surprendre, ils m'avaient manqué tous les deux. Quand ils sont revenus le jour suivant, Genaro a fait le tour vers l'arrière du stand, tandis que le Nagual restait sur le devant. Je suis tombé sur Genaro quand je me suis glissé dehors. J'ai cru d'abord qu'il ne m'avait pas vu parce que j'étais encore derrière le morceau de tissu qui recouvrait une petite ouverture carrée que j'avais pratiquée dans la cloison latérale. Je me suis

mis à aboyer, pour lui faire croire qu'il y avait un petit chien derrière le drap. Il m'a répondu en grondant et en aboyant, et il m'a vraiment fait croire qu'il y avait, de l'autre côté du trou, un énorme chien furieux. J'ai eu tellement peur que je me suis précipité par l'autre côté, et je suis allé m'écraser contre le Nagual. S'il avait été un homme ordinaire, je l'aurais jeté par terre, parce que je l'ai heurté de plein fouet. Mais au lieu de cela, il m'a soulevé comme un enfant. J'en ai eu le souffle coupé, absolument. Pour un homme de son âge, il était vraiment très fort. J'ai pensé que je pourrais me servir d'un homme de cette force pour me porter des grumes. En outre, je ne voulais pas perdre la face devant les gens qui m'avaient vu m'enfuir de sous le comptoir. Je lui ai demandé s'il voulait travailler pour moi. Il a dit oui. Le jour même il est venu à l'atelier et il s'est mis à travailler ; il me servait d'aide. Il a travaillé comme ça tous les jours pendant deux mois. Je n'avais pas la moindre chance, avec ces deux diables.
L'image insolite de don Juan travaillant pour Pablito ne manquait pas de saveur. Pablito se mit à imiter la façon dont don Juan portait les grumes sur ses épaules. Je dus reconnaître, comme l'avait dit la Gorda, que Pablito était aussi bon comédien que Josefina.
– Pourquoi se sont-ils donné tout ce mal, Pablito ?
– Ils étaient bien forcés de me prendre par la ruse. Vous ne pensez tout de même pas que je serais allé avec eux juste comme ça ! Toute ma vie j'avais entendu parler de sorciers, de guérisseurs, de sorcières et d'esprits, et je n'en avais jamais cru un seul mot. Ceux qui par-

laient de ces choses-là n'étaient que des ignorants. Si Genaro m'avait dit que son ami et lui étaient des sorciers, je me serais séparé d'eux. Mais ils étaient trop malins pour moi. C'étaient deux renards vraiment matois. Ils n'étaient pas pressés du tout. Genaro m'a dit

qu'il m'aurait attendu vingt ans s'il l'avait fallu. C'est pour ça que le Nagual était venu travailler pour moi. Je le lui avais demandé, donc c'était moi en réalité qui leur avais ouvert la porte.

« Le Nagual était très appliqué au travail. J'étais un peu canaille à l'époque et j'avais l'impression que c'était moi qui lui jouais un tour. Je croyais qu'il n'était qu'un vieil Indien stupide, alors je lui ai raconté que j'allais le présenter au patron comme mon grand-père, sinon on ne l'engagerait pas. Mais il me fallait un pourcentage sur son salaire. Le Nagual m'a répondu que c'était parfait pour lui et il m'a donné quelque chose sur les maigres pesos qu'il gagnait chaque jour.

« Mon patron était très impressionné par mon grand-père, parce que c'était un gros travailleur. Mais les autres compagnons se moquaient de lui. Comme vous le savez, il avait l'habitude de faire craquer toutes ses jointures de temps en temps. À l'atelier, il les faisait craquer chaque fois qu'il portait quelque chose. Les gens pensaient évidemment qu'il était si vieux, que dès qu'il prenait une charge sur son dos, tout son corps se mettait à craquer.

« J'étais plutôt malheureux d'avoir le Nagual pour grand-père. Mais déjà Genaro m'avait soumis à lui, en se servant de mon côté rapace. Il m'avait dit qu'il nourrissait le Nagual avec une formule spéciale, faite de plantes, et que cela le rendait fort comme un bœuf. Chaque jour, il apportait un petit sachet de feuilles vertes écrasées et il le lui donnait à manger. Genaro disait que son ami n'était rien sans sa petite préparation, et pour me le prouver, il cessa de lui en donner pendant deux jours. Sans la substance verte, le Nagual avait tout juste l'air d'un vieil homme comme les autres. Genaro m'a dit alors que je pourrais utiliser moi aussi sa petite préparation pour rendre les femmes amoureuses de moi. Ça m'a

beaucoup intéressé, et il m'a dit que nous pourrions nous associer, si je voulais l'aider à préparer sa formule et à la donner à son ami. Un jour, il m'a montré de l'argent américain et il m’a dit qu’il avait vendu son premier lot à un Américain. C'est ça qui m'a ferré et je suis devenu son associé.

« Nous avions de grands desseins, mon associé Genaro et moi. Il disait que je devais avoir mon propre atelier, parce que avec l'argent que nous allions gagner grâce à sa formule, je pouvais m’offrir tout ce que je voulais. J'ai acheté un atelier, et mon associé l’a payé. J’en suis devenu fou. Mon associé était un associé pour de vrai, et je me suis mis au travail, à préparer sa substance verte.

J'eus la conviction étrange, en entendant cela, que don Genaro avait dû utiliser des plantes psychotropiques dans sa préparation. Je me dis qu’il avait dû faire prendre certaines de ces plantes par Pablito à son insu pour pouvoir s’assurer de sa soumission.

– Est-ce qu’il vous a donné des plantes-pouvoir, Pablito ? demandai-je.

– Bien sûr, répliqua-t-il. Il m’a donné sa substance verte. J’en ai pris des tonnes.

Il décrivit en l’imitant comment don Juan s’asseyait près de la porte de devant de la maison de don Genaro dans un état de profonde léthargie, et comment il revenait brutalement à la vie dès que ses lèvres touchaient la préparation. Pablito dit aussi qu'après avoir vu une transformation de ce genre, il s’était senti forcé de l’essayer sur lui-même.

– Qu'est-ce qu’il y avait dans cette formule ? demandai-je.

– Des feuilles vertes, répliqua-t-il. Toutes sortes de feuilles vertes sur lesquelles il pouvait mettre la main. Voilà l’espèce de diable que Genaro était. Il me parlait de sa formule et il me faisait rire jusqu’à ce que je sois

aussi haut qu’un cerf-volant. Bon Dieu, j’ai vraiment aimé cette époque-là.

Je me mis à rire, par nervosité. Pablito secoua la tête d’un côté à l’autre et s'éclaircit deux ou trois fois la gorge. Il semblait faire des efforts pour ne pas pleurer.

– Comme je l’ai déjà dit, maestro, poursuivit-il, j'étais poussé par l’avarice. En secret, je prévoyais de laisser tomber mon associé dès que j’aurais appris à faire la substance verte moi-même. Genaro s’est certainement rendu compte de mes intentions de l’époque, car juste avant de partir, il m’a serré dans ses bras et il m'a dit que le moment était venu de réaliser mon désir : le moment était venu de laisser tomber mon associé, car j’avais fini d'apprendre à fabriquer la substance verte.

Pablito se leva. Ses yeux étaient pleins de larmes.

– Cet enfant de salaud de Genaro, dit-il doucement. Ce diable pourri. Je l'aimais vraiment, et si je n’étais pas le lâche que je suis, je serais en train de fabriquer sa substance verte à l’heure qu’il est.
Je n'avais plus envie d’écrire. Pour dissiper ma tristesse, je dis à Pablito que nous devrions aller chercher Nestor.
Je rangeai mes carnets de notes pour partir lorsque la porte de devant s’ouvrit à la volée, non sans grand fracas. Nous sursautâmes, Pablito et moi, et nous nous retournâmes aussitôt pour regarder. Nestor était debout près de la porte. Je courus vers lui. Nous nous rencontrâmes au milieu de la pièce de devant. Il bondit sur moi, pour ainsi dire, et me secoua par les épaules. Il paraissait plus grand et plus fort que la dernière fois que je l’avais vu. Son long corps maigre avait acquis une souplesse presque féline. Je n’aurais su dire en quelle manière, mais la personne qui me faisait face, les yeux fixés sur moi, n’était pas le Nestor que j'avais connu. Je me souvenais de lui comme d'un homme très timide,

gêné à chaque sourire, parce qu’il avait les dents de travers, un homme dont Pablito était chargé de prendre soin. Le Nestor qui me dévisageait était un mélange de don Juan et don Genaro. Il était sec et agile comme don Genaro, mais il avait la même autorité magnétique que don Juan. J'aurais voulu me laisser aller à l'étonnement, mais je ne pus que me joindre à son rire. Il me donna des claques dans le dos. Il ôta son chapeau. C'est à ce moment-là seulement que je me rendis compte que Pablito n’en avait pas. Je remarquai aussi que Nestor était beaucoup plus hâlé et plus vigoureux. À côté de lui, Pablito paraissait presque frêle. Ils portaient tous les deux des blue-jeans américains, des grosses vestes et des chaussures à semelles de crêpe.

La présence de Nestor dans la maison éclaircit aussitôt l'atmosphère oppressante. Je lui demandai de venir se joindre à nous dans la cuisine.

– Tu es arrivé au bon moment, dit Pablito à Nestor avec un énorme sourire quand nous nous assîmes. Nous étions en train de pleurer, le maestro et moi, au souvenir de ces diables de Toltèques.

– Vous pleuriez vraiment, maestro ? demanda Nestor avec un sourire malicieux sur son visage.

– .Tu parles, qu’il pleurait ! répliqua Pablito.

Un craquement très doux, venant de la porte de devant, fit taire Pablito et Nestor. Si j’avais été seul, je n’aurais rien remarqué, rien entendu. Pablito et Nestor se levèrent; je fis de même. Nous regardâmes vers la porte de devant ; elle était en train de s’ouvrir, avec une précaution extrême. Je pensai que la Gorda était peut-être revenue et qu'elle ouvrait la porte sans bruit pour ne pas nous déranger. Lorsque la porte fut juste assez ouverte pour qu'une personne puisse passer, Benigno entra, comme s'il se faufilait dans une pièce sombre. Il avait les yeux fermés et il marchait sur la pointe des

pieds. On aurait dit un gamin se faufilant dans un cinéma par une sortie de secours déverrouillée pour assister à une matinée sans payer, n'osant faire aucun bruit, et en même temps incapable de voir quoi que ce soit dans le noir.

Sans mot dire, nous ne quittâmes pas Benigno des yeux. Il ouvrit un oeil, juste ce qu'il fallait pour lancer un regard lui permettant de s'orienter, puis, toujours sur la pointe des pieds, il traversa la pièce de devant jusqu’à la cuisine. Il se tint debout près de la table pendant un moment, les yeux toujours clos. Pablito et Nestor s'assirent et me firent signe de les imiter. Benigno se glissa alors sur le banc à côté de moi. Avec douceur, il poussa mon épaule avec sa tête : un coup léger pour que je me déplace un peu, et qu’il ait assez de place sur le banc ; ensuite seulement il s'assit confortablement, les

yeux toujours fermés.
Il portait des blue-jeans, comme Pablito et Nestor. Son visage s'était légèrement rempli depuis la dernière fois que je l'avais vu, des années auparavant, et sa coupe de cheveux était différente, mais je n'aurais pas pu dire en quoi. Il avait le teint plus clair que dans mon souvenir, des dents très petites, des lèvres charnues, des pommettes hautes, un nez petit et de grandes oreilles. Il avait toujours évoqué pour moi un enfant dont les traits n'auraient pas mûri.
Pablito et Nestor, qui avaient interrompu leur conversation pour observer l'entrée de Benigno, se remirent à parler dès qu'il se fut assis, comme si rien ne s'était passé.
– Bien sûr qu'il pleurait avec moi, répéta Pablito.
– Ce n'est pas un pleurnichard comme toi, lui répondit Nestor.
Puis il se tourna vers moi et me prit dans ses bras.
– Je suis tellement content que vous soyez vivant,

dit-il. Nous venons de parler à la Gorda, et elle nous a dit que vous étiez le Nagual, mais elle ne nous a pas dit comment vous aviez survécu. Comment avez-vous survécu, maestro ?

Je me trouvais en face d'un choix étrange. Je pouvais suivre ma voie rationnelle, comme je l'avais toujours fait, et dire que je n'en avais pas la plus vague idée : j'aurais été absolument sincère en agissant ainsi. Ou bien je pouvais dire que mon double m'avait arraché des griffes de ces femmes. J'étais en train d'évaluer dans ma tête les conséquences possibles de chacune de ces deux attitudes, lorsque soudain Benigno détourna mon attention. Il entrouvrit un œil, me regarda, puis gloussa de rire et se cacha la tête entre ses bras.

– Vous avez envie de me parler, Benigno ? demandai-je.

Il secoua la tête en signe de dénégation.

Sa présence près de moi me gênait et je décidai de demander ce qu'il avait.

– Qu'est-ce qu'il lui prend ? demandai-je à Nestor à voix basse.

Nestor frotta la tête de Benigno et le secoua. Benigno ouvrit les yeux, puis les referma.

–. Il est comme ça, vous savez, me dit Nestor. Il est extrêmement timide. Mais il ouvrira les yeux, tôt ou tard. Ne faites pas attention à lui. S'il en a marre, il ira dormir.

Benigno secoua la tête affirmativement, mais sans ouvrir les yeux.

– Alors, comment vous en êtes-vous sorti ? insista Nestor.

– Vous ne voulez pas nous le dire ? demanda Pablito.

Tout bien pesé, je leur dis que mon double était sorti du haut de ma tête par trois fois. Je leur fis un récit précis de tout ce qui s'était passé.

Ils ne parurent absolument pas surpris et ils acceptèrent mon récit comme allant de soi. Pablito était ravi de pouvoir espérer que doña Soledad risquait de ne pas se rétablir et peut-être mourrait. Il voulut savoir si j'avais également frappé Lidia. D'un geste impératif, Nestor lui ordonna de se taire et Pablito, soumis, s'arrêta au milieu de sa phrase.

– Je regrette, maestro, dit Nestor, mais ce n'était pas votre double.

– Mais tout le monde m'a dit que c'était mon double.

– Je sais avec certitude que vous avez mal compris la Gorda, parce que sur notre chemin vers la maison de Genaro, la Gorda nous a rencontrés, Benigno et moi, et elle nous a dit que vous étiez ici, dans cette maison, Pablito et vous. Elle vous a appelé le Nagual, vous savez

pourquoi ?

En riant, je répondis qu’à mon avis c’était parce qu’elle imaginait que j'avais obtenu une grande partie de la luminosité du Nagual.

– L’un de nous, ici, est un idiot ! dit Benigno d’une voix retentissante sans ouvrir les yeux.

Le son de sa voix était si extraordinaire que je m’écartai brusquement de lui. Ses paroles tout à fait inattendues, suivies de ma réaction, les firent tous éclater de rire. Benigno ouvrit un œil et me regarda pendant un instant, puis il enfouit son visage entre les bras.

– Vous savez pourquoi nous appelions Juan Matus le Nagual ? me demanda Nestor.

Je répondis que j’avais toujours cru que c'était de leur part une manière aimable de l’appeler sorcier.

Benigno se mit à rire si fort que son rire couvrit celui des autres. Il semblait vraiment se réjouir beaucoup. Il reposa sa tête sur mon épaule, comme un objet lourd dont il n’aurait pas pu supporter le poids plus longtemps.

– La raison pour laquelle nous l’appelions le Nagual, poursuivit Nestor, c’est parce qu’il était divisé en deux. En d'autres termes, chaque fois qu'il en avait besoin, il pouvait passer sur une autre piste, que nous-mêmes n’avons pas ; quelque chose sortait de lui, quelque chose qui n'était pas un double mais une forme terrifiante, menaçante, qui lui ressemblait mais qui avait deux fois sa taille. Nous appelons cette forme le nagual, et toute personne qui l’a est, bien sûr, le Nagual.

« Le Nagual nous a dit que nous pouvons tous faire sortir cette forme de nos têtes si nous le voulons, mais il y a de fortes chances pour que nous ne le voulions pas. Genaro ne le voulait pas, alors je crois que nous ne le voulons pas non plus. On dirait bien que vous êtes le seul à vous être fait avoir avec ça.

Ils se mirent à pousser des cris comme s’ils rassemblaient un troupeau de vaches. Benigno posa ses bras autour de mes épaules (sans ouvrir les yeux) et continua de rire jusqu’à ce que les larmes coulent sur ses joues.

– Pourquoi avez-vous dit que je me suis fait avoir avec ça ? demandai-je à Nestor.

– Ça prend trop d’énergie, répondit-il, trop d’efforts. Je ne comprends pas comment vous pouvez encore tenir debout.

« Le Nagual et Genaro vous ont divisé, une fois, dans le bosquet d’eucalyptus. Ils vous avaient emmené là parce que l'eucalyptus est votre arbre. J’y étais moi-même et j'ai été témoin du moment où ils vous ont divisé et où ils ont tiré votre nagual dehors. Ils vous ont tiré chacun d’un côté par les oreilles jusqu'à ce que votre luminosité

se divise : vous n'étiez plus un oeuf mais deux longs tronçons de luminosité. Ensuite ils vous ont réuni de nouveau, mais tout sorcier qui voit peut dire qu'il y a une énorme brèche au milieu.
– Quel est l'avantage d'être divisé ?

– Vous avez une oreille qui entend tout et un œil qui voit tout, et vous serez toujours capable d'aller un peu plus loin, en cas de nécessité. C'est également à cause de cette division qu'ils nous ont dit que vous seriez le maestro.

« Ils ont essayé de diviser Pablito, mais on dirait que ça n'a pas réussi. Il est trop gâté et il s'est toujours laissé aller comme un salopard. C'est pour ça qu'il est tellement coincé en ce moment.
– Mais dans ce cas qu'est-ce qu'un double ?
– Le double c'est l'autre, le corps que l'on obtient en rêve. Il ressemble à soi-même.
– Est-ce que vous avez tous des doubles ?
Nestor me dévisagea d'un regard surpris.
– Hé, Pablito, parle de nos doubles au maestro, dit-il en riant.

Pablito se pencha au-dessus de la table et secoua Benigno.

– À toi, Benigno, dit-il. Dis-lui. C'est mieux maintenant, montre-le lui.

Benigno se leva, ouvrit les yeux tout grands, le plus possible, et regarda le plafond ; ensuite il baissa son pantalon et me montra son pénis.
Les Genaros furent pris de fou rire.
– Quand vous m'avez posé cette question, maestro, c'était vraiment ce que vous vouliez dire ? me demanda Nestor avec une expression nerveuse.
Je lui affirmai que j'étais terriblement sérieux et que mon désir d'apprendre tout ce qui était lié à leur connaissance était sincère. Je me lançai dans de longues explications ; don Juan m'avait tenu à l'écart de leurs activités pour des raisons que je n'étais pas en mesure de juger, et cela m'avait empêché d'en savoir plus long sur eux.

– Songez-y, dis-je. Je ne savais même pas il y a trois

jours que ces quatre filles étaient des apprenties du Nagual, ni que Benigno était l'apprenti de Genaro.

Benigno ouvrit les yeux.

– Songez-y vous-même, répondit-il. Je ne savais même pas il y a deux minutes que vous étiez aussi stupide.

Il referma les yeux et ils se remirent tous à rire comme des fous. Il ne me restait qu'une chose à faire : me joindre à eux.

– C'était juste une taquinerie de notre part, maestro, dit Nestor en guise d'excuse. Nous pensions que vous nous taquiniez, en retournant le fer dans la plaie. Le Nagual nous a dit que vous pouvez voir. Si vous voyez, vous savez que nous ne sommes qu'un tas de minables. Nous n'avons pas de corps de rêve. Aucun de nous n'a de double.

Cessant toute plaisanterie, Nestor me dit sur un ton très sérieux que quelque chose était venu s'interposer entre eux-mêmes et leur désir d'avoir un double. Je compris qu'il voulait dire qu'une sorte de barrière s'était dressée depuis que don Juan et don Genaro étaient partis. Je me dis que cela venait peut-être du fait que Pablito avait failli à sa tâche. Pablito ajouta que depuis le départ du Nagual et de Genaro quelque chose semblait les pourchasser ; même Benigno, qui vivait à l'époque à l'extrême sud du Mexique, avait dû revenir. Ils ne se sentaient à l'aise que lorsqu'ils étaient tous les trois ensemble.

– Que pensez-vous que ce soit ? demandai-je à Nestor.

– Il y a quelque chose, là dehors dans cette immensité, qui nous attire, répliqua-t-il. Pablito pense que c'est de sa faute à cause de son hostilité contre ces femmes.

Pablito se tourna vers moi. Il y avait une lueur d'exaltation dans ses yeux.

– Elles ont jeté une malédiction sur moi, maestro, dit-il. Je sais que je suis, moi, la cause de tous nos ennuis. J'ai voulu disparaître du coin après mon combat avec Lidia, et quelques mois plus tard je suis parti pour Vera-cruz. J'ai vraiment été très heureux là-bas, avec une fille que je voulais épouser ; j'avais du boulot et je m'en sortais très bien, jusqu'au jour où en rentrant chez moi, je me suis aperçu que ces quatre phénomènes hommasses m'avaient traqué à l'odeur, comme des bêtes de proie. Elles étaient dans ma maison, en train de tourmenter ma femme. Cette garce de Rosa avait mis ses sales pattes sur le ventre de ma femme et elle la faisait chier sur le lit, ni plus ni moins. Leur chef, Deux-Cent-Vingt-Croupions, m'a dit qu'elles avaient traversé le continent à pied pour me trouver. Elle m'a simplement pris par la ceinture et tiré dehors. Elles m'ont poussé jusqu'à la gare des autocars pour me ramener ici. J'étais plus fou que tous les diables, mais avec Deux-Cent-Vingt-Croupions, je n'étais pas à la hauteur. Elle m'a mis dans l'autocar. En chemin, je me suis enfui. J'ai couru à travers les buissons et par-dessus les collines jusqu'à ce que mes pieds soient si gonflés que je n'ai pas pu enlever mes chaussures. J'ai failli mourir. Je suis resté malade pendant neuf mois. Si le Témoin ne m'avait pas trouvé, je serais mort.

– Ce n'est pas moi qui l'ai trouvé, me dit Nestor. C'est la Gorda. Elle m'a conduit là où il se trouvait, et

à nous deux nous l’avons porté jusqu’à l'autocar et ramené ici. Il délirait et nous avons dû payer un supplément pour que le conducteur lui permette de rester dans l’autocar.
D’un ton très dramatique, Pablito dit qu’il n’avait pas changé d’idée ; il voulait encore mourir.
– Mais pourquoi ? lui demandai-je.
Benigno répondit à sa place d’une voix gutturale, tonitruante.

– Parce que son machin est en panne, dit-il.
Le son de sa voix était si extraordinaire que pendant un instant j’eus l’impression qu'il parlait du fond d’une caverne. C'était à la fois effrayant et insolite. J’éclatai de rire malgré moi.
Nestor dit que Pablito avait tenté d'accomplir sa tâche : établir des relations sexuelles avec les femmes, en accord avec les instructions du Nagual. Il avait dit à Pablito que les quatre coins de son monde étaient déjà en position et que la seule chose qu'il avait à faire était de les réclamer. Mais lorsque Pablito était allé réclamer son premier coin – Lidia – elle l’avait presque tué.
Nestor ajouta que la raison pour laquelle Lidia l'avait assommé d’un coup de tête, c'était que Pablito n’avait pas pu se conduire en homme, alors plutôt que de se trouver gênée par tout ça, elle l'avait frappé.
– Est-ce que Pablito a été vraiment malade à la suite de ce coup, ou bien est-ce qu’il faisait semblant ? demandai-je, plaisantant à demi.
Benigno répondit de la même voix caverneuse.
– Il faisait juste semblant ! dit-il. Tout ce qu'il avait, c’était une bosse sur la tête !
Pablito et Nestor se mirent à pousser des cris.
– Nous n’en voulons pas à Pablito d’avoir peur de ces femmes, dit Nestor. Elles sont comme le Nagual lui-même : des guerriers redoutables. Elles sont méchantes et démentes.
– Vous croyez vraiment qu'elles sont mauvaises ? lui demandai-je.
– Dire qu'elles sont mauvaises, c’est seulement une partie de toute la vérité, répondit Nestor. Elles sont exactement comme le Nagual. Elles sont sérieuses et sombres. Quand le Nagual était par ici, elles s’asseyaient souvent près de lui et fixaient leurs regards au loin, les yeux mi-clos, pendant des heures, parfois pendant des jours.

– Est-il exact que Josefina a été réellement folle il y a longtemps ? demandai-je.
– C'est une blague ! répondit Pablito. Pas « il y a longtemps ». Elle est folle en ce moment. C'est elle la plus démente de toute la bande.
Je leur dis ce qu'elle m'avait fait. J'étais sûr qu'ils allaient apprécier l'humour de sa magnifique interprétation. Mais mon récit fit sur eux un effet contraire. Ils m'écoutèrent comme des enfants saisis de frayeur ; même Benigno ouvrit les yeux pour écouter mon histoire.
– Oh là là ! s'écria Pablito. Ces garces sont vraiment terribles. Et vous savez que leur chef, c'est Deux-Cent-Vingt-Croupions. C'est elle qui jette le caillou, et ensuite elle met la main derrière son dos, et elle joue les petites innocentes. Faites attention à elle, maestro.
– Le Nagual a appris à Josefina à être n'importe quoi, dit Nestor. Elle peut faire tout ce qu'on veut : pleurer, rire, se mettre en colère, n'importe quoi.
– Mais de quoi a-t-elle l'air quand elle ne joue pas ? demandai-je à Nestor.
– Elle est encore plus démente qu'une teigne, répondit Benigno d'une voix douce. J'ai rencontré Josefina le jour même de son arrivée. Il a fallu que je la porte dans la maison. Nous l'attachions tout le temps sur son lit, le Nagual et moi. Un jour, elle s'est mise à pleurer pour avoir son amie, une petite fille avec qui elle jouait souvent. Elle a pleuré pendant trois jours. Pablito la consolait et lui donnait à manger comme à un bébé. Elle est comme lui. Ils ne savent pas s'arrêter une fois qu'ils sont lancés.
Benigno se mit soudain à renifler l'air. Il se leva et s'avança vers le fourneau.
– Est-il vraiment timide ? demandai-je à Nestor.
– Il est timide et excentrique, répondit Pablito. Il sera comme ça jusqu'à ce qu'il perde sa forme. Genaro

nous a dit que tôt ou tard nous perdrions tous notre forme, alors à quoi bon nous rendre malheureux pour nous changer nous-mêmes comme le Nagual nous le disait ? Genaro nous a dit de prendre du plaisir et de ne nous soucier de rien. À vous et aux femmes, les soucis et les efforts. À nous, au contraire, le plaisir. Vous ne savez pas prendre plaisir aux choses, et nous, nous ne savons pas nous rendre malheureux. Se rendre malheureux, le Nagual appelait ça : impeccabilité; nous, nous l'appelons stupidité, pas vrai ?
– Tu parles pour toi, Pablito, dit Nestor. Nous ne voyons pas les choses comme ça, Benigno et moi.

Benigno rapporta un bol de nourriture et le posa devant moi. Puis il servit tout le monde. Pablito examina les bols et demanda à Benigno où il les avait trouvés. Benigno répondit qu'ils étaient dans une boîte à l'endroit où la Gorda lui avait dit qu'elle les avait rangés. Pablito me confia que ces bols leur appartenaient autrefois, avant leur rupture.
– Il faut que nous fassions attention, dit Pablito d'un ton nerveux. Ces bols sont sans doute ensorcelés. Ces garces y ont mis quelque chose. Je préférerais manger dans le bol de la Gorda.
Nestor et Benigno se mirent à manger. Je remarquai alors que Benigno m'avait donné le bol marron. Pablito semblait être en grande effervescence. Je voulus le calmer un peu, mais Nestor m'arrêta.
– Ne le prenez pas tellement au sérieux, me dit-il. Il aime être ainsi. Il va s'asseoir et manger. C'est là le point où vous échouez, vous et les femmes. Vous n'arrivez pas à comprendre que Pablito est comme ça. Vous vous attendez à ce que chacun soit comme le Nagual. La Gorda est la seule qui ne perde pas son calme avec lui, mais ce n'est pas parce qu'elle comprend, c'est parce qu'elle n'a plus de forme.

Pablito s'assit et se mit à manger ; à nous quatre, nous achevâmes tout un pot de nourriture. Benigno lava les bols et les remit soigneusement dans la boîte. Ensuite, nous nous assîmes tous confortablement autour de la table.
Nestor proposa d'aller faire une promenade, dès qu'il ferait sombre, dans un ravin des environs, où don Juan, don Genaro et moi avions l'habitude d'aller. Cette perspective ne m'enchantait guère. Je ne me sentais pas assez en confiance en leur compagnie. Nestor me dit qu'ils étaient habitués à marcher dans l'obscurité et que l'art du sorcier, c'était de passer inaperçu même au milieu des gens. Je lui répétai ce que don Juan m'avait dit une fois, avant de me laisser dans un endroit désert des montagnes, non loin de là. Il m'avait demandé de me concentrer entièrement sur le fait d'essayer de ne pas attirer l'attention. Il disait que les gens de cette région connaissaient tout le monde de vue. Il n'y avait pas beaucoup de gens vivant ici, mais ils se déplaçaient tout le temps, et pouvaient repérer un étranger à des kilomètres de distance. Il m'avait dit que bien des gens avaient des armes à feu et qu'ils n'auraient pas hésité à me tirer dessus.
– Ne vous préoccupez pas d'êtres d'un autre monde, m'avait dit don Juan en riant. Ceux qui sont dangereux, ce sont les Mexicains.
– C'est encore valable, dit Nestor. Ça l'a été de tout

temps. C'est pour cette raison que le Nagual et Genaro étaient devenus de vrais artistes. Ils avaient appris à passer inaperçus au milieu de tout ça. Ils connaissaient l'art du traqueur.
Il était encore trop tôt pour effectuer notre marche dans l'obscurité. J'eus envie de passer le temps en posant à Nestor ma question cruciale. Je l'avais écartée tout ce temps-là ; un sentiment étrange m'avait empêché de la

poser. C'était comme si j'avais épuisé tout intérêt à cet égard après la réponse de Pablito. Mais Pablito vint à mon secours de lui-même et mit soudain le sujet sur le tapis, comme s'il avait lu dans mes pensées.
– Nestor a sauté lui aussi dans l'abîme, le même jour que nous, dit-il. Et c'est par ce moyen qu'il est devenu le Témoin, comme vous êtes devenu le maestro, et moi l'idiot du village.
D'un ton neutre, je demandai à Nestor de me parler de son saut dans l'abîme. J'essayai d'avoir l'air moyennement intéressé, pas davantage. Mais Pablito se rendit compte de la véritable nature de mon indifférence feinte. Il se mit à rire et dit à Nestor que je me surveillais parce que j'avais été profondément déçu par son propre récit de l'événement.
– Je suis passé après vous deux, dit Nestor, et il me regarda comme s'il attendait une autre question.
– Vous avez sauté aussitôt après nous ? demandai-je.
– Non, il m'a fallu pas mal de temps avant d'être prêt. Genaro et le Nagual ne m'avaient pas dit ce qu'il fallait faire. C'était une journée d'épreuve pour nous tous.
Pablito semblait déprimé. Il se leva de sa chaise et se mit à arpenter la pièce. Puis il se rassit, secouant la tête en un geste de désespoir.
– Est-ce que vous nous avez réellement vus en train de passer par-dessus le bord ? demandai-je à Nestor.
– Je suis le Témoin, dit-il. Être témoin était mon sentier de connaissance ; vous dire impeccablement ce dont je suis témoin est ma tâche.
– Mais qu'est ce que vous avez réellement vu ? insistai-je.
– Je vous ai vus tous les deux, vous tenant mutuellement et courant vers le bord, dit-il. Et ensuite, je vous ai vus tous les deux comme deux cerfs-volants se déta-

chant sur le ciel. Pablito s'est déplacé plus loin en ligne

droite, puis il est tombé. Vous, vous vous êtes élevé un peu, puis vous vous êtes déplacé à une faible distance du bord, avant de tomber.
– Mais, est-ce que nous avons sauté avec nos corps ? demandai-je.
– Eh!... Je ne pense pas qu'il y ait eu un autre moyen de le faire, dit-il en riant.
– Est-ce que ce pouvait être une allusion, demandai-je.
– Qu'est-ce que vous essayez de dire, maestro ? demanda-t-il d'un ton sec.
– Je veux savoir ce qui s'est réellement passé, répondis-je.
– Est-ce que par hasard vous seriez tombé en syncope, comme Pablito ? me demanda Nestor, avec une lueur ironique dans le regard.
J'essayai de lui expliquer la nature de mes doutes concernant mon saut. Il ne put pas se tenir tranquille et il m'interrompit. Pablito intervint pour le rappeler à l'ordre et ils se lancèrent dans une querelle. Pablito parvint à s'en dégager en faisant le tour de la table, à moitié assis et se cramponnant à sa chaise.
– Nestor n'y voit pas plus loin que le bout de son nez, me dit-il. Benigno, c'est pareil. Vous n'en tirerez rien. En tout cas, vous avez ma sympathie.
Il se mit à pousser des cris, il fit tressaillir ses épaules, et il se cacha le visage avec le chapeau de Benigno.
– En ce qui me concerne, vous avez sauté tous les deux, me dit Nestor, explosant soudain. Genaro et le Nagual ne vous avaient pas laissé d'autre choix. C'était ça leur art, vous rassembler comme dans un corral et puis vous conduire par le seul passage ouvert. Et donc vous êtes passés tous les deux par-dessus le bord. C'est cela dont j'ai été témoin. Pablito dit qu'il n'a pas res-

senti quoi que ce soit. C'est contestable. Je sais qu'il était parfaitement conscient de tout, mais il a choisi de sentir et de dire qu'il n'était pas conscient.
– Je n'étais pas conscient, vraiment, me dit Pablito d'un ton d'excuse.
– Peut-être, répondit Nestor sèchement. Mais j'étais conscient moi-même, et j'ai vu vos corps faire ce qu'ils avaient à faire : sauter.
Les affirmations de Nestor me mirent dans un état d'esprit étrange. Depuis le début, j'avais cherché une confirmation de ce que j'avais perçu moi-même. Mais après l'avoir reçue, je me rendis compte que cela ne faisait aucune différence. Savoir que j'avais sauté, et avoir peur de ce que j'avais perçu était une chose ; rechercher une validation par un consensus en était une autre. Je compris alors que l'une n'avait aucune corrélation nécessaire avec l'autre. J'avais cru depuis le début, que le fait de voir quelqu'un d'autre corroborer la réalité de mon plongeon absoudrait mon intellect de ses doutes et de ses craintes. J'avais tort. Au contraire, je devins plus tourmenté, plus concerné par le problème.
Je me mis à expliquer à Nestor que tout en étant venu les voir tous les deux dans le but précis de me faire confirmer que j'avais sauté, j'avais changé d'idée et je n'avais réellement plus envie de parler de tout cela. Ils se mirent à parler tous les deux en même temps, et nous nous lançâmes dès cet instant dans une querelle triangulaire. Pablito soutenait qu'il n'avait pas été conscient. Nestor disait que Pablito se laissait aller à ses caprices, et je disais que je ne voulais plus entendre un seul mot à propos de ce saut.
Cela me sauta aux yeux pour la première fois : aucun de nous ne conservait son calme et sa maîtrise de soi. aucun de nous ne voulait de bon gré accorder à l'autre une attention sans partage, comme faisaient don Juan

et don Genaro. Étant incapable d'imposer un certain ordre à notre échange d'opinions, je me laissai absorber par mes propres réflexions. J'avais toujours pensé que le seul grain de sable m'ayant empêché d'entrer totalement dans le monde de don Juan était mon insistance à vouloir tout rationaliser, mais la présence de Pablito et de Nestor venait de susciter en moi une intuition nouvelle. Ma timidité constituait un autre « grain de sable ». Chaque fois que je m'écartais des rails protecteurs du sens commun, je perdais toute confiance en moi-même et je me laissais intimider par le caractère impressionnant de ce qui se déroulait devant moi. Par exemple, j'estimais qu'il était impossible de croire que j'avais sauté dans un précipice.

Don Juan avait maintes fois répété que l'aboutissement total de la sorcellerie était perception. Fidèle à ce principe, il avait, avec don Genaro, mis en scène pour notre dernière réunion sur le plateau en haut de la montagne, un immense drame cathartique. Ils m'avaient fait exprimer, à voix haute et en paroles claires, mes remerciements à chaque personne m'ayant jamais aidé, puis une sorte d'exaltation m'avait pétrifié. À ce stade, ils avaient retenu toute mon attention et ils avaient amené mon corps à percevoir le seul acte possible au sein de leur cadre de référence : le saut dans l'abîme. Ce saut était l'accomplissement pratique de ma perception, non pas en tant qu'homme ordinaire, mais en tant que sorcier.

Je m'étais tellement absorbé dans la transcription de mes pensées, que je n'avais pas remarqué que Nestor et Pablito s'étaient arrêtés de parler, et que maintenant tous les trois me regardaient. Je leur expliquai qu'il n'existait pour moi aucun moyen de comprendre ce qui s'était passé lors de ce saut.
– Il n'y a rien à comprendre, dit Nestor. Les choses

arrivent, c'est tout ; on ne peut pas dire comment. Demandez à Benigno s'il a envie de comprendre.
– Vous avez envie de comprendre ? demandai-je à Benigno en manière de plaisanterie.
– Et comment ! s'écria-t-il d'une voix grave et profonde, qui fit rire tout le monde.
– Quand tu dis que tu veux comprendre, tu te laisses aller à ton caprice, poursuivit Nestor. Tout comme Pablito se laisse aller à son caprice en disant qu'il ne se souvient de rien.
Il regarda Pablito et me fit un clin d'œil. Pablito baissa la tête.
Nestor me demanda si j'avais remarqué quelque chose de particulier dans l'état d'esprit de Pablito juste au moment précédant notre plongeon. Je dus reconnaître que je n'avais pas été en mesure de remarquer une chose aussi subtile que l'état d'esprit de Pablito.
– Un guerrier doit tout remarquer, dit-il. C'est là son artifice et, comme disait le Nagual, c'est en cela que consiste son avantage.
Il sourit et fit un geste d'embarras volontairement exagéré, cachant son visage derrière son chapeau.
– Qu'est-ce que j'ai donc manqué, concernant l'état d'esprit de Pablito ? lui demandai-je.
– Pablito avait déjà sauté avant de passer par-dessus, dit-il. Il n'avait pas à faire quoi que ce soit. Il aurait aussi bien pu s'asseoir sur le bord au lieu de sauter.
– Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? demandai-je.
– Pablito était déjà en train de se désagréger, répliqua-t-il. C'est pour ça qu'il croit avoir perdu conscience. Pablito ment. Il cache quelque chose.
Pablito se mit à me parler. Il marmonna quelques paroles inintelligibles, puis renonça et se rencogna dans sa chaise. Nestor commença à dire quelque chose lui

aussi. Je l'interrompis. Je n'étais pas sûr de l'avoir compris correctement.
– Est-ce que c'était le corps de Pablito qui se désagrégeait ? demandai-je.
Il me dévisagea pendant un certain temps sans dire mot. Il était assis à ma droite. Il alla en silence se mettre sur le banc en face de moi.
– Vous devez prendre ce que je dis au sérieux, s'écria-t-il. Il n'existe aucun moyen de tourner la roue du temps à reculons vers ce que nous étions avant ce saut. Le Nagual disait que c'est un honneur et un plaisir d'être guerrier, et que le sort du guerrier, c'est de faire ce qu'il a à faire. J'ai à vous dire de façon impeccable ce dont j'ai été témoin. Pablito se désagrégeait. Au moment où vous couriez vers le bord tous les deux, vous étiez le seul à être solide. Pablito était comme un nuage. Il pense qu'il était sur le point de tomber la tête la première, et vous pensez que vous l'avez tenu par le bras pour l'aider à parvenir au bord. Vous n'êtes exacts ni l'un ni l'autre, et je suis persuadé qu'il aurait mieux valu pour tous les deux que vous n'ayez pas soulevé Pablito.
Je me sentis plus embrouillé que jamais. Je le croyais vraiment sincère dans sa façon de rendre compte de ce qu'il avait perçu, mais je me souvenais d'avoir uniquement tenu le bras de Pablito.
– Qu'est-ce qui serait arrivé si je ne m'en étais pas mêlé ? demandai-je.
– Je ne peux pas répondre à ça, répliqua Nestor.
Mais je sais que vous avez influé sur vos luminosités respectives. Au moment où vous avez passé le bras autour de lui, Pablito est devenu plus solide, mais vous avez gaspillé pour rien une partie de votre pouvoir, qui est précieux.
– Qu'avez-vous fait après notre saut ? demandai-je à Nestor après un long silence.

– Tout de suite après votre disparition à tous les deux, dit-il, mes nerfs étaient si ébranlés que je ne pouvais plus respirer. Je suis tombé en syncope moi aussi. J'ignore pendant combien de temps. Je crois que ça n'a duré qu'un instant. Quand j'ai retrouvé mes sens, j'ai cherché des yeux, autour de moi, Genaro et le Nagual ; ils étaient partis. J'ai couru de tous côtés sur le haut de cette montagne, et je les ai appelés jusqu'à en perdre la voix. Alors j'ai su que j'étais seul. Je me suis avancé sur le bord de la falaise et j'ai essayé de chercher le signe que fait la terre quand un guerrier ne va pas revenir,

mais je l'avais déjà manqué. Alors j'ai su que Genaro et le Nagual s'en étaient allés pour toujours. Je n'avais pas encore pris conscience du fait qu'ils s'étaient retournés vers moi après vous avoir dit au revoir à tous les deux : pendant que vous couriez vers le bord, ils me disaient au revoir de la main.

« Me retrouver seul à ce moment-là de la journée et en cet endroit abandonné, c'était plus que je ne pouvais supporter. D'un seul coup, je venais de perdre tous les amis que j'avais au monde. Je me suis assis pour pleurer. Et, comme je prenais de plus en plus peur, je me suis mis à crier de toutes mes forces : de toute ma voix j'appelais Genaro par son nom. À ce moment-là, il faisait déjà noir comme dans un four. Je ne pouvais plus rien distinguer du paysage. Je savais qu'en tant que guerrier, je n'avais aucune raison de me laisser aller à ma douleur. Pour me calmer, je me suis mis à faire le cri du coyote, comme le Nagual me l'avait enseigné. Après avoir continué pendant un certain temps, je me suis senti tellement mieux que j'ai oublié ma tristesse. J'ai oublié que le monde existait. Plus je faisais le cri du coyote, et plus il m'était facile de ressentir la chaleur et la protection de la terre.

« Il a dû se passer des heures. Soudain j'ai ressenti un

coup en moi, derrière ma gorge, et le son d'une cloche dans mes oreilles. Je me suis rappelé ce que le Nagual avait dit à Eligio et à Benigno avant qu'ils ne sautent. Il avait dit que cette sensation dans la gorge survenait juste avant que l'on soit prêt à changer de vitesse, et que le son de la cloche était le véhicule que l'on pouvait utiliser pour accomplir tout ce dont on avait besoin. J'ai eu, à ce moment-là, envie d'être un coyote. J'ai regardé mes bras, qui étaient par terre devant moi. Ils avaient changé de forme et ils avaient l'air de ceux d'un coyote. J'ai vu du pelage de coyote sur mes bras et ma poitrine. J'étais un coyote ! Ça m'a rendu si heureux que j'en ai pleuré, à la manière dont un coyote doit pleurer. J'ai senti mes dents de coyote, mon museau long et pointu, et ma langue. Je savais en quelque manière que j'étais mort, mais je ne m'en préoccupais pas. Peu m'importait d'être changé en coyote, ou d'être mort, ou d'être en vie. Je me suis avancé comme un coyote à quatre pattes, jusqu'au bord du précipice, et j'ai sauté dedans. C'était pour moi la seule chose à faire.

« J'ai senti que je tombais et que mon corps de coyote tournoyait dans les airs. Puis j'ai été de nouveau moi-même ; virevoltant entre ciel et terre. Mais avant de toucher le fond, j'étais devenu si léger que je ne tombais plus : je flottais. L'air passait à travers moi. J'étais tellement léger ! J'ai cru que ma mort allait finalement venir

au-dedans de moi. Quelque chose a agité mes entrailles et je me suis désagrégé comme du sable sec. La paix et la perfection régnaient dans le lieu où j'étais. Je savais en quelque manière que j'étais à cet endroit-là et pourtant je n'étais pas. Je n'étais rien. C'est tout ce que je peux dire à ce propos. Ensuite, de façon très soudaine, la même chose qui m'avait fait comme du sable sec m'a rassemblé de nouveau. Je suis revenu à la vie et je me suis retrouvé assis dans la cabane d'un vieux sorcier

mazatèque. Il m'a dit que son nom était Porfirio. Il m'a dit qu'il était heureux de me voir et il s'est mis à m'enseigner, sur des plantes, certaines choses que Genaro ne m'avait pas enseignées. Il m'a emmené avec lui là où les plantes sont faites, et il m'a montré le moule des plantes, et en particulier les marques sur les moules. Il m'a dit que si j'observais ces marques sur les plantes, je pouvais facilement dire à quoi ces plantes étaient bonnes, même si je ne les avais pas vues auparavant. Ensuite, quand il a su que j'avais appris les marques, il m'a dit au revoir, mais il m'a invité à revenir le voir. À ce moment-là j'ai ressenti une forte traction et je me suis désagrégé, comme avant. Je suis devenu un million de morceaux.

« Ensuite j'ai été de nouveau tiré dans moi-même et je suis revenu voir Porfirio. Après tout, il m'avait invité. Je savais que j'aurais pu aller n'importe où, mais j'ai choisi la cabane de Porfirio parce qu'il était aimable avec moi et parce qu'il m'enseignait des choses. Je ne voulais pas risquer de trouver quelque chose de terrible à la place. Cette fois-là, Porfirio m'a emmené voir le moule des animaux. Là, j'ai vu mon propre animal-nagual. Nous nous sommes reconnus aussitôt. Porfirio était ravi de voir une telle amitié. J'ai vu aussi le nagual de Pablito et le vôtre, mais ils n'ont pas voulu me parler. Ils avaient l'air tristes. le n'ai pas insisté pour leur parler. Je ne savais pas quel avait été votre sort pendant votre saut. Je savais que moi-même j'étais mort, mais mon nagual disait que je ne l'étais pas, et que vous étiez également en vie tous les deux. J'ai posé des questions à propos d'Eligio, et mon nagual a dit qu'il s'en était allé pour toujours. Je me suis alors souvenu qu'au moment ou j'avais été témoin du saut d'Eligio et de Benigno, j'avais entendu le Nagual recommander à Benigno de ne pas rechercher des

visions bizarres ou des mondes en dehors de son propre monde. Le Nagual lui avait dit de n'apprendre que des choses concernant son propre monde, parce qu'en agissant ainsi, il trouverait la seule forme de pouvoir qui soit à sa portée. Le Nagual leur avait donné des instructions spécifiques pour que leurs morceaux explosent le plus loin qu'ils pourraient, afin de pouvoir régénérer leur force. J'ai fait pareil moi-même. J'ai fait des aller et retour du tonal au nagual onze fois. Chaque fois cependant, j'ai été reçu par Porfirio qui m'a instruit plus avant. Chaque fois que ma force a décliné, je l'ai régénérée dans le nagual, jusqu'au moment où je l'ai tellement régénérée que je me suis retrouvé de retour sur cette terre.

–.Doña Soledad m'a dit qu'Eligio n'avait pas eu à sauter dans l'abîme, dis-je...

– Il a sauté avec Benigno, dit Nestor. Demandez-le-lui, il vous le dira de sa voix préférée.

Je me tournai vers Benigno et je l'interrogeai à propos de son saut.

– Et comment! Nous avons sauté ensemble ! répliqua-t-il d'une voix de tonnerre. Mais je n'en parle jamais.

– Qu'est-ce qu'Eligio aurait fait, selon Soledad P demanda Nestor.

Je leur dis que selon doña Soledad, Eligio avait été pris dans un tourbillon de vent, et qu'il avait quitté le monde tandis qu'il travaillait dans un champ en plein air.

– Elle s'embrouille complètement, répondit Nestor. Eligio a été pris dans un tourbillon par les alliés. Mais il n'a voulu aucun d'entre eux, alors ils l'ont relâché. Ça n'a rien à voir avec le saut. La Gorda a dit que vous avez eu une bagarre avec les alliés la nuit dernière ; je ne sais pas ce que vous avez fait, mais pour les attraper ou les inciter à rester avec vous, il vous aurait fallu tourbillon-

ner avec eux. Parfois, ils viennent de leur propre gré vers le sorcier, et ils le font tourbillonner. Eligio était le meilleur guerrier qui soit, c'est pourquoi les alliés sont venus à lui de leur propre gré. Si l'un de nous désirait les alliés il nous faudrait les supplier pendant des années, et même ainsi, ça m'étonnerait que les alliés envisagent de nous aider.

« Il a fallu qu'Eligio saute comme tous les autres. J'ai

été témoin de son saut. Il était associé à Benigno. Une grande partie de ce qui nous arrive en tant que sorciers dépend de ce que fait notre associé. Benigno est un peu marteau parce que son associé n'est pas revenu. Pas vrai, Benigno ?

– Et comment! répondit Benigno de sa voix préférée.

C’est alors que je succombai à la curiosité terrible qui me tourmentait depuis la première fois où j'avais entendu parler Benigno. Je lui demandai comment il faisait sa voix de tonnerre. Il se tourna face à moi. Il s’assit tout raide et il me montra sa bouche du doigt, comme s'il voulait que je la regarde fixement.

– Je ne sais pas ! hurla-t-il. l’ouvre simplement ma bouche et cette voix en sort.

Il contracta les muscles de son front, crispa ses lèvres et fit une sorte de huée retentissante. Je m'aperçus alors qu'il avait sur les tempes des muscles formidables, qui avaient donné un contour différent à sa tête. Ce n’était pas sa coupe de cheveux qui était différente mais toute la partie supérieure de sa tête.

– Genaro lui a laissé ses bruits, me dit Nestor. Si vous saviez, quand il pète...

J’eus le sentiment que Benigno était en train de se préparer à faire une démonstration de ses capacités.

– Une minute, Benigno, une minute ! lui dis-je. Ce n’est pas nécessaire.

– Oh, crotte ! s’écria Benigno d'un ton déçu. J’en avais un très beau, rien que pour vous.

Pablito et Nestor partirent d’un éclat de rire si violent que même Benigno perdit son masque sérieux et se mit à ricaner avec eux.

– Dites-moi ce qui est encore arrivé à Eligio, demandai-je à Nestor quand ils eurent retrouvé leur calme.

– Après le saut d'Eligio et de Benigno, répondit Nestor, le Nagual m’a fait aussitôt regarder par-dessus le bord pour que je perçoive le signe que fait la terre quand un guerrier saute dans l’abîme. S'il y a quelque chose comme un petit nuage, ou un faible coup de vent, le temps sur terre du guerrier n’est pas encore à son terme. Le jour où Eligio et Benigno ont sauté, j’ai senti une bouffée d’air du côté où Benigno avait sauté, et j’ai su que son temps n'était pas encore échu. Mais le côté d'Eligio est resté muet.

– Que croyez-vous qu’il soit arrivé à Eligio ? Est-ce qu’il est mort ?

Ils me dévisagèrent tous les trois. Ils se turent pendant un moment. Nestor se gratta les tempes avec ses deux mains. Benigno rit bêtement et secoua la tête. Je voulus leur expliquer, mais Nestor m’arrêta d'un geste

des deux mains.
– Est-ce que vous êtes sérieux quand vous nous posez des questions comme ça ? me demanda-t-il.
Benigno répondit à ma place. Quand il ne faisait pas de .singeries, sa voix était profonde et mélodieuse. Il dit que le Nagual et Genaro nous avaient mis en place de sorte que nous ayons chacun des éléments d'information que les autres ne possédaient pas.
– Eh bien, si c'est le cas, nous vous dirons de quoi il retourne, dit Nestor en souriant comme si l'on avait ôté un grand poids de ses épaules. Eligio n'est pas mort. Pas du tout.

– Où est-il maintenant ? demandai-je.
De nouveau, ils se regardèrent. Ils me donnèrent l'impression de faire de gros efforts pour ne pas éclater de rire. Je leur affirmai que tout ce que je savais d'Eligio, c'était ce que doña Soledad m'avait dit. À l'entendre, Eligio s'en était allé dans l'autre monde pour rejoindre le Nagual et Genaro. Pour moi, cela semblait vouloir dire qu'ils étaient morts tous les trois.
– Pourquoi parlez-vous comme ça, maestro ? demanda Nestor d'un ton extrêmement préoccupé. Même Pablito ne parle pas comme ça.
Je crus que Pablito allait protester. Il faillit se lever, mais il parut changer d'avis.
– Oui, c'est vrai, dit-il. Même moi je ne parle pas comme ça.
– Bon, mais si Eligio n'est pas mort, où est-il ? demandai-je.
– Soledad vous l'a déjà dit, répondit Nestor avec douceur. Eligio est allé rejoindre le Nagual et Genaro.
Je décidai qu'il valait mieux ne pas poser d'autres questions. Il n'était pas dans mes intentions de formuler des requêtes agressives, mais au bout du compte, elles le devenaient toujours. De plus, j'avais l'impression qu'ils n'en savaient pas beaucoup plus long que moi.
Nestor se leva soudain et se mit à marcher de long en large devant moi. Finalement, il m'écarta de la table en me tirant par les aisselles. Il ne voulait pas que j'écrive. Il me demanda si j'étais réellement tombé en syncope comme Pablito au moment de sauter, et si je ne me souvenais de rien. Je lui dis que j'avais eu un certain nombre de rêves ou de visions très vivants que je ne pouvais pas expliquer : j'étais venu les voir pour justement les clarifier. Ils me demandèrent de parler des visions que j'avais eues.
Après avoir entendu mes récits, Nestor dit que mes

visions étaient d'une espèce bizarre et que seules les deux premières avaient une grande importance et appartenaient à cette terre ; les autres étaient des visions de mondes étrangers. Il expliqua que ma première vision avait une valeur spéciale, parce que c’était un présage véritable. Il disait que les sorciers considèrent toujours le premier événement de toutes les séries comme le tracé original, ou le cartogramme de ce qui va se produire par la suite.

Au cours de la vision en question, je m'étais trouvé en train de regarder un monde non terrestre. Il y avait un énorme rocher juste en face de mes yeux, un rocher qui avait été fendu en deux. À travers une large faille dans le rocher, je pouvais voir une plaine phosphorescente illimitée, une vallée en quelque sorte, que baignait une lumière jaune verdâtre. D'un côté de la vallée, vers la droite et en partie dissimulée à ma vue par l’énorme rocher, se trouvait une structure incroyable, ressemblant à un dôme. Elle était sombre, presque d’un gris de fusain. Si ma taille avait été la même que dans le monde de la vie de tous les jours, le dôme aurait dû avoir presque vingt mille mètres de haut et des kilomètres et des kilomètres de large. Une telle énormité me stupéfia. J'eus une sensation de vertige et je sombrai brusquement dans un état de désagrégation.

Je rebondis de cet état une fois de plus, et je me trouvai sur une surface très inégale, mais cependant plate. C'était une surface brillante, interminable, exactement comme la plaine que j’avais vue auparavant. Elle s'étendait à perte de vue. Je me rendis compte bientôt que je pouvais tourner la tête en tous sens sur un plan horizontal, mais que je ne pouvais pas me regarder moi-même. J’étais cependant capable d’examiner les environs en faisant tourner ma tête de gauche à droite et vice versa. Néanmoins, lorsque je voulus me retourner pour regar-

der derrière moi, il me fut impossible de déplacer ma masse.
La plaine s'étendait de façon uniforme, sur ma gauche de la même façon que sur ma droite. Il n'y avait rien d'autre en vue, sauf une lueur blanchâtre sans fin. Je voulus regarder le sol sous mes pieds, mais mes yeux ne purent pas se baisser. Je levai la tête pour regarder le ciel; tout ce que je vis, ce fut une autre surface blanchâtre sans limites, qui semblait reliée à celle sur laquelle je me tenais. J'éprouvai alors une certaine appréhension et je sentis que quelque chose était sur le point de m'être révélé. Mais la secousse soudaine et dévastatrice de la désagrégation arrêta ma révélation. Une forme me tira vers le bas. Ce fut comme si la surface blanchâtre m'avait avalé.
Nestor me dit que ma vision d'un dôme était d'une importance formidable, parce que cette forme particulière avait été signalée par le Nagual et Genaro comme la vision de l'endroit où nous étions tous censés les retrouver un jour.
Benigno me parla à ce moment-là, et me dit qu'il avait entendu que l'on recommandait à Eligio de chercher ce dôme-là. Il dit que le Nagual et Genaro insistaient sur ce point, de façon qu'Eligio le comprenne correctement. Ils avaient toujours cru qu'Eligio était le meilleur ; donc ils lui donnaient les directives convenables pour qu'il trouve ce dôme, et pour qu'il pénètre dans ses voûtes blanchâtres à maintes et maintes reprises.
Pablito dit qu'ils avaient reçu des instructions tous les trois pour trouver ce dôme, s'ils le pouvaient, mais qu'aucun d'eux ne l'avait fait. Je me plaignis alors de ce que ni don Juan ni don Genaro ne m'aient jamais parlé de quoi que ce soit de ce genre. Je n'avais reçu aucune instruction concernant ce dôme.
Benigno, qui était assis de l'autre côté de la table par

rapport à moi, se leva soudain et passa de mon côté. Il s'assit à ma gauche et murmura très doucement dans mon oreille que peut-être les deux hommes m'avaient donné des instructions dans ce sens, mais que je ne m'en souvenais pas, ou bien qu'ils n'avaient rien dit sur ce point pour que je ne fixe pas mon attention sur le dôme après l'avoir trouvé.
– Pourquoi le dôme était-il si important? demandai-je à Nestor.
– Parce que c'est là où sont maintenant le Nagual et Genaro, répliqua t-il.
– Et où est ce dôme ? demandai-je.
– Quelque part sur cette terre, dit-il.
Je dus leur expliquer en long et en large qu'il était impossible qu'une structure de cette ampleur existe sur notre planète. Je dis que ma vision était plutôt comme un rêve, et que des dômes de cette hauteur peuvent exister seulement en fantasmes. Ils se mirent à rire et à me

donner des tapes amicales, comme à un enfant que l'on ne veut pas contrarier.
– Vous voulez savoir où est Eligio ? dit Nestor tout à coup. Eh bien, il est dans les voûtes blanches de ce dôme avec le Nagual et Genaro.
– Mais ce dôme était une vision, protestai-je.
– Alors Eligio est une vision, dit Nestor. Rappelez-vous ce que Benigno vient de vous dire. Le Nagual et Genaro ne vous ont pas dit de chercher ce dôme et d'y retourner à plusieurs reprises. S'ils l'avaient fait, vous ne seriez pas ici. Vous seriez comme Eligio, dans le dôme de cette vision. Alors vous voyez, Eligio n'est pas mort comme meurt l'homme de la rue. Simplement, il n'est pas revenu de son saut.
Ses affirmations me désarçonnèrent. Je ne pouvais pas écarter le caractère extrêmement vivant des visions que j'avais eues, mais pour certaines raisons étranges, je

voulais discuter avec lui. Sans me laisser le temps de dire quoi que ce soit, Nestor enfonça son argument un cran plus loin. Il me rappela l'une de mes visions : l'avant-dernière. C'était la plus cauchemardesque de toutes. Je m'étais trouvé pourchassé par une créature étrange, jamais vue. Je savais qu'elle était là, mais je ne pouvais pas la voir, non pas parce qu'elle était invisible, mais parce que le monde où je me trouvais était si incroyablement peu familier que je ne pouvais pas dire ce qu'étaient les choses, quelles qu'elles fussent : quels que fussent les éléments de ma vision, ils n'étaient certainement pas de cette terre. La détresse émotionnelle que j'avais ressentie du fait d'être perdu en un tel endroit était presque au-delà du supportable. À un moment donné, la surface où je me tenais commença à trembler. Je sentis qu'elle se creusait sous mes pieds, et je me cramponnai à une sorte de branche, ou à l'appendice d'une chose qui me rappelait un arbre. À l'instant où je la touchai, la chose s'enroula autour de mon poignet, comme si elle avait possédé des nerfs capables de tout percevoir. Je me sentis hissé à une hauteur formidable. Je regardai vers le bas, et je vis un animal incroyable ; je sus que c'était la créature jamais vue qui m'avait pourchassé. Elle sortait d'une surface qui ressemblait au sol. Je pouvais voir sa bouche énorme ouverte comme une caverne. J'entendis un rugissement épouvantable, tout à fait surnaturel, quelque chose comme un râle strident, métallique ; le tentacule qui m'avait saisi se déroula et je tombai dans cette bouche caverneuse. Pendant la durée de ma chute, je vis tous les détails de cette bouche. Puis elle se referma sur moi. Je sentis une pression instantanée qui mit mon corps en bouillie.

– Vous êtes déjà mort, dit Nestor. Cet animal vous a mangé. Vous vous êtes aventuré au-delà de ce monde-ci et vous avez rencontré l'horreur même. Notre vie et

notre mort ne sont ni plus ni moins réelles que notre courte vie en cet endroit, et que votre mort dans la bouche de ce monstre. Cette vie que nous sommes en train d'avoir maintenant n'est qu'une longue vision. Vous comprenez, non ?

Mon corps fut parcouru de spasmes nerveux.

– Je ne suis pas allé au-delà de ce monde-ci, poursuivit-il, mais je sais de quoi je parle. Je n'ai pas d'histoires d'horreur comme vous. Tout ce que j'ai fait, c'est rendre visite à Porfirio dix fois. S'il n'avait tenu qu'à moi, je serais allé là-bas pour toujours, mais mon onzième rebond était si puissant qu'il a changé ma direction. J'ai senti que j'avais dépassé la cabane de Porfirio, et au lieu de me trouver à sa porte je suis arrivé dans la ville, tout

près de la maison d'un de mes amis. J’ai pensé que c’était drôle. Je savais que j'étais en train de voyager entre le tonal et le nagual. Personne ne m’avait dit que les voyages devaient être de telle ou telle sorte. Alors, poussé par la curiosité, j’ai décidé d'aller voir mon ami. J'ai commencé à me demander si je parviendrais vraiment à le voir. Je suis venu devant sa maison et j'ai frappé à la porte, exactement comme j'avais frappé des dizaines de fois. Sa femme m’a fait entrer, comme toujours et, bien sûr, mon ami était chez lui. Je lui ai dit que j'étais venu en ville pour affaires, et il m’a même versé de l’argent qu’il me devait. J'ai mis l'argent dans ma poche. Je savais que mon ami, et sa femme, et l’argent, et sa maison, et la ville étaient exactement comme la cabane de Porfirio : une vision. Je savais qu'une force au-delà de moi allait me désagréger d'un moment à l'autre. Alors je me suis assis pour profiter au mieux de mon ami. Nous avons bien ri et bien plaisanté. Et je peux dire que j’ai été drôle, frivole et gentil. Je suis resté là assez longtemps, attendant la secousse ; comme elle ne venait pas, j’ai décidé de m’en aller. J'ai dit au revoir et je l’ai remercié

pour l’argent et pour son amitié. Je suis parti. J'ai voulu voir la ville avant que la force ne m'emporte. Je m’y suis promené en tous sens pendant toute la nuit. J'ai marché tout au long du chemin qui monte aux collines surplombant la ville, et au moment où le soleil s’est levé, j’ai été frappé par une évidence comme par un coup de foudre : j'étais revenu dans le monde, et la force qui me désagrégera un jour était au repos, elle allait me laisser séjourner pendant quelque temps. J'allais voir mon propre pays et cette terre merveilleuse pendant quelque temps encore. Quelle grande joie, maestro ! Mais je ne dirais pas que je n’avais pas pris plaisir à l’amitié de Porfirio. Ces deux visions sont égales, mais je préfère la vision de ma forme et de ma terre. C’est peut-être ma façon à moi de me laisser aller à mon caprice.
Nestor s’arrêta de parler et ils se mirent tous à me dévisager. Je me sentis menacé comme jamais je ne l'avais été. Une partie de moi était épouvantée de ce qu'il avait dit, une autre désirait se battre contre lui. Je me mis à discuter avec lui, sans la moindre raison. Mon humeur insensée se prolongea quelques instants, puis je m'aperçus que Benigno me regardait avec une expression très mauvaise. Il avait fixé son regard sur ma poitrine. Je sentis que quelque chose d’inquiétant s’était mis soudain à me presser sur le cœur. Je me mis à transpirer comme si un appareil de chauffage se trouvait placé juste devant mon visage. Mes oreilles se mirent à tinter.
La Gorda s’avança vers moi à cet instant précis. C’était une apparition tout à fait inattendue. Je me rendis compte que les Genaros éprouvaient le même sentiment. Ils interrompirent ce qu'ils étaient en train de faire et ils la regardèrent. Pablito fut le premier à revenir de sa surprise.
– Pourquoi faut-il que tu entres comme ça ? lui

demanda-t-il d'un ton suppliant. Tu étais en train d'écouter depuis l'autre pièce, pas vrai ?
Elle répondit qu'elle n'était restée dans la maison que deux ou trois minutes, puis qu'elle était sortie vers la cuisine. Et si elle n’avait pas fait de bruit c’était pour s’entraîner à passer inaperçue beaucoup plus que pour écouter.
Sa présence avait créé un calme plat, assez étrange. Je voulus reprendre le cours des révélations de Nestor, mais avant que j'aie pu dire quoi que ce soit, la Gorda annonça que les petites sœurs étaient en route vers la maison et qu’elles franchiraient incessamment la porte. Les Genaros se levèrent d’un seul coup, comme des pantins tirés par la même ficelle. Pablito plaça sa chaise sur son épaule.
– Allons faire une petite balade dans le noir, me dit Pablito.
D’un ton très impérieux, la Gorda déclara aussitôt que je ne pouvais pas encore aller avec eux, car elle n'avait pas encore fini de me rapporter tout ce que le Nagual lui avait ordonné de me dire.
Pablito se tourna vers moi et me fit un clin d'œil.
– Je vous l’ai dit, murmura-t-il. Ce sont des garces, autoritaires et sinistres. J’espère tout de même que vous n’êtes pas comme ça, maestro.
Nestor et Benigno dirent bonne nuit et m’embrassèrent. Pablito s'en alla sans un geste, portant sa chaise comme une hotte. Ils sortirent par l'arrière.
Quelques secondes plus tard un coup horriblement fort, frappé à la porte de devant, nous fit sursauter, la Gorda et moi. Pablito entra de nouveau, portant sa chaise.
– Vous avez cru que je n’allais pas vous dire bonne nuit, pas vrai ? me demanda-t-il.
Et il partit en riant.

5

L'art du rêve

Le lendemain, je demeurai seul toute la matinée. le travaillai sur mes notes. Dans l'après-midi, je pris ma voiture pour aider la Gorda et les petites sœurs à transporter dans leur maison les meubles de la maison de doña Soledad.

En début de soirée nous nous assîmes, la Gorda et moi, tout seuls, dans la partie de la cuisine réservée aux repas. Nous demeurâmes silencieux un moment. J'étais très fatigué.

La Gorda rompit le silence en disant qu'ils avaient tous fait preuve de trop de faiblesse depuis que le Nagual et Genaro étaient partis. Chacun d'eux, chacune d'elles, s'était laissé absorber dans sa tâche particulière. Elle me dit que le Nagual lui avait ordonné d'être un guerrier sans passion et de suivre le sentier que son propre destin choisirait pour elle, quel qu'il soit. Si Soledad m'avait volé mon pouvoir, la Gorda aurait dû fuir pour essayer de sauver les petites sœurs, et ensuite rejoindre Benigno et Nestor, les deux seuls Genaros qui auraient survécu. Si les petites sœurs m'avaient tué, elle aurait dû rejoindre les Genaros, parce que les petites sœurs n'auraient plus eu besoin d'être avec elle. Si je n'avais pas survécu à l'attaque des alliés, et qu'elle y soit parvenue, elle aurait dû quitter cette région et se débrouiller seule.

Les yeux brillants, elle m'avoua qu'elle avait vraiment cru que nous ne survivrions ni l'un ni l'autre : c'était pour cela qu'elle avait dit au revoir à ses sœurs, à sa maison et aux collines.

– Le Nagual m'a dit que dans le cas où nous survivrions tous les deux aux alliés, poursuivit-elle, il faudrait que je fasse tout pour vous, parce que ce serait mon sentier de guerrier. C'est pour cette raison que je suis intervenue, hier soir, dans ce que vous faisait Benigno. Il pressait votre poitrine avec ses yeux. C'est en cela que consiste son art, en tant que traqueur. Vous avez vu la main de Pablito, plus tôt dans la journée ; cela fait également partie du même art.

– Cet art, Gorda, qu'est-ce que c'est ?

– L'art du traceur. C'était ce que le Nagual mettait au-dessus de tout, et les Genaros sont bien ses vrais enfants sur ce point. Nous, en revanche, nous sommes des rêveurs. Votre double est rêve.

Ce qu'elle disait était nouveau pour moi. Je voulus qu'elle précise un peu le sens de ses paroles. Je m'arrêtai un instant pour relire mes notes de façon à choisir la question qui conviendrait le mieux. Je lui dis que je voulais tout d'abord découvrir ce qu'elle savait sur mon double, puis que j'aimerais savoir en quoi consistait l'art de traquer.

– Le Nagual m'a dit que votre double est quelque chose qui prend beaucoup de pouvoir pour sortir, dit-elle. Il estimait que vous auriez peut-être assez d'énergie pour le faire sortir de vous deux fois. C'est pourquoi il a mis en place Soledad et les petites sœurs : soit pour tuer, soit pour vous aider.

La Gorda me dit ensuite que j'avais eu davantage d'énergie que ne le pensait le Nagual, et que mon double était sorti trois fois. Apparemment, l'attaque de Rosa n'avait pas été une action irréfléchie ; au contraire, elle

avait très finement calculé que si elle me blessait, je serais réduit à l'impuissance ; doña Soledad avait essayé de me jouer le même tour avec son chien. J'avais donné à Rosa une occasion de me frapper lorsque je m'étais mis à crier contre elle, mais elle n'avait pas réussi à me blesser. Au lieu de cela, mon double était sorti et l'avait blessée. La Gorda me dit que Lidia lui avait rapporté que Rosa ne voulait pas se réveiller au moment où nous avions tous dû nous précipiter hors de la maison de Soledad; Lidia lui avait alors serré très fort la main que j'avais blessée. Rosa n'avait senti aucune douleur, et elle avait compris aussitôt que je l'avais guérie, ce qui voulait dire pour elles que je m'étais vidé de mon pouvoir. La Gorda affirma que les petites sœurs étaient très intelligentes, et qu'elles avaient projeté de me vider de mon pouvoir ; c'est pour cette raison qu'elles n'avaient cessé

d’insister pour que je guérisse Soledad. Dès que Rosa s’était aperçue que je l’avais guérie elle aussi, elles avaient pensé que je m'étais affaibli au-delà de tout rétablissement. Tout ce qui leur restait à faire, c'était attendre que Josefina m’achève.

– Les petites sœurs ignoraient que tout en guérissant Rosa et Soledad, vous vous étiez rechargé, dit la Gorda, et elle se mit à rire comme s’il s’agissait d’une bonne plaisanterie. C’est pour ça que vous avez eu assez d’énergie pour faire sortir votre double une troisième fois quand les petites sœurs ont essayé de vous prendre votre luminosité.

Je lui parlai de la vision que j’avais eue de doña Soledad tapie contre le mur de sa chambre, et je lui dis comment j’avais fusionné cette vision avec mon sens du toucher, et abouti à la sensation d'une substance visqueuse sur son front.

– C'était véritablement voir, dit la Gorda. Vous avez vu Soledad dans sa chambre, bien qu’elle ait été à ce

il

moment-là près de la maison de Genaro avec moi ; et ensuite vous avez vu votre nagual sur son front.
Je me sentis alors contraint de lui raconter les détails de l'ensemble de mon expérience, en particulier ma prise de conscience du fait que j'étais vraiment en train de guérir doña Soledad et Rosa en touchant la substance visqueuse, qui, je le sentais, faisait partie de moi.
– Voir cette chose sur la main de Rosa, c'était aussi véritablement voir, dit-elle. Et vous avez absolument raison, cette substance était vous-même. Elle était sortie de votre corps et c'était votre nagual. En la touchant, vous l'avez attirée à vous de nouveau.
La Gorda me dit ensuite, comme si elle me dévoilait un mystère, que le Nagual lui avait commandé de ne pas me révéler le fait que, comme nous avions tous la même luminosité, si mon nagual touchait l'un d'eux, je ne serais pas affaibli, comme ce serait normalement le cas si mon nagual touchait un homme ordinaire.
– Si votre nagual nous touche, dit-elle en me donnant une tape amicale sur la tête, votre luminosité reste à la surface. Vous pouvez la ramasser et rien ne se perd.
Je lui dis qu'il m'était impossible de croire la teneur de son explication. Elle haussa les épaules, comme pour me faire comprendre qu'elle s'en moquait complètement. Je l'interrogeai alors sur la façon dont elle utilisait le mot nagual. Je lui dis que don Juan m'avait expliqué le nagual comme étant le principe impossible à décrire, la source de tout.
– Bien sûr, dit-elle en souriant. Je sais ce qu'il voulait dire. Le nagual est dans tout.
Je lui fis remarquer, sur un ton un peu dédaigneux, qu'on pouvait également dire l'opposé : le tonal est dans tout. Elle m'expliqua très soigneusement qu'il n'y avait pas d'opposition, que mon affirmation était exacte, que le tonal était également dans tout. Elle me dit que le

tonal qui est dans tout pouvait être aisément appréhendé par nos sens, tandis que le nagual qui est dans tout se manifestait uniquement à l'œil du sorcier. Elle ajouta que nous pouvions tomber sur des aspects très extraordinaires du tonal, et être effrayés par eux, ou bien troublés par eux, ou encore être indifférents à eux, parce qu'il nous était possible, à nous tous, de percevoir ces aspects. La vision du nagual, en revanche, nécessitait les sens spécialisés d'un sorcier pour pouvoir être ne serait-ce qu'aperçue. Et pourtant le tonal et le nagual sont présents dans tout, en même temps et en tout temps. Il était donc légitime pour un sorcier de dire que « regarder » consiste à percevoir le tonal qui est dans tout, et que « voir », en revanche, consiste à percevoir le nagual qui est également dans tout. Ainsi donc, si un guerrier observe le monde en tant qu'être humain, il

regarde, mais s’il l’observe en tant que sorcier, il « voit », et ce qu’il « voit » doit donc à juste titre être appelé le nagual.
Ensuite, elle répéta la raison (que Nestor m’avait donnée plus tôt) pour laquelle on appelait don Juan le Nagual, et elle me confirma que j’étais également le Nagual, à cause de la forme qui sortait de ma tête.
Je voulus savoir pourquoi elles avaient parlé de double à propos de la forme qui était sortie de ma tête. Elle répondit qu’elles avaient cru me faire partager une petite plaisanterie qui leur était familière : elles avaient toujours appelé cette forme le double, parce que sa taille était le double de celle de la personne qui l’avait.
– Nestor m’a dit qu’avoir cette forme n'était pas une très bonne chose, repris-je.
– Ce n'est ni bon ni mauvais, répondit-elle. Vous l’avez, et cela fait de vous le Nagual. C'est tout. Il faut que l'un de nous huit soit le Nagual, et c'est vous. Cela aurait pu être Pablito, ou moi, ou n’importe qui d'autre.

– Dites-moi maintenant, qu’est-ce que l’art de traquer ? demandai-je.
– Le Nagual était un traqueur, dit-elle en me scrutant des yeux. Vous devez savoir ça. Il vous a enseigné à traquer. Dès le début.
Il me vint à l’esprit qu'elle faisait allusion à ce que don Juan avait appelé le « chasseur ». Il m’avait évidemment enseigné à être un chasseur. Je lui dis que don Juan m’avait enseigné à chasser et à faire des pièges. Le terme de traqueur utilisé par la Gorda était cependant plus précis.
– Un chasseur se borne à chasser, dit-elle. Un traqueur traque tout, y compris lui-même.
– Comment cela ?
– Un traceur impeccable peut changer n’importe quoi en proie. Le Nagual m'a dit que nous pouvons même traquer nos propres faiblesses.
Je m’arrêtai d’écrire pour tenter de me rappeler si don Juan ne m’avait jamais fait part d’une perspective aussi singulière : traquer mes faiblesses. Je ne parvins pas à me souvenir de l'avoir entendu prononcer ces mots.
– Comment peut-on traquer ses propres faiblesses, Gorda ?
– Exactement comme on traque une proie. Vous étudiez vos habitudes jusqu'à ce que vous connaissiez tout ce que font vos faiblesses, et ensuite vous leur tombez dessus et vous les ramassez comme des lapins dans une cage.
Don Juan m’avait enseigné la même chose à propos

des habitudes, mais dans le sens d'un principe général que tout chasseur doit connaître. Mais la façon dont la Gorda comprenait et appliquait ce principe était beaucoup plus pragmatique que la mienne.

Don Juan avait dit que toute habitude était, par

essence un « faire », et que tout « faire », pour pouvoir fonctionner, avait besoin de tous ses éléments. Si certains éléments venaient à manquer, le « faire » était en panne. Par « faire », il entendait toute série d'actions à la fois cohérente et douée de signification, En d'autres termes pour pouvoir être une activité vivante, chaque habitude avait besoin de tous les actes qui la composaient.

La Gorda décrivit ensuite comment elle avait traqué sa propre faiblesse : manger à l'excès. Elle dit que le Nagual lui avait suggéré de s'attaquer d'abord au plus gros morceau de cette habitude, qui était lié à son travail de blanchisseuse : elle mangeait tout ce que ses clients lui offraient lorsqu'elle allait de porte en porte livrer sa lessive. Elle s'attendait à ce que le Nagual lui dise ce qu'il fallait faire, mais il se borna à rire et à se moquer d'elle, disant que si jamais il lui prescrivait quoi que ce soit, elle allait lutter pour ne pas le faire. Il avait dit que les êtres humains sont ainsi faits : ils aiment qu'on leur dise quoi faire, mais ils aiment encore plus lutter pour ne pas faire ce qu'on leur a dit, et donc ils sont amenés à haïr celui qui, au départ, les a conseillés.

Pendant de nombreuses années, elle n'avait rien trouvé à faire pour traquer sa faiblesse. Mais un jour, elle était devenue si malade et si fatiguée par son obésité qu'elle avait refusé de manger pendant trente-trois jours. C'est cette première action qui avait brisé sa fixation. Ensuite, elle avait eu l'idée de glisser une petite éponge dans sa bouche pour faire croire à ses clients qu'elle avait une dent infectée et qu'elle ne pouvait pas manger. Ce subterfuge avait fonctionné non seulement avec ses clients, qui s'étaient arrêtés de lui donner de la nourriture, mais aussi avec elle-même, car mâcher l'éponge lui donnait l'impression de manger. La Gorda ne put s'empêcher de rire en me racontant comment

elle s’était promenée avec une éponge enfoncée dans la bouche pendant des années, avant de briser son habitude de trop manger.

– Il ne vous a fallu rien d’autre pour perdre votre habitude ? demandai-je.

– Si. J’ai dû apprendre à manger comme un guerrier.

– Et comment mange un guerrier ?

– Un guerrier mange en silence, lentement, et très peu à la fois. J’avais l’habitude de parler en mangeant, et je mangeais des tas et tas de nourriture à chaque repas. Le Nagual m'a dit qu'un guerrier mange quatre bouchées de nourriture à la fois. Un peu plus tard, il mange quatre autres bouchées, et ainsi de suite.

« En outre, un guerrier marche des kilomètres et des kilomètres chaque jour. Mon faible pour la nourriture ne me permettait jamais de marcher. Je l'ai brisé en mangeant quatre bouchées toutes les heures et en marchant. Il m’est arrivé de marcher toute la journée et toute la nuit. C'est comme ça que j’ai perdu la graisse de mon croupion.

Elle rit au souvenir du surnom que don Juan lui avait donné.

– Mais traquer ses faiblesses ne suffit pas pour s’en débarrasser, dit-elle. On peut les traquer jusqu’au Jugement dernier sans que ça fasse la moindre différence. C’est pour ça que le Nagual ne voulait pas me dire quoi faire. Ce dont un guerrier a besoin, en réalité, pour pouvoir être un traceur impeccable, c’est d’un dessein.

La Gorda me raconta comment elle avait vécu au jour le jour, avant sa rencontre avec le Nagual, avec rien devant soi pour porter ses regards. Elle n’avait ni espoirs ni rêves, et elle ne désirait rien. Or l'occasion de manger demeurait toujours à sa portée ; pour une raison qu'elle ne pouvait pas pénétrer, elle avait eu chaque jour de sa vie beaucoup de nourriture à sa disposition. Tellement

de nourriture qu'elle en était arrivée à peser cent dix-huit kilos.

– Manger était la seule chose dont je pouvais jouir dans la vie, poursuivit la Gorda. Et d’ailleurs, je ne me croyais pas grosse. Je me jugeais plutôt jolie et je croyais plaire aux gens comme j’étais. Tout le monde me disait que j’avais bonne mine.

« Le Nagual m'a dit une chose très étrange. Il m'a dit que j'avais une quantité énorme de pouvoir personnel, et que c’était pour ça que je m’étais toujours débrouillée pour obtenir de la nourriture auprès d'amis, alors que dans ma propre maison mes parents souffraient de la faim.

« Chacun a assez de pouvoir personnel pour quelque chose. En ce qui me concerne, l’artifice a consisté à

transférer mon pouvoir personnel, à le faire passer de la nourriture à mon dessein de guerrier.

– Et quel est ce dessein, Gorda ? lui demandai-je, plaisantant à demi.

– Entrer dans l'autre monde, répliqua-t-elle en souriant.

Elle fit semblant de me frapper sur le haut de la tête avec les jointures de ses doigts, exactement comme don Juan lorsqu'il pensait que je me laissais aller à mon caprice.

Il n'y avait plus assez de lumière pour écrire. Je lui demandai d'apporter une lampe, mais elle se plaignit d'être trop fatiguée : elle avait besoin de dormir un peu avant l'arrivée des petites sœurs.

Nous allâmes dans la pièce de devant. Elle me donna une couverture, puis elle s'enveloppa dans une autre et s'endormit instantanément. Je m'assis, le dos appuyé au mur. La surface du lit, faite de brique, était dure malgré les quatre paillasses. Il était plus confortable de s'allonger. À l'instant où je le fis, le sommeil me saisit.

Je me réveillai soudain avec une soif insupportable. Je voulus aller dans la cuisine boire un peu d'eau, mais je ne parvins pas à m'orienter dans l'obscurité. Je pouvais sentir la Gorda empaquetée dans sa couverture tout près de moi. Je la secouai deux ou trois fois et je lui demandai de m'aider à trouver de l'eau. Elle murmura quelques paroles inintelligibles. Elle avait l'air si profondément endormie qu'elle ne voulait pas se réveiller. Je la secouai de nouveau et elle s'éveilla brusquement ; seulement ce n'était pas la Gorda. La personne que je secouai me cria de « la fermer » d'une grosse voix masculine. Il y avait un homme à la place de la Gorda ! Je fus aussitôt saisi d'une frayeur incontrôlable. Je bondis hors du lit et courus vers la porte de devant. Mais j'avais perdu mon sens de l'orientation et j'aboutis dans la cuisine. Je saisis une lampe et je l'allumai le plus vite que je pus. La Gorda sortit à ce moment-là de l'appentis de derrière et me demanda ce qui n'allait pas. Encore sur les nerfs, je lui racontai ce qui s'était passé. Elle paraissait passablement désorientée elle aussi : elle était bouche bée et ses yeux avaient perdu leur éclat habituel. Elle secoua vigoureusement la tête, et cela sembla lui redonner sa vivacité. Elle prit la lampe et nous entrâmes dans la pièce de devant.

Il n'y avait personne dans le lit. La Gorda alluma trois autres lampes. Elle parut inquiète. Elle me dit de rester où j'étais, puis elle ouvrit la porte de sa chambre. Je remarquai qu'il y avait de la lumière venant de l'intérieur. Elle referma la porte et me dit d'un ton naturel de ne pas m'inquiéter, que ce n'était rien, et qu'elle allait nous faire quelque chose à manger. Avec la rapidité et l'efficacité d'une cuisinière experte, elle prépara de la nourriture. Elle fit également du chocolat chaud avec des flocons de céréales. Nous nous assîmes face à face et nous mangeâmes dans un silence complet.

La nuit était froide. On avait l'impression qu'il allait pleuvoir. Les trois lampes à pétrole qu'elle avait apportées à l'endroit réservé aux repas diffusaient une lumière jaunâtre très apaisante. Elle prit quelques planches empilées sur le sol, contre le mur, et elle les plaça verticalement dans une cannelure profonde creusée dans la poutre maîtresse soutenant le toit. Il y avait sur le sol, parallèlement à la poutre, une longue rainure qui servait à maintenir les planches en place. Cela constituait une cloison amovible qui fermait l'endroit réservé aux repas.
– Qui était dans le lit ? demandai-je.
– Dans le lit, près de vous ? Josefina ! Qui d'autre ? répliqua-t-elle comme si elle savourait ses paroles, puis elle se mit à rire. Elle est passée maître dans ce genre de plaisanteries. Pendant un moment, j'ai cru que c'était autre chose, mais j'ai reconnu l'odeur que prend le corps de Josefina lorsqu'elle se livre à ce genre de tours.
– Qu'est-ce qu'elle voulait ? demandai-je. Me faire mourir de frayeur ?
– Vous ne leur plaisez pas du tout, vous savez, répliqua-t-elle. Elles n'aiment pas être entraînées hors des sentiers qu'elles connaissent bien. Elles détestent le fait que Soledad s'en aille. Elles ne veulent pas comprendre que nous allons tous nous en aller de cette région. On dirait que notre temps est échu. Je le sais depuis aujourd'hui. Quand j'ai quitté la maison, j'ai senti que ces collines dénudées là dehors commençaient à m'épuiser. Je n'avais jamais ressenti ça auparavant.
– Où allez-vous partir ?
– Je ne le sais pas encore. On dirait que ça dépend de vous. De votre pouvoir.
– De moi ? Mais de quelle manière, Gorda ?
– Je vais vous expliquer. La veille de votre arrivée, nous sommes allées à la ville, les petites sœurs et moi. Je voulais vous trouver en ville parce que j'avais eu une

vision très étrange, en rêve. Dans cette vision j'étais dans la ville avec vous. Je vous ai vu dans ma vision aussi distinctement que je vous vois maintenant. Vous ne saviez pas qui j'étais mais vous me parliez. Je ne parvenais pas à saisir ce que vous disiez. Je suis revenue dans la même vision trois fois, mais je n'étais pas assez forte dans mon rêve pour découvrir ce que vous me disiez. Je jugeai donc que ma vision me disait qu'il me fallait partir à la ville, et me fier à mon pouvoir pour vous y trouver. J'étais sûre que vous étiez déjà en route.
– Est-ce que les petites sœurs savaient pourquoi vous les emmeniez à la ville ? demandai-je.
– Je ne leur ai rien dit, répliqua-t-elle. Je les ai simplement emmenées. Nous nous sommes promenées dans les rues toute la matinée.
Ses paroles me mirent dans un état d'esprit très

étrange. Tout mon corps fut agité de spasmes d’excitation nerveuse. Il me fallut me lever et marcher de long en large pendant un moment. Quand je me rassis, je lui dis que j’étais en ville le même jour, et que je m’étais promené du côté de la place du marché pendant tout l’après-midi, à la recherche de don Juan. Elle – me regarda fixement, bouche bée.

– Nous avons dû passer tout près l'un de l'autre, dit-elle en soupirant. Nous sommes allées dans le marché et dans le jardin public. Nous sommes restées assises sur les marches de l’église la plus grande partie de l'après-midi, de façon à ne pas attirer l'attention sur nous.

L’hôtel où j’étais descendu était pour ainsi dire à toucher l’église. Je me souvenais d’avoir regardé pendant longtemps les gens assis sur les marches. Quelque chose m’avait poussé à les dévisager. J’avais eu l'idée absurde que don Juan et don Genaro allaient se trouver tous les deux au milieu de ces gens, assis comme des mendiants, uniquement pour me faire une surprise.

– Quand avez-vous quitté la ville ? demandai-je.

– Nous sommes parties vers cinq heures, en direction de chez le Nagual, dans les montagnes, répliqua-t-elle.

J’avais eu également la certitude que don Juan était parti en fin de journée. Les sentiments que j’avais éprouvés au cours de tout cet épisode de ma recherche de don Juan devinrent alors très clairs pour moi. À la lumière de ce qu’elle m'avait rapporté, il fallait que je revienne sur mes conclusions. J’avais trop facilement écarté de mes pensées la certitude que j’avais éprouvée de la présence de don Juan dans les rues de la ville, certitude que j'avais prise pour une espérance irrationnelle, résultant du fait que je l’avais constamment rencontré à cet endroit dans le passé. Or la Gorda s’était réellement trouvé dans la ville, à ma recherche, et elle était par tempérament l’être le plus proche de don Juan. J'avais ressenti sans cesse que la présence de don Juan était là. Les paroles de la Gorda ne faisaient que confirmer quelque chose que mon corps avait su sans l’ombre d’un doute.

Je remarquai un frémissement nerveux dans son corps lorsque je lui racontai en détail ce que j'avais ressenti ce jour-là.

– Qu'est-ce qu’il se serait passé si vous m’aviez trouvé ? lui demandai-je.

– Tout aurait été différent, répliqua-t-elle. Pour moi, le fait de vous trouver aurait voulu dire que j'avais assez de pouvoir pour aller de l'avant. C'était pour ça que j'avais emmené mes sœurs avec moi. Tous ensemble, vous, moi et les petites sœurs, nous serions partis ce jour-là.

– Partis où, Gorda ?
– Qui sait ? Si j’avais eu le pouvoir de vous trouver, j’aurais également eu le pouvoir de savoir ça. Maintenant, c’est à votre tour. Peut-être aurez-vous assez de

pouvoir, à présent, pour savoir où nous devrions aller. Vous voyez ce que je veux dire ?
Je fus alors saisi par une profonde tristesse. Je ressentis plus intensément que jamais le désespoir d’être homme, faible et limité par le temps. Don Juan avait toujours soutenu que le seul moyen de chasser notre désespoir était la prise de conscience de notre mort – véritable clé du système des choses tel que le conçoit le sorcier. Son idée, c'était que la prise de conscience de notre mort est la seule chose capable de nous donner la force de résister à la contrainte et à la souffrance de nos vies et à nos craintes en face de l'inconnu. Mais ce qu’il n’avait jamais pu me dire, c’était comment faire surgir au premier plan cette prise de conscience. Il avait répété, chaque fois que je l'avais interrogé, que seule ma volonté spontanée était le facteur décisif; en d’autres termes, il fallait que je façonne mon esprit de manière à amener cette prise de conscience à porter témoignage de mes actes. Je pensais l’avoir fait. Mais confronté à la détermination avec laquelle la Gorda avait décidé de me trouver et de partir avec moi, je me rendis compte que si elle m'avait trouvé en ville ce jour-là, je ne serais jamais retourné chez moi, et je n'aurais jamais revu certaines personnes qui me sont très chères. Je n’étais pas préparé à cela. J'avais tendu ma volonté vers l'acte de mourir, mais non vers celui de disparaître, pour le restant de ma vie, en pleine conscience, sans colère ni déception, en renonçant à mes sentiments les plus importants.
J'étais plutôt gêné de dire à la Gorda que je n’étais pas un guerrier digne d’avoir le genre de pouvoir qu'il fallait pour accomplir un acte de cette nature : partir pour de bon et savoir où aller et quoi faire.
– Nous sommes des créatures humaines, dit-elle. Qui sait ce qui nous attend et quel genre de pouvoir nous sommes susceptibles d’avoir ?

Je lui dis que ma tristesse à l’idée de partir comme ça était trop grande. Les changements par lesquels passent les sorciers étaient trop radicaux et trop définitifs. Je lui racontai ce que Pablito m’avait dit sur la tristesse insupportable qu'il ressentait pour avoir perdu sa mère.
– La forme humaine se repaît de ces sentiments, dit-elle d’un ton sec. J'ai eu pitié de moi-même et de mes

petits enfants pendant des années. Je ne pouvais pas comprendre que le Nagual puisse avoir la cruauté de me demander de faire ce que j'ai fait : quitter mes enfants, les détruire et les oublier.

Elle me dit qu'il lui avait fallu des années pour comprendre que le Nagual avait eu, lui aussi, à choisir de quitter la forme humaine. Il n'était pas cruel. Simplement, il n'avait plus de sentiments humains.

Pour lui, tout était égal. Il avait accepté son destin. Le problème avec Pablito (et avec moi à cet égard), c'était que nous n'avions ni l'un ni l'autre accepté notre destin.

La Gorda me dit, sur un ton méprisant, que Pablito pleurait au souvenir de sa mère, de sa Manuelita, surtout quand il lui fallait préparer ses repas. Elle m'exhorta à me souvenir de la mère de Pablito telle qu'elle était : une vieille femme stupide qui ne savait qu'une chose, être la servante de Pablito. Elle me dit qu'ils pensaient tous que Pablito était un lâche parce qu'il ne parvenait pas à se réjouir de ce que sa servante Manuelita était devenue la sorcière Soledad, qui pouvait le tuer comme elle aurait écrasé une punaise.

La Gorda se leva de façon théâtrale, et se pencha pardessus la table jusqu'à ce que son front touche presque le mien.

– Le Nagual a dit que Pablito avait une chance extraordinaire, dit-elle, la mère et le fils luttant pour la même chose ! S'il n'était pas aussi lâche, il accepterait son destin et s'opposerait à Soledad en guerrier, sans crainte ni

haine. À la fin, le meilleur gagnerait et prendrait tout. Si Soledad était victorieuse, Pablito devrait être heureux de son sort et lui souhaiter du bien. Mais seul un vrai guerrier peut ressentir cette sorte de bonheur.
– Quels sont les sentiments de Soledad à propos de tout cela ?
– Elle ne se laisse pas aller à ses sentiments, répliqua la Gorda, et elle se rassit. Elle a accepté son destin de meilleur cœur qu'aucun d'entre nous. Avant que le Nagual ne l'eût aidée, elle s'en sortait encore plus mal que moi. Au moins, j'étais jeune ; ce n'était qu'une vieille bique, grasse et lasse, suppliant la mort de venir. Maintenant, la mort devra combattre pour l'obtenir.
Le facteur temps était, à propos de la transformation de Soledad, un détail qui m'avait troublé. Je dis à la Gorda que je me souvenais d'avoir vu doña Soledad moins de deux ans auparavant, et qu'elle était la même vieille femme que j'avais toujours connue. La Gorda répondit que la dernière fois que j'étais venu dans la maison de Soledad, le Nagual les avait mis en place de façon qu'ils agissent comme si rien n'avait changé. Doña Soledad m'avait salué, comme toujours, depuis la cuisine, et je ne m'étais pas vraiment trouvé en face d'elle. Lidia, Rosa, Pablito et Nestor avaient joué leur rôle à la perfection de façon à m'empêcher de découvrir quelles étaient leurs véritables activités.
– Pourquoi le Nagual s'est-il donné tout ce mal, Gorda ?
– Il vous gardait en réserve pour quelque chose qui n'est pas encore très clair. Il vous tenait volontairement à l'écart de chacun de nous. Genaro et lui m'ont dit de ne jamais montrer mon visage quand vous étiez dans les parages.
– Est-ce qu'ils ont dit la même chose à Josefina ?
– Oui. Mais elle est folle, et elle ne peut pas se retenir.

Elle voulait essayer ses tours sur vous. Elle vous suivait souvent et vous ne vous en êtes jamais aperçu. Une nuit où le Nagual vous avait emmené dans les montagnes, elle a failli vous pousser au fond d'un ravin dans l'obscurité. Le Nagual l'a découverte au bon moment. Elle ne fait pas ces choses-là par méchanceté, mais parce qu'elle prend plaisir à être comme ça. C'est ça, sa forme humaine. Elle sera comme ça jusqu'à ce qu'elle la perde. Je vous ai dit qu'ils sont tous les six un peu dérangés. Vous devez en être conscient de façon à ne pas vous laisser prendre dans leurs filets. Si vous êtes

pris, ne vous mettez pas en colère. Ils ne peuvent pas s'en empêcher.
Elle garda le silence pendant un moment. Je notai un signe presque imperceptible d'agitation à travers son corps. Son regard sembla perdre toute netteté et sa bouche tomba comme si les muscles de ses mâchoires se relâchaient. Je mis toute mon attention à l'observer. Elle secoua la tête deux ou trois fois.
– Je viens de voir quelque chose, dit-elle. Vous êtes exactement comme les petites sœurs et les Genaros.
Elle se mit à rire doucement. Je ne dis rien. Je voulais qu'elle explique sans que j'intervienne.
– Ils se mettent tous en colère contre vous, parce qu'il ne leur est pas venu à l'esprit que vous n'êtes pas différent d'eux-mêmes, poursuivit-elle. Ils vous considèrent comme le Nagual, et ils ne comprennent pas que vous vous laissiez aller à votre caprice, vous aussi : vous avez votre façon de le faire comme ils ont chacun la leur.
Elle dit que Pablito pleurnichait, se plaignait et jouait à la femmelette. Benigno jouait au timide qui ne peut même pas ouvrir les yeux. Nestor jouait au sage qui sait tout. Lidia jouait à la femme dure, qui peut écraser n'importe qui d'un seul regard. Josefina était la folle à

qui l'on ne pouvait pas faire confiance. Rosa était la fille de mauvais caractère, qui mangeait les moustiques qui la piquaient. Et j'étais l'idiot qui venait de Los Angeles avec un bloc de papier et des tas de mauvaises questions. Et tous nous nous complaisions dans notre façon d'être.
– J'étais autrefois une grosse femme puante, poursuivit-elle après un temps de silence. Ça m'était égal d'être chassée à coups de pied comme un chien, du moment que je n'étais pas seule. C'était ça, ma forme.
« Je leur dirai à tous ce que j'ai vu à propos de vous, pour qu'ils ne s'offensent plus de vos actes.
Je ne trouvai rien à répondre. Je sentais qu'elle avait indéniablement raison. Ce qui était le plus important pour moi, ce n'était pas tellement la justesse de ses vues, mais le fait que j'avais été témoin de la façon dont elle était parvenue A sa conclusion irréfutable.
– Comment avez-vous vu tout cela ? demandai-je.
– Ça m'est venu, c'est tout, répliqua-t-elle.
– Comment cela vous est-il venu ?
– J'ai éprouvé le sentiment de voir, qui arrivait sur le haut de ma tête, et alors j'ai su ce que je viens de vous dire.
Je la pressai de me décrire chaque détail de l'impression de voir à laquelle elle faisait allusion. Elle s'exécuta après avoir hésité un instant, et elle me fit le récit de la même sensation de chatouillement dont j'avais si bien pris conscience au cours de mes affrontements avec doña Soledad et les petites sœurs. La Gorda me dit que la sensation avait commencé sur le haut de sa tête, puis qu'elle était descendue le long de son dos et autour de sa taille jusqu'à sa matrice. Elle l'avait ressentie à l'intérieur de son corps comme un chatouillement brûlant qui s'était transformé en la connaissance du fait que je me cramponnais à ma forme humaine, comme tous les

autres – sauf que ma manière personnelle de le faire leur était incompréhensible.
– Est-ce que vous avez entendu une voix vous dire tout cela ? demandai-je.
– Non. J'ai seulement vu tout ce que je vous ai dit sur vous-même, répliqua-t-elle.
Je voulus lui demander si elle avait eu une vision de moi en train de me cramponner à quelque chose, mais j'y renonçai : je ne voulais pas me laisser aller à mon comportement habituel. De plus, je savais ce qu'elle voulait dire quand elle parlait de « voir ». La même chose m'était arrivée alors que je me trouvais avec Rosa et Lidia. J'avais « su » soudain où elles vivaient; je n'avais pas eu une vision de leur maison. l'avais simplement senti que je le savais.
Je lui demandai si elle avait également senti un son

sec à la base de son cou, comme un bout de bois creux
que l'on casse.
– Le Nagual nous a enseigné à tous comment obte-
nir la sensation sur le haut de la tête, dit-elle. Mais nous
ne pouvons pas tous le faire. Le son derrière la gorge est
encore plus difficile. Aucun d'entre nous ne l'a jamais
perçu jusqu'ici. C'est étrange que vous l'ayez perçu
alors que vous êtes encore vide.
– Comment fonctionne ce son ? demandai-je. Et
qu'est-ce qu'il est en fait ?
– Vous savez ça mieux que moi. Que puis-je vous
dire de plus ? répliqua-t-elle d'une voix âpre.
Son impatience sembla la surprendre. Elle sourit
d'un air penaud et baissa la tête.
– À vous dire ce que vous savez déjà, je me sens stu-
pide, répondit-elle. Est-ce que vous me posez des ques-
tions comme ça pour vérifier si j'ai réellement perdu ma
forme ?
Je lui dis que j'étais confus, car j'avais le sentiment que

je savais ce qu'était ce son, et pourtant c'était comme si je n'en savais rien ; en effet, pour moi, connaître quelque chose, c'était véritablement être capable de formuler ma connaissance sous forme de mots. Dans le cas qui nous occupait, je ne savais même pas par quoi commencer ma formulation. La seule chose, donc, que je pouvais faire, c'était de lui poser des questions, dans l'espoir que ses réponses m'aideraient.

– Je ne peux pas vous aider en ce qui concerne ce son, dit-elle.

Je me sentis soudain terriblement mal à l'aise. Je lui dis que j'étais habitué à avoir affaire à don Juan et que j'avais besoin de lui, en ce moment plus que jamais, pour m'expliquer tout cela.

– Le Nagual vous manque ? dit-elle.

Je lui dis que oui, et j'ajoutai qu'avant d'être retourné une fois de plus dans son pays natal, je n'avais pas ressenti à quel point il me manquait.

– Il vous manque parce que vous vous cramponnez encore à votre forme humaine, dit-elle, et elle se mit à glousser de rire comme si ma tristesse lui faisait plaisir.

– Il ne vous manque pas, à vous, Gorda ?

– Non. Pas à moi. Je suis lui. Toute ma luminosité a été changée. Comment une chose qui est moi-même pourrait-elle me manquer ?

– En quoi votre luminosité est-elle différente ?

– Tout être humain, toute créature vivante, a une lueur jaune clair. Les animaux sont plus jaunes, les humains sont plus blancs. Mais un sorcier est couleur ambre, comme du miel clair au soleil. Certaines femmes sorcières sont verdâtres. Le Nagual disait que ce sont les plus puissantes et les plus difficiles.

– De quelle couleur êtes-vous, Gorda ?

– Ambre, tout comme vous et comme nous tous. C'est ce que le Nagual et Genaro m'ont dit. Je ne me

suis jamais vue moi-même. Mais j'ai va tous les autres. Nous sommes tous ambre. Et tous, à l'exception de vous, nous sommes comme des pierres tombales. Les êtres humains ordinaires sont comme des œufs ; c'est pourquoi le Nagual les appelait des oeufs lumineux. Les sorciers changent non seulement la couleur de leur luminosité mais aussi leur forme. Nous sommes comme des pierres tombales ; sauf que nous sommes ronds aux deux bouts.

– Est-ce que je suis encore formé comme un œuf, Gorda ?

– Non. Vous êtes formé comme une pierre tombale, sauf que vous .avez une pièce laide et terne en votre milieu. Tant que vous aurez cette pièce, vous ne serez pas capable de voler, comme volent les sorciers, comme j'ai volé pour vous la nuit dernière. Vous ne serez même

pas capable d'abandonner votre forme humaine.
Je me lançai alors sans réfléchir dans une discussion passionnée, non pas tant avec elle qu'avec moi-même. l'affirmai bien haut que leur conception de la façon dont on pouvait recouvrer cette prétendue plénitude était tout simplement absurde. Je lui dis qu'il lui serait absolument impossible de me démontrer de façon convaincante qu'il fallait tourner le dos à ses propres enfants pour pouvoir poursuivre le plus vague de tous les objectifs imaginables : pénétrer dans le monde du nagual. J'étais si parfaitement convaincu d'avoir raison que je m'emportai et lui lançai au visage des paroles violentes. Elle ne fut nullement démontée par mon éclat.
– Tout le monde n'a pas à faire ça, dit-elle. Seulement les sorciers qui veulent entrer dans l'autre monde. Il y a beaucoup de sorciers qui voient et qui sont incomplets. C'est seulement pour nous, les Toltèques.
« Prenez Soledad par exemple. C'est la meilleure sorcière que l'on puisse trouver, et elle est incomplète. Elle

a eu deux enfants ; l'un d'eux était une fille. Par bonheur pour Soledad, sa fille est morte. Le Nagual disait que le tranchant de l'esprit d'une personne qui meurt revient aux donateurs, ce qui signifie que ce tranchant revient aux parents. Si les donateurs sont morts et si la personne a des enfants, ce tranchant va à l'enfant qui est complet. Et si tous les enfants sont complets, ce tranchant va à celui qui est doué de pouvoir, et pas nécessairement au meilleur ou au plus appliqué. Par exemple, quand la mère de Josefina est morte, le tranchant est allé à la plus folle de toutes, à Josefina. Il aurait pu aller à son frère, qui est un homme responsable, un bon travailleur, mais Josefina est douée de plus de pouvoir que son frère. La fille de Soledad est morte sans laisser d'enfants, et Soledad a donc eu un coup de pouce, qui lui a bouché la moitié du trou qu'elle avait. Maintenant, son seul espoir de le boucher complètement est la mort de Pablito. Et réciproquement, le plus grand espoir de Pablito de recevoir un coup de pouce, c'est la mort de Soledad.
Je lui dis de façon très nette que ce qu'elle racontait là était pour moi dégoûtant et horrifiant. Elle convint que j'avais raison. Elle affirma qu'à une époque, elle avait cru elle aussi que cette attitude particulière des sorciers était la chose la plus affreuse que l'on puisse imaginer.
Elle me lança un regard brillant. Il y avait quelque chose de malicieux dans son sourire.
– Le Nagual m'a dit que vous comprenez tout, mais que vous ne voulez rien faire à ce sujet, dit-elle d'une voix douce.
Je me remis à discuter. Je lui dis que ce que le Nagual avait dit à mon sujet n'avait rien à voir avec ma répul-

sion pour l'attitude particulière dont nous étions en train de parler. J'expliquai que j'aimais les enfants, que j'avais pour eux le plus profond respect et que je compatissais très intensément avec leur impuissance en face

du monde terrible qui les entourait. Je ne pouvais pas concevoir que l'on fasse du mal à un enfant, en aucune manière, ni pour aucune raison.

– Ce n'est pas le Nagual qui a fait la règle, répondit-elle. La règle est faite quelque part là dehors, et pas par un homme.

Je me défendis en disant que je n'étais pas en colère contre elle ou contre le Nagual, mais que je discutais dans l'abstrait, parce que je ne pouvais pas pénétrer la valeur de tout cela.

– La valeur, c'est que nous avons besoin de tout notre tranchant, de tout notre pouvoir, de toute notre plénitude, pour pouvoir pénétrer dans cet autre monde, dit-elle. J'étais une femme religieuse. Je pourrais, encore aujourd'hui, vous réciter ce que j'avais l'habitude de répéter sans en comprendre le sens. Je voulais que mon âme pénètre dans le royaume des cieux. C'est encore ça que je veux, sauf que je suis sur un sentier différent. Le monde du Nagual est le royaume des cieux.

Par principe, je fis objection à ce parallèle avec la religion. Don Juan m'avait habitué à ne jamais m'arrêter à ce genre de choses. Elle m'expliqua très calmement qu'elle ne voyait aucune différence, en matière de style de vie, entre nous-mêmes et de vraies religieuses et de vrais prêtres ; et elle me fit remarquer que non seulement les véritables religieuses et les véritables prêtres étaient complets par principe, mais même qu'ils ne s'affaiblissaient pas par des actes sexuels.

– Le Nagual disait que c'était la raison pour laquelle ils ne seraient jamais exterminés, quelles que soient les personnes qui cherchent à les exterminer, dit-elle. Leurs persécuteurs sont toujours vides ; ils n'ont pas la vitalité qu'ont les vraies religieuses et les vrais prêtres. Ces paroles m'ont fait aimer le Nagual. J'ai toujours beaucoup apprécié les religieuses et les prêtres. Nous

sommes comme eux. Nous avons renoncé au monde et pourtant nous sommes en plein milieu. Les prêtres et les religieuses feraient de grands sorciers volants si quelqu'un leur disait qu'ils peuvent le faire.

Je me souvins alors de l'admiration de mon père et de mon grand-père pour la révolution mexicaine. Ils admiraient principalement la tentative d'élimination du clergé. Mon père avait hérité cette admiration de son père et moi, je l'avais héritée des deux. C'était une sorte de lien particulier qui nous unissait. L'une des premières choses que don Juan avait sapé dans ma personnalité, c'était ce lien parental.
Il m'était arrivé de déclarer à don Juan, comme s'il s'agissait d'une opinion personnelle, une chose que j'avais entendu dire toute ma vie : la tactique favorite de l'Eglise consistait à nous maintenir dans l'ignorance. Le visage de don Juan était devenu très grave. C'était comme si mes propres paroles avaient touché en lui une fibre profonde. J'avais immédiatement songé aux siècles d'exploitation que les Indiens avaient subis.
– Ces sacrés salopards ! avait-il dit. Ils m'ont maintenu dans l'ignorance, et toi aussi.
J'avais aussitôt compris son ironie, et nous avions éclaté de rire. Jamais je n'avais vraiment étudié de près cette prise de position. Je n'y croyais pas, mais je n'avais rien d'autre à mettre à la place. Je parlai à don Juan de mon grand-père et de mon père, ainsi que de leurs opinions sur la religion : c'étaient des libéraux.
– Peu importe ce que dit ou ce que fait un tel ou un tel, m'avait répondu don Juan. Tu dois être, toi, un homme impeccable. Le combat se situe exactement là, dans ta poitrine.
Il m'avait donné de petites tapes amicales sur la poitrine.
– Si ton grand-père et ton père avaient essayé d'être

des guerriers impeccables, avait poursuivi don Juan, ils n'auraient pas eu de temps pour des combats mesquins. Il nous faut tout le temps et toute l'énergie dont nous disposons pour conquérir l'idiotie en nous. Et c'est ça qui compte. Le reste n'a aucune importance. Rien de ce que ton grand-père ou ton père ont dit sur l'Église ne leur a donné du bien-être. Être un guerrier impeccable, en revanche, te donnera vitalité, jeunesse et pouvoir. Alors, il vaut mieux que tu choisisses sagement.
Mon choix, c'était l'impeccabilité et la simplicité d'un guerrier. Du fait de ce choix, je sentais que je devais prendre très au sérieux les paroles de la Gorda, et elles étaient plus menaçantes pour moi que les actes mêmes de don Genaro : il m'effrayait à un niveau extrêmement profond, mais ses actes, quoique terrifiants, étaient intégrés dans le continuum cohérent de leurs enseignements. Les paroles et les actes de la Gorda représentaient, pour moi, une menace d'une espèce différente, plus concrète en quelque manière, et plus réelle que

l’autre.
Le corps de la Gorda frissonna pendant un instant. Il fut traversé par une onde qui lui fit contracter les muscles des épaules et des bras. Elle saisit le rebord de la table, maladroitement, avec raideur. Puis elle se détendit, et redevint son moi habituel.
Elle me sourit. Ses yeux et son sourire étaient éblouissants. Elle me dit d’un ton tout naturel qu’elle venait de « voir » mon dilemme.
– A quoi bon fermer les yeux et faire semblant de ne vouloir rien faire ou de ne savoir rien, dit-elle. Vous pouvez faire ça avec les gens, mais pas avec moi. Je sais maintenant pourquoi le Nagual m'a chargée de vous dire tout cela. Je ne suis personne. Vous admirez les grands hommes ; le Nagual et Genaro étaient les plus grands de tous.

Elle s’arrêta pour me scruter du regard. Elle semblait attendre ma réaction à ses paroles.
– Vous avez combattu contre ce que le Nagual et Genaro vous ont dit, poursuivit-elle. Tout le temps. C'est pour cette raison que vous êtes en retard. Et vous les avez combattus parce qu’ils étaient grands. C’est votre façon d'être. Mais vous ne pouvez pas combattre contre ce que je vous dis, parce que vous ne pouvez absolument pas éprouver d’admiration pour moi. Je suis votre pair ; je suis dans votre cycle. Vous vous plaisez à combattre ceux qui sont meilleurs que vous. Il n’y a aucun honneur, aucun mérite particulier à combattre mes opinions. C'est pourquoi ces deux diables vous ont finalement possédé par mon entremise. Pauvre petit Nagual, tu as perdu la partie !
Elle se rapprocha de moi et murmura à mon oreille que le Nagual lui avait dit aussi qu’elle ne devrait jamais essayer de m’enlever mon carnet de notes, car ce serait aussi dangereux que d’essayer d'arracher un os de la bouche d'un chien affamé.
Elle passa ses bras autour de moi, reposant sa tête sur mon épaule ; elle se mit à rire doucement, en silence. Ce qu’elle avait « vu » m'avait glacé. Je savais qu’elle avait absolument raison. Elle m’avait épinglé à la perfection. Elle me serra dans ses bras pendant un long moment, sa tête appuyée contre la mienne. La proximité de son corps était en quelque manière très apaisante. Elle était exactement comme don Juan à cet égard. Il émanait d'elle force, conviction et résolution. Elle avait tort de dire que je ne pouvais pas l’admirer.
– Oublions tout ça, dit-elle soudain. Parlons de ce que nous avons à faire cette nuit.
– Qu’allons-nous faire exactement cette nuit, Gorda ?
– Nous avons notre dernier rendez-vous avec le pouvoir.

– Est-ce encore une terrible bataille avec quelqu'un ?
– Non. Les petites sœurs vont simplement venir vous montrer quelque chose : le complément de votre visite ici. Le Nagual m'a dit qu'après ça, il se pourrait que vous partiez pour ne jamais revenir, ou bien que vous choisissiez de rester avec nous. Dans les deux cas, ce qu'elles ont à vous montrer, c'est leur art. L'art du rêveur.
– Et quel est cet art ?
– Genaro m'a dit qu'il avait très souvent essayé de vous faire part de l'art du rêveur. Il vous a montré son autre corps, son corps de rêve ; une fois, il vous a même fait être en deux endroits à la fois, mais votre vide ne vous a pas permis de voir ce qu'il vous montrait. C'était comme si tous ses efforts passaient par le trou de votre corps.
« Maintenant, on dirait que c'est différent. Genaro a pris les petites sœurs et en a fait des rêveurs ; ce soir elles vous montreront l'art de Genaro. À cet égard, les petites sœurs sont les vraies filles de Genaro.
Cela me rappela ce que Pablito m'avait dit plus tôt : nous étions les enfants des deux maîtres, et nous étions des Toltèques. Je demandai à la Gorda ce qu'il avait voulu dire par là.
– Le Nagual m'a dit que les sorciers étaient appelés Toltèques dans la langue de son benefactor, répliqua-t-elle.
– Et quelle était cette langue, Gorda ?
– Il ne me l'a jamais dit. Mais souvent, avec Genaro, il parlait dans une langue qu'aucun de nous ne pouvait comprendre. Or ici, entre nous tous, nous comprenons quatre langues indiennes.
– Est-ce que Genaro disait aussi qu'il était un Toltèque ?
– Son benefactor était le même homme, alors il disait la même chose lui aussi.
Les réponses de la Gorda me donnèrent à penser que

soit elle ne savait pas grand-chose à ce sujet, soit elle ne voulait pas m'en parler. Je lui en fis la remarque. Elle avoua qu'elle n'avait jamais fait très attention à ça ; elle se demandait si je n'accordais pas trop d'importance à ce genre de choses. Je faillis lui servir une conférence sur l'ethnologie du centre du Mexique.
– Un sorcier est un Toltèque lorsque ce sorcier a reçu les mystères de la traque et du rêve, dit-elle le plus naturellement du monde. Le Nagual et Genaro ont reçu ces mystères de leur benefactor, et ensuite ils les ont gardés dans leurs corps. Nous faisons pareil, et de ce fait, nous sommes Toltèques comme le Nagual et Genaro.
« Le Nagual vous a appris, et à moi de la même façon, à être sans-passion. Je suis davantage sans-passion que vous, parce que je suis sans-forme. Vous avez encore votre forme et vous êtes vide, alors vous vous laissez encore prendre à tous les obstacles. Mais un jour vous serez de nouveau complet et vous comprendrez alors que le Nagual avait raison. Il disait que le monde des gens a des hauts et des bas, et que les gens ont des hauts et des bas avec leur monde ; nous, les sorciers, nous n'avons absolument pas à les suivre dans leurs hauts et leurs bas.
« L'art du sorcier, c'est d'être en dehors de tout et d'être inaperçu. Et plus que toute autre chose, l'art du sorcier, c'est de ne jamais gaspiller son pouvoir. Le Nagual m'a dit que votre problème, c'est que vous vous laissez toujours prendre à des idioties, comme en ce moment. Je suis sûre que vous allez interroger chacun de nous sur les Toltèques, mais que vous n'allez interroger aucun de nous sur notre attention.
Son rire était clair et communicatif. Je reconnus qu'elle avait raison. Les petits problèmes m'avaient toujours obnubilé. Je lui dis aussi que j'étais un peu désorienté par sa façon d'employer le mot attention.

– Je vous ai déjà dit ce que le Nagual m'a appris concernant l'attention, dit-elle. Nous maintenons les images du monde avec notre attention. Un sorcier-homme est très difficile à entraîner parce que son attention est toujours fermée, concentrée sur quelque chose. Une femme-sorcier, au contraire, est toujours ouverte, parce que la plupart du temps elle ne concentre son attention sur rien. En particulier pendant sa période menstruelle. Le Nagual m'a dit, et ensuite il m'a montré, que pendant cette période je pouvais réellement relâcher mon attention des images du monde. Si je ne focalise pas mon attention sur le monde, le monde s'évanouit.
– Comment cela se fait-il, Gorda ?
– C'est très simple. Lorsqu'une femme a ses mens-

trues, elle ne peut pas focaliser son attention. C'est la fêlure dont le Nagual m'a parlé. Au lieu de lutter pour focaliser, la femme devrait relâcher les images, en regardant dans le vide, fixement, vers des collines lointaines, à la surface de l'eau (une rivière par exemple), ou sur les nuages.

« Si on regarde dans le vide avec les yeux ouverts, on est pris de vertige et les yeux se fatiguent, mais si on les ferme à demi et que l'on cligne beaucoup, et si on les déplace de montagne en montagne ou de nuage en nuage, on peut regarder pendant des heures, ou même pendant des jours si c'est nécessaire.

« Le Nagual nous faisait asseoir près de la porte et regarder ces collines rondes de l'autre côté de la vallée. Parfois nous restions assises pendant des jours avant que la fêlure ne s'ouvre.

J'aurais voulu en entendre davantage sur ce sujet, mais elle s'arrêta de parler et s'assit en toute hâte très près de moi. De la main, elle me fit signe d'écouter. J'entendis un faible bruissement de tissu, et soudain Lidia

entra dans la cuisine. Je crus qu'elle devait être en train de dormir dans sa chambre et que le son de nos voix l'avait réveillée.

Elle avait ôté les vêtements américains qu'elle portait la dernière fois que je l'avais vue, et elle avait mis une robe longue comme en portent les femmes indiennes de la région. Elle avait un châle sur les épaules et elle était nu-pieds. Sa robe longue, loin de la faire paraître plus âgée et plus lourde, lui donnait l'air d'un enfant revêtu des vêtements d'une femme âgée.

Elle s'avança vers la table et salua la Gorda d'une manière très cérémonieuse.

– Bonsoir, Gorda.

Puis elle se tourna vers moi et dit :

– Bonsoir, Nagual.

Ce salut de sa part était si inattendu, et le ton de ses paroles si sérieux, que je faillis éclater de rire. Je surpris un avertissement venant de la Gorda : elle faisait semblant de se gratter le haut de la tête avec le dos de sa main gauche, dont les doigts étaient repliés comme des griffes.

Je répondis à Lidia de la même manière que la Gorda :

– Bonsoir à vous, Lidia.

Elle s'assit au bout de la table à ma droite. Je me demandai si je devais engager la conversation ou me taire. J'allais dire quelque chose lorsque la Gorda me heurta la jambe avec son genou puis, d'un mouvement presque imperceptible de ses sourcils, me fit signe d'écouter. J'entendis de nouveau le son étouffé d'une robe longue glissant sur le sol. Josefina demeura debout

près de la porte pendant un instant avant de s'avancer vers la table. Elle salua Lidia, la Gorda et moi-même, dans cet ordre. Il me fut impossible de garder mon sérieux en face d'elle. Elle portait elle aussi une robe longue et un châle – elle était pieds nus – mais dans

son cas la robe était trois ou quatre fois trop grande et elle avait mis par-dessous un rembourrage volumineux. Elle avait une allure tout à fait insolite : son visage était mince et jeune, mais son corps semblait bouffi de manière grotesque.
Elle prit un banc, le plaça au bout de la table à ma gauche, et s'assit. Elles avaient, toutes les trois, l'air extrêmement sérieuses. Elles étaient assises avec les genoux serrés et le dos très droit.
J'entendis une fois de plus le frémissement d'une robe, et Rosa parut. Elle était vêtue exactement comme les autres et elle était pieds nus elle aussi. Ses salutations furent aussi cérémonieuses, et Josefina y fut évidemment inclue, dans l'ordre. Chacune répondit du même ton solenneL Elle s'assit en face de moi, de l'autre côté de la table. Nous restâmes tous dans un silence absolu pendant un long moment.
La Gorda parla soudain, et le son de sa voix fit sursauter tout le monde. Elle dit, en me désignant, que le Nagual allait leur montrer ses alliés ; et qu'il allait se servir de son appel spécial pour les appeler dans la pièce.
Je voulus faire une plaisanterie, et je dis que le Nagual n'était pas là, et qu'il ne pourrait faire apparaître aucun allié. Je m'attendais à les voir rire. La Gorda se cacha le visage et les petites sœurs me lancèrent des regards indignés. La Gorda mit sa main sur ma bouche et me murmura à l'oreille qu'il fallait absolument que je me retienne de dire des bêtises. Elle me regarda dans les yeux et me dit qu'il fallait que j'appelle les alliés en faisant l'appel des papillons de nuit.
Je m'y décidai, à contrecœur. Mais à peine avais-je commencé que l'ambiance de la situation prit le dessus, et je m'aperçus qu'en quelques secondes j'étais parvenu à ma plus grande concentration possible pour produire le son. Je modulai son émission et je contrôlai la façon

dont mes poumons expulsaient l'air de façon à produire le battement le plus long possible. Le son en était très mélodieux.
Je pris une énorme quantité d'air pour commencer une nouvelle série. Je m'arrêtai immédiatement : quelque chose, hors de la maison, répondait à mon appel. Les petits sons secs venaient de tout le tour de la maison, et même du toit. Les petites sœurs se levèrent et se pelotonnèrent comme des enfants apeurés autour de la Gorda et de moi-même.
– Je vous en prie, Nagual, ne faites rien entrer dans la maison, me supplia Lidia.
Même la Gorda sembla passablement effrayée. De la main, elle me donna l’ordre impératif de cesser. De toute façon, je n’avais pas l’intention de continuer de produire le son. Mais les alliés, soit en tant que forces sans-forme, soit en tant qu'êtres rôdant de l'autre côté de la porte, n'étaient pas sous la dépendance de mon battement sonore. Je sentis de nouveau, comme deux nuits auparavant dans la maison de don Genaro, une pression insupportable, une pesanteur qui s’appuyait contre la maison tout entière. Je pouvais la percevoir sur mon ombilic comme un chatouillement, comme une nervosité qui se transforma bientôt en une angoisse physique pure.
La frayeur avait mis les trois petites sœurs hors d’elles-mêmes, surtout Lidia et Josefina. Elles gémissaient toutes les deux comme des chiens blessés. Elles se serrèrent toutes autour de moi et se cramponnèrent à moi. Rosa se glissa sous la table et fit remonter sa tête entre mes jambes. La Gorda se mit face à moi, en essayant de conserver son calme. En quelques instants la frayeur hystérique de ces trois filles prit des proportions énormes. La Gorda se pencha en avant et me murmura de faire le son inverse, le son qui les disperserait. Je fus

plongé pendant un moment dans une incertitude extrême. Je ne connaissais vraiment aucun autre son. Mais j’éprouvai bientôt une sensation fugitive de chatouillement sur le haut de la tête, un frisson dans mon corps, puis un souvenir venu de nulle part me rappela un sifflement particulier que don Juan exécutait souvent pendant la nuit, et qu’il s'était efforcé de m’enseigner. Il me l’avait présenté comme un moyen de conserver son équilibre en marchant, de façon à ne pas s’écarter de la piste dans l’obscurité.
Je me mis à faire ce sifflement et la pression sur ma région ombilicale cessa. La Gorda sourit et poussa un soupir de soulagement ; les petites sœurs s’écartèrent de moi, en pouffant de rire comme si tout cela n’avait été qu'une plaisanterie. Je voulus me laisser aller à quelques réflexions de caractère introspectif, en liaison avec la transition brutale entre la conversation plutôt agréable que j’avais eue avec la Gorda et cette situation hors du commun. Pendant un instant, je me demandai sérieusement s’il ne s’agissait pas d’un stratagème de leur part. Mais j’étais trop faible. Je me sentis au bord de l'évanouissement. Mes oreilles se mirent à tinter. La

tension autour de mon estomac devint si intense que je me crus prêt à tomber malade sur-le-champ. Je reposai ma tête sur le bord de la table. Mais quelques minutes plus tard, je fus de nouveau assez détendu pour m'asseoir convenablement. Les trois filles semblaient avoir oublié à quel point elles avaient été effrayées. Elles riaient et se bousculaient tout en attachant leurs châles autour de leurs hanches. La Gorda ne semblait pas nerveuse, mais elle n'avait pas l'air détendue non plus.
À un moment donné, Rosa, bousculée par les deux autres filles, tomba du banc où elles étaient assises toutes les trois. Elle atterrit sur ses fesses. Je crus qu'elle

allait se mettre en fureur, mais elle pouffa de rire. Je me tournai vers la Gorda, en quête de directives. Elle était assise, le dos très droit. Ses yeux étaient mi-clos, fixés sur Rosa. Les petites sœurs riaient très fort, comme des gamines nerveuses. Lidia bouscula Josefina, la faisant culbuter par-dessus le banc de façon qu'elle tombe par terre, tout près de Rosa. À l'instant où Josefina toucha le sol, leur rire cessa. Rosa et- Josefina agitèrent leurs corps, faisant avec leurs hanches un mouvement incompréhensible ; elles les déplaçaient en tous sens comme si elles voulaient moudre quelque chose contre le sol. Puis elles bondirent comme deux jaguars silencieux, et elles prirent Lidia par les bras. Toutes trois, sans le moindre bruit, se mirent à tourner sur place plusieurs fois. Rosa et Josefina soulevèrent Lidia par les aisselles et se mirent à la porter faisant deux ou trois fois le tour de la table sur la pointe des pieds. Puis elles s'effondrèrent toutes les trois, comme si, dans leurs jambes, des ressorts s'étaient contractés en même temps. Leurs longues robes se gonflèrent, leur donnant l'apparence de grosses boules.
Dès qu'elles furent sur le sol, le silence fut encore plus grand. Pas le moindre bruit, sauf le frou-frou très doux de leurs robes tandis qu'elles roulaient et qu'elles rampaient. C'était comme si j'avais regardé un film en trois dimensions dont on aurait coupé le son.
La Gorda, qui était restée assise près de moi, sans mot dire, les yeux fixés sur les petites sœurs, se leva soudain et, avec l'agilité d'un acrobate, courut vers la porte de leur chambre, à l'angle de l'endroit réservé aux repas.
Avant d'atteindre la porte, elle culbuta sur le flanc et sur l'épaule droite, juste ce qu'il fallait pour tourner sur elle-même et se retrouver debout, poussée par l'élan de sa roulade, avant d'ouvrir brutalement la porte. Elle avait exécuté tous ses mouvements dans un silence absolu.
Les trois filles roulèrent et rampèrent dans la pièce

comme des cloportes géants. La Gorda me fit signe d'avancer à l'endroit où elle se trouvait ; nous entrâmes dans la pièce et elle me fit asseoir sur le sol, le dos appuyé au chambranle de la porte. Elle s'assit à ma droite, le dos également appuyé au chambranle. Elle me fit entrecroiser les doigts, puis elle plaça mes mains sur le bouton de mon ventre.
Au début, je fus obligé de partager mon attention entre la Gorda, les petites sœurs et la pièce. Mais dès que la Gorda eut fini de m'installer en position assise, mon attention fut complètement absorbée par la pièce. Les trois filles étaient allongées au milieu d'une grande pièce carrée, de couleur blanche, avec un sol de brique. Il y

avait quatre lampes à essence, une pour chaque mur, posées sur des corniches bâties dans le mur, situées à environ deux mètres au-dessus du sol. La pièce n'avait pas de plafond. Les poutres soutenant le toit avaient été teintées de couleur sombre et cela faisait l'effet d'une énorme pièce sans couvercle. Les deux portes étaient placées juste aux angles opposés. Regardant la porte fermée en face de l'endroit où j'étais assis, je remarquai que les murs de la pièce étaient orientés face aux points cardinaux. La porte où nous nous trouvions était à l'angle nord-ouest.
Rosa, Lidia et Josefina roulèrent à plusieurs reprises autour de la pièce, en sens inverse des aiguilles d'une montre. Je me concentrai pour entendre le bruissement de leurs robes, mais le silence était absolu. Je ne pouvais entendre que la respiration de la Gorda. Bientôt les petites sœurs s'arrêtèrent et s'assirent, le dos contre le mur, chacune sous une lampe. Lidia s'assit contre le mur Est, Rosa contre celui du Nord et Josefina contre celui de l'Ouest.
La Gorda se leva, ferma la porte derrière nous et la renforça avec une barre de fer. Elle me fit glisser de

I

quelques centimètres, sans que je change de position, de façon que je sois assis le dos contre la porte. Puis elle roula en silence sur toute la longueur de la pièce et s'assit au-dessous de la lampe du mur Sud ; le fait qu'elle prenne cette position assise sembla donner le signal.
Lidia se leva et se mit à marcher sur la pointe des pieds sur les bords de la pièce, près des murs. Elle ne marchait pas à proprement parler, elle glissait sans bruit. Elle augmenta de vitesse et se mit à se déplacer comme si elle planait, passant sur l'angle séparant le sol et les murs. Elle sautait par-dessus Rosa, Josefina, la Gorda et moi-même à chacun de ses passages à l'endroit où nous étions assis. Je sentais à chaque fois sa longue robe m'effleurer. A mesure que sa vitesse augmentait, elle montait plus haut sur le mur. Bientôt, elle se mit à tourner littéralement autour des quatre murs de la pièce, sans un son, à deux mètres et même davantage au-dessus du sol. La voir courir ainsi perpendiculairement au mur était tellement hors du commun que cela frisait le grotesque. Sa longue robe rendait le spectacle encore plus fantastique. Les lois de la pesanteur semblaient n'avoir aucun effet sur Lidia, mais elles en avaient sur sa jupe longue – qui tombait vers le bas. Je la sentais, chaque fois qu'elle passait au-dessus de ma tête, balayer mon visage comme une draperie tombante.
Elle avait capté ma faculté d'attention à un niveau dépassant toute imagination. L'effort que j'effectuais pour lui accorder la totalité de mon attention était si intense que je me mis à avoir des convulsions dans le ventre. Je percevais sa course avec mon ventre. Mon regard devint flou. Avec la dernière parcelle de concentration qui me restait, je vis Lidia descendre le mur Est en diagonale et venir faire halte au milieu de la pièce. Elle haletait, à bout de souffle, et elle était inondée de sueur, tout comme la Gorda après sa démonstration de

vol. Elle avait du mal à se maintenir en équilibre. Au bout d'un instant, elle regagna sa place du côté du mur Est et elle s'effondra sur le sol comme un tas de linge

mouillé. Je crus qu'elle s'était évanouie, mais ensuite, je remarquai qu'elle respirait par la bouche avec application.
Après quelques minutes de calme, le temps que Lidia récupère ses forces et se rassoie bien droite, Rosa se leva et courut sans le moindre bruit au milieu de la pièce ; elle tourna sur ses talons et revint à l'endroit où elle était assise. Sa course lui permit de prendre l'élan nécessaire pour effectuer un saut tout à fait extraordinaire. Elle bondit dans les airs comme un joueur de basket-ball, le long de la paroi verticale du mur, et ses mains parvinrent au-delà de la hauteur du mur, qui était peut-être de plus de trois mètres. Je vis son corps réellement frapper le mur, bien qu'il n'y eût aucun son correspondant. Je m'attendais à ce qu'elle rebondisse au sol sous la force de l'impact, mais elle demeura là-haut ; attachée au mur comme un pendule. De l'endroit où j'étais assis, on aurait dit qu'elle tenait une sorte de crochet dans sa main gauche. Elle se balança sans bruit un instant, comme d'un mouvement de pendule, puis elle se catapulta à plus d'un mètre au-dessus d'elle sur sa gauche, en poussant son corps loin du mur avec son bras droit, juste au moment où son oscillation était au maximum. Elle répéta ce balancement et ce catapultage trente ou quarante fois. Elle fit le tour de toute la pièce, puis elle monta jusqu'aux poutres du toit, où elle continua d'osciller dangereusement, suspendue à un crochet invisible. Alors qu'elle se trouvait parmi les poutres, je me rendis compte que ce que j'avais cru être un crochet dans sa main gauche, était en réalité un attribut particulier de cette main, qui lui permettait d'y suspendre son poids.

C'était avec la même main qu'elle m'avait attaqué deux nuits plus tôt.
Sa démonstration s'acheva par une oscillation depuis les poutres, au-dessus du centre même de la pièce. Soudain, elle lâcha prise. Elle tomba d'une hauteur de plus de cinq mètres. Ses longs cheveux flottèrent vers le haut et se rassemblèrent autour de sa tête. Pendant un instant, avant qu'elle ne se pose sans bruit, elle eut l'air d'un parapluie retourné à l'envers par la force du vent. Son corps, mince, nu, semblait comme une canne attachée à la masse sombre de sa robe.
Mon corps ressentit l'impact de sa chute, peut-être davantage qu'elle ne le ressentit elle-même. Elle toucha le sol en position accroupie et elle demeura immobile, essayant de reprendre haleine. Pris de crampes douloureuses dans le ventre, je me tordis sur le sol.
La Gorda roula à travers la pièce, ôta son châle et l'attacha autour de ma région ombilicale comme une tailleuse, faisant deux ou trois boules autour de mon corps. Puis, comme une ombre, elle revint en roulant vers le mur Sud.
Au moment où elle avait arrangé le châle autour de ma taille, j'avais perdu Rosa de vue. Quand je relevai les yeux, elle était de nouveau assise contre le mur Nord. Un moment plus tard, Josefina se déplaça doucement vers le centre de la pièce. Elle se mit à aller et venir, sans aucun bruit, entre sa propre place contre le mur Ouest, et l'endroit où Lidia était assise. Elle demeurait tout le temps face à moi. Soudain, alors qu'elle s'approchait de sa place, elle leva son avant-bras gauche et le plaça droit devant son visage, comme si elle voulait me dissimuler à sa vue. Pendant un instant, elle cacha la moitié de son visage derrière son avant-bras. Elle l'abaissa, puis le releva, dissimulant cette fois son visage en entier. Elle répéta ce mouvement, de baisser et relever son avant-

bras gauche, un nombre incalculable de fois, tout en allant et venant sans bruit d'un côté de la pièce à l'autre. Chaque fois qu'elle relevait son avant-bras, une fraction plus importante de son corps disparaissait à ma vue. Il arriva un moment où son corps, malgré le rembourrage de ses vêtements, fut entièrement dissimulé derrière son avant-bras, pourtant très mince.
C'était comme si, en dissimulant à sa propre vue mon corps situé à quatre ou cinq mètres d'elle – chose qu'elle aurait très bien pu faire avec l'épaisseur de son avant-bras –, elle était également parvenue à ce que je dissimule son corps à ma propre vue – chose qu'il était absolument impossible de faire avec l'épaisseur de son avant-bras.
Lorsqu'elle eut dissimulé tout son corps, la seule chose que je fus capable de distinguer fut la silhouette d'un avant-bras suspendu en l'air, bondissant d'un côté de la pièce à l'autre, et à un moment donné il me fut presque impossible de voir le bras lui-même.
Je ressentis une contraction, une nausée insupportable. L'avant-bras qui bondissait me vidait de mon énergie. Je glissai sur le côté, incapable de conserver mon aplomb. Je vis le bras tomber à terre... Josefina était allongée sur le sol, couverte de vêtements, comme si ses habits gonflés avaient explosé. Elle était étendue sur le dos, les bras écartés.
Il me fallut assez longtemps pour retrouver mon équilibre physique. Mes vêtements étaient trempés de sueur. Je n'étais pas le seul à avoir été atteint de cette façon-là. Elles étaient toutes épuisées et inondées de transpiration. La Gorda était la moins touchée, mais sa maîtrise de soi semblait au bord de l'effondrement. Je pouvais les entendre toutes, y compris la Gorda, respirer par la bouche.
Lorsque je fus redevenu complètement maître de moi,

chacune était assise à sa place. Les petites sœurs me regardaient fixement. Je vis du coin de l'œil que les yeux de la Gorda étaient mi-clos. Elle roula soudain à mes côtés et me murmura à l'oreille de commencer à faire mon appel du papillon de nuit, en le continuant jusqu'à ce que les alliés se précipitent dans la maison et soient sur le point de nous saisir.
J'eus un instant d'hésitation. Elle me chuchota qu'il n'y avait aucun moyen de modifier les directives, et qu'il nous fallait achever ce que nous avions commencé. Après avoir détaché son châle de ma taille elle retourna à sa place en roulant, et elle s'assit.
Je portai ma main gauche à mes lèvres et je tentai de produire le son de battement rapproché. J'eus beaucoup de mal au début. Mes lèvres étaient sèches, et mes mains pleines de sueur, mais après un début maladroit, un sentiment de vitalité et de bien-être s'empara de moi. Je produisis le battement le plus pur que j'aie jamais réussi. Il me rappela les sons que j'avais toujours entendus en réponse à mes propres appels. Dès que je cessai de respirer, je pus entendre le battement sonore qui me répondait, venant de toutes les directions.
La Gorda me fit signe de continuer. Je fis trois séries de plus. La dernière fut parfaitement magnétique. Je n'eu pas besoin d'inspirer une gorgée d'air et de la faire sortir à petits coups, comme je l'avais toujours fait. Cette fois-là, le battement sortit de ma bouche librement. Je n'eu même pas besoin du tranchant de la main pour le produire.
La Gorda se précipita soudain vers moi, me souleva en prenant mon corps par les aisselles et me poussa au milieu de la pièce. Son action rompit ma concentration absolue. Je remarquai que Lidia s'accrochait à mon bras droit, Josefina à mon bras gauche, et que Rosa, devant moi mais me tournant le dos, me tenait par la

taille de ses bras tendus vers l'arrière. La Gorda était derrière moi. Elle m'ordonna de tendre mes bras en arrière et de m'accrocher à son châle, qu'elle avait fait passer autour de son cou et de ses épaules comme un harnais.
Je remarquai à ce moment-là qu'il y avait dans la pièce quelque chose en plus de nous-mêmes, mais j'étais incapable de dire ce que c'était. Les petites sœurs frissonnèrent. Je savais qu'elles avaient pris conscience de la chose que j'étais incapable de distinguer. Je savais également que la Gorda allait essayer de faire ce qu'elle avait fait dans la maison de don Genaro. Tout à coup, je sentis que le vent de la porte de l'œil nous attirait. Je me cramponnai au châle de la Gorda de toutes mes forces, tandis que les petites sœurs se cramponnèrent à moi. Je nous sentis tourner sur nous-mêmes, culbuter, et nous balancer d'un côté et de l'autre comme une feuille sans pesanteur.
J'ouvris les yeux et je vis que nous étions rassemblés comme un faisceau. Nous étions soit debout, soit allongés horizontalement dans l'air. Il m'était impossible de le préciser car je n'avais aucun point de repère sensible. Ensuite, d'une façon aussi soudaine que nous avions été arrachés en l'air, nous fûmes jetés à terre. Je ressentis notre chute dans la partie médiane de mon corps. Je hurlai de douleur et les cris des petites sœurs se joignirent aux miens. L'intérieur de mes genoux me fit mal. Je sentis un choc insupportable sur mes jambes : je crus qu'elles venaient de se briser.
Mon impression suivante fut que quelque chose pénétrait dans mon nez. Il faisait très sombre et j'étais allongé sur le dos. Je m'assis. Je me rendis compte à ce moment-là que la Gorda me chatouillait les narines avec une brindille.
Je ne me sentais pas épuisé, ni même moyennement fatigué. Je bondis sur mes

jambes et c’est seulement

alors que je pris conscience – non sans stupéfaction – que nous n'étions plus dans la maison. Nous étions sur une colline, une colline rocailleuse, dénudée. Je fis un pas et je faillis tomber. J’avais trébuché sur un corps. C’était Josefina. Elle était brûlante au toucher. Elle paraissait enfiévrée. J'essayai de la faire asseoir, mais elle était flasque. Rosa était à côté d’elle. Au contraire de celui de Josefina, son corps était glacé. Je les mis l'une au-dessus de l'autre et je les berçai. Ce mouvement les fit revenir à elles.

La Gorda avait trouvé Lidia, et elle la faisait marcher. Quelques minutes plus tard, nous étions tous debout. Nous nous trouvions à plus d'un kilomètre à l'est de la maison.

Des années auparavant, don Juan avait produit en moi une expérience similaire, mais avec l’aide d'une plante psychotropique. Apparemment, il m'avait fait voler et j'avais atterri à une certaine distance de sa maison. À l'époque, j’avais essayé d’expliquer l'événement en termes rationnels, mais il n’y avait pas matière à explications rationnelles et, faute d’admettre que j’avais volé, il fallait que je m’en tienne aux deux seules solutions possibles : je pouvais tout expliquer en prétendant que don Juan m'avait transporté dans le champ éloigné alors que j'étais encore inconscient sous l’effet des alcaloïdes psychotropiques de la plante en question ; ou bien, en prétendant que sous l'influence de ces alcaloïdes, j'avais cru ce que don Juan m'avait ordonné de croire : que je volais.

Cette fois-ci, je n'avais pas d’autre recours que de rassembler toutes mes forces pour accepter, tel qu’il se présentait, le fait que j'avais volé. Mais je voulus me laisser aller à mes doutes, et je me mis à me demander si les quatre filles n'avaient pas eu la possibilité de me transporter sur cette colline. J’éclatai d’un rire sonore, inca-

pable de contenir une joie cachée : j’étais en train d'avoir une rechute de ma vieille maladie. Ma raison, qui avait été temporairement mise hors jeu, était en train de reprendre possession de moi. Je voulais prendre sa défense. Ou plutôt, il serait plus juste de dire (à la lumière des actes non terrestres dont j'avais été le témoin et que j’avais moi-même exécutés depuis mon arrivée) que ma raison se défendait elle-même, indépendamment de l'ensemble plus complexe qui semblait être le « moi ». Je ne savais pas. J’étais le témoin, presque à la manière d’un observateur plein d'intérêt, de la façon dont ma raison luttait pour trouver des justifications logiques valables, tandis qu’une autre fraction de moi – beaucoup plus vaste – aurait pu ne pas se soucier d’expliquer quoi que ce soit.

La Gorda fit mettre les trois filles en rang. Puis elle me tira à côté d'elles. Elles croisèrent toutes leurs bras derrière le dos. La Gorda me fit faire de même. Elle tira mes bras en arrière le plus loin possible, puis elle me les fit plier, et me fit serrer chaque avant-bras le plus fort possible le plus près des coudes que je pouvais. Cela provoqua une grande pression musculaire aux articulations de mes épaules. Elle poussa le haut de mon corps en avant jusqu’à ce que je sois courbé au maximum. Ensuite, elle fit le cri d'un oiseau particulier. C’était un signal. Lidia se mit à marcher. Dans l’obscurité, ses mouvements me rappelèrent ceux d’un patineur sur glace. Elle

avançait rapidement, sans bruit, et en quelques minutes elle disparut de ma vue. La Gorda fit deux autres cris d'oiseaux, l'un après l'autre, et Rosa et Josefina s'en furent, exactement comme Lidia. La Gorda me dit de la suivre de près. Elle fit un autre cri d'oiseau, et nous nous mîmes tous les deux en marche.
La facilité avec laquelle je marchais me surprit. Tout

mon équilibre était centré dans mes jambes. Le fait d'avoir les bras derrière le dos, au lieu de gêner mes mouvements, m'aidait à conserver une stabilité étrange. Mais surtout, ce qui me surprit le plus, ce fut le silence de mes pas.
Quand nous atteignîmes la route, nous nous mîmes à marcher normalement. Nous rencontrâmes deux hommes qui allaient dans la direction opposée à la nôtre. La Gorda les salua et ils lui répondirent. Lorsque nous arrivâmes à la maison, nous trouvâmes les petites sœurs debout près de la porte, n'osant pas entrer. La Gorda leur dit que tout en étant incapable de maîtriser les alliés, je savais soit les appeler, soit leur ordonner de partir : les alliés ne nous inquiéteraient donc pas davantage. Les filles la crurent, mais dans ce cas précis, il me fut impossible de les imiter.
Nous entrâmes. En silence, sans un geste de trop, elles se déshabillèrent, s'aspergèrent d'eau froide et changèrent de vêtements. Je fis de même. J'enfilai les vieux vêtements que je laissais toujours dans la maison de don Juan (la Gorda me les apporta dans un carton). Nous étions tous très gais. Je demandai à la Gorda de m'expliquer ce que nous avions fait.
– Nous parlerons de ça plus tard, me dit-elle d'une voix ferme.
Je me souvins alors que les paquets apportés pour elles se trouvaient encore dans la voiture. Je me dis que, la Gorda étant en train de nous faire à manger, ce serait une bonne occasion de les distribuer. J'allai les chercher et je les apportai dans la maison. Je les déposai sur la table. Lidia me demanda si j'avais déjà assigné chaque cadeau à une personne précise, comme elle me l'avait suggéré. Je répondis que je voulais qu'elles prennent ce qui leur plairait. Elle refusa, disant qu'il y avait sans doute quelque chose de spécial pour Pablito et Nestor,

mais pour elles, tout un tas de babioles, que je jetterais sur la table dans la perspective de les voir se les disputer.

– En outre, vous n'avez rien apporté pour Benigno, dit Lidia en venant près de moi, avec dans les yeux une gravité feinte. Vous ne pouvez pas blesser les sentiments des Genaros et offrant deux cadeaux pour trois.
Elles éclatèrent de rire, toutes ensemble, Je me sentis gêné. Elle avait absolument raison, sur tous les points.
– Vous êtes négligent, c'est pour ça que je ne vous ai jamais aimé, me dit Lidia.
Son sourire disparut et ses sourcils se froncèrent.
– Vous ne m'avez jamais saluée avec affection ou avec respect, ajouta-t-elle. Chaque fois que nous nous sommes rencontrés, vous avez seulement fait semblant d'être heureux de me voir.
Elle imita mes salutations, dont la chaleur était de toute évidence simulée – salutations dont j'avais dû la gratifier extrêmement souvent dans le passé.
– Pourquoi ne m'avez-vous jamais demandé ce que je faisais ici ? me dit-elle.
Je m'arrêtai d'écrire pour étudier sa question. Il ne m'était jamais venu à l'idée de lui demander quoi que ce soit. Je lui dis que je n'avais aucune excuse. La Gorda intervint en ma faveur : la raison pour laquelle je n'avais jamais dit plus de deux mots à Lidia ou à Rosa chaque fois que je les avais vues, c'était que j'étais habitué à ne parler qu'aux femmes dont j'avais le béguin, d'une manière ou d'une autre. La Gorda ajouta que le Nagual leur avait dit que si je leur demandais directement quoi que ce soit, elles devaient répondre à mes questions, mais tant que je ne demandais rien, elles n'étaient pas censées dire quoi que ce soit.
Rosa dit qu'elle ne m'aimait pas, parce que j'étais toujours en train de rire et d'essayer d'être drôle. Josefina ajouta que, comme je ne l'avais jamais rencontrée, je lui

déplaisais juste pour rire, parce qu'elle trouvait ça drôle.
– Je veux que vous sachiez que je ne vous accepte pas comme Nagual, me dit Lidia. Vous êtes trop bouché. Vous ne savez rien. J'en sais plus que vous. Comment vous respecterais-je ?
Elle ajouta qu'en ce qui la concernait, je pouvais revenir d'où je venais ou sauter dans un lac, ça ne lui ferait ni chaud ni froid.
Rosa et Josefina ne dirent pas un mot. À en juger par les expressions sinistres et hostiles que je lisais sur leurs visages, elles semblaient d'accord avec Lidia.
– Comment cet homme peut-il nous diriger ? demanda Lidia à la Gorda. Ce n'est pas un vrai nagual. C'est un homme. Il va faire de nous des idiotes comme lui-même.
Tandis qu'elle parlait je pouvais voir les expressions hostiles de Rosa et de Josefina devenir plus dures encore.
La Gorda intervint pour leur expliquer ce qu'elle avait vu à mon sujet un peu plus tôt. Elle ajouta que, tout comme elle m'avait recommandé de ne pas me laisser induire en erreur par leurs apparences, elle leur recommandait de ne pas se laisser induire en erreur par les miennes.
Étant donné la façon dont Lidia venait d'exprimer une animosité sincère et justifiée, je fus abasourdi de voir avec quelle facilité elle se rendit aux remarques de la Gorda. Elle me sourit. Elle vint même s'asseoir près de moi.
– Vous êtes réellement comme nous, hein ? me demanda-t-elle, d'un ton surpris.
Je ne sus que répondre. J'avais peur de faire une gaffe.
De toute évidence, Lidia était le chef des trois sœurs.
À l'instant même où elle m'avait souri, les deux autres avaient paru pénétrées par le même état d'âme.

La Gorda leur dit de ne pas faire attention à mes papiers et à mon crayon, ni à ma façon de poser des questions ; en retour, je ne me laisserais pas démonter lorsqu'elles se mettraient à faire ce qu'elles aimaient le plus : se laisser aller à leurs caprices.
Elles s'assirent toutes les trois près de moi. La Gorda avança vers la table, prit les paquets et les ramena dans ma voiture. Je demandai à Lidia de me pardonner toutes mes gaffes inexcusables d'autrefois, et je leur demandai à toutes de me dire comment elles étaient devenues les apprenties de don Juan. Pour les mettre à l'aise, je leur fis le récit de la manière dont j'avais rencontré don Juan moi-même. Leurs propres récits furent semblables à ce que m'avait déjà rapporté doña Soledad.
Lidia me dit qu'elles avaient été, toutes les trois, libres de quitter le monde de don Juan, mais elles avaient

choisi d'y rester. Elle-même, étant la première apprentie, avait eu une occasion de s'en aller. Après que le Nagual et Genaro l'eurent guérie, le Nagual lui avait montré la porte du doigt et lui avait dit que si elle ne la franchissait pas aussitôt, la porte l'enfermerait, et ne se rouvrirait plus.

– Mon destin a été scellé quand cette porte s'est refermée, me dit Lidia. Il vous est arrivé exactement la même chose. Le Nagual me l'a dit : après qu'il vous eut posé une pièce, vous avez eu une occasion de partir, mais vous n'avez pas voulu la prendre.

Je me souvenais de cette décision-là de manière plus précise et plus vivante que de toute autre chose. Je lui racontai le tour que don Juan m'avait joué, en me faisant croire qu'une sorcière voulait l'attaquer ; c'est alors qu'il m'avait mis en face du choix : soit partir définitivement, soit rester pour l'aider à faire la guerre à son agresseur. Il s'était avéré que ce prétendu agresseur était l'une de ses comparses. Ma confrontation avec elle, croyant agir

il

pour le compte de don Juan, l'avait fait se retourner contre moi, et elle était devenue ce qu'il avait appelé mon « adversaire valable ».
Je demandai à Lidia si elles avaient eu, elles aussi, un adversaire valable.
– Nous ne sommes pas si bouchées que vous, répondit-elle. Nous n'avons jamais eu besoin d'être éperonnées par personne.
– Pablito est aussi bouché que ça, dit Rosa. C'est Soledad son adversaire. Mais je ne sais pas à quel point elle est valable. En tout cas, comme dit le proverbe, faute de grives on mange des merles.
Elles se mirent à rire en tapant sur la table.
Je leur demandai si l'une d'elles connaissait la sorcière avec qui don Juan m'avait mis aux prises, la Catalina.
Elles secouèrent la tête en signe de dénégation.
– Je la connais, dit la Gorda depuis le fourneau. Elle est du cycle du Nagual, mais elle paraît la trentaine.
– Qu'est-ce qu'un cycle, Gorda ? demandai-je.
Elle s'avança vers la table, posa un pied sur le banc et mit son menton au creux de sa main, son coude étant posé sur son genou.
– Des sorciers comme le Nagual et Genaro ont deux cycles, dit-elle. Le premier, c'est quand ils sont humains, comme nous. Nous sommes dans notre premier cycle. Chacun de nous a été chargé d'une tâche et cette tâche est en train de nous faire abandonner la forme humaine. Eligio, nous cinq et les Genaros, nous sommes du même cycle.
« Le second cycle, c'est quand un sorcier n'est plus humain, comme le Nagual et Genaro. Ils sont venus nous enseigner, et après nous avoir enseignés ils sont partis. Nous sommes le second cycle d'eux-mêmes.
« Le Nagual et la Catalina sont comme vous et Lidia.

Ils sont dans les mêmes positions. C'est une sorcière épouvantable, tout comme Lidia. »
La Gorda revint près du fourneau. Les petites sœurs semblaient nerveuses.
– Ce doit être la femme qui connaît les plantes-pouvoir, dit Lidia à la Gorda.
La Gorda répondit que c'était elle. Je leur demandai si le Nagual leur avait parfois donné des plantes-pouvoir.
– Non, pas à nous trois, répliqua Lidia. On donne des plantes-pouvoir à des personnes vides. Comme vous-même et la Gorda.
– Est-ce que le Nagual vous a donné des plantes-pouvoir, Gorda ? demandai-je en haussant la voix.
La Gorda leva deux doigts au-dessus de sa tête.
– Le Nagual lui a donné sa pipe deux fois, dit Lidia.

Et les deux fois elle a perdu les pédales.
– Que s'est-il passé, Gorda ? demandai-je.
– J'ai perdu les pédales, dit-elle en s'approchant de la table. On nous a fait utiliser des plantes-pouvoir parce que le Nagual posait une pièce sur nos corps. La mienne a tenu très vite, mais la vôtre a eu du mal. Le Nagual disait que vous étiez plus toqué que Josefina et aussi impossible que Lidia : il a dû vous en donner beaucoup.
La Gorda expliqua que les plantes-pouvoir n'étaient utilisées que par des sorciers passés maîtres dans leur art. Ces plantes étaient une chose si puissante, que pour pouvoir être manipulées correctement, elles nécessitaient de la part du sorcier l'attention la plus impeccable. Il fallait toute une vie pour entraîner son attention au degré exigé. La Gorda ajouta que les gens complets n'avaient pas besoin de plantes-pouvoir, et que ni les petites sœurs ni les Genaros n'en avaient pris : plus tard cependant, lorsqu'elles auraient porté à la perfection leur art de rêveurs, elles les utiliseraient pour obtenir un

coup de pouce définitif et total, un coup de pouce d'une telle amplitude, qu'il dépasserait notre entendement.

– Est-ce que nous en prendrons aussi, vous et moi ? demandai-je à la Gorda.

– Nous tous, répliqua-t-elle. Le Nagual a dit que vous devriez comprendre ce point-là mieux qu'aucun de nous.

Je réfléchis un instant au problème. L'effet des plantes psychotropiques avait été terrifiant pour moi. Elles semblaient atteindre en moi un vaste réservoir, et en extraire un monde total. Leurs inconvénients, c'étaient le tribut qu'elles avaient fait payer à mon bien-être physique, et l'impossibilité de contrôler leur effet. Le monde dans lequel elles me plongeaient était rebelle et chaotique. Je manquais de la maîtrise – du pouvoir selon les termes de don Juan – nécessaire pour faire usage d'un monde comme celui-là. Mais si je parvenais à la maîtrise, les possibilités seraient stupéfiantes pour l'esprit.

– J'en ai pris, moi, dit Josefina tout à coup. Quand j'étais folle, le Nagual m'a donné sa pipe, dans l'idée de me guérir ou de me tuer. Ça m'a guérie !

– Le Nagual a effectivement donné de sa fumée à Josefina, dit la Gorda depuis le fourneau.

Elle revint vers la table.

– Il savait, poursuivit-elle, qu'elle faisait semblant d'être plus folle qu'elle ne l'était. Elle a toujours été un peu dérangée, et comme elle est très hardie, elle se permet ses fantaisies comme personne. Elle a toujours voulu vivre où personne ne se soucierait d'elle, et où elle pourrait n'en faire qu'à sa tête. Alors le Nagual lui a donné de sa fumée et l'a emmenée vivre dans un monde de son goût pendant quatorze jours, jusqu'à ce qu'elle s'ennuie tellement, qu'elle en a été guérie. Elle a cessé ses caprices. Voilà quelle a été sa guérison.

La Gorda retourna près du fourneau. Les petites

sœurs se mirent à rire en se donnant des claques dans le dos.

Je me souvins alors qu'à la maison de doña Soledad, Lidia avait non seulement affirmé que don Juan avait laissé un paquet à mon intention, mais qu'elle m'avait effectivement montré un colis qui m'avait fait songer à l'étui dans lequel don Juan conservait sa pipe. Je rappelai à Lidia ce qu'elle m'avait dit : elle devait me donner ce paquet lorsque la Gorda serait présente.

Les petites sœurs se regardèrent, puis se tournèrent vers la Gorda. Elle fit un signe de tête. Josefina se leva et sortit par la porte de devant. Elle revint un moment plus tard avec le paquet que Lidia m'avait montré.

Je ressentis une crispation de curiosité au creux de

l'estomac. Josefina posa avec soin le paquet sur la table, en face de moi. Elles se rassemblèrent tout autour. Josefina se mit à le défaire aussi cérémonieusement que Lidia la première fois. Lorsque le paquet fut complètement défait, elle en versa le contenu sur la table. C'étaient des garnitures périodiques.
Je restai décontenancé un instant, mais le rire de la Gorda, plus fort que les autres, était si gentil que je fus forcé d'éclater de rire moi aussi.
– C'est le paquet personnel de Josefina, dit la Gorda. L'idée de Lidia était sensationnelle : jouer sur votre désir d'avoir un cadeau du Nagual pour vous pousser à rester.
– Vous devez admettre que c'était une bonne idée, me dit Lidia.
Elle imita l'envie qu'exprimait mon visage pendant qu'elle ouvrait le paquet, puis mon air déçu lorsqu'elle s'était interrompue.
Je dis à Josefina que son idée était vraiment sensationnelle, qu'elle avait fonctionné comme prévu, et que j'avais eu envie de ce paquet davantage que je ne voulais l'admettre.

– Il est à vous si vous le voulez ! dit Josefina, et tout le monde éclata de rire.
La Gorda dit que le Nagual avait su dès le début que Josefina n'était pas réellement malade – c'était la raison pour laquelle il lui avait été si difficile de la guérir. Les gens qui sont vraiment malades sont plus souples. Josefina était trop consciente de tout, et très indisciplinée ; il avait dû la fumer un grand nombre de fois.
Don Juan avait dit une fois la même chose à mon sujet, à savoir qu'il m'avait fumé. J'avais toujours cru qu'il faisait allusion à son utilisation des champignons psychotropiques pour se faire une opinion de moi.
– Comment vous a-t-il fumée ? demandai-je à Josefina.
Elle haussa les épaules sans répondre.
– De la même façon qu'il vous a fumé, vous, dit Lidia. Il tirait votre luminosité et il la séchait avec la fumée d'un feu qu'il avait fait.
J'étais certain que jamais don Juan ne m'avait expliqué une chose pareille. Je demandai à Lidia de me dire ce qu'elle savait sur ce sujet. Elle se tourna vers la Gorda.
– La fumée est très importante pour les sorciers, dit la Gorda. La fumée est comme le brouillard. Le brouillard est mieux, bien sûr, mais il est trop difficile à manipuler. Il n'est pas aussi pratique que la fumée. Alors si un sorcier veut voir et connaître quelqu'un qui est toujours en train de se cacher, comme vous et comme Josefina, qui est capricieuse et difficile, le sorcier fait un feu, de sorte que la fumée enveloppe la personne. Tout ce que la personne cache, quoi que ce soit, sort dans la fumée.
La Gorda dit que le Nagual utilisait la fumée non seulement pour « voir » et connaître les gens, mais aussi pour guérir. Il avait donné à Josefina des bains de fumée : il l'avait fait mettre debout, ou assise, près du

feu dans la direction vers laquelle le vent soufflait. La fumée l’enveloppait et la faisait suffoquer et pleurer, mais cette incommodité était temporaire et sans conséquence ; les effets positifs, au contraire, correspondaient à un nettoyage progressif de la luminosité.

– Le Nagual nous a donné des bains de fumée à tous, dit la Gorda. Et il vous a donné, à vous, encore plus de bains qu’à Josefina. Il disait que vous étiez insupportable, et que vous ne faisiez même pas semblant, comme elle.

Tout devint clair à mes yeux. Elle avait raison ; don Juan m’avait fait asseoir en face d'un feu des centaines de fois. La fumée m’irritait la gorge et les yeux à un tel degré que je commençais à avoir peur dès qu'il se mettait à rassembler des brindilles et des branches sèches. Il disait qu'il me fallait apprendre à maîtriser ma respiration et sentir la fumée tout en gardant les yeux fermés ; de cette façon, je pouvais respirer sans suffoquer.

La Gorda dit ensuite que la fumée avait aidé Josefina à être éthérée et insaisissable, et que sans aucun doute, la fumée m’avait aidé à guérir ma folie, quelle qu'elle ait été.

– Le Nagual disait que la fumée prend tout de vous, poursuivit la Gorda. Elle vous rend clair et franc.

Je lui demandai si elle savait comment faire sortir, avec la fumée, ce qu’une personne dissimulait. Elle dit qu’elle pouvait aisément le faire, ayant perdu sa forme, mais que les petites sœurs et les Genaros, bien qu'ils aient vu le Nagual et Genaro le faire très souvent, n’étaient pas encore en mesure de le faire par eux-mêmes.

J'étais curieux de savoir pourquoi don Juan n'avait jamais fait allusion à ce sujet devant moi, bien qu'il m'ait fumé comme un poisson séché des centaines de fois.

– Il l’a fait, m’affirma la Gorda avec sa conviction

habituelle. Le Nagual vous a même enseigné à contempler le brouillard. Il nous a dit qu'une fois vous aviez fumé tout un endroit dans les montagnes, et que vous aviez vu ce qui se dissimulait derrière ce paysage. Il nous a dit qu'il en était resté abasourdi lui-même.

Je me souvins d'une très agréable distorsion 'de la perception que j'avais eue, une sorte d'hallucination dont j'avais cru qu'elle était le résultat d'un concours de circonstances : la conjonction d'un brouillard des plus denses et d'un orage électrique. Je leur racontai l'épisode, ajoutant que don Juan ne m'avait jamais vraiment enseigné de manière directe quoi que ce soit concernant le brouillard ou la fumée. Sa méthode avait consisté à faire des feux ou à m'emmener dans des nappes de brume.

La Gorda ne dit pas un mot. Elle se leva et retourna à son fourneau. Lidia secoua la tête et fit claquer sa langue.

– Vous en tenez une couche ! dit-elle. Le Nagual vous a tout enseigné. Comment pensez-vous que vous avez vu ce que vous venez de nous raconter P

Il y avait un abîme entre nos façons respectives de comprendre comment on enseigne les choses. Je leur dis que si j'avais à leur enseigner quelque chose que je sais, comme par exemple conduire une automobile, je procéderais pas à pas, en m'assurant qu'elles aient compris chacun des aspects de l'ensemble du processus.

La Gorda revint vers la table.

– Ça, c'est seulement si le sorcier enseigne quelque chose à propos du tonal, dit-elle. Quand le sorcier traite du nagual, il doit donner l'instruction, qui consiste à montrer le mystère au guerrier. Et c'est tout ce qu'il a à faire. Le guerrier qui reçoit les mystères doit réclamer la connaissance en tant que pouvoir, en faisant ce qui lui a été montré.

« Le Nagual vous a montré davantage de mystères qu'à nous tous réunis. Mais vous êtes paresseux, comme Pablito, et vous préférez vous embrouiller vous-même. Le tonal et le nagual sont deux mondes différents. Dans l'un on parle, dans l'autre on agit.

Au moment même où elle parla, ses paroles prirent un sens absolu pour moi. Je sus ce qu'elle voulait dire.

Elle revint au fourneau, remua quelque chose dans un pot, puis retourna près de la table.

– Pourquoi êtes-vous si bouché ? me demanda Lidia de but en blanc.

– Il est vide, répondit Rosa.

Elles me firent me lever et se forcèrent à loucher en scrutant mon corps. Elles louchèrent, l'une après l'autre, sur ma région ombilicale.

– Mais pourquoi êtes-vous encore vide ? demanda

Lidia.
– Vous savez quoi faire, n'est-ce pas ? ajouta Rosa.
– Il était fou, leur dit Josefina. Il doit encore l'être.
La Gorda me vint en aide en leur disant que j'étais encore vide pour la même raison qu'elles avaient encore leur forme. Secrètement, nous ne désirions pas le monde du nagual. Nous avions peur, nous y regardions à deux fois. Bref, aucun d'entre nous n'était meilleur que Pablito.
Elles ne répondirent pas un mot. Elles avaient l'air extrêmement gênées toutes les trois.
– Pauvre petit Nagual ! me dit Lidia d'un ton sincèrement inquiet. Vous êtes aussi effrayé que nous. Je fais semblant d'être dure, Josefina fait semblant d'être folle, Rosa fait semblant d'avoir mauvais caractère, et vous, vous faites semblant d'être bouché.
Elles se mirent à rire et, pour la première fois depuis mon arrivée, elles eurent pour moi un geste d'amitié. Elles me prirent dans leurs bras et posèrent leurs têtes contre la mienne.

La Gorda s'assit en face de moi et les petites sœurs s'assirent autour d'elle. J'étais en face de toutes les
quatre.
– Maintenant, nous pouvons parler de ce qui est arrivé cette nuit, nous avons tous mis la main à la pâte pour vous aider ; tous, y compris les alliés. Le Nagual aurait aimé ça. Cette nuit vous avez vu sans disconti-
nuer.
– C'est vrai ? demandai-je.
– Vous n'allez pas recommencer ! dit Lidia, et elles éclatèrent toutes de rire.
– Parlez-moi de la façon dont j'ai vu, Gorda, insis-tai-je. Vous savez que je suis bouché. Il ne faut pas qu'il y ait de malentendus entre nous.
– D'accord, dit-elle. Je vois ce que vous voulez dire. Cette nuit vous avez vu les petites sœurs.
Je leur dis que j'avais également été témoin dans le passé de numéros incroyables exécutés par don Juan et don Genaro. Je les avais vus aussi nettement que j'avais vu les petites sœurs, et pourtant don Juan et don Genaro étaient toujours parvenus à la conclusion que je n'avais pas vu. Il m'était donc impossible de déterminer en quoi les numéros des petites sœurs étaient différents.
Vous voulez dire que vous n'avez pas vu comment elles se tenaient aux lignes du monde ? demanda-t-elle.

– Non.
– Vous ne les avez pas vues se glisser à travers la fêlure entre les mondes ?
Je leur racontai ce dont j'avais été témoin. Elles écoutèrent en silence. À la fin de mon récit, la Gorda avait l'air au bord des larmes.
– Quel dommage !..., s'écria-t-elle.
Elle se leva, fit le tour de la table et m'embrassa. Ses yeux étaient clairs et sereins. Je sus qu'elle ne m'en voulait pas du tout.

– C'est votre destin d'avoir le bouchon enfoncé à ce point-là, dit-elle. Mais vous êtes toujours le Nagual pour nous. Je ne veux pas vous porter tort avec de mauvaises pensées. Vous pouvez au moins être sur de ça.
Je savais qu'elle était sincère. Personne, en dehors de don Juan, ne s'était adressé à moi avec une telle élévation d'esprit. À plusieurs reprises, elle m'avait expliqué que ce niveau de pensée était lié à la perte de sa forme humaine ; elle était vraiment un guerrier sans forme. Je fus pris par une vague d'affection profonde pour elle. Je me sentis sur le point de pleurer. Or, à l'instant même où je pris conscience du fait qu'elle était un guerrier

tout à fait magnifique, il m’arriva une chose très sur-
prenante. La manière la plus précise de la décrire serait
de dire que j’avais senti soudain mes oreilles claquer.
Sauf que j’avais ressenti le claquement au milieu de
mon corps, juste au-dessous de mon nombril, plus
intensément qu’avec mes oreilles elles-mêmes. Aussitôt
après le claquement, tout devint plus distinct : ouïe, vue,
odorat. Ensuite je sentis un bourdonnement intense qui,
bizarrement, ne perturba pas ma capacité auditive : le
bourdonnement était fort, mais il ne noyait pas les
autres sons. C'était comme si j'entendais le bourdonne-
ment avec une partie de moi, autre que mes oreilles. Un
éclair brûlant traversa mon corps. Et aussitôt après je
me souvins d’une chose que je n’avais jamais vue.
C'était comme si une mémoire étrangère avait pris pos-
session de moi.
Je me rappelai Lidia en train de se soulever en tirant
sur deux cordes horizontales de couleur rougeâtre, tan-
dis qu’elle marchait sur le mur. Elle ne marchait pas
vraiment ; en fait elle glissait sur un faisceau épais de
lignes qu’elle tenait avec ses pieds. Je me rappelai
l’avoir vue haleter, bouche ouverte, à la suite de l'effort
de traction sur les cordes rougeâtres. La raison pour

laquelle je ne pouvais plus conserver mon équilibre à la fin de sa
démonstration, c’était que je la voyais en tant que lumière se déplaçant
autour de la pièce à une telle vitesse que j'en étais saisi de vertiges ; cela me
tirait par la zone autour de mon nombril.
Je me rappelai avec la même netteté les actes de Rosa et de Josefina. En
fait, Rosa avait avancé en se suspendant par un seul bras – son bras gauche
– qui se tenait à de longues fibres rougeâtres verticales, pareilles aux
rameaux d’une plante grimpante tombant du toit obscur. De son bras droit,
elle tenait également des fibres verticales, qui semblaient lui conférer sa
stabilité. Elle se maintenait également aux mêmes fibres avec ses orteils.
Vers la fin de sa démonstration, elle était devenue comme une
phosphorescence sur le toit. Les lignes de son corps avaient été effacées.
Josefina s’était cachée derrière certaines lignes qui semblaient sortir du sol.
Lorsqu’elle levait son avant-bras, c'était pour soulever les lignes et pour les
réunir de façon à leur donner l'épaisseur qu’il fallait pour dissimuler son
volume. Ses vêtements rembourrés constituaient un accessoire formidable :
ils avaient en quelque manière contracté sa luminosité. Les vêtements étaient
volumineux uniquement pour l’œil qui regardait. À la fin de sa démonstration
Josefina, comme Lidia et Rosa, n'était plus qu’un petit bout de lumière. Je
pouvais, dans ma tête, passer d'un souvenir à l'autre.
Quand je leur parlai de mes souvenirs parallèles, les petites sœurs me
jetèrent des regards de stupéfaction. Seule la Gorda parut comprendre ce qui
m’arrivait. Elle rit, vraiment heureuse, et déclara que le Nagual avait raison de
dire que j’étais trop paresseux pour me souvenir de ce que j’avais « vu » ; et
que par conséquent je ne me souciais que de ce que j’avais regardé.
Est-il possible, me dis-je, que je sois en train de faire

une sélection parmi mes souvenirs ? Ou bien est-ce la Gorda qui est en train de créer tout ceci ? S'il était exact que j'avais, au départ, opéré une sélection dans mon souvenir et qu'ensuite j'avais libéré ce que j'avais censuré, alors il était forcément exact que je devais avoir perçu beaucoup plus de choses dans les actes de don Juan et de don Genaro ; et cependant, je ne pouvais me souvenir que de la fraction présélectionnée de ma perception totale de ces événements.

– J'ai du mal à croire, dis-je à la Gorda, que je puisse me souvenir maintenant d'une chose dont je ne me souvenais pas du tout il y a quelques instants.

– Le Nagual disait que chacun de nous peut voir et que pourtant nous choisissons de ne pas nous souvenir de ce que nous voyons, dit-elle. Je comprends maintenant à quel point il avait raison. Nous pouvons tous voir ; certains plus que d'autres.

Je dis alors à la Gorda qu'une partie de moi savait que j'avais découvert là une clé transcendantale. Une pièce manquante qu'elles venaient de me fournir, toutes les quatre. Mais il m'était difficile de discerner de quoi il s'agissait.

Elle annonça qu'elle venait de « voir » que j'avais pratiqué beaucoup de « rêve », et que j'avais développé mon attention, mais que je me laissais duper par mon air de ne rien savoir.

– J'ai essayé de vous parler de l'attention, poursuivit-elle, mais vous en savez autant que nous sur ce sujet.

Je leur assurai que ma connaissance était intrinsèquement différente de la leur ; la leur était infiniment plus impressionnante que la mienne. Tout ce qu'elles pouvaient me dire sur leur pratique était donc tout bénéfice pour moi.

– Le Nagual nous a dit de vous montrer qu'avec

notre attention nous pouvions maintenir les images d'un rêve, de la même façon que nous maintenons les images du monde, dit la Gorda. L'art du rêveur est l'art de l'attention.

Des pensées se précipitèrent sur moi en avalanche. Il me fallut me lever et me mettre à marcher autour de la cuisine. Je me rassis. Nous restâmes silencieux un long moment. Je comprenais ce qu'elle avait voulu dire en affirmant que l'art des rêveurs est l'art de l'attention. Et je compris aussitôt que don Juan m'avait dit et m'avait montré tout ce qu'il lui était possible de dire et de montrer. Mais je n'avais pas été capable en sa présence de prendre conscience, dans mon corps, des prémisses de sa connaissance. Il avait dit que ma raison était le démon qui me tenait enchaîné, et qu'il me fallait le terrasser si je voulais parvenir à la conscience

de ses enseignements. Le problème avait donc étê : comment terrasser ma raison. Jamais il ne m'était venu à l'esprit de le presser de définir ce qu'il entendait par raison. J'avais supposé, du début à la fin, qu'il entendait par là la capacité de comprendre, de déduire ou de penser de manière rationnelle, logique. Ce qu'avait dit la Gorda m'avait fait comprendre que pour lui raison signifiait attention.
Don Juan disait que le cour de notre être était l'acte de percevoir, et que la magie de notre être était l'acte de prendre conscience. Pour lui, perception et prise de conscience formaient une cellule fonctionnelle unique, compacte, une unité qui avait deux domaines. Le premier était l'« attention du tonal », c'est-à-dire la capacité des gens ordinaires de percevoir et de situer leur conscience sur le monde ordinaire de la vie quotidienne. Don Juan appelait également cette forme d'attention notre « premier anneau de pouvoir », et il le décrivait comme notre capacité – formidable mais tenue pour

banale – de mettre de l'ordre dans notre perception du monde quotidien.
Le second domaine était l'« attention du nagual », c'est-à-dire la capacité des sorciers de placer leur conscience sur le monde non ordinaire. Il appelait ce domaine de l'attention le « second anneau de pouvoir », c'est-à-dire la capacité tout à fait prodigieuse – que nous avons tous, mais que seuls les sorciers utilisent – de mettre de l'ordre dans le monde non ordinaire.
La Gorda et les petites sœurs, en me démontrant que l'art des rêveurs consistait à maintenir les images de leurs rêves avec leur attention, avaient mis en évidence le côté pragmatique du système de don Juan. Elles étaient les praticiennes qui étaient allées au-delà de l'aspect théorique de ses enseignements. Pour pouvoir me présenter une démonstration de cet art, elles avaient dû faire usage de leur « second anneau de pouvoir » ou « attention du nagual ». Pour pouvoir être témoin de leur art, il m'avait fallu faire de même. En fait, il semblait bien que j'avais situé mon attention sur les deux domaines. Nous sommes peut-être tous en train de percevoir sans cesse des deux manières, mais en choisissant d'isoler l'une pour le souvenir, et d'écarter l'autre ; ou bien peut-être enregistrons-nous l'une et l'autre, comme je l'avais fait moi-même. Sous certaines conditions de contrainte ou d'assentiment, le souvenir censuré fait surface et nous pouvons alors avoir deux souvenirs distincts du même événement.
Ce que don Juan s'était efforcé de vaincre, ou plutôt de supprimer en moi, ce n'était pas ma raison en tant que capacité de penser rationnellement, mais mon « attention du tonal », c'est-à-dire ma conscience du monde du sens commun. Pourquoi voulait-il que je procède ainsi ? La Gorda venait de me l'expliquer en disant que le monde quotidien existe parce que nous savons comment

maintenir ses images ; en conséquence, si l'on renonce à l'attention nécessaire à maintenir ces images, ce monde s'effondre.

– Le Nagual nous disait que ce qui compte, c'est la pratique, dit la Gorda soudain. Une fois votre 'attention parvenue aux images de votre rêve, votre attention est harponnée pour de bon. À la fin, vous pouvez être comme Genaro, vous pouvez maintenir les images de n'importe quel rêve.

– Chacune de nous a cinq autres rêves, dit Lidia. Mais nous vous avons montré le premier, parce que c'est le rêve que le Nagual nous a donné.

– Est-ce que vous pouvez toutes vous mettre à rêver quand vous voulez, à n'importe quel moment ? demandai-je.

– Non, répliqua la Gorda. Rêver prend trop de pouvoir. Aucune de nous n'a assez de pouvoir pour ça. La raison pour laquelle les petites sœurs ont dû rouler sur le sol aussi souvent, c'est que lorsqu'elles roulaient, la terre leur donnait de l'énergie. Vous pourriez peut-être vous souvenir de les avoir vues sous l'aspect d'êtres lumineux obtenant de l'énergie de la lumière de la terre. Le Nagual disait que la meilleure façon d'obtenir de l'énergie, c'est bien sûr de faire pénétrer le soleil dans ses yeux, surtout l'œil gauche.

Je lui dis que j'ignorais tout de cela, et elle me décrivit une façon de faire que don Juan leur avait enseignée. Pendant qu'elle parlait, je me souvins que don Juan m'avait également enseigné la même façon de procéder. Il s'agissait de déplacer lentement la tête d'un côté à l'autre, tout en prenant la lumière du soleil avec les yeux mi-clos. Il disait qu'on pouvait utiliser non seulement la lumière solaire mais n'importe quelle lumière susceptible de frapper les yeux.

La Gorda dit qu'il leur avait recommandé d'attacher

leurs châles au-dessous de la taille pour protéger leurs hanches pendant qu'elles roulaient.

Je fis observer que jamais don Juan ne m'avait parlé de cette façon de rouler. Elle répondit que seules les femmes peuvent rouler, parce qu'elles ont une matrice et que l'énergie vient directement dans leur matrice ; en roulant, elles distribuent cette énergie sur tout le reste de leur corps. Pour qu'un homme soit alimenté en énergie, il faut qu'il soit sur le dos, les genoux pliés de façon que les plantes de ses pieds se touchent. Les bras doivent être allongés sur le côté, avec les avant-bras dres-

sés verticalement, et les doigts recourbés comme des griffes vers le haut.
– Nous avons rêvé ces rêves pendant des années, dit Lidia. Ce sont nos meilleurs rêves, parce que notre attention y est complète. Dans les autres rêves que nous avons, notre attention est encore chancelante.
La Gorda dit que maintenir les images des rêves était un art toltèque. Après des années de pratique épuisante, chacune d'entre elles était capable d'exécuter un numéro dans n'importe quel rêve. Lidia pouvait marcher sur n'importe quoi, Rosa pouvait se suspendre à n'importe quoi, Josefina pouvait se cacher derrière n'importe quoi, et elle-même pouvait voler. Mais elles n'étaient que des débutantes, des apprenties dans l'art. Elles avaient l'attention complète pour une seule activité. Elle ajouta que Genaro était le maître du « rêve ». il pouvait faire tout basculer et avoir de l'attention pour un aussi grand nombre d'activités que nous en avons dans notre vie quotidienne ; pour lui les deux domaines de l'attention étaient de même valeur.
Je me sentis contraint de leur poser ma question habituelle, il fallait que je connaisse leurs façons de procéder ; que je sache comment elles maintenaient les images de leurs rêves.

– Vous le savez aussi bien que nous, dit la Gorda. La seule chose que je peux dire, c'est qu'après être allées au même rêve maintes et maintes fois, nous commençons à sentir les lignes du monde. Elles nous aident à faire ce que vous nous voyez faire.
Don Juan avait dit que notre « premier anneau de pouvoir » est impliqué très tôt dans notre vie, et que nous vivons sous l'impression que c'est tout ce qu'il y a pour nous. Notre « second anneau de pouvoir » – l'« attention du nagual » – reste caché pour l'immense majorité d'entre nous, et c'est seulement au moment de notre mort qu'il nous est révélé. Mais il existe cependant une voie pour l'atteindre. Cette voie est à la disposition de chacun de nous, mais seuls les sorciers la suivent : cette voie passe par le « rêve ». « Rêver » c'est, en substance, transformer des rêves ordinaires en événements impliquant la volonté. Les rêveurs, en engageant leur « attention du nagual » et en la focalisant sur certains points et sur certains événements de leurs rêves ordinaires, changent ces rêves en « rêves ».
Don Juan disait qu'il n'existait pas de méthode pour parvenir à l'attention du nagual. Il ne m'avait donné que des jalons. Trouver mes mains dans mes rêves était le premier jalon; puis l'exercice consistant à concentrer son attention était étendu à la découverte d'objets, à la recherche de caractéristiques spécifiques, par exemple

des bâtiments, des rues, et ainsi de suite. De là, il s’agissait de sauter au « rêve » de lieux spécifiques à des moments spécifiques de la journée. L’étape finale consistait à entraîner l’« attention du nagual » à se focaliser sur le moi total. Don Juan disait que ce stade final s’annonçait en général par un rêve qu’un grand nombre d'entre nous ont eu à un moment ou à un autre, un rêve au cours duquel on se regarde en train de dormir dans un lit. Au moment où le sorcier parvient à ce rêve, son attention a

été développée à un tel degré qu'au lieu de se réveiller, comme la plupart d’entre nous le feraient en pareil cas, il tourne les talons pour se mettre en activité, comme s’il s'agissait dans le monde de la vie de tous les jours. À partir de cet instant, il se produit une rupture, pour ainsi dire une division dans sa personnalité jusque-là unifiée. Le résultat de l’engagement dans l'« attention du nagual » et de son développement à un niveau aussi élevé et aussi complexe que notre attention quotidienne pour le monde, c’est, dans le système de don Juan, l'autre moi – un être identique à soi-même, mais fabriqué par le « rêve ». Don Juan m'avait dit qu’il n'existait aucune méthode type bien définie pour éduquer ce double, tout comme il n'existe aucune méthode bien définie pour nous faire atteindre notre conscience quotidienne. Nous le faisons simplement par la pratique. Il prétendait que par l’acte d’engager notre « attention du nagual », nous trouverions la méthode. Il m’avait pressé de pratiquer le « rêve » sans laisser mes angoisses transformer cet acte en une production encombrante.

Il avait fait de même avec la Gorda et les petites sœurs, mais de toute évidence quelque chose en elles les avait rendues plus réceptives à l’idée d'un autre niveau d'attention.

– Genaro était dans son corps de « rêve » la plupart du temps, dit la Gorda. Il le préférait. C’est pour ça qu’il pouvait faire les choses les plus extraordinaires et vous faire à moitié mourir de frayeur. Genaro pouvait entrer et sortir par la fêlure entre les mondes comme vous et moi pouvons entrer et sortir par une porte.

Don Juan m’avait également parlé en long et en large de la fêlure entre les mondes. J’avais toujours cru qu’il parlait par métaphore d’une division subtile entre le monde que perçoit l'homme ordinaire, et le monde que perçoivent les sorciers.

La Gorda et les petites sœurs m'avaient montré que la fêlure entre les mondes était davantage qu'une métaphore. C'était plutôt la capacité de changer de niveau d'attention. Une partie de moi comprenait la Gorda parfaitement, tandis qu'une autre partie de moi était plus effrayée que jamais.
– Vous avez demandé où sont partis le Nagual et Genaro, dit la Gorda. Soledad, carrément, vous a dit qu'ils étaient allés dans l'autre monde, Lidia vous a dit qu'ils avaient quitté cette région ; les Genaros, stupidement, vous ont effrayé. La vérité, c'est que le Nagual et Genaro sont passés par cette fêlure.
Pour quelque raison indéfinissable pour moi, ses affirmations me plongèrent dans un profond chaos. J'avais toujours ressenti qu'ils étaient partis sans retour. Je savais qu'ils n'étaient pas partis au sens ordinaire, mais j'avais conservé les choses dans le domaine de la métaphore. Tout en ayant parlé de cela à de bons amis, je pense que je n'y avais jamais réellement cru moi-même. Au tréfonds de moi, j'avais toujours été un homme rationnel. Mais la Gorda et les petites sœurs avaient transformé mes métaphores obscures en possibilités réelles. La Gorda nous avait réellement transportés à près d'un kilomètre avec l'énergie de son « rêve ».
La Gorda se leva, disant que j'avais tout compris et qu'il était temps de manger. Elle nous servit la nourriture qu'elle avait cuisinée. Je n'avais guère envie de manger. À la fin du repas, elle se leva pour venir à côté de moi.
– Je pense qu'il est temps que vous partiez, me dit-elle.
Ce fut comme un signal pour les petites sœurs. Elles se levèrent à leur tour.
– Si vous restez au-delà de ce moment, poursuivit la Gorda, vous ne serez plus capable de repartir. Le

Nagual vous a donné la liberté une première fois, mais vous avez choisi de rester avec lui. Il m'a dit que si nous survivions tous au dernier contact avec les alliés, il faudrait que je vous donne à manger, à tous, et que je fasse en sorte que vous vous sentiez bien ; puis il faudrait que je vous dise au revoir à tous. J'imagine que les petites sœurs et moi-même n'avons aucun endroit où aller, alors il n'y a pas de choix pour nous. Mais pour vous, il n'en est pas de même.
Les petites sœurs m'entourèrent, et me dirent au revoir tour à tour.
Il y avait dans cette situation une monstrueuse ironie. J'étais libre de partir mais je n'avais aucun endroit où aller : il n'y avait aucun choix pour moi non plus. Des années auparavant, don Juan m'avait donné une occasion de me dégager : j'étais resté, parce que déjà je

n’avais aucun endroit où aller.
– Nous ne choisissons qu'une fois, avait-il dit alors. Nous choisissons soit d’être des guerriers, soit d’être des hommes ordinaires. Il n'existe pas de seconde possibilité de choisir. Pas sur cette terre.

6

L'attention seconde

– Il vous faudra partir plus tard dans la journée, me dit la Gorda aussitôt après le petit déjeuner. Puisque vous avez décidé d'aller avec nous, vous vous êtes engagé à nous aider à accomplir notre nouvelle tâche. Le Nagual m'a laissé les choses en main uniquement jusqu'à votre venue. Il m'a confié, comme vous le savez déjà, certaines choses à vous dire. Je vous ai dit la plupart d'entre elles. Mais il en reste encore, dont je ne pouvais pas vous parler tant que vous n'aviez pas fait votre choix. Aujourd'hui, c'est d'elles que nous allons nous occuper. Aussitôt après, il vous faudra partir pour nous donner le temps de faire nos apprêts. Nous avons besoin de quelques jours pour tout régler et pour nous préparer à quitter ces montagnes pour toujours. Nous sommes restées ici très longtemps. La rupture est difficile. Mais tout est soudain arrivé à son terme. Le Nagual nous avait prévenus du changement total que vous apporteriez, quelle que soit l'issue de vos combats, mais je crois que personne ne l'avait vraiment cru.

– Je ne vois pas pourquoi vous devriez changer quoi que ce soit, dis-je.

– Je vous l'ai déjà expliqué, protesta-t-elle. Nous avons perdu notre ancien dessein. Maintenant nous en avons un nouveau et ce nouveau dessein exige que nous

devenions aussi légères que la brise. La brise est notre nouvel état d'âme. Jusqu'ici c'était le vent chaud. Vous avez changé notre direction.
– Vous parlez par énigmes, Gorda.
– Oui, mais c'est parce que vous êtes vide. Je ne peux pas rendre les choses plus claires. Quand vous reviendrez, les Genaros vous montreront l'art du traqueur, et aussitôt après, nous partirons tous. Le Nagual a dit que si vous décidiez d'être avec nous, la première chose que je devrais vous dire, c'est qu'il faut vous souvenir de vos combats avec Soledad et les petites soeurs, et examiner une à une les choses qui vous sont arrivées avec elles, parce que chacune est un présage de ce qui vous arrivera sur votre voie. Si vous êtes attentif et impeccable, vous découvrirez que ces combats étaient des dons de pouvoir.
– Qu'est-ce que doña Soledad va faire, à présent ?
– Elle s'en va. Les petites sœurs l'ont déjà aidée à démonter son sol. Ce sol l'aidait à parvenir à son attention du nagual. Les lignes avaient pouvoir de faire ça. Chacune d'elles l'aidait à réunir un élément de cette attention. Pour certains guerriers, être incomplet ne constitue pas un handicap pour parvenir à cette attention plus vite qu'aucun d'entre nous. Elle n'a plus besoin de fixer les yeux sur son sol pour pénétrer dans cet autre monde, et puisque le sol n'a plus d'utilité, elle l'a rendu à la terre, à l'endroit où elle l'avait pris.
– Vous êtes vraiment déterminée à partir, Gorda, n'est-ce pas ?
– Nous le sommes toutes. C'est pourquoi je vous demande de vous éloigner pendant quelques jours, pour nous donner le temps de défaire ce que nous possédons.
– Et c'est moi qui dois trouver un endroit pour vous toutes, Gorda ?
– Si vous étiez un guerrier impeccable, c'est ce que

vous feriez, oui. Mais vous n'êtes pas un guerrier impeccable, et nous non plus. Pourtant, il nous faut quand même faire de notre mieux pour relever le nouveau défi qui se présente à nous.
Je perçus une sensation oppressante de fatalité. Je n'avais jamais été de ceux que les responsabilités stimulent. J'estimais que l'engagement de les guider était une charge écrasante qu'il m'était impossible de prendre en main.
– Peut-être n'est-il pas nécessaire que nous fassions

quoi que ce soit, dis-je.
– Oui. C'est exact, dit-elle en riant. Pourquoi ne vous répéteriez-vous pas cela sans cesse jusqu'à ce que vous vous sentiez complètement rassuré ? Le Nagual vous l'a dit très souvent ; la seule liberté que possède un guerrier c'est son comportement impeccable.
Elle me dit à quel point le Nagual avait insisté pour qu'ils comprennent tous que non seulement impeccabilité était liberté, mais que c'était le seul moyen de chasser la forme humaine par la peur.
Je lui racontai la façon dont don Juan m'avait fait comprendre ce qu'il entendait par impeccabilité. Un jour où nous traversions à pied, lui et moi, un ravin très profond, un énorme rocher se libéra de sa matrice, dans la paroi rocheuse, tomba avec une force formidable et atterrit au fond du canon à vingt ou trente mètres de l'endroit où nous nous trouvions. La taille de ce rocher avait fait de sa chute un événement très impressionnant. Don Juan avait saisi cette occasion pour en tirer une leçon dramatique. Il avait dit que la force régissant nos destinées est en dehors de nous-mêmes et n'a rien à faire avec nos actes ou notre volonté. Parfois cette force nous fait nous arrêter de marcher sur notre chemin, et nous fait nous courber pour renouer nos lacets, comme je venais de le faire. Et en nous faisant nous arrêter,

cette force nous fait gagner un instant précieux. Si nous avions continué de marcher, cet énorme rocher nous aurait très certainement tués en nous écrasant. Mais un autre jour, dans un autre ravin, la même force décisive nous ferait nous arrêter de nouveau, et nous courber pour renouer nos lacets, tandis qu'un autre rocher se libérerait précisément au-dessus de l'endroit où nous nous trouverions. En nous faisant nous arrêter, cette force nous aurait fait perdre un instant précieux. Cette fois, si nous avions continué de marcher, nous nous serions sauvés. Don Juan m'avait dit qu'étant donné mon impossibilité totale de maîtriser les forces qui décident de mon destin, ma seule liberté possible dans ce ravin consistait à nouer impeccablement mes lacets.

La Gorda parut émue par mon récit. Pendant un instant, par-dessus la table, elle prit mon visage entre ses mains.

– L'impeccabilité, pour moi, c'est de vous dire, au moment juste, ce que le Nagual m'a dit de vous dire. Mais le pouvoir doit minuter à la perfection ce que j'ai à vous révéler, sinon cela n'aura aucune efficacité.

Elle s'arrêta, ménageant ses effets. Ce temps de retard, très étudié, fut terriblement efficace sur moi.

– De quoi s'agit-il ? lui demandai-je, brûlant d'impatience.

Elle ne répondit pas. Elle me prit par le bras et me conduisit sur l'aire située juste à l'extérieur de la porte de devant. Elle me fit asseoir sur le sol de terre battue, le dos appuyé contre un gros poteau d'environ cinquante centimètres de haut, et qui avait l'air d'une souche d'arbre plantée presque contre le mur de la maison. Il y avait une rangée de cinq poteaux semblables, plantés à environ soixante-dix centimètres les uns des autres. J'avais eu l'intention de demander à la Gorda quelle était leur fonction. Ma première impression avait été qu'un

ancien propriétaire de la maison s'en était servi pour attacher des animaux. Mais ma supposition me parut absurde, car c'était une sorte de porche couvert qui se trouvait juste à l'extérieur de la porte de devant.

Je fis part de mes présomptions à la Gorda, qui était en train de s'asseoir près de moi, sur ma gauche, le dos appuyé à un autre poteau. Elle me répondit en riant que les poteaux avaient effectivement servi à attacher des animaux d'une certaine espèce ; mais pas à un ancien propriétaire, car elle s'était presque rompu l'échine à creuser les trous pour les planter.

– À quoi vous ont-ils servi ? demandai-je.

– Disons que nous nous attachons à eux, répliqua-t-elle. Et ceci m'amène à la chose que le Nagual m'a demandé de vous dire. Il m'a dit qu'en raison de votre vide, il avait dû rassembler votre attention seconde –

votre attention du nagual – d'une manière différente de la nôtre. Nous avons rassemblé cette attention à travers le *rêve ;* et vous, vous l'avez fait avec ses plantes-pouvoir. Le Nagual m'a dit que ses plantes-pouvoir ont rassemblé le côté menaçant de votre attention seconde en un seul bloc, et c'est ça la forme qui sort de votre tête. Il a dit que c'est ce qui arrive aux sorciers quand on leur donne des plantes-pouvoir. S'ils ne meurent pas, les plantes-pouvoir distordent leur attention seconde en cette forme terrifiante qui sort de leur tête.

« Maintenant, nous en venons à ce qu'il voulait que vous fassiez. Il m'a dit que désormais vous deviez changer de direction et commencer à rassembler votre attention seconde d'une autre manière, davantage comme nous. Il ne vous faut pas continuer sur le sentier de la connaissance sans avoir équilibré votre attention seconde. Jusqu'ici, votre attention de cette nature chevauchait le pouvoir du Nagual, mais maintenant vous êtes seul. Voilà ce qu'il voulait que je vous dise.

– Mais comment équilibrer mon attention seconde ?

– Il faudra que vous fassiez du *rêve,* tout comme nous faisons. Le *rêve* est le seul moyen de rassembler l'attention seconde sans la blesser, sans la rendre menaçante et terrible. Votre attention seconde est actuellement fixée sur le côté terrifiant du monde ; la nôtre l'est sur la beauté du monde. Il vous faut changer de côté et venir avec nous. C'est cela que vous avez choisi la nuit dernière quand vous avez décidé d'aller avec nous.

– Est-ce que cette forme pourrait sortir de moi n'importe quand ?

– Non. Le Nagual a dit qu'elle ne ressortirait plus avant que vous ne soyez aussi âgé que lui. Votre nagual est déjà sorti autant de fois que nécessaire. Le Nagual et Genaro y ont veillé. Ils l'excitaient souvent pour le faire sortir. Le Nagual m'a dit que parfois vous vous êtes trouvé à deux doigts de la mort, parce que votre attention seconde est très capricieuse. Il m'a dit qu'une fois, vous l'avez même effrayé : votre nagual l'a attaqué et il a dû chanter à son intention pour l'apaiser. Mais ce qui vous est arrivé de plus mauvais, c'est à Mexico : un jour, il vous a poussé, vous êtes entré dans un bureau, et là, vous êtes passé par la fêlure entre les mondes. Il avait uniquement l'intention de dissiper votre attention du tonal. Mais quand il vous a donné cette poussée, votre tonal tout entier s'est contracté, et votre être tout entier est passé à travers la fêlure. Il a eu un mal de chien à vous retrouver. Il m'a dit que pendant un moment il vous avait cru parti hors de sa portée. Mais ensuite, il vous avait vu errer sans but, et il vous avait ramené.

Il m'a dit que vous aviez franchi la fêlure vers dix heures du matin. Donc, ce jour-là, dix heures du matin est devenu votre nouveau temps.
– Mon nouveau temps pour quoi ?
– Pour tout. Si vous demeurez homme, vous mour-

rez vers cette heure-là. Si vous devenez sorcier, vous quitterez ce monde-ci vers cette heure-là.
« Eligio a suivi, lui aussi, une voie différente, une voie dont aucun de nous ne sait rien. Nous l'avons rencontré juste avant qu'il ne s'en aille. Eligio était un rêveur tout à fait merveilleux. Il était si bon que le Nagual et Genaro l'emmenaient souvent à travers la fêlure, et qu'il avait le pouvoir de le supporter, comme si de rien n'était. Il n'était même pas essoufflé. Le Nagual et Genaro lui ont donné un coup de pouce final avec des plantes-pouvoir. Il a eu la maîtrise et le pouvoir de se servir de ce coup de pouce. Et c'est ce qui l'a envoyé là où il est.
– Les Genaros m'ont dit qu'Eligio a sauté avec Benigno. C'est vrai ?
– Bien sûr. Au moment où il a fallu qu'il saute, son attention seconde avait déjà été dans cet autre monde. Le Nagual a dit que la vôtre a déjà été là-bas elle aussi, mais que pour vous cela avait été un cauchemar, parce que vous aviez perdu le contrôle. Il a dit que ses plantes-pouvoir vous avaient fait basculer d'un côté ; elles vous avaient fait couper à travers votre attention du tonal pour vous placer directement dans le domaine de l'attention seconde – mais sans aucune possibilité de maîtriser cette attention. Le Nagual n'a donné de plantes-pouvoir à Eligio qu'à l'extrême fin.
– Est-ce que vous pensez, Gorda, que mon attention seconde a été blessée ?
– Le Nagual n'a jamais dit ça. Il pensait que vous étiez dangereusement fou, mais ça n'a rien à voir avec les plantes-pouvoir. Il a dit que vos deux attentions étaient difficiles à diriger. Si vous pouviez les conquérir, vous seriez un grand guerrier.
J'aurais voulu qu'elle m'en dise davantage sur ce sujet. Elle posa la main sur mon carnet de notes et me dit que nous avions devant nous une journée terrible-

ment chargée : il nous fallait emmagasiner de l'énergie pour pouvoir tenir le coup. Il nous fallait donc nous alimenter en énergie avec la lumière du soleil. Elle me dit qu'étant donné les circonstances, il nous fallait prendre la lumière du soleil avec l'œil gauche. Elle se mit à déplacer sa tête d'un côté à l'autre tout en regardant directement dans le soleil à travers ses yeux mi-clos.

Un moment plus tard, Lidia, Rosa et Josefina se joignirent à nous. Lidia s'assit à ma droite. Josefina prit place à côté d'elle, tandis que Rosa s'asseyait à côté de la Gorda. Nous avions tous le dos appuyé contre les poteaux. J'étais au milieu de la rangée.

C'était une belle journée. Le soleil était juste au-dessus de la chaîne de montagnes au loin. Elles se mirent à déplacer la tête en parfait synchronisme. Je me joignis à elles et j'eus le sentiment d'avoir moi aussi synchronisé mon mouvement avec le leur. Elles continuèrent ainsi pendant environ une minute, puis elles s'arrêtèrent.

Elles portaient toutes des chapeaux, dont elles utilisaient le bord pour se protéger le visage du soleil quand elles ne baignaient pas leurs yeux dans sa lumière. La Gorda m'avait fait mettre mon vieux chapeau.

Nous restâmes ainsi une demi-heure environ. A ce moment-là, nous répétâmes l'exercice un nombre incalculable de fois. J'avais l'intention de faire, pour chaque fois, un trait sur mon carnet, mais la Gorda, le plus naturellement du monde, poussa mon carnet hors de ma portée.

Lidia se leva soudain en murmurant quelques paroles inintelligibles. La Gorda se pencha vers moi et me dit tout bas que les Genaros montaient sur la route. Je m'efforçai de regarder mais il n'y avait personne en vue. Rosa et Josefina se levèrent aussi, puis rentrèrent dans la maison avec Lidia.

Je dis à la Gorda que je ne pouvais voir personne. Elle

répliqua que les Genaros avaient été visibles à un certain endroit de la route, et elle ajouta qu'elle avait redouté le moment inévitable de notre réunion ; mais elle me faisait confiance pour tenir la situation bien en main. Elle me conseilla de prendre un surcroît de précautions avec Josefina et Pablito parce qu'ils n'avaient aucune maîtrise d'eux-mêmes. Elle dit que pour moi, le plus sensé serait d'emmener les Genaros à l'écart au bout d'une heure environ.

Je continuai de regarder la route. Il n'y avait aucun signe indiquant la venue de quelqu'un.

– Vous êtes sûre qu'ils viennent ? demandai-je.

Elle répondit qu'elle ne les avait pas vus, mais que Lidia les avait vus. Les Genaros avaient été visibles uniquement pour Lidia parce qu'elle avait contemplé en même temps qu'elle se baignait les yeux. Je n'étais pas sûr de ce qu'avait voulu dire la Gorda, et je lui demandai d'expliquer.

– Nous sommes des contemplateurs, dit-elle. Tout comme vous. Nous sommes tous pareils. Inutile de nier que vous êtes un contemplateur. Le Nagual nous a parlé de vos grands exploits en matière de contemplation.
– Mes grands exploits en matière de contemplation ! De quoi parlez-vous, Gorda ?
Elle contracta la bouche : ma question avait l’air de la mettre au bord de l’irritation ; puis elle parut se reprendre : elle sourit et me donna une bourrade amicale. Au même instant, son corps fut soudain traversé d'un frisson. Elle fixa les yeux dans le vide au-delà de moi, puis elle secoua la tête énergiquement. Elle dit qu'elle venait de « voir » que les Genaros, tout compte fait, n'étaient pas en train de venir ; c’était trop tôt pour eux. Ils allaient attendre un moment avant de faire leur apparition. Elle sourit, comme ravie de ce retard.

– De toute façon, il est trop tôt pour nous, dit-elle. Et ils éprouvent la même sensation à notre égard.

– Où se trouvent-ils en ce moment ? demandai-je.

– Ils doivent être assis quelque part, sur le bord de la route, répliqua-t-elle. Benigno a sans doute contemplé la maison pendant qu’ils marchaient, il nous a vus assis ici, et c’est pourquoi ils ont décidé d’attendre. C’est parfait. Ça nous donne du temps.

– Vous me faites peur, Gorda. Du temps pour quoi ?

– Il faut qu'aujourd'hui vous rassembliez votre attention seconde, seulement pour nous quatre.

– Comment puis-je faire ça ?

– Je ne sais pas. Vous êtes très mystérieux pour nous. Le Nagual vous a fait des dizaines de choses avec ses plantes-pouvoir, mais il vous est impossible de considérer cela comme une forme de connaissance. C'est ce que j’essaie de vous faire comprendre. C’est seulement en vous rendant maître de votre attention seconde que vous pouvez l'utiliser pour l’action, sinon vous demeurerez toujours fixé à mi-chemin entre les deux, comme vous l'êtes en ce moment. Tout ce qui vous est arrivé depuis votre retour a été orienté pour forcer cette attention à basculer. Je vous ai donné des instructions petit à petit, exactement comme le Nagual me l'avait dit. Comme vous avez pris une autre voie, vous ne savez pas les choses que nous savons, de même que nous ne savons rien des plantes-pouvoir. Soledad en sait un peu plus, parce que le Nagual l’a emmenée dans son propre pays. Nestor connaît des plantes médicinales, mais aucun de nous n'a reçu les enseignements de la même façon que vous. Nous n'avons pas encore besoin de votre connaissance. Mais un jour, quand nous serons prêts, vous serez celui qui saura quoi faire pour nous donner un coup de pouce avec des plantes-pouvoir. Je suis la seule à savoir où la pipe du Nagual est cachée, dans l’attente de ce jour-là.

« Le commandement du Nagual, c'est qu'il vous faut changer de voie et aller avec nous. Ça veut dire qu’il faut que vous fassiez du *rêve* avec nous et que vous traquiez avec les Genaros. Vous ne pouvez pas vous permettre de rester plus longtemps où vous êtes, du côté terrifiant de votre attention seconde. Un autre choc de votre nagual sortant de vous pourrait vous tuer. Le Nagual m’a dit que les êtres humains sont des créatures

fragiles, composées de nombreuses couches de luminosité. Quand vous les *voyez,* ils semblent avoir des fibres, mais ces fibres sont en réalité des couches, comme un oignon. Les chocs, de n'importe quel genre, séparent ces couches et peuvent même provoquer la mort de certains êtres.

Elle se leva et me ramena dans la cuisine. Nous nous assîmes face à face. Lidia, Rosa et Josefina s'affairaient dans la cour. Je ne pouvais pas les voir, mais je les entendais parler et rire.

– Le Nagual disait que nous mourons parce que nos couches se libèrent et ne peuvent plus se remettre ensemble.

– Vous avez déjà *vu* ces couches, Gorda ?

– Bien sûr. J'ai *vu* un homme mourir dans la rue. Le Nagual m'a dit que vous aviez rencontré vous aussi un homme en train de mourir, mais que vous n'aviez pas *vu* sa mort. Le Nagual m'a fait *voir* les couches du mourant. Elles étaient comme les pelures d'un oignon. Quand les êtres humains sont en bonne santé, ils sont comme des œufs lumineux, mais s'ils sont blessés, ils se mettent à peler, comme un oignon.

« Le Nagual m'a dit que votre attention seconde était parfois si forte qu'elle poussait tout vers le dehors. Il fallait qu'avec Genaro, il maintienne vos couches ensemble ; sinon vous seriez mort. C'est pour ça qu'il avait estimé que vous auriez assez d'énergie pour faire sortir de vous

votre nagual deux fois. Il voulait dire que vous pourriez maintenir vos couches ensemble deux fois par vous-même. Vous l'avez fait plus souvent que ça, et maintenant vous en avez fini : vous n'avez plus assez d'énergie pour maintenir vos couches ensemble au cas où surviendrait un autre choc. Le Nagual m'avait chargée de prendre soin de tout le monde ; dans votre cas, il fallait que je vous aide à consolider vos couches. Il m'a expliqué que le centre de notre luminosité, qui est l'attention du nagual, est toujours en train de pousser vers l'extérieur, et c'est ça qui libère les couches. Alors la mort a beau jeu de se glisser entre elles et de les séparer complètement. Les sorciers doivent faire de leur mieux pour conserver leurs couches fermées. C'est pour ça que le Nagual nous a enseigné à *rêver. Rêver* consolide les couches. Quand un sorcier apprend à *rêver,* il relie l'une à l'autre ses deux attentions, et ce centre n'a plus à pousser vers l'extérieur.

– Vous voulez dire qu'un sorcier ne meurt pas ?

– C'est exact. Un sorcier ne meurt pas.

– Vous voulez dire qu'aucun de nous ne va mourir ?

– Je ne parlais pas de nous. Nous ne sommes rien. Nous sommes des espèces de phénomènes, ni ici ni là. Je voulais dire les sorciers. Le Nagual et Genaro sont des sorciers. Leurs deux attentions sont si étroitement ensemble que peut-être ne mourront-ils jamais.

– Est-ce que c'est le Nagual qui a dit ça, Gorda ?

– Oui. Lui et Genaro, tous les deux m'ont dit ça. Peu de temps avant leur départ, le Nagual nous a expliqué le pouvoir d'attention. Jamais auparavant je n'avais su quoi que ce soit du tonal et du nagual.

La Gorda raconta la façon dont don Juan leur avait enseigné cette dichotomie capitale tonal-nagual. Elle dit qu'un jour le Nagual les avait tous réunis pour les emmener faire une longue marche jusqu'à une vallée désolée,

rocailleuse, au milieu des montagnes. Il avait fait un gros paquet assez lourd, avec toutes sortes de choses ; il avait même mis dedans la radio de Pablito. Il avait alors donné le paquet à porter à Josefina, et il avait placé une lourde table sur les épaules de Pablito ; puis, ils s'étaient tous mis en marche. Il leur avait fait porter le paquet tour à tour, ainsi que la table, au cours de cette marche de plus de soixante kilomètres jusqu'à cet endroit désolé, en altitude. À leur arrivée là-haut, le Nagual avait fait installer la table par Pablito, au centre même de la vallée. Puis il avait demandé à Josefina de disposer sur la table le contenu du paquet. Une fois la table garnie, il leur avait expliqué la différence entre le tonal et le nagual dans les termes mêmes avec lesquels il me l'avait expliquée dans un restaurant de Mexico, sauf que dans leur cas, son exemple était infiniment plus pittoresque.

Il leur avait dit que le tonal était l'ordre dont nous sommes conscients dans notre monde quotidien, et également l'ordre personnel que nous portons sur les épaules à travers la vie, tout comme ils avaient porté cette table et le paquet. Le tonal personnel de chacun de nous était comme la table dans cette vallée, une île minuscule garnie des choses qui nous sont familières. Le nagual, en revanche,

c'était la source inexplicable qui maintenait cette table en place, c’était comme l'immensité de cette vallée déserte.
Il leur avait dit que les sorciers étaient obligés de surveiller leur tonal depuis une certaine distance, pour pouvoir mieux saisir ce qui se trouvait réellement autour d’eux. Il les avait fait marcher jusqu’à une crête du haut de laquelle ils pouvaient embrasser du regard l'ensemble du paysage. De la crête, la table était à peine visible. Il les avait fait revenir vers la table et il les avait fait se pencher au-dessus d'elle, pour leur montrer qu'un homme ordinaire ne peut pas saisir les choses comme un sor-

cier ; parce qu’un homme ordinaire est juste au-dessus de la table, et s’accroche à chacun des objets qui s'y trouve.
Ensuite, il avait demandé à chacun d’eux, tour à tour, de regarder de façon normale les objets sur la table, et il avait éprouvé leur mémoire en enlevant telle ou telle chose, qu’il cachait, pour voir s’ils avaient été attentifs. Ils avaient tous passé l’épreuve haut la main. Il leur fit remarquer que leur capacité de se souvenir si facilement des objets sur cette table était due au fait qu’ils avaient tous développé leur attention du tonal, ou attention au-dessus de la table.
Ensuite, il leur avait demandé de regarder de façon normale tout ce qui se trouvait par terre au-dessous de la table, et il avait éprouvé leur mémoire en enlevant des cailloux, des brindilles, ou toute autre chose se trouvant là. Aucun d'eux n'avait pu se souvenir de ce qu'il avait vu sous la table.
Alors, le Nagual avait balayé d'un geste tout ce qui se trouvait sur le plateau de la table, et il avait demandé à chacun d'eux, tour à tour, de se coucher sur le ventre en travers de la table et d'examiner avec soin le sol au-dessous. Il leur avait expliqué que pour un sorcier, le Nagual était la zone juste au-dessous de la table. Comme il était impensable de s'attaquer à l’immensité du nagual – représentée par cette immensité désolée –, les sorciers prenaient pour domaine d'activité la zone directement au-dessous de l’île du tonal – représentée de façon pittoresque par ce qui se trouvait au-dessous de cette table. Cette zone était le domaine de ce qu’il appelait l'attention seconde, ou attention du nagual, ou encore attention au-dessous de la table. Les guerriers pouvaient parvenir à cette attention uniquement après avoir balayé et nettoyé le dessus de leur table. Il disait qu'atteindre l'attention seconde transformait les deux attentions en

un élément unique, et que cette unité, c’était la totalité de son propre moi.
La Gorda me dit que sa démonstration avait été si claire pour elle, qu’elle avait aussitôt compris pourquoi le Nagual lui avait fait nettoyer sa propre vie ; balayer son île du tonal, comme il l’avait appelée. Elle avait senti qu’elle avait eu beaucoup de chance, en vérité, d’avoir suivi chaque suggestion qu'il lui avait faite. Elle

était alors encore très loin de pouvoir unifier ses deux attentions, mais son application avait abouti à une vie impeccable, ce qui constituait, comme il le lui avait assuré, le seul moyen pour elle de perdre sa forme humaine. Perdre la forme humaine était la principale condition préalable à l'unification des deux attentions.

– L'attention au-dessous de la table est la clé de tout ce que font les sorciers, poursuivit-elle. Pour que nous puissions atteindre cette attention, le Nagual et Genaro nous ont enseigné à *rêver ;* et à vous, ils vous ont enseigné des choses sur les plantes-pouvoir. Je ne sais pas ce qu'ils vous ont fait pour vous enseigner à piéger votre attention seconde avec des plantes-pouvoir ; mais pour nous enseigner comment faire du *rêve,* le Nagual nous a appris à contempler. Il ne nous a jamais dit ce qu'il nous faisait en réalité. Il nous a simplement enseigné à contempler. Nous n'avons jamais su que contempler était le moyen de piéger notre attention seconde. Nous pensions que notre acte de contempler était complètement gratuit. Mais ce n'était pas le cas. Il faut qu'un rêveur soit contemplateur avant de pouvoir piéger son attention seconde.

« Le Nagual a commencé ainsi : il a posé une feuille sèche sur le sol, et il me l'a fait regarder pendant des heures. Chaque jour il apportait une feuille et la mettait devant moi. Au début, j'ai cru qu'il s'agissait de la même feuille, qu'il conservait d'un jour sur l'autre, mais

ensuite j'ai remarqué que les feuilles étaient différentes. Le Nagual m'a dit que lorsqu'on se rend compte de cela, on n'est plus en train de regarder, mais de contempler.
« Ensuite il a posé devant moi des petits tas de feuilles sèches. Il m'a dit de les disperser avec ma main gauche et de sentir les feuilles comme si je les contemplais. Un rêveur déplace les feuilles en spirale, les contemple, et ensuite il rêve les dessins que font les feuilles. Le Nagual m'a dit que les rêveurs peuvent se considérer comme ayant maîtrisé la contemplation des feuilles lorsqu'ils rêvent d'abord les dessins de feuilles, puisqu'ils retrouvent ces mêmes dessins le lendemain dans leur pile de feuilles-sèches.
« Le Nagual disait que contempler les feuilles fortifie l'attention seconde. Quand on contemple une pile de feuilles pendant des heures, comme il me faisait souvent faire, les pensées se taisent. Sans pensées, l'attention du tonal diminue, et soudain votre attention seconde s'accroche aux feuilles, et les feuilles deviennent quelque chose d'autre. Le Nagual appelait « arrêter le monde » le moment où l'attention seconde s'accroche à quelque chose. Et c'est exact, le monde s'arrête. C'est pourquoi il vaut toujours mieux avoir quelqu'un à ses côtés quand on contemple. On ne sait jamais ce qui peut naître des caprices de l'attention seconde. Comme nous ne l'avons jamais utilisée, nous devons nous familiariser avec elle avant de pouvoir nous aventurer à contempler tout seuls.
« La difficulté de la contemplation, c'est d'apprendre à faire taire les pensées. Le Nagual disait qu'il préférait nous enseigner comment y parvenir avec une pile de feuilles, parce qu'il nous était toujours possible de trouver toutes les feuilles dont nous avions besoin, quel que soit le moment où nous voulions contempler. Mais n'importe quelle autre chose aurait aussi bien fait l'affaire.

« Une fois que vous pouvez arrêter le monde, vous êtes un contemplateur. Et comme le seul moyen d'arrêter le monde est d'essayer, le Nagual nous a tous fait contempler des feuilles sèches pendant des années et des années. Je crois que c'est le meilleur moyen d'atteindre notre attention secondé.
« Il combinait contempler les feuilles sèches et chercher nos mains en *rêve.* Il m'a fallu environ un an pour trouver mes mains, et quatre ans pour arrêter le monde. Le Nagual m'a dit qu'après avoir piégé une fois son attention seconde avec des feuilles sèches, on continue de faire de la contemplation et du *rêve* pour la dilater. Et c'est tout ce qu'il y a à contempler.
– À vous entendre, Gorda, les choses ont l'air tellement simples !
– Tout ce que font les Toltèques est très simple. Le

Nagual m’a dit que tout ce dont nous avions besoin pour piéger notre attention seconde, c'était d'essayer, d'essayer sans cesse. Nous avons tous arrêté le monde par la contemplation de feuilles sèches. Vous et Eligio, vous étiez différents. Vous-même, vous l’avez fait avec des plantes-pouvoir, mais je ne sais pas quelle voie le Nagual a suivie avec Eligio. Il n’a jamais voulu me le dire. Il m’a dit ce qui vous concernait parce que nous avons la même tâche.

Je lui dis que j’avais écrit dans mes notes que j’avais eu ma première prise de conscience complète d'avoir arrêté le monde seulement quelques jours plus tôt.

Elle rit.

– Vous avez arrêté le monde avant aucun d'entre nous, dit-elle. Que croyez-vous avoir fait lorsque vous avez pris toutes ces plantes-pouvoir ? Vous ne l'avez jamais fait par contemplation comme nous, c’est tout.

– Est-ce que la pile de feuilles sèches a été la seule chose que le Nagual vous ait fait contempler ?

– Dès que les rêveurs savent comment arrêter le monde, ils peuvent contempler d’autres choses ; et à la fin, lorsque les rêveurs perdent tout à fait leur forme, ils peuvent contempler n'importe quoi. Je fais ça. Je peux entrer en n’importe quoi. Mais il nous a fait suivre un certain ordre dans la contemplation.

« Tout d'abord, nous avons contemplé de petites plantes. Le Nagual nous a prévenus que les petites plantes sont très dangereuses. Leur pouvoir est concen- d tré ; elles ont une lumière très intense, et elles sentent quand les rêveurs sont en train de les contempler ; elles déplacent aussitôt leur lumière et elles la lancent contre le contemplateur. Il faut que les rêveurs choisissent pour la contemplation une seule sorte de plantes.

« Ensuite nous avons contemplé des arbres. Le rêveur doit également contempler une espèce d'arbres déterminée. À cet égard nous sommes pareils, vous et moi, nous sommes des contemplateurs d’eucalyptus.

Elle dut deviner sur les traits de mon visage ce qu’allait être ma question suivante.

– Le Nagual m’a dit qu'avec sa fumée vous pouviez très aisément mettre en marche votre attention seconde, poursuivit-elle. Vous avez focalisé votre attention bien des fois sur ce que préférait le Nagual : les corbeaux. Il a dit qu’une fois, votre attention seconde s’est focalisée sur un corbeau avec une telle perfection que le corbeau s'est envolé, à la manière dont fuient les corbeaux, vers le seul eucalyptus se trouvant dans les alentours.

Pendant des années, je m’étais penché sur cette expérience. Je ne pouvais la considérer que d’une seule

manière : un état hypnotique d'une complexité inconcevable, provoqué par les champignons psychotropiques contenus dans le mélange à fumer de don Juan, en conjonction étroite avec son habileté à manipuler les comportements. Il faisait naître en moi une catharsis de

la perception : changement en corbeau et perception du monde en tant que corbeau. Le résultat, c'était que je percevais le monde d'une manière qui ne pouvait absolument pas faire partie de mon inventaire des expériences passées. D'une certaine manière, l'explication de la Gorda avait tout simplifié.
Elle me dit qu'ensuite le Nagual leur avait fait contempler des créatures vivantes en mouvement. Il leur avait it que les petits insectes étaient de loin le meilleur sujet. Leur mobilité les rendait inoffensifs au contemplateur, à 'inverse des plantes qui tirent leur lumière directement de la terre.

L'étape suivante avait été la contemplation des rochers. Elle dit que les rochers étaient très vieux et très puissants ; ils avaient une lumière spécifique qui était plutôt verdâtre, par contraste avec celle des plantes, blanche, et avec la lumière jaunâtre des êtres vivants mobiles. Les rochers ne s'ouvrent pas facilement aux contemplateurs, mais cela valait la peine d'insister parce que les rochers ont des secrets spéciaux dissimulés au plus profond d'eux-mêmes, des secrets susceptibles d'aider les sorciers dans leur *rêve.*

– Quelles sont les choses que les rochers vous ont révélées ? demandai-je.

– Quand je contemple dans le cœur même d'un rocher, dit-elle, je saisis toujours une bouffée d'un parfum spécial, particulier à ce rocher. Quand j'erre dans mon *rêve,* je sais où je suis parce que je suis guidée par ces parfums.

Elle dit ensuite que le moment de la journée est un facteur important dans la contemplation de l'arbre et du rocher. Tôt dans la matinée les arbres et les rochers sont raides, et leur lumière est faible. C'est vers midi qu'ils sont au mieux, et contempler à ce moment-là permet de leur emprunter lumière et pouvoir. Tard dans l'après-

midi et en début de soirée, les arbres et les rochers sont silencieux et tristes, surtout les arbres. La Gorda disait qu'à cette heure-là les arbres donnent la sensation de contempler à leur tour le contemplateur.
Dans la hiérarchie de la contemplation, une deuxième série consistait à contempler des phénomènes cycliques : pluie et brouillard. Elle dit que le contemplateur peut focaliser son attention seconde sur la pluie elle-même et se déplacer avec elle, ou bien la focaliser sur les arrière-plans et utiliser la pluie, pour ainsi dire, comme un verre grossissant capable de révéler des caractéristiques cachées. C'est en contemplant à travers la pluie que l'on découvre, par exemple, des endroits de pouvoir ou des endroits à éviter. Les endroits de pouvoir sont jaunâtres et les endroits à éviter sont d'un vert intense.
La Gorda me dit ensuite que le brouillard était incontestablement la chose la plus mystérieuse de la terre pour le contemplateur, et qu'il pouvait être utilisé de deux manières, exactement comme la pluie. Mais il ne se soumet pas facilement aux femmes, et il était resté hors d'atteinte pour elle, même après la perte de sa forme humaine. Elle me dit qu'une fois le Nagual lui avait fait « voir » une buée verte à la tête d'une nappe de brouillard et il lui avait dit que c'était l'attention seconde d'un contemplateur de brouillard vivant dans les montagnes où ils se trouvaient, le Nagual et elle : il se déplaçait avec le brouillard. Elle ajouta que l'on se servait du brouillard pour révéler les fantômes des choses qui ne sont plus là, et que le véritable exploit des contemplateurs de brouillard, c'est de laisser leur attention seconde pénétrer au sein de tout ce que leur contemplation leur révèle.
Je lui dis qu'une fois, alors que j'étais avec don Juan, j'avais vu un pont constitué à partir d'une nappe de brouillard. J'avais été stupéfait de la netteté et de la pré-

cision des détails de ce pont. Pour moi, il était plus que réel. La scène était si intense et si vivante que j'avais été incapable de l'oublier. Don Juan m'avait fait observer qu'un jour il me faudrait traverser ce pont.
– Je suis au courant, me dit-elle. Le Nagual m'a dit qu'un jour, lorsque vous aurez maîtrisé votre attention seconde, vous traverserez ce pont avec cette attention. Il a dit que si vous deveniez sorcier, un pont se formera pour vous à partir du brouillard, puis vous le traverserez et disparaîtrez de ce monde-ci pour toujours. Tout comme lui-même.
– Est-ce qu'il a disparu comme ça, par-dessus un pont ?
– Pas par-dessus un pont. Mais vous avez été témoin de la façon dont le Nagual et Genaro pénétraient par la fêlure entre les mondes, sous vos yeux mêmes. Nestor a dit que seul Genaro a agité la main pour dire au revoir la dernière fois que vous les avez vus ; le Nagual n'a pas agité la main parce qu'il ouvrait la fêlure. Le Nagual m'a dit que lorsque l'attention seconde doit être suscitée à se rassembler, la seule chose nécessaire, c'est le mouvement d'ouvrir cette porte. C'est ça le secret des rêveurs toltèques une fois qu'ils sont sans-forme.
Je voulus l'interroger sur la façon dont don Juan et

don Genaro pénétraient à travers cette fêlure. Elle m'en empêcha en effleurant ma bouche du bout de ses doigts. Elle me dit qu'une autre série était constituée par la contemplation du lointain et du nuage. Dans les deux cas, l'effort des contemplateurs consistait à envoyer leur attention seconde à l'endroit qu'ils contemplaient. Ainsi, ils couvraient de grandes distances, ou ils chevauchaient des nuages. Dans le cas de la contemplation de nuage, le Nagual ne leur avait jamais permis de contempler des fronts d'orage. Il leur avait dit qu'il fallait être sans-forme avant de pouvoir tenter cet exploit et qu'alors ils

pourraient non seulement chevaucher un front d'orage, mais la foudre elle-même.

La Gorda se mit à rire et me demanda de deviner qui avait pu être assez téméraire et dément pour essayer de contempler des fronts d'orage malgré tout. Le seul nom qui me vint à l'esprit fut celui de Josefina. La Gorda me dit que Josefina avait effectivement essayé de contempler des fronts d'orage chaque fois qu'elle en avait eu l'occasion, en l'absence du Nagual, jusqu'au jour où un coup de foudre l'avait presque tuée.

– Genaro était un sorcier de la foudre, poursuivit-elle. Ses deux premiers apprentis, Benigno et Nestor, avaient été désignés à lui par son amie la foudre. Il a raconté qu'il cherchait des plantes dans une région très reculée où les Indiens sont très exclusifs et n'aiment pas les visiteurs, quels qu'ils soient. Ils avaient donné à Genaro la permission de rester sur leurs terres car il parlait leur langue. Genaro était en train de ramasser des plantes lorsqu'il se mit à pleuvoir : il y avait quelques maisons non loin de là, mais comme les gens étaient peu amicaux, il ne voulut pas les déranger, il était sur le point de se glisser dans un trou lorsqu'il vit un jeune homme s'avancer sur le chemin avec une bicyclette lourdement chargée de marchandises. C'était Benigno, l'homme de la ville qui commerçait avec ces Indiens. Sa bicyclette s'embourba dans la boue, et juste à ce moment-là un coup de foudre le frappa. Genaro le crut mort. Des gens des maisons, ayant vu ce qui s'était passé, sortirent aussitôt. Benigno avait eu plus de peur que de mal, mais sa bicyclette était cassée et toutes ses marchandises abîmées. Genaro était resté une semaine avec lui, et il l'avait guéri.

« Il est arrivé presque la même chose à Nestor. Il achetait souvent des plantes médicinales à Genaro, et un jour, il l'a suivi dans les montagnes pour voir où il ramassait ses plantes, de façon à ne plus avoir à les

payer. Genaro, à dessein, alla très loin dans les montagnes : son intention était d'égarer Nestor. Il ne pleuvait pas mais il y avait de l'orage, et soudain un coup de foudre frappa la terre et se mit à courir sur le sol desséché, comme un serpent. Il courut juste entre les jambes de Nestor et frappa un rocher dix mètres plus loin.
« Genaro disait que la foudre avait carbonisé l'intérieur des jambes de Nestor. Ses testicules avaient enflé et il était tombé très malade. Genaro avait dû le soigner pendant une semaine au milieu de ces montagnes.
« Quand Benigno et Nestor ont été guéris, ils étaient déjà ferrés à l'hameçon. Il faut que les hommes soient ferrés. Les femmes n'en ont pas besoin. Les femmes entrent librement dans tout. C'est leur pouvoir, et en même temps c'est leur désavantage. Il faut que les hommes soient tirés et que les femmes soient retenues.
Elle gloussa de rire et dit que sans aucun doute elle avait en elle pas mal d'hommes, car elle avait besoin d'être tirée, et que je devais avoir pas mal de femmes, car j'avais besoin d'être retenu.
La dernière série était la contemplation du feu, de la fumée et de l'ombre. Elle dit que pour un contemplateur, le feu n'est pas lumineux mais noir, et il en est de même pour la fumée. Les ombres, en revanche, sont brillantes et elles recèlent couleurs et mouvement.
Il y avait encore deux choses, classées à part : la contemplation des étoiles et la contemplation de l'eau. La contemplation des étoiles était effectuée par des sorciers ayant perdu leur forme humaine. Elle me dit qu'elle avait contemplé les étoiles et qu'elle s'en était bien trouvée. Mais qu'elle ne parvenait pas à contempler l'eau, surtout l'eau courante, qui était utilisée par des sorciers sans-forme pour rassembler leur attention seconde et la transporter partout où ils avaient besoin d'aller.

– Nous sommes tous terrifiés par l'eau, poursuivit-elle. Une rivière rassemble l'attention seconde et l'entraîne : il n'y a aucun moyen d'arrêter. Le Nagual m'a parlé de vos exploits de contemplateur d'eau, mais il m'a dit aussi qu'une fois, vous vous êtes presque désagrégé dans l'eau d'une rivière peu profonde, et que maintenant vous ne pouvez même plus prendre un bain.
Don Juan m'avait fait, à diverses reprises, regarder fixement l'eau d'un fossé d'irrigation qui se trouvait derrière sa maison, alors que j'étais sous l'influence de son mélange à fumer. J'avais fait l'expérience de sensations inconcevables. Une fois, je m'étais vu complètement vert, comme si j'étais couvert d'algues. Après cela,

il m’avait recommandé d’éviter l’eau.
– Est-ce que mon attention seconde a été blessée par l'eau ? demandai-je.
– Oui, répondit-elle. Vous êtes un homme très capricieux. Le Nagual vous avait averti de prendre garde, mais avec l’eau courante, vous êtes allé au-delà de vos limites. Le Nagual a dit que vous auriez pu utiliser l’eau comme personne d’autre, mais que ce n’était pas votre destin d’être modéré.
Elle rapprocha son banc du mien.
– Voilà. C'est tout ce qu’il y a à contempler, dit-elle. Mais il y a d’autres choses que je dois vous dire avant votre départ.
– Quelles choses, Gorda ?
– Tout d’abord, avant que je dise quoi que ce soit, vous devez rassembler votre attention seconde pour les petites sœurs et moi.
– Je ne crois pas pouvoir le faire.
La Gorda se leva et entra dans la maison. Elle revint un instant plus tard avec un petit coussin épais, rond, fabriqué avec la même fibre naturelle qui sert à faire des filets. Sans dire un mot, elle m'entraîna de nouveau sous

le porche de devant. Elle me dit qu’elle avait fabriqué ce coussin elle-même, pour être plus à l’aise lorsqu'elle apprenait à contempler. Parce que la position du corps est très importante lorsque l’on se met à contempler. Il faut que l’on s’assoie sur le sol, sur un matelas doux de feuilles, ou sur un coussin fait de fibres naturelles. Le dos doit être accoté à un arbre, ou à une souche, ou à un rocher plat. Le corps doit être parfaitement détendu. Les yeux ne se fixent jamais sur l’objet, pour éviter toute fatigue. La contemplation consiste à balayer très lentement l’objet contemplé, en allant en sens inverse des aiguilles d’une montre, mais sans remuer la tête. Elle ajouta que le Nagual leur avait fait planter ces gros poteaux pour qu’elles puissent s’y accoter.
Elle me fit asseoir sur son coussin, le dos appuyé contre un des poteaux. Elle me dit qu'elle allait me guider dans la contemplation d'un endroit-pouvoir que le Nagual avait dans les collines rondes de l'autre côté de la vallée. Elle espérait qu'en contemplant cet endroit j’obtiendrais l’énergie nécessaire à rassembler mon attention seconde.
Elle s'assit très près de moi, à ma gauche, et elle se mit à me donner des instructions. Presque dans un murmure, elle me dit de garder mes paupières mi-closes, et de fixer des yeux l'endroit où convergeaient deux énormes collines rondes. Il y avait là un canon étroit et profond, avec un torrent. Elle me dit que cette contemplation particulière était constituée par quatre actions séparées. La première consistait à utiliser le bord de mon chapeau comme visière, pour écarter l’éclat du soleil, en laissant venir sur mes yeux une quantité infime de lumière, pas davantage ; ensuite, il s'agissait de fermer à demi mes paupières ; la troisième étape consistait à maintenir l'ouverture de mes paupières pour conserver un flux uniforme de lumière ; et la quatrième étape

consistait à distinguer le canon, à l'arrière-plan, à travers les mailles des fibres de lumière se trouvant sur mes cils.
Au début, il me fut impossible de suivre ses instructions. Le soleil était haut au-dessus de l'horizon et il fallait que je penche ma tête en arrière. Je fis basculer mon chapeau jusqu'à ce que le bord arrête la majeure partie de l'éclat. Cela parut suffire. Dès que j'eus fermé les yeux à demi, un morceau de lumière – qui apparut comme s'il venait du haut de mon chapeau – explosa littéralement sur mes cils, qui agissaient comme une trame créant un tissu de lumière. Je regardai mes paupières mi-closes et je jouai un instant avec le réseau de lumière jusqu'à ce que je puisse distinguer à l'arrière-plan le contour noir, vertical, du canon.
La Gorda me dit alors de contempler la partie médiane du canon jusqu'à ce que je puisse repérer une tache marron très foncé. Elle dit que c'était un trou dans le canon, un trou qui n'était pas là pour l'œil qui regarde, mais uniquement pour l'œil qui « voit ». Elle m'avertit : il faudrait que j'exerce mon contrôle sur moi-même dès que j'aurais isolé cette tache, de façon qu'elle ne m'entraîne pas vers elle. J'étais plutôt censé resserrer le champ de ma vision sur elle, et contempler au-dedans d'elle. Elle suggéra qu'au moment où je trouverais le trou, j'appuie mes épaules contre la sienne pour le lui faire savoir. Elle se glissa de côté jusqu'à ce qu'elle soit penchée sur moi.
Je luttai pendant un moment pour maintenir les quatre actions coordonnées et stables, et soudain un point sombre se forma au milieu du canon. Je remarquai aussitôt que je ne le voyais pas de la façon dont je vois d'habitude. Le point sombre était plutôt une impression, une distorsion visuelle en quelque sorte. À l'instant où mon contrôle sur moi-même diminua, il dis-

parut. Il n'était dans mon champ de perception que si je conservais les quatre actions sous contrôle. Je me souvins alors que don Juan m'avait occupé à une activité semblable un nombre incalculable de fois : il suspendait un petit morceau de tissu à la branche basse d'un buisson, se trouvant en ligne avec certaines formations géologiques particulières des montagnes de l'arrière-plan, des canons ou des déclivités. En me faisant asseoir à environ quinze mètres de ce morceau de tissu, et en me faisant regarder fixement à travers les branches basses du buisson où le tissu était suspendu, il créait toujours en moi un effet de perception particulier. Le morceau de tissu, qui était toujours un soupçon plus foncé que la formation géologique que je fixais des yeux, paraissait tout d'abord être une particularité de cette formation. L'idée, c'était de laisser ma perception jouer, sans analyser les choses. Je ne réussissais jamais, parce que j'étais parfaitement incapable de suspendre tout jugement, et mon esprit se lançait toujours sur quelque conjecture rationnelle concernant le mécanisme de ma perception fantôme.
Cette fois-ci, je ne ressentis aucun besoin de me poser des questions. La Gorda n'était pas un personnage imposant que mon inconscient me forçait à combattre, comme de toute évidence don Juan l'avait été pour moi.
La tache foncée dans mon champ de perception devint presque noire. Je me penchai contre l'épaule de la Gorda pour le lui faire savoir. Elle me murmura dans l'oreille qu'il me fallait m'efforcer de maintenir mes paupières dans la position où

elles se trouvaient, et respirer calmement à partir de mon abdomen. Il ne fallait pas que je laisse la tache m'entraîner, mais que je pénètre progressivement en elle. La chose à éviter, c'était de laisser le trou s'agrandir et m'engloutir soudain. Dans le cas où

cela se produirait, il fallait que j'ouvre les yeux immédiatement.
Je me mis à respirer comme elle me l'avait prescrit, et cela me permit de maintenir indéfiniment mes paupières fixées au degré d'ouverture qui convenait.
Je demeurai dans cette position pendant un temps assez long. Ensuite, je remarquai que je m'étais mis à respirer normalement et que cela n'avait pas perturbé ma perception de la tache obscure. Mais soudain, la tache foncée se mit à bouger, animée de pulsations, et avant que j'aie pu reprendre ma respiration calme, le noir s'avança vers moi et m'enveloppa. Je fus comme pris de panique. J'ouvris les yeux.
La Gorda me dit que je faisais de la contemplation de lointain, et que dans ce cas, il était nécessaire de respirer de la façon qu'elle m'avait recommandée. Elle me pressa de tout recommencer du début. Elle me dit que le Nagual les faisait souvent asseoir pendant des journées entières, pour rassembler leur attention seconde en contemplant ce point. Il les avertissait à maintes reprises du danger d'être englouti, en raison du choc auquel le corps était alors soumis.
Il me fallut environ une heure de contemplation pour faire ce qu'elle avait décrit. Resserrer le champ de ma concentration sur le point et contempler au-dedans de lui, cela signifiait que la tache marron dans mon champ de perception s'éclairait d'une façon très brusque. Lorsqu'elle devint plus claire, je me rendis compte que quelque chose en moi était en train d'accomplir un acte impossible. Je sentis que j'avançais réellement vers le point ; c'était pour cela que j'avais l'impression qu'il s'éclaircissait. Ensuite je fus si près de lui que je pus distinguer en lui certains détails comme des rochers particuliers et de la végétation. Je vins encore plus près, et je pus voir sur l'un des rochers une formation particulière.

On aurait dit un siège grossièrement taillé. Il me plut beaucoup ; comparés à lui, les autres rochers paraissaient pâles et dénués d'intérêt.
J'ignore combien de temps je l'ai contemplé. Je pouvais voir avec netteté chacun de ses détails. Je sentis que je pourrais me perdre à jamais à le détailler ainsi, car cela n'avait pas de fin. Mais quelque chose détourna ma vision ; une autre image étrange vint en surimpression sur le rocher, puis une autre, et une autre encore. Cette intrusion me dérangea. À l'instant même où je me sentis dérangé, je me rendis compte que la Gorda, derrière moi, me déplaçait la tête d'un côté et de l'autre. En quelques secondes la concentration de ma contemplation fut entièrement dissipée.
La Gorda se mit à rire et dit qu'elle comprenait pourquoi j'avais causé tant de tracas au Nagual. Elle venait de voir à quel point je me laissais entraîner au-delà de mes limites. Elle s'assit contre le poteau le plus proche et me dit qu'avec les petites sœurs, elle allait contempler au sein de l'endroit-pouvoir du Nagual. Elle poussa aussitôt un cri d'oiseau très perçant. L'instant d'après les petites sœurs sortirent de la maison et s'assirent pour contempler avec elle.

Leur maîtrise de la contemplation était évidente. Une rigidité étrange s'emparait de leurs corps. Elles avaient l'air de ne pas respirer du tout. Leur sérénité était si communicative que je me surpris moi aussi les yeux mi-clos, en train de fixer les collines.
La contemplation avait été pour moi une véritable révélation. En l'accomplissant, j'avais confirmé certains thèmes importants des enseignements de don Juan. La Gorda avait décrit la démarche d'une manière volontairement vague. « Resserrer le champ de ma concentration sur l'objet » était plus un ordre que la description d'un processus, et pourtant c'était une description, puisque

l'unique exigence essentielle avait été remplie ; don Juan avait appelé cette exigence : arrêter le dialogue intérieur. D'après les affirmations de la Gorda concernant la contemplation, il me paraissait évident que l'effet recherché par don Juan en les faisant contempler était de leur apprendre à arrêter le dialogue intérieur. La Gorda l'avait exprimé en disant qu'il fallait « faire taire les pensées ». Don Juan m'avait enseigné à faire cette même chose, mais en me faisant suivre la voie opposée : au lieu de m'enseigner à focaliser ma vision, comme les contemplateurs, il m'avait enseigné à l'élargir : à immerger ma conscience en ne concentrant ma vue sur rien. J'avais, en quelque sorte, à sentir avec mes yeux tout ce qui se trouvait dans la zone de 180 degrés en face de moi, tout en maintenant mon regard flou, juste au-dessus de la ligne de l'horizon.
J'éprouvai beaucoup de difficultés à contempler, parce que cela impliquait une inversion complète de cet entraînement. Lorsque j'essayais de contempler, j'avais tendance à élargir mon champ. Les efforts que je déployai pour tenir cette tendance en échec me permirent pourtant de faire taire mes pensées. Après avoir coupé mon dialogue intérieur, il ne me fut pas difficile de contempler de la manière prescrite par la Gorda.
Don Juan avait très souvent affirmé que ce qui caractérisait le plus sa sorcellerie, c'était l'interruption du dialogue intérieur. Dans le cadre de l'explication que la Gorda m'avait fournie concernant les deux domaines de l'attention, arrêter le dialogue intérieur était une manière pratique de décrire l'acte de désengager l'attention du tonal.
Don Juan avait dit aussi qu'après avoir arrêté le dialogue intérieur, nous arrêtons également le monde. Il s'agissait là d'une description pratique du processus inconcevable qui consiste à focaliser notre attention

seconde. Il avait dit qu'une partie de nous est toujours maintenue sous clé parce que nous en avons peur, et que pour notre raison cette partie de nous est comme un parent atteint de maladie mentale, que nous gardons enfermé dans un cachot. Cette partie, selon les termes de la Gorda, c'était notre attention seconde, et lorsqu'elle avait enfin la possibilité de se focaliser sur quelque chose, le monde s'arrêtait. En tant d'hommes ordinaires, nous ne connaissons que l'attention du tonal, et donc il n'est pas trop invraisemblable de dire que dès

l'annulation de cette attention, le monde doit véritablement s'arrêter. La focalisation de notre attention seconde, qui est sauvage, non éduquée, doit donc être terrifiante. Don Juan avait raison de dire que le seul moyen d'empêcher que ce parent atteint de maladie mentale ne fasse irruption en nous, consistait à nous abriter derrière le bouclier de notre éternel dialogue intérieur.

La Gorda et les petites sœurs se levèrent après environ une demi-heure de contemplation. De la tête, la Gorda me montra un banc où m'asseoir. Elle dit qu'elle partait sur la route à la rencontre des Genaros, pour les conduire ici. Elle sortit par la porte de devant.

Les petites sœurs s'assirent autour de moi. Lidia me proposa spontanément de répondre à tout ce que je voudrais lui demander. Je lui demandai de me parler de sa contemplation dans le lieu-pouvoir de don Juan, mais elle ne me comprit pas.

– Je suis un contemplateur de lointain, dit-elle, je suis d'abord devenue contemplateur, et ensuite le Nagual m'a fait tout recommencer par le commencement. Seulement la deuxième fois il m'a fait contempler les ombres des feuilles, des plantes, des arbres et des rochers. Maintenant je ne regarde jamais plus les choses ; je regarde leurs ombres ; même la nuit, il y a des ombres. Parce que je suis

un contemplateur d'ombre, je suis aussi un contemplateur de lointain, je peux contempler des ombres même dans le lointain.

« Les ombres du début de la matinée ne disent pas grand-chose. C'est le moment où les ombres se reposent. Il est donc inutile de contempler très tôt dans la journée. Vers six heures du matin les ombres se réveillent et c'est vers cinq heures de l'après-midi qu'elles sont le mieux. À ce moment-là, elles sont pleinement éveillées.

– Qu'est-ce que les ombres vous disent ?

– Tout ce que je veux savoir. Elles me disent des choses parce qu'elles ont chaud, ou froid, ou parce qu'elles bougent, ou parce qu'elles ont des couleurs. Je ne sais pas encore toutes les choses que les couleurs, le chaud et le froid veulent dire. Le Nagual m'a laissé le soin de l'apprendre par moi-même.

– Comment apprenez-vous ?

– Dans mon *rêve.* Les rêveurs doivent contempler pour pouvoir *rêver* et ensuite ils doivent chercher leurs rêves dans leur contemplation. Par exemple le Nagual m'a fait contempler les ombres de rochers, et ensuite, dans mon *rêve* j'ai découvert que ces ombres avaient de la lumière, alors j'ai recherché la lumière dans les ombres, à partir de ce moment-là et jusqu'à ce que je l'aie trouvée. Contempler et *rêver* vont ensemble. Il m'a fallu beaucoup contempler d'ombres pour pouvoir faire avancer mon rêve d'ombres. Et ensuite il m'a fallu beaucoup de *rêve* et de contemplation pour mettre les deux ensemble, et véritablement *voir* dans les ombres ce que je voyais dans mon *rêve.* Vous voyez ce que je veux dire ? Chacune de nous fait pareil. Le *rêve* de Rosa se rapporte à des arbres, parce qu'elle est un contemplateur d'arbres, et celui de Josefina se rapporte à des nuages parce qu'elle est un contemplateur de nuages.

Elles contemplent des arbres et des nuages jusqu'à ce qu'ils correspondent à leurs *rêves.*

Rosa et Josefina secouèrent la tête en signe d'assentiment.

– Et la Gorda ? demandai-je.

– C'est un contemplateur de puces, dit Rosa, et elles éclatèrent toutes de rire.

– La Gorda n'aime pas être piquée par les puces, expliqua Lidia. Elle est sans-forme, et elle peut contempler n'importe quoi, mais c'était autrefois un contemplateur de pluie.

– Et Pablito ?

– Il contemple l'entrejambe des filles, répondit Rosa du ton le plus sérieux du monde.

Elles éclatèrent de rire. Rosa me donna des tapes dans le dos.

– Si j'ai bien compris, il est associé à vous, non ? Qui

se ressemble s’assemble ! dit-elle.
Elles se mirent à taper sur la table. Elles riaient si fort que les bancs en tremblaient.
– Pablito est un contemplateur de rochers, dit Lidia. Nestor est un contemplateur de pluie et de plantes, et Benigno un contemplateur de lointain. Mais ne me demandez plus rien sur la contemplation, parce que je vais perdre mon pouvoir si je vous en dis davantage.
– Comment se fait-il que la Gorda m’ait tout dit ?
– La Gorda a perdu sa forme, répliqua-t-elle. Si jamais je perds la mienne, je vous dirai tout moi aussi. Mais à ce moment-là, vous n'aurez guère envie de l'entendre. Si vous vous en souciez aujourd'hui, c’est uniquement parce que vous êtes stupide, comme nous. Le jour où nous perdrons notre forme, nous cesserons tous d’être stupides.
– Pourquoi posez-vous tant de questions alors que vous savez tout ça ? demanda Rosa.

– Parce qu’il est comme nous, dit Lidia. Ce n’est pas un vrai Nagual. Il est encore homme.
Elle se tourna face à moi. Pendant un instant, son visage devint dur, et ses yeux perçants et froids ; mais son expression s'adoucit dès qu’elle me parla.
– Vous êtes associés, vous et Pablito, dit-elle Vous l'aimez vraiment, n’est-ce pas ?
Je réfléchis un instant avant de répondre. Je lui dis que sans savoir pourquoi, j’avais en lui une confiance implicite. Sans aucune raison manifeste, j'éprouvais pour lui un sentiment de parenté.
– Vous l'aimez tellement que vous l'avez poussé hors jeu, dit-elle d’un ton accusateur. En haut de cette montagne où vous avez sauté, il était en train de trouver par lui-même son attention seconde, mais vous l’avez forcé à sauter avec vous.
– Je l’ai simplement tenu par le bras, protestai-je.
– Un sorcier ne tient pas un autre sorcier par le bras, dit-elle. Nous sommes tous très capables. Vous n'avez aucun besoin que l’une de nous trois vous vienne en aide. Seul un sorcier qui *voit* et qui est sans-forme peut aider. En haut de cette montagne où vous avez sauté, vous étiez censé passer le premier. Maintenant, Pablito est lié à vous. Je suppose que vous avez en tête de nous aider de la même façon. Bon Dieu ! plus je pense à vous et plus je vous méprise.
Rosa et Josefina firent entendre un murmure d’acquiescement. Rosa se leva et me fit face, les yeux pleins de rage. Elle exigea de savoir ce que j’avais l'intention de faire avec elles. Je répondis que j’avais l’intention de partir bientôt. Mes paroles semblèrent leur faire un choc. Elles se mirent à parler toutes en même temps. La

voix de Lidia s'éleva au-dessus de celles des autres : elle dit que le moment de partir avait eu lieu la nuit précé-dente, et que sa haine était née à l’instant même où

j’avais décidé de rester. Josefina se mit à me crier des obscénités.
Je ressentis un frisson soudain et je me levai pour leur crier de se taire, d'une voix qui n’était pas la mienne. Elles me regardèrent, horrifiées. J’essayai de paraître naturel, mais je m’étais effrayé moi-même autant que je les avais effrayées.
À ce moment-là, la Gorda passa dans la cuisine comme si elle s’était cachée dans la pièce de devant en attendant que nous engagions le combat. Elle dit qu’elle nous avait tous prévenus de ne pas nous laisser prendre au piège de nos illusions réciproques. Je ne pus m’empêcher de rire en l'entendant nous gronder comme si nous étions des enfants. Elle nous dit que nous nous devions mutuellement le respect, et que le respect entre guerriers était une affaire extrêmement délicate. Les petites sœurs savaient se comporter en guerriers entre elles, tout comme les Genaros entre eux, mais lorsque je pénétrais au sein de l’un des groupes, ou bien quand les deux groupes se réunissaient, nous mettions tous notre connaissance de guerrier au rancart, pour nous comporter comme des gâte-sauce.
Nous nous assîmes. La Gorda s'assit près de moi. Après un instant de silence, Lidia expliqua qu’elle avait peur que je leur fasse ce que j'avais fait à Pablito. La Gorda déclara en riant que jamais elle ne me laisserait « aider » aucune d'elles de cette manière-là. Je lui dis que je ne pouvais pas comprendre ce que j’avais fait de tellement mal à l’égard de Pablito. Je n’avais pas été conscient de mes actes, et si Nestor ne me l’avait pas raconté, je n'aurais jamais su que j’avais en réalité accroché Pablito. Nestor n'avait-il pas exagéré un peu ? Peut-être avait-il même fait erreur.
La Gorda répondit que le Témoin ne ferait jamais une erreur aussi stupide que ça, et qu’à plus forte raison il

n'exagérerait pas les choses ; le Témoin était le guerrier le plus parfait de leur groupe.
– Les sorciers ne s'aident pas mutuellement comme vous avez aidé Pablito, poursuivit-elle. Vous vous êtes comporté comme l'homme de la rue. Le Nagual nous a enseigné à tous d'être des guerriers. Il nous a dit qu'un guerrier n'avait de compassion pour personne. Pour lui, avoir de la compassion cela voulait dire que vous désiriez que l'autre personne soit comme vous, qu'elle soit à votre place ; si vous lui donnez un coup de main, c'est uniquement dans ce but. C'est ce que vous avez fait à Pablito. La chose la plus dure au monde pour un guerrier, c'est de laisser les autres tranquilles. Quand j'étais grosse, je me faisais du souci parce que Lidia et Josefina ne mangeaient pas assez. J'avais peur qu'elles tombent malades et qu'elles meurent faute de nourriture. Je faisais l'impossible pour qu'elles grossissent et mes intentions étaient les meilleures du monde. L'impeccabilité du guerrier, c'est de laisser vivre les autres et de les accepter tels qu'ils sont. Ça veut dire, bien sûr, que vous vous fiez à eux du soin d'être eux-mêmes des guerriers impeccables.
– Mais... Et s'ils ne sont pas des guerriers impeccables ? dis-je.
– Votre devoir est d'être impeccable vous-même et de ne pas dire un mot, répliqua-t-elle. Le Nagual a dit que seul un sorcier qui *voit* et qui est sans-forme peut se permettre d'aider quelqu'un. C'est pourquoi ils nous a aidés, et nous a faits ce que nous sommes. Vous ne pensez tout de même pas que vous pouvez aller vous promener comme ça et ramasser dans la rue des gens à aider ?
Don Juan m'avait déjà mis face à ce dilemme : je ne pouvais en aucune manière aider mes semblables. En fait, dans sa vision des choses, tout effort de notre part

pour aider autrui était un acte arbitraire dirigé uniquement par notre intérêt personnel.
Un jour où j'étais en ville avec lui, j'avais ramassé un escargot qui se trouvait au milieu du trottoir et je l'avais déposé en sécurité sous des plantes grimpantes. J'étais certain que si je l'avais laissé au milieu du trottoir, quelqu'un lui aurait marché dessus tôt ou tard. Je pensais qu'en le mettant dans un endroit sûr, je l'avais sauvé.
Don Juan m'avait fait remarquer que ma supposition était frivole, parce que je n'avais pas pris en considération deux possibilités importantes. La première, c'était que l'escargot était peut-être en train d'échapper à une mort certaine, provoquée par un poison déposé sous les feuilles des plantes. Et la seconde possibilité, c'était que l'escargot avait assez de pouvoir personnel pour traverser le trottoir. En intervenant, je n'avais pas sauvé l'es-

cargot, au contraire : je lui avais fait perdre ce qu'il avait si péniblement gagné, sans plus.
Je voulus, bien sûr, remettre l'escargot où je l'avais ramassé, mais il ne me laissa pas le faire. Il me dit que c'était le destin de l'escargot d'avoir rencontré en travers de son chemin un imbécile qui lui avait fait perdre son élan. Si je le laissais à l'endroit où je l'avais mis, il serait peut-être encore capable de rassembler assez de pouvoir pour aller où il était en train d'aller.
Je crus que j'avais compris son raisonnement. Mais de toute évidence, je ne lui avais donné qu'un assentiment superficiel. La chose la plus difficile pour moi, c'était de laisser vivre les autres.
Je leur racontai l'histoire. La Gorda me donna de petites claques dans le dos.
– Chacun a ses défauts, dit-elle. Nous sommes tous les cinq des être terribles, qui ne veulent rien comprendre. Je suis débarrassée de l'essentiel de mon côté affreux, mais pas encore de tout. Nous sommes plutôt

lents, et par rapport aux Genaros, nous sommes sinistres et autoritaires. Les Genaros, en revanche, sont tous comme Genaro : leur caractère terrible est très peu développé.

Les petites sœurs acquiescèrent d'un signe de tête.

– Vous êtes le plus affreux d'entre nous, me dit Lidia. Quand je nous compare à vous, je me dis que nous ne sommes pas si mauvaises que ça.

La Gorda gloussa de rire et me donna une tape sur la jambe, comme pour me dire d'exprimer mon accord avec les paroles de Lidia. C'est ce que je fis, et elles se mirent toutes à rire comme des enfants.

Nous restâmes un long moment silencieux.

– J'en viens maintenant à la fin de ce que j'ai à vous dire, s'écria la Gorda tout à coup.

Elle nous fit tous nous lever. Elle me dit qu'elles allaient me montrer l'attitude-pouvoir du guerrier toltèque. Lidia se mit debout de mon côté droit. Elle me saisit la main avec sa main droite, paume contre paume mais sans entrelacer les doigts. Puis elle accrocha mon bras droit au-dessus du coude avec son bras gauche et elle me maintint fermement contre son buste. Josefina fit exactement de même, mais à ma gauche. Rosa, debout en face de moi, fit passer ses bras sous mes aisselles et me saisit par les épaules. La Gorda vint derrière moi et m'enlaça par la taille, en entrecroisant ses doigts par-dessus mon nombril.

Nous avions tous à peu près la même taille, et elles purent appuyer leurs têtes contre la mienne. La Gorda se mit à parler très doucement derrière mon oreille gauche, mais assez fort pour être entendue par nous tous. Elle dit que nous allions essayer de placer notre attention seconde dans l'endroit-pouvoir du Nagual, sans que rien ni personne ne nous donne de coup de pouce initial. Cette fois-ci, il n'y aurait ni maître

pour nous aider, ni alliés pour nous éperonner. Nous allions aller là-bas uniquement par la force de notre désir.

J'éprouvai le besoin irrépressible de lui demander ce que je devais faire. Elle répondit que je devais laisser mon attention seconde se focaliser sur ce que j'avais contemplé.

Elle expliqua que la position particulière dans laquelle nous nous trouvions constituait un dispositif-pouvoir toltèque. J'étais en ce moment le centre et la force de liaison des quatre coins du monde. Lidia était l'Est, l'arme que le guerrier Toltèque tient dans sa main droite ; Rosa était le Nord, le bouclier dont le guerrier est bardé vers l'avant ; Josefina était l'Ouest, l'esprit qui saisit, et que le guerrier tient dans sa main gauche ; et la Gorda était le Sud, la corbeille que le guerrier porte sur son dos, et où il garde ses objets-pouvoir. Elle dit que la position naturelle de tout guerrier était face au Nord, car il fallait qu'il tienne l'arme (l'Est) dans sa main droite. Mais la direction à laquelle nous-mêmes devions faire face était le Sud, légèrement vers l'Est ; donc, l'acte de pouvoir que le Nagual nous avait chargé d'exécuter consistait à changer de directions.

Elle me rappela que l'une des premières choses que le Nagual nous avait faites, c'était de tourner nos yeux face au sud-est. C'était par ce moyen qu'il avait incité notre attention seconde à accomplir l'exploit que nous allions tenter maintenant. Il y avait pour cet exploit deux éventualités. La première, c'était que nous tournions tous, en m'utilisant comme pivot, de façon à être face au Sud ; en faisant cela nous changions la valeur et la fonction de base de chacune des filles. Lidia serait l'Ouest, Josefina l'Est, Rosa le Sud et elle-même le Nord. L'autre éventualité, c'était de changer notre direction et de faire face au Sud, mais sans tourner. C'était l'éventualité de pouvoir,

et elle impliquait que nous puissions mettre notre visage second.
Je répondis à la Gorda que je ne comprenais pas ce qu'était notre visage second. Elle me dit qu'elle avait été chargée par le Nagual d'essayer d'obtenir notre attention seconde à tous, réunis en faisceau ; et que tout guerrier Toltèque avait deux visages, et faisait face à deux directions opposées. Le visage second était l'attention seconde.
Soudain, la Gorda relâcha sa prise. Toutes les autres l'imitèrent. Elle se rassit et me fit signe de m'asseoir près d'elle. Les petites sœurs demeurèrent debout. La Gorda me demanda si tout était clair pour moi.
C'était clair, et en même temps ça ne l'était pas. Avant que j'aie eu le temps de formuler une question, elle déclara tout bonnement que l'une des dernières choses que le Nagual l'avait chargée de me dire, c'était qu'il fallait que je change ma direction en joignant mon attention seconde avec les leurs, puis de mettre mon visage-pouvoir, pour voir ce qui était derrière moi.
La Gorda se leva et me fit signe de la suivre. Elle me conduisit à la porte de leur chambre. Doucement, elle me poussa dans leur chambre. Dès que j'eus franchi le seuil, Lidia, Rosa, Josefina et elle me rejoignirent, dans cet ordre, et ensuite la Gorda ferma la porte.
La pièce était très sombre. Il ne semblait y avoir aucune fenêtre. La Gorda me prit le bras et me plaça, à ce que je crus, au centre même de la pièce. Elles étaient toutes autour de moi. Je ne pouvais pas du tout les voir ; je pouvais seulement sentir qu'elles m'entouraient des quatre côtés.
Au bout d'un moment, mes yeux s'habituèrent à l'obscurité. Je pus voir que la pièce avait deux fenêtres, fermées par des volets. Ils laissaient cependant filtrer un peu de lumière, et je pouvais distinguer tout le monde.

Bientôt, elles me saisirent, exactement comme elles l'avaient fait quelques minutes auparavant, et avec un synchronisme parfait elles posèrent leurs têtes contre la mienne. Je sentis leurs haleines chaudes tout autour de moi. Je fermai les yeux pour rappeler l'image de ma contemplation. Je n'y parvins pas. Je me sentis très fatigué et somnolent soudain. Mes yeux se mirent à me démanger de façon terrible ; je voulus les frotter, mais Lidia et Josefina me maintinrent les bras fermement.
Nous demeurâmes très longtemps dans cette position. Ma fatigue devint insupportable, et finalement je m'effondrai. Je crus que mes genoux avaient lâché. J'eus le sentiment que j'allais m'étaler sur le sol et m'endormir dans l'instant. Mais il n'y avait pas de sol. En réalité, il n'y avait rien au-dessous de moi. La frayeur que suscita cette constatation fut si intense, que l'instant suivant j'étais pleinement

éveillé, mais une force plus grande que ma frayeur me repoussa encore dans cet état de somnolence. Je me laissai aller. Je flottais avec elles comme une montgolfière. C'était comme si je m'étais endormi et que je rêvais ; et que dans ce rêve, je voyais une série d'images dissociées. Nous n'étions plus dans l'obscurité de leur chambre. Il y avait tant de lumière que j'en étais aveuglé. À certains moments je pouvais voir le visage de Rosa contre le mien ; du coin de l'œil, je pouvais voir également les visages de Lidia et de Josefina. Je pouvais sentir leurs fronts presser fort contre mes oreilles. Et ensuite l'image changeait, et je voyais, à la place, le visage de la Gorda contre le mien. Chaque fois que cela se produisait, elle posait sa bouche contre la mienne et elle inspirait. Cela ne me plut pas du tout. Une certaine force en moi tenta de se libérer. Je ressentis une terreur profonde. J'essayai de les pousser toutes loin de moi. Mais plus je les poussais, plus elles me retenaient. Ceci me persuada que la Gorda m'avait joué un

tour de sa façon pour pouvoir finalement m'entraîner dans un piège mortel. Mais, à la différence des autres, la Gorda s'était montrée un joueur impeccable. La pensée qu'elle avait joué impeccablement son jeu me fit me sentir bien mieux. Bientôt je ne me souciai plus de me battre. Je fus pris de curiosité pour le moment de ma mort, que je crus imminente, et je lâchai prise de moi-même. Je fis alors l'expérience d'une joie sans équivalent, d'une exultation qui devait être – j'en étais sûr – le signe avant-coureur de ma fin, sinon ma mort elle-même. J'attirai Lidia et Josefina encore plus près de moi. À cet instant, la Gorda fut devant moi. Je ne me souciai pas du fait qu'elle respire dans ma bouche ; en fait je fus surpris lorsqu'elle s'arrêta. À l'instant où elle le fit, elles s'arrêtèrent toutes de presser leurs têtes contre la mienne. Elles se mirent à regarder autour d'elles, et ce faisant, elles me libérèrent la tête. Je pus la remuer. Lidia, la Gorda et Josefina était si proches de moi que je pouvais voir uniquement par les créneaux entre leurs têtes. Je ne pouvais pas me rendre compte de l'endroit où nous étions. J'étais certain d'une chose, nous n'étions pas debout sur le sol. Nous étions dans les airs. Et j'étais sûr d'une chose encore, l'ordre dans lequel nous étions s'était inversé. Lidia était à ma gauche et Josefina à ma droite. Le visage de la Gorda était couvert de sueur, ainsi que ceux de Lidia et de Josefina. Quant à Rosa, je pouvais seulement la sentir derrière moi. Je pouvais voir ses mains sortir de sous mes aisselles pour s'accrocher à mes épaules.

La Gorda était en train de dire quelque chose, que je ne pus pas entendre. Elle énonça ses mots lentement, comme pour me donner le temps de lire sur ses lèvres, mais je me laissai troubler par les détails de sa bouche. L'instant suivant je sentis que toutes les quatre s'étaient mises à me déplacer : de propos délibéré, elles me

balançaient. Cela me força à faire attention aux paroles silencieuses de la Gorda. Cette fois-ci, je lus clairement sur ses lèvres. Elle me disait de tourner sur moi-même. J'essayai, mais ma tête avait l'air d'être fixée. Je sentis que l'on me mordait les lèvres. Je fixai la Gorda. Elle ne me mordait pas, mais elle me regardait tout en grimaçant son ordre de retourner la tête. Tandis qu'elle parlait, je sentais en même

temps qu'elle me léchait tout le visage, réellement, ou qu'elle me mordait les lèvres et les joues.
Le visage de Gorda subit une sorte de distorsion. Il parut gros et jaunâtre. Je crus que, toute la scène étant jaunâtre, son visage reflétait peut-être cette lueur. Je pus presque l'entendre m'ordonner de retourner la tête. Finalement, le désagrément provoqué par les morsures me fit secouer la tête. Et soudain le son de la voix de la Gorda devint clairement audible. Elle était derrière moi et elle me criait de retourner mon attention. C'était Rosa qui me léchait le visage. Je la repoussai loin de mon visage avec mon front. Rosa était moite. Son visage était couvert de transpiration.
Je pouvais entendre la voix de la Gorda derrière moi. Elle disait que je les avais fatiguées en luttant contre elles, et qu'elle ne savait pas comment faire pour ressaisir notre attention originelle. Les petites sœurs gémissaient.
Mes pensées étaient d'une pureté de cristal. Mon raisonnement n'était cependant pas déductif. Je savais des choses très vite et de façon directe, et il n'existait aucun doute dans mon esprit, d'aucune sorte que ce soit. Par exemple, je sus immédiatement qu'il fallait que je retourne dans le sommeil et que cela nous ferait retomber. Mais je sus également qu'il fallait que je les laisse nous ramener à leur maison. J'étais sans utilité à cet égard. Si je pouvais éventuellement focaliser mon attention seconde, ce serait forcément sur un endroit que

don Juan m'avait indiqué, dans le nord du Mexique. J'avais toujours été capable de le figurer dans mon esprit comme aucun autre endroit au monde. Je n'osai pas rappeler cette vision. Je savais que nous aurions abouti en cet endroit-là.
Je crus qu'il me fallait dire à la Gorda ce que je savais, mais il me fut impossible de parler. Cependant, une partie de moi sut qu'elle avait compris. Je lui fis implicitement confiance et je m'endormis en quelques secondes.
Dans mon rêve, je regardais la cuisine de leur maison. Pablito, Nestor et Benigno étaient là. Ils paraissaient extraordinairement grands, et ils étaient brillants. Il me fut impossible de focaliser mon regard sur eux, car il y avait entre eux et moi une feuille' de matière plastique transparente. Ensuite, je me rendis compte que c'était comme si j'étais en train de les regarder à travers une fenêtre vitrée pendant que quelqu'un versait de l'eau sur la vitre. Finalement, la vitre vola en éclats et l'eau me frappa le visage.
Pablito m'aspergeait avec un baquet. Nestor et Benigno étaient là, eux aussi. La Gorda, les petites sœurs et moi étions étalés sur le sol de la cour, derrière la maison. Les Genaros nous aspergeaient avec des baquets d'eau.
Je sautai sur mes pieds. Je ne sais si c'était à cause de l'eau froide ou par suite de l'expérience extravagante que je venais de traverser, mais j'avais retrouvé ma vitalité. La Gorda et les petites sœurs mirent des vêtements de rechange que les Genaros avaient dû étaler au soleil. Mes vêtements avaient été, eux aussi, étalés avec soin sur le sol. Je me changeai sans dire un mot. Je faisais l'expérience de la sensation particulière qui semble succéder à la focalisation de l'attention seconde : j'étais incapable de parler, ou plutôt je pouvais bien parler, mais je ne le voulais pas. J'avais l'estomac chaviré. La

Gorda parut s'en apercevoir et elle me conduisit aima-
blement à l'aire qui se trouve derrière la clôture. Je

vomis. Il en fut de même pour la Gorda et les petites sœurs.
Je revins dans la cuisine et je me lavai le visage. Le froid de l'eau parut rétablir ma conscience. Pablito, Nestor et Benigno étaient assis autour de la table. Pablito avait amené sa chaise. Il se leva et me serra les mains. Ensuite, Nestor et Benigno firent de même. La Gorda et les petites sœurs se joignirent à nous.
On aurait dit que quelque chose n'allait pas en moi. Mes oreilles bourdonnaient. Je me sentais pris de vertiges. Josefina se leva et s'accrocha à Rosa pour se soutenir. Je me tournai vers la Gorda pour lui demander quoi faire : Lidia tomba en arrière par-dessus le banc. Je la rattrapai, mais son poids m'entraîna et je basculai avec elle.
Je m'étais sûrement évanoui. Je me réveillai de façon soudaine. J'étais allongé sur une paillasse dans la pièce de devant. Lidia, Rosa et Josefina dormaient profondément à côté de moi. Il fallut que je me glisse par-dessus elles pour me lever. Je les poussai du coude, mais elles ne s'éveillèrent pas. Je me dirigeai vers la cuisine. La Gorda était assise avec les Genaros autour de la table.
– Soyez le bienvenu à votre retour, dit Pablito.
Il ajouta que la Gorda s'était éveillée peu de temps auparavant. Je sentis que j'étais de nouveau mon ancien moi. J'avais faim. La Gorda me donna un bol de nourriture. Elle dit qu'ils avaient déjà mangé. Après avoir mangé, je me sentis parfaitement bien à tous égards, sauf que je ne pouvais pas penser comme je le fais d'habitude. Mes pensées s'étaient tues, et c'était effrayant. Cet état me déplut. Je remarquai alors que nous étions en fin d'après-midi. J'éprouvai une pulsion soudaine de sautiller sur place, face au soleil, tout comme don Juan

me faisait faire autrefois. Je me levai et la Gorda se joignit à moi. Elle devait avoir eu la même idée. Le fait de me remuer ainsi me fit transpirer. Je fus très vite hors d'haleine et je revins vers la table. La Gorda me suivit. Nous nous assîmes de nouveau. Les Genaros nous fixaient des yeux. La Gorda me tendit mon carnet de notes.
– Ce Nagual-ci nous a égarées, dit la Gorda.
Dès l'instant où elle se mit à parler, je fis l'expérience d'une explosion très particulière. Mes pensées revinrent à moi en avalanche. Mon expression dut se modifier, car Pablito me prit dans ses bras, et Nestor et Benigno l'imitèrent.
– Le Nagual va vivre ! s'écria Pablito, très fort.
La Gorda parut ravie elle aussi. Elle s'essuya le front de la main, en un geste de soulagement. Elle dit que j'avais failli les tuer toutes, sans parler de moi-même,

avec ma détestable habitude de me laisser aller.
– Focaliser l'attention seconde n'est pas une plaisanterie, dit Nestor.
– Qu'est-ce qui nous est arrivé, Gorda ? demandai-je.
– Nous nous sommes égarés, dit-elle. Vous vous êtes laissé aller à votre frayeur et nous nous sommes égarés dans cette immensité-là. Il ne nous a plus été possible de focaliser notre attention du tonal. Mais nous avons réussi à associer notre attention seconde à la vôtre, et maintenant vous avez deux visages.
Lidia, Rosa et Josefina s'avancèrent dans la cuisine à ce moment-là. Elles souriaient ; elles avaient l'air aussi frais et dispos que jamais. Elles se servirent elles-mêmes un peu de nourriture. Elles s'assirent et personne ne prononça un mot pendant qu'elles mangeaient. À l'instant où elles s'arrêtèrent de manger, la Gorda reprit à l'endroit où elle s'était interrompue.
– Maintenant, vous êtes un guerrier à deux visages,

poursuivit-elle. Le Nagual a dit qu'il faudra que nous ayons tous deux visages pour nous déplacer de façon satisfaisante dans les deux attentions. Avec Genaro, il nous a aidés à rassembler notre attention seconde, et il nous a tournés de façon à ce que nous soyons face à deux directions, mais ils ne vous ont pas aidé, vous, parce que pour être un vrai Nagual, vous devez acquérir votre pouvoir entièrement par vous-même. Vous êtes encore bien loin de ça, mais disons que maintenant, vous marchez debout au lieu de ramper. Quand vous aurez regagné votre plénitude et perdu votre forme, alors vous planerez.
De la main, Benigno fit le geste d'un avion en vol et imita le vrombissement du moteur avec sa voix tonitruante. Le bruit était véritablement assourdissant.
Tout le monde éclata de rire. Les petites sœurs semblaient ravies.
Je ne m'étais pas vraiment rendu compte avant cet instant que nous étions en fin d'après-midi. Je dis à la Gorda que nous avions dû dormir pendant des heures, car nous étions entrés dans leur chambre avant midi. Elle me répondit que nous n'avions pas dormi longtemps du tout, que la plupart du temps, nous étions restés égarés dans l'autre monde, et que les Genaros avaient été réellement accablés de peur et de découragement parce qu'ils ne trouvaient aucun moyen de nous faire revenir.
Je me tournai vers Nestor pour lui demander ce qu'ils avaient fait ou vu en réalité pendant que nous étions partis. Il me dévisagea un instant avant de répondre.
– Nous avons apporté beaucoup d'eau dans la cour, me dit-il en montrant plusieurs bidons à essence vides. Puis vous êtes tous venus dans la cour en chancelant et

nous vous avons versé de l’eau dessus, c’est tout.
– Est-ce que nous sommes sortis de la pièce ? lui demandai-je.

Benigno éclata d’un rire énorme. Nestor regarda la Gorda, comme pour lui demander la permission, ou un

conseil.
– Est-ce que nous sommes sortis de la pièce ? demanda la Gorda.
– Non, répondit Nestor.
La Gorda semblait être aussi avide que moi de savoir, et cela me parut alarmant. Elle pressa même Nestor de parler.
– Vous êtes venus... de nulle part, dit Nestor. Je devrais ajouter que c’était effrayant. Vous étiez, tous, comme du brouillard. C’est Pablito qui vous a vus le premier. Peut-être étiez-vous dans la cour depuis longtemps, mais nous ne savions pas où vous chercher des yeux. Puis Pablito a crié et, tous, nous vous avons vus. Nous n'avions jamais rien vu de pareil.
– Nous ressemblions à quoi ? demandai-je.
Les Genaros se regardèrent. Il y eut un silence d’une longueur insupportable. Les petites sœurs fixaient Nestor des yeux, bouche bée.
– Vous étiez comme des morceaux de brouillard pris dans une nasse, dit Nestor. Quand nous vous avons jeté de l’eau dessus, vous êtes redevenus massifs.
Je voulus qu’il continue de parler, mais la Gorda dit qu’il restait très peu de temps, car il fallait que je parte à la fin de la journée, et elle avait encore des choses à me dire. Les Genaros se levèrent et serrèrent les mains des petites sœurs et de la Gorda. Ils m'embrassèrent et me dirent qu’ils n'avaient besoin que de quelques jours pour se préparer à partir. Pablito mit sa chaise à l’envers sur son dos. Josefina courut vers le coin près du fourneau, ramassa un paquet qu’elles avaient ramené de la maison de doña Soledad, et le plaça entre les pieds de la chaise de Pablito, qui constituait un dispositif idéal pour porter.

– Puisque vous rentrez chez vous, tu pourrais aussi bien prendre ceci, dit-elle. De toute façon, ça t’appartient.
Pablito haussa les épaules et fit balancer sa chaise pour équilibrer la charge.
Nestor fit signe à Benigno de prendre le paquet, mais Pablito ne le lui permit pas.

– C'est parfait, dit-il. Du moment que je porte cette foutue chaise, je peux aussi bien faire la bourrique.
– Pourquoi portez-vous donc cette chaise, Pablito ? demandai-je.
– Il faut que j'emmagasine mon pouvoir, répondit-il. Je ne peux pas aller m'asseoir comme ça sur n'importe quoi. Qui sait quelle espèce de crétin s'est assis au même endroit avant moi ?
Il gloussa de rire et fit sauter le paquet en secouant ses épaules.
Après le départ des Genaros, la Gorda m'expliqua que Pablito s'était lancé dans cette folle complication de sa chaise pour asticoter Lidia. Il ne voulait pas s'asseoir là où elle s'était assise. Mais il était allé au-delà de son but originel, et comme il aimait se laisser aller, il ne s'asseyait nulle part, sauf sur sa chaise.
– Il est capable de la transporter tout au long de sa vie, me dit la Gorda très sûre d'elle. Il est presque aussi mauvais que vous. Il est bien votre associé : vous transportez votre carnet de notes tout au long de la vie, et il transporte sa chaise. Quelle est la différence ? Tous les deux, vous vous laissez aller davantage qu'aucun d'entre nous.
Les petites sœurs m'entourèrent et se mirent à rire en me donnant des claques dans le dos.
– Il est très difficile de pénétrer dans son attention seconde, poursuivit la Gorda ; et y parvenir quand on se laisse aller comme vous le faites, c'est encore plus dur.

Le Nagual a dit que vous devriez savoir mieux qu'aucun de nous à quel point y parvenir est difficile. Avec ses plantes-pouvoir vous avez appris à aller très loin au sein de cet autre monde. C'est pour cela qu'aujourd'hui vous nous avez tirées si fort que nous avons failli mourir. Nous voulions rassembler notre attention seconde sur l'endroit du Nagual, et vous nous avez plongées dans quelque chose que nous ne connaissions pas. Nous ne sommes pas prêtes pour ça, et vous non plus. Mais vous ne savez pas vous tirer d'affaire tout seul. Ce sont les plantes-pouvoir qui vous ont fait comme ça. Le Nagual avait raison : il faut que, toutes, nous vous aidions à contenir votre attention seconde, et il faut que vous nous aidiez toutes à lancer la nôtre. Votre attention seconde peut aller très loin, mais elle n'a aucun contrôle ; la nôtre ne peut avancer qu'un tout petit peu, mais nous exerçons sur elle un contrôle absolu.

La Gorda et les petites sœurs, l'une après l'autre, me dirent à quel point l'expérience d'être égaré dans l'autre monde avait été effrayante.

– Le Nagual m'a dit, poursuivit la Gorda, qu'un jour où il était on train de rassembler votre attention seconde avec sa fumée, vous l'aviez focalisée sur un moucheron, et qu'alors le petit moucheron était devenu le gardien de l'autre monde pour vous.

Je lui dis que c'était vrai. À sa demande, je leur racontai l'expérience que don Juan m'avait fait subir. Avec le secours de son mélange à fumer j'avais perçu un moucheron de trente mètres de haut, un monstre terrifiant qui se déplaçait à une vitesse et avec une agilité incroyables. La laideur de cette créature était à vous soulever le cœur, et pourtant il y avait en elle une magnificence terrifiante.

Je n'avais eu aucun moyen de concilier cette expérience avec mon système des choses, fondé sur le ration-

nel. Le seul point d'appui pour mon intellect était ma certitude bien établie que l'un des effets du mélange à fumer psychotropique était de provoquer en moi une hallucination relative à la taille du moucheron.

Je leur fis part, notamment à la Gorda, de mon explication causale rationnelle de ce qui s'était passé. Elles éclatèrent de rire.

– Il n'y a pas d'hallucinations, dit la Gorda d'un ton ferme. Si quelqu'un voit soudain quelque chose de différent. quelque chose qui n'était pas là auparavant, c'est parce que l'attention seconde de cette personne a été rassemblée, et que cette personne la focalise sur quelque

chose. Au demeurant, ce qui rassemble l'attention de cette personne-là, ce peut être n'importe quoi, l'alcool, par exemple, ou bien la folie, ou encore le mélange à fumer du Nagual.

« Vous avez vu un moucheron et il est devenu le gardien de l'autre monde pour vous. Et savez-vous ce qu'est cet autre monde-là ? Cet autre monde-là est le monde de notre attention seconde. Le Nagual pensait que votre attention seconde serait peut-être assez forte pour dépasser le gardien, et entrer dans ce monde-là. Mais ce n'était pas le cas. Sinon, vous seriez peut-être entré dans ce monde-là pour ne jamais revenir. Le Nagual m'a dit qu'il s'était préparé pour éventuellement vous suivre. Mais le gardien ne vous a pas laissé passer, et il vous a presque tué. Il a fallu que le Nagual cesse de vous faire focaliser votre attention seconde avec ses plantes-pouvoir parce que vous pouviez uniquement la focaliser sur le côté terrifiant des choses. Il vous a fait faire du *rêve* à la place, pour que vous puissiez la rassembler par un autre moyen. Mais il était sûr que votre *rêve* serait également terrifiant. Il ne pouvait absolument rien y faire. Vous le suiviez sur ses propres traces, et il possédait un côté terrifiant, redoutable.

Elles demeurèrent silencieuses. C'était comme si elles avaient été toutes les quatre englouties par leurs souvenirs.
La Gorda dit ensuite qu'un jour le Nagual m'avait indiqué un insecte rouge très particulier dans les montagnes de son propre pays. Elle me demanda si je me le rappelais.
Je me le rappelais. Des années auparavant, don Juan m'avait emmené dans une région inconnue de moi, dans les montagnes du nord du Mexique. Avec des précautions extrêmes, il m'avait montré plusieurs insectes ronds, de la taille d'une coccinelle. Leurs dos étaient d'un rouge brillant. Je voulus me baisser par terre pour les examiner, mais il m'en empêcha. Il me dit de les observer, mais sans les regarder fixement, jusqu'à ce que j'aie mémorisé leur forme, parce que j'étais censé me les rappeler toujours. Ensuite il m'avait expliqué certains détails compliqués de leur comportement, en donnant l'impression qu'il s'agissait d'une métaphore. Il m'avait parlé de l'importance arbitraire que nous accordons aux mœurs auxquelles nous tenons le plus. Il cita certaines mœurs attribuées à ces insectes, et les mit en parallèle avec les nôtres. La comparaison faisait paraître ridicule l'importance que nous accordons à nos croyances.
– Juste avant qu'ils s'en aillent, lui et Genaro, poursuivit la Gorda, le Nagual m'a emmenée à cet endroit des montagnes où vivent ces petits insectes. J'y étais déjà allée une fois, et tous les autres aussi. Le Nagual s'est assuré que nous connaissions tous ces petites créatures, bien qu'il ne nous ait jamais laissés les contempler.
« C'est pendant que j'étais là-bas avec lui, qu'il m'a dit ce que je devais faire avec vous, et ce que je devais vous dire. Je vous ai déjà dit l'essentiel de ce qu'il m'avait prescrit, sauf une dernière chose. Cela se rapporte à ce que vous n'avez cessé de demander à tout le monde : où

sont le Nagual et Genaro ? Maintenant je vais vous dire exactement où ils sont. Le Nagual a dit que vous comprendriez ceci mieux qu'aucun d'entre nous. Aucun d'entre nous n'a jamais *vu* le gardien. Aucun d'entre nous n'a jamais été dans ce monde de soufre jaune où il vit. Vous êtes le seul d'entre nous à l'avoir fait. Le Nagual m'a dit qu'il vous a suivi dans ce monde-là lorsque vous avez focalisé votre attention seconde sur le gardien ! Il avait l'intention d'aller là-bas avec vous, peut-être pour toujours, si vous aviez été assez fort pour passer. C'est à ce moment-là qu'il a découvert pour la première fois ce qui concerne le monde de ces petits insectes rouges. Il a dit que leur monde était la chose la plus belle et la plus parfaite que l'on puisse imaginer. Alors, quand il a été temps pour lui et Genaro de quitter ce monde-ci, ils ont rassemblé toute leur attention seconde et ils l'ont focalisée sur ce monde-là. Ensuite le Nagual a ouvert la fêlure, comme vous en avez été témoin vous-même, et ils ont glissé à travers la fêlure dans ce monde-là, où ils sont en train d'attendre que nous nous joignions à eux un jour. Le Nagual et Genaro aimaient la beauté. Ils sont allés là-bas par pur plaisir.
Elle me regarda. Je n'avais rien à dire. Elle avait eu raison de dire que le pouvoir

devait minuter sa révélation à la perfection pour la rendre efficace. Je ressentis une angoisse qu'il me fut impossible d'exprimer. C'était comme si j'avais envie de pleurer, et pourtant je n'étais ni triste ni mélancolique. J'aspirais à quelque chose d'inexprimable, mais cette aspiration n'était pas vraiment la mienne. Comme un grand nombre de sentiments et de sensations que j'avais éprouvés depuis mon arrivée, cette aspiration était étrangère à mon moi.
Les paroles de Nestor concernant Eligio me vinrent à l'esprit. Je rapportai à la Gorda ce qu'il m'avait dit, et elle me demanda de leur raconter les visions du voyage

entre le tonal et le nagual que j'avais effectué en sautant dans l'abîme. Lorsque je terminai mon récit, elles parurent toutes très effrayées. La Gorda isola aussitôt du reste ma vision du dôme.
– Le Nagual nous a dit que notre attention seconde se focaliserait un jour sur ce dôme-là, dit-elle. Ce jour-là, nous serons entièrement attention seconde, tout comme le sont le Nagual et Genaro, et ce jour-là nous nous joindrons à eux.
– Vous voulez dire, Gorda, que nous nous en irons comme nous sommes ?
– Oui, nous nous en irons comme nous sommes. Le corps est attention première, attention du tonal. Quand il devient attention seconde, il s'en va simplement dans l'autre monde. Sauter dans l'abîme a rassemblé toute votre attention seconde pendant un certain temps. Mais Eligio a été plus fort, et son attention seconde a été fixée par ce saut. C'est ce qui lui est arrivé, et il était exactement comme nous tous. Mais il n'y a aucun moyen de dire où il est. Le Nagual lui-même ne le savait pas. Mais s'il est en quelque endroit, il est dans ce dôme-là. Ou bien il est en train de rebondir de vision en vision, peut-être pour une éternité entière.
La Gorda dit que dans mon voyage entre le tonal et le nagual, j'avais confirmé de façon splendide la possibilité que notre être devienne, en entier, attention seconde ; je l'avais également fait, à un degré moindre, lorsque je les avais égarées toutes les quatre dans le monde de cette attention, plus tôt dans la journée, et aussi lorsqu'elle nous avait transportés à près d'un kilomètre, pour fuir les alliés. Elle ajouta que le problème en face duquel le Nagual nous avait laissés, c'était de savoir si nous serions capables de développer notre volonté, ou notre pouvoir de focaliser notre attention seconde indéfiniment sur tout ce que nous voulions.

Nous gardâmes le silence pendant un moment. Il semblait bien qu'il soit temps pour moi de partir, mais je ne pouvais pas bouger. La pensée du destin d'Eligio m'avait paralysé. Qu'il ait gagné le dôme de notre rendez-vous, ou bien qu'il ait été saisi

dans l'immensité, l'image de son voyage était affolante. Et je pouvais me le représenter sans le moindre effort, étant donné l'expérience de mon propre voyage. L'autre monde, auquel don Juan avait fait allusion pour ainsi dire depuis l'instant de notre rencontre, avait toujours été une métaphore, une manière obscure de mettre une étiquette sur quelque distorsion de la perception, ou au mieux, une façon de parler de quelque état indéfinissable de l'être. Certes, don Juan m'avait fait percevoir des particularités indescriptibles du monde, mais je ne pouvais pas considérer que mes expériences étaient davantage qu'un jeu de ma perception, une sorte de mirage dirigé qu'il était parvenu à me faire subir, soit au moyen de plantes psychotropiques, soit par des moyens que je ne pouvais pas définir de façon rationnelle. Chaque fois, c'était cela qui s'était passé. Je m'étais réfugié derrière la pensée que l'unité du « moi » (que je connaissais, à laquelle j'étais habitué) avait été disloquée uniquement de façon temporaire. Inévitablement, dès l'instant où cette unité était rétablie, le monde devenait de nouveau le sanctuaire de mon moi rationnel, inviolable. La perspective que la Gorda avait ouverte par ses révélations était terrifiante.

Elle se mit debout et me souleva du banc. Elle dit qu'il me fallait partir avant que le crépuscule ne tombe. Elles m'accompagnèrent toutes jusqu'à ma voiture et nous nous dîmes au revoir.

La Gorda me donna un dernier commandement. Elle me dit qu'à mon retour, je devrais aller directement à la maison des Genaros.

– Nous ne voulons pas vous voir avant que vous sachiez quoi faire, dit-elle avec un sourire radieux. Mais ne tardez pas trop.

Les petites sœurs acquiescèrent de la tête.

– Ces montagnes ne vont pas nous laisser rester ici beaucoup plus longtemps, dit-elle, et d'un petit geste du menton, elle m'indiqua les collines sinistres, usées par l'érosion, de l'autre côté de la vallée.

Je lui posai une question de plus. Je voulais savoir si elle avait quelque idée de l'endroit où iraient le Nagual et Genaro, lorsque nous serions arrivés à notre rendez-vous. Elle regarda vers le ciel et, levant les bras, elle fit un geste vague pour indiquer qu'il n'y avait aucune limite à cette immensité-là.